E Cerjas

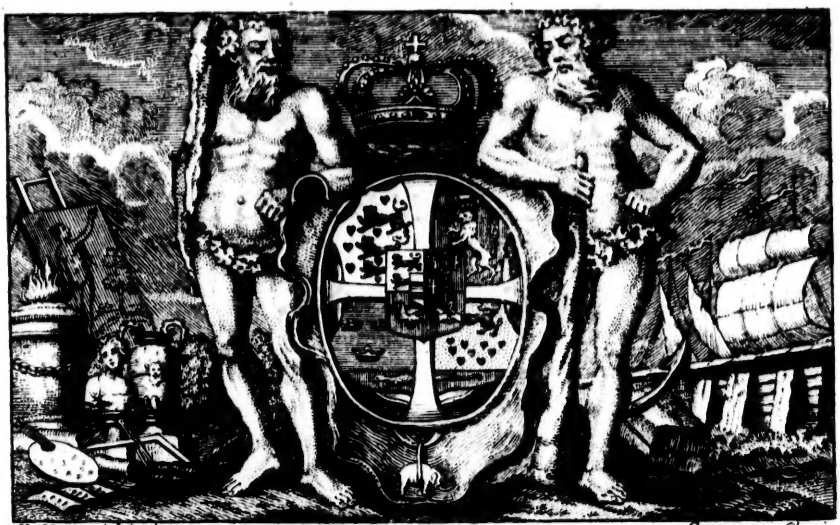
EXTRAITS
DES VOYAGES
AU NORD.

EXTRAITS
RAISONNÉS
DES VOYAGES
faits dans les parties ſeptentrionales
DE L'ASIE ET DE L'AMERIQUE,
OU NOUVELLES PREUVES
de la poſſibilité d'un paſſage aux Indes par le Nord;
DÉMONTRÉES
PAR Mr. ENGEL,
AVEC DEUX GRANDES CARTES GEOGRAPHIQUES.

A LAUSANNE,
CHEZ JULES HENRI POTT ET COMP.

M. D. C C. L X X I X.

NC
998
E57e



De Hennezel del. et inven. *Gravée par Choiun.*

A SA MAJESTÉ

FREDERIC V.

ROI DE DANEMARC

ET DE NORVEGUE,

DES VANDALES ET DES GOTS,

28101

DUC DE HOLSTEIN,

DE SLESWIG ET DE STORMARN,

COMTE D'OLDENBOURG

ET DE DELMENHORST,

&c. &c. &c.

SIRE,

Un beau Génie de nos jours a dit,

Rendre heureux qui nous aime, eſt un ſi doux devoir,
Pour te faire adorer, tu n'as qu'à le vouloir.

Si quelqu'un ôſoit revoquer en doute

cette vérité, VOTRE MAJESTE' *en feroit la preuve.*

Que ceux qui ſe paſſionnent pour les CESARS *&* *les* ALEXANDRES, *ces ennemis du genre humain, qui ont cherché leur gloire dans la dévaſtation de l'Univers, & dans les malheurs irréparables des nations, viennent abjurer leur erreur au pied du Thrône du* SAGE COURONNE'. *Qu'ils apprennent, que ſi ces grands noms paſſent à la poſtérité la plus reculée, celui d'un* HIERON, *petit par les limites de ſon Etat, mais grand par le déſir ardent de rendre ſon peuple heureux, ne ſera jamais dans l'oubli. Les noms* DES TITES, DES TRAJANS, DES ANTO-

NINS, *feront le ſujet de l'admiration univerſelle, tandis que les amis des hommes déteſteront ceux qui les détruiſent. Le beau titre de* PERE DE LA PATRIE *fut toujours ſupérieur à celui de* CONQUERANT; *celui-ci court après une fumée de gloire, au lieu que la gloire elle-même, la gloire la plus brillante, la plus ſolide cherche ceux qui font les délices de l'humanité. Comment cette félicité ne ſeroit-elle pas durable, dès que la ſource du bonheur qu'ils goûtent, & de celui qu'ils font goûter aux autres, eſt dans leur cœur!*

J'oſe eſperer, SIRE, *que, dans un tems marqué par la Providence, les peuples des terres les moins connues ſeront*

éclairés & humanisés par les Danois. J'espére que bientôt, & sous les glorieux auspices de VOTRE MAJESTE', *des peuples nouveaux apprendront, que l'Europe n'est pas entierement habitée par ces sauvages policés dont les cruautés & la mauvaise foi ont rendu le nom Européen si décrié & si odieux; alors ils éprouveront, que les Yncas ne sont pas les seuls, qui ayent fait des conquêtes pour étendre leurs bienfaits.*

Les vuës également vastes & paternelles de VOTRE MAJESTE' *embrassent tout ce qui peut faire & affermir le bonheur de ses sujets. Religion, Sciences, Agriculture, beaux Arts, Manufactures, Commerce, Navigation, rien ne manque, rien n'est oublié.*

EPITRE

Heureux pays, qui jouiſſent du bienfait le plus rare que le Ciel puiſſe accorder à la terre! Puiſſe la carriere de ce ſoleil, qui l'échauffe de ſes doux rayons, être des plus longues! Vueille l'Etre ſuprême, que, lorſqu'il l'aura rempli, un autre ſoleil, dont l'aurore promet déja le plus beau jour, affermiſſe & perpétue leur félicité!

Que je ſerois heureux, SIRE, *ſi* VOTRE MAJESTE' *daignoit me mettre au nombre des admirateurs de ſes royales vertus, & me permettre de me dire à jamais*,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE'

Le très-humble, très-obéiſſant & très reſpectueuſement dévoué ſerviteur,

AVERTISSEMENT.

J'Ai, toute ma vie, fait mon amuſement de la Géographie, & de la lecture des relations diverſes des voyageurs : les découvertes des terres inconnues au Nord ont ſur tout piqué ma curioſité. J'ai lû & comparé les voyages, les mémoires & les cartes qui ont pû me fournir quelques lumieres là-deſſus. Dès que les ouvrages de MM. DELISLE & BUACHE me furent connus, je les parcourus avec toute l'avidité d'un homme curieux, & les examinai avec toute l'exactitude d'un homme qui cherche à s'inſtruire. J'eus le plaiſir d'y trouver un grand nombre de faits nouveaux & intéreſſans. Mais en comparant ſcrupuleuſement leurs relations avec d'autres plus anciennes, je me convainquis qu'ils étoient tombés dans quelques erreurs conſidérables, qui même pouvoient porter un très grand préjudice aux progrès de la Géographie.

Souvent cette matiere a fait le ſujet de mes converſations avec mes amis, qui, frapés de mes raiſons, m'ont enfin, par leurs ſollicitations réiterées, déterminé à publier mes idées. Je ne ſuis pas aſſez prévenu en faveur de mon ſyſtême, pour prétendre n'être tombé moi-même dans aucune erreur ; mais j'eſpère qu'on voudra bien les excuſer, ſi l'on conſidère qu'il eſt impoſſible de ne pas s'égarer quelquefois ſur une mer ſi pleine d'écueils, ſi difficile, & ſi peu connue.

Par l'ouvrage même, on verra que j'ai examiné toutes les relations venues à ma connoiſſance, & juſques à quel point j'ai ſuivi les Axiomes & les principes inconteſtables que j'ai placés au commencement de la premiere partie. Je donne enſuite l'extrait de la relation du voyage de M. le Profeſſeur GMELIN, & je parle ſouvent de l'ouvrage de M. MULLER, qui préſente un grand nombre de faits authentiques, abſolument inconnus en France.

On s'appercevra au premier coup d'œil que je me ſuis ſur tout attaché à concilier les anciennes relations avec les plus récentes, & à éloigner tout ce qui paroit fabuleux. Je ne me ſuis d'ailleurs permis de conjectures que lorſque les Mémoires authentiques & les preuves m'ont manqué. Je ne les donne même que pour ce qu'elles ſont, pour des probabilités, & non pour des faits avérés. Ce ſont-là les principes que j'ai fidèlement ſuivis, ſoit dans le mémoire, ſoit dans les cartes, ne m'étant propoſé dans ce travail que d'exciter le zèle des ſavans Géographes, & de les engager à faire d'ultérieures recherches, qui puiſſent conduire à une multitude de connoiſſances qui nous manquent ſur la poſition des principales régions du Nord.

* * * *
* * * * *
* * * *

Depuis quelques mois j'avois regret que divers obſtacles imprévus retardaſſent la publication de cet ouvrage, mais j'ai été un peu conſolé de ce retard, lorſque j'ai reçu la gazette de Leyde, où j'ai lû l'article ſuivant, qui me donne occaſion de faire quelques obſervations très propres à confirmer mon ſyſtême.

Du 26. Février 1765.

„ De Pétersbourg le 29. Janvier. Il y a environ dix „ mois, que les deux députés des deux Compagnies de „ marchands Ruſſes établies, l'une à Kamtſchatka, & l'au„ tre à l'embouchure de la riviére du Kowima vinrent „ faire part à la Cour de leurs découvertes.

„ Ceux de Kowima étant partis de cette riviére, avoient „ eu le bonheur de doubler le cap des Tſchuktſchi à 74°. „ de latitude; & deſcendant vers le Sud par le détroit, „ qui ſépare la Sibérie de l'Amérique, ils avoient décou-

„ vert

„ vert des isles habitées au 64°. de latitude. Ils y avoient „ débarqué & établi un commerce des plus belles péléteries „ avec les habitans; effectivement ils ont aporté à l'Impé- „ ratrice quelques peaux de renards noirs les plus belles „ qu'on ait encore vuës. Ils ont nommé ces isles *Aleyut*, „ & ils croyent que quelques unes de ces terres tiennent à „ l'Amérique.

„ Ceux de Kamtschatka allérent vers le Nord, & ils ren- „ contrérent leurs camarades dans ces isles; de façon que, „ pour la commodité de leur commerce, ils ont établi un „ entrepôt à l'isle de Béering.

„ Après ce raport la Cour a pris la resolution de pousser „ ces découvertes, & elle a envoyé le Lieutenant Colonel „ Blenmer avec des Géographes, pour qu'en sortant de la „ riviére d'Anadir, il fasse une expédition vers les mêmes „ parages & au-delà.

„ La distance de trois mille lieuës, qu'il y a entre Pé- „ tersbourg & Kamtschatka rendra cependant ces établisse- „ mens très peu utiles pour le commerce; mais il pourra „ en résulter des connoissances très intéressantes pour la per- „ fection de la géographie. Si entre ces isles, dont il est „ question, est comprise celle qui fut découverte par les „ Russiens en 1731. comme il est très aparent, on a lieu „ d'espérer qu'on parviendra à déterminer la largeur du „ détroit, qui sépare le Nord de l'Asie d'avec le Continent „ de l'Amérique; distance qui a enrichi la géographie de „ plusieurs dissertations très savantes, & qui a été exami- „ née en dernier lieu, avec tant de sagesse par Monsieur „ BUACHE ".

Faisons ici quelques remarques en suivant pied à pied cette relation.

1°. On y parle du cap des Tschuktschi: c'est le cap le plus septentrional & oriental de l'Asie; nous le nommons dans ce mémoire cap Schalaginskoi. Je fais cette remarque, pour empêcher qu'on ne le confonde, comme on ne l'a fait

que trop ſouvent avec celui que quelques uns appellent cap Anadirskoi.

2°. Ces marchands, dit la relation, ont dépaſſé ce cap des Tſchuktſchi à 74°. latitude. Je dis qu'ils l'ont dépaſſé peut-être à moins. Quoiqu'il en ſoit, il faut avouer que voilà un fait très frapant.

Juſques à préſent tous les Ruſſiens ſans aucune exception, ont aſſuré, répété & ſoutenu que ce cap étoit abſolument indépaſſable. Tous les Géographes ſans en excepter un ſeul ont adopté cette opinion: & cependant, ſuivant cette rélation, ce cap vient d'être dépaſſé. Ne ſuis je donc pas en droit de conclure, qu'on riſque beaucoup de débiter des erreurs, lorſqu'on ſuit & qu'on copie ſans examen ce que d'autres affirment; que par conſéquent j'ai eu raiſon d'oſer ſeul m'écarter de la route battuë, & de combattre cette opinion, puiſque, par ces faits, il eſt inconteſtable que depuis le Kowima, ou Kolima, ce cap a été dépaſſé, ſans qu'il ſoit fait aucune mention de dangers courus par ces glaces fermes ſupoſées ſi libéralement & ſi gratuïtement.

3°. Ces isles découvertes au 64° de latitude ſont ſans doute partie de celles qu'on connoiſſoit déja entre les terres des Tzſutzki & l'Amérique. Les découvertes faites depuis Béering nous annoncoient que dans les isles voiſines on pouvoit emplêter les péléteries les plus précieuſes.

4°. Ces navigateurs apellent ces isles *Aleyut*. Ce mot me paroit un peu défiguré. MULLER dit que l'isle à demi journée de Tſchutzki eſt habitée par un peuple nommé *Achjuch-Aliat*, & il ſemble que ces marchands ont en effet abordé à cet isle & peut-être à un autre dans ces parages & à la même latitude dont MULLER nomme les habitans Peeckeli. Il parle auſſi d'une grande contrée plus à l'Eſt qu'il apelle *Kitschin-Aeliat*. Je ſupoſe donc que cet *Aleyut* n'eſt autre choſe que *Aliat*, ou *Aeliat* qui fait la terminaiſon de ces deux mots.

5°. Ce que la relation dit de l'entrepôt établi dans l'isle de

de Béering, à environ 56°. latitude eſt encore très remarquable. Il doit ſervir pour les deux Compagnies. Celle du Kolyma doit s'y rendre depuis la riviére de ce nom & celle du Kamtschatka doit aller à ſa rencontre. Les uns & les autres doivent enſuite retourner à leur habitation. Il n'y a donc plus à craindre de glaces dans ce trajet. On y peut aller & venir ſans obſtacle & on doit déſormais regarder le paſſage au Nord du cap Schalaginskoi non ſeulement comme très poſſible, mais encore très facile.

6°. Le Lieutenant Colonel Blenmer, doit, par ordre de la Cour, faire une expédition vers les mêmes parages & au-delà, pour examiner ſans doute ce paſſage depuis l'Anadir vers le Kowima. Je vois d'ailleurs ici le même air de myſtères, qui m'a toujours frapé dans les divers projets, que la Cour de Ruſſie a juſques ici formès pour toutes ces recherches.

S'il ne s'agiſſoit que de la découverte de ces isles, cette expédition, qui cauſera des fraix immenſes, ſeroit fort inutile. Il y a long-tems qu'on les connoit, de meme que leur proximité de l'Amérique. Pourquoi encore commencer la navigation depuis l'Anadyr? Il ſeroit plus à propos de partir depuis Avatcha. On y ſeroit mieux pourvû de tout ce qui ſeroit néceſſaire pour équiper des navires. L'isle de Béering en eſt fort peu éloignée, & ſe trouve à la même latitude que le Kamtschatskoi-Oſtrog. On aborderoit donc depuis là plus facilement à ces isles au 64°. que depuis l'Anadir, dont l'embouchure eſt, ſuivant les cartes, éloignée du véritable cap des Tzſchutzki, ſoit des isles de St. Dioméde, & de St Laurent, de plus de quinze degrés. La navigation y eſt d'ailleurs fort dangereuſe, puiſqu'il faut paſſer par un détroit, des bayes, des bas fonds &c. Au lieu que depuis l'isle de Béering la mer eſt entierement libre, & on tire droit vers le Nord. Il me paroit donc évident que ces navires, que la Cour de Ruſſie fait équiper ſur l'Anadir, ſont deſtinés à s'emparer de toutes ces isles & des

pays voisins jusques au Kowima, & à prévenir, s'il est possible, les autres nations. Voilà le bût de ce grand mystère d'Etat que la Cour craint qui ne soit éventé.

7°. Il y a dans cette relation une erreur énorme, en mettant trois mille lieuës de distance entre Pétersbourg & le Kamtschatka. Cet article de la gazette de Leyden a été tiré de celle de Londres, qui paroit sous le nom de *London chronicle*, & je fus surpris de voir que le gazetier d'Hollande eut jugé à propos de doubler cette distance, qui n'est marquée dans cette chronique de Londres, que de quinze cent lieuës: ce qui même est déja trop. En effet on verra dans le corps de ce mémoire, que M. KIRILOW, qui doit avoir eu la connoissance la moins imparfaite de l'Empire Russien, ne lui donne que 130. degrés de longueur, depuis les isles Dago & Oesel à 40°. longitude. A l'orient on met son extrêmité au 205 ou 206. degrés, & les côtes les plus orientales du Kamtschatka proprement dit, au 180°. Si donc on réduisoit aux 130 degrés de M. KIRILOW toute la longeur de l'Empire Russien, qui selon les cartes est de 165°. & qu'on réduisit à proportion la longueur jusques aux côtes orientales du Kamtschatka: quelle diminution énorme n'y auroit-il pas à faire sur ces quinze cent lieuës. Gardons cependant cette longitude, quoi qu'elle soit évidemment erronée, & il se trouvera qu'en comptant quinze cent lieuës, suivant la relation, on mettroit encore deux cent lieuës de trop: puisqu'au soixantieme degré de latitude, qui est celle de Pétersbourg, & celle des côtes les plus orientales du véritable Kamtschatka, le degré de longitude n'est plus que de dix lieuës; ce qui donne pour la totalité seulement treize cent lieuës. C'est ainsi que contre les premiers principes de la géographie on continue d'allonger outre mesure les distances vers le Nord. Enfin, pour finir mes observations sur l'article de la gazette de Leyden, je dirai que dans le mémoire même, on trouvera le jugement que je porte des recherches de M. BUACHE, & la grande dif-

fé-

férence qu'il y a entre ſon ſyſtême & le mien. C'eſt aux Géographes à décider.

On trouve, dans un autre article de cette chronique de Londres, que l'Illuſtre Académie de Berlin ſe propoſe d'envoyer deux de ſes membres, pour accompagner M. Blenmer lorſqu'il ira examiner le détroit en queſtion. Je ne ſuis pas aſſés prévenu en faveur de mon ouvrage pour croire qu'il puiſſe diriger ces Savans, j'eſpére cependant que les faits, les raiſons, les doutes, les conjectures que je propoſe pourront leur faire naître des idées ou des vuës nouvelles & des queſtions qu'ils tacheront d'éclaircir, & qu'ainſi peu à peu on parviendra à acquérir des connoiſſances plus dévelopées & certaines de ces parages.

Je ne ſai même ſi je me trompe; il me paroit que toute l'Europe s'attend à voir s'ouvrir cette nouvelle route. Depuis quelque tems, dans les diverſes gazettes, on ne parle que d'entrepriſes faites ou à faire vers le Nord-Oueſt & vers le Nord-Eſt. J'ai fait mention de quelques articles dans les notes, mais il en eſt pluſieurs autres qui méritent auſſi quelques obſervations.

„ De Pétersbourg le 2. Avril 1765. Il eſt dit qu'on y „ parle beaucoup d'une expédition navale pour trouver un „ paſſage aux Indes par le Nord-Eſt, & on aſſure que „ l'Impératrice a réſolu d'en confier le commandement au „ Sr. Tomkin Anglois, ancien armateur de Briſtol.

„ Nos mariniers, diſent encore les avis de Pétersbourg „ du 29. Juin, veulent auſſi tenter de trouver le paſſage „ par le Nord-Eſt de la Ruſſie, vers les Indes, qui a été „ cherché depuis ſi long-tems, mais inutilement, par tant „ de nations Européennes &c. Tout cela n'épouvante ni „ ne détourne nos mariniers, qui prétendent attirer par-là „ ſur eux les yeux de toute l'Europe & l'attention du pu„ blic ſur leur voyage.

Ces nouvelles publiques ſi poſitives ne prouvent-elles pas que les navigateurs Ruſſiens ne ſe fient point à Mrs. MULLER

LER & GMELIN, ni a tous ces voyageurs qui ont juſques ici repréſenté ce paſſage comme abſolument impoſſible? Je me perſuaderois même volontiers que ſi la poſſibilité du paſſage a été connue depuis long-tems à la Cour de Ruſſie, on eſt aujourd'hui convaincu de ſa facilité, depuis le voyage des marchands du Kowima à l'isle de Béering, & que même l'Imperatrice voyant que le fait ne peut plus ſe nier, depuis la députation de ces marchands, il ne lui reſte d'autre parti à prendre que de prévenir d'autres nations. C'eſt à cela que j'attribue les nouveaux mouvemens que l'on remarque en Ruſſie pour cette découverte.

Un article de Londres du 9. Avril ne part pas aſſurément de la main d'un fort habile Géographe. " Il porte que le „ Général Murray fait préparer pluſieurs petits bâtimens „ qui doivent ſe rendre ce printems au lac ſupérieur, & „ prendre à bord deux Savans, pour examiner ce lac exac„ tement, & principalement, ſi de-là, on ne pourra pas „ découvrir un paſſage au Sud-Oueſt vers la mer du Sud. „ Les Indiens prétendent que de ce lac ſort un fleuve auſſi „ grand que le Miſſiſſipi, & qui a ſon cours vers l'Oueſt, „ pendant pluſieurs centaines de lieuës.

Il y a là diverſes fautes très manifeſtes à tous ceux qui ont lû les diverſes relations de ces contrées-là. En effet, le Miſſiſſipi vient du Nord ou de l'Oueſt. S'il vient du Nord, comment veut-on que du lac ſupérieur il ſorte une riviére qui coure pluſieurs centaines de lieuës vers l'Oueſt. Le Miſſiſſipi ne lui barreroit-il pas le paſſage? S'il venoit depuis l'Oueſt, il faudroit effacer tous les lacs & toutes les riviéres qui dans toutes les nouvelles cartes ſont tracées à l'Oueſt & au Nord-Oueſt du lac ſupérieur; quant à la prétendue mer de l'Oueſt il en ſeroit auſſi peu queſtion que dans ma carte. Je me flatte toujours que cette riviére de mille lieuës devers l'Oueſt ſe trouve aſſés bien expliquée dans ce mémoire.

Il y a encore plus d'abſurdité, s'il eſt poſſible, dans un article

article de Paris du 6. Août, & enſuite encore du 6. Septembre. Il y eſt dit " que le Baron de Bougainville étoit „ de retour de ſon isle nouvellement découverte, qu'on „ croyoit être ſur la côte des Patagons; dans une autre ga„ zette, on la ſupoſe une des isles Malouines, & qu'on en „ eſpéroit beaucoup d'avantage pour les vaiſſaux qui vou„ droient chercher le paſſage par le Nord.

Ne voila-t-il pas une eſpérance bien fondée, de prétendre que les côtes des Patagons ou les isles Malouines ſituées à cinquante ou cinquante trois degré de latitude méridionale, puiſſent être d'un grand avantage pour les vaiſſaux qui cherchent le paſſage vers le ſoixante & dixieme degrés de latitude ſeptentrionale? ce qui fait un éloignement, non ſelon le cours des vaiſſeaux, mais en ligne droite, d'environ deux mille quatre cent lieuës.

Mais ſi je n'ai pû lire qu'avec mépris ces deux derniers articles, j'ai été bien dédomagé par celui de la gazette de Londres du 22. Juin, ſous l'avis de Pétersbourg du 21. May. Il eſt conçu en ces termes;

„ On a découvert que la mer qui ſépare le Kamtſchatka „ eſt remplie de petites isles, & que la pointe de cette preſ„ qu'isle n'eſt éloignée de la côte de l'Amérique que de „ deux degrés & demi, d'où ſe forment les plus fortes con„ jectures, qu'autrefois l'Aſie a été jointe à l'Amérique; d'au„ tant plus, qu'il réſulte de cette découverte, que les habi„ tans de cette partie de l'Amérique reſſemblent à ceux du „ Kamtſchatka, pour la taille, les habillemens, le langage „ & les coutumes (a)".

Toute perſonne qui lira mon mémoire ne pourra qu'être frapé, que uniquement par des conjectures fondées ſur la combinaiſon des diverſes relations, je ſois parvenu, contre tous les voyageurs, les Géographes & les cartes, à découvrir

* * *

(a) La relation authentique de Muller contredit ce fait, que les habitans ſe reſſemblent par le langage.

vrir que vis à vis du Kamtſchatka il falloit mettre des isles à la place de la terre ferme ou d'une preſqu'isle. A la vérité je les ai ſupoſées plus grandes que cet article ne le fait, mais ce ſont toujours des isles. On trouvera dans le mémoire les raiſons de mon opinion (*a*), auxquelles je pourrois encore ajouter celle des tremblemens de terre qui ſont ſi fréquens & ſi terribles dans le Japon & celle des volcans qui s'y trouvent, de même que dans les isles Kurilis & dans celles à l'Oueſt du Kamtſchatka; car j'ai conjecturé (*b*) que les deux Continens avoient été joints autrefois.

Puis donc que la poſſibilité du paſſage & l'exiſtence de ces isles ſe trouvent aujourd'hui fixées, ne ſera-t-on pas prévenu favorablement ſur tout le reſte du ſyſtême que j'expoſe dans ce Mémoire?

(*a*) Voyez page 76. 77. 184. (*b*) Page 58.

Fin de l'Avertiſſement.

INDICE

DES PARTIES ET ARTICLES CONTENUS

DANS CE VOLUME.

PREMIERE PARTIE.

Parties ſeptentrionales de l'Aſie.

§. I. *Axiomes.* Pag. 1
II. *Extrait de la relation de Mr. le Profeſſeur Gmelin.* 4
III. *Obſervations ſur les changemens faits aux cartes ordinaires.* 16
IV. *Qu'il faut retrécir la côte entre le Piaſida & le cap.* 17
V. *Il faut donner à l'Aſie moins de largeur, qu'on ne lui donne* 19
VI. *Obſervations de Mr. Muller ſur les cartes.* 22
VII. *Obſervations ſur les longitudes & les latitudes.* 28

§. VIII. *Extrait du voyage rapporté par Mr. Muller; pour déterminer la position du Jesso, du Kamtschatka &c.* Pag. 32
IX. *Sur la terre de Jesso, & les diverses positions, qu'on lui donne.* 48
X. *Relations des plus célèbres Voyageurs.* 50
XI. *Relation de Mr. de Guignes sur le Jesso examinée.* 59
XII. *Examen de la relation du P. du Halde.* 65

II. PARTIE.

Parties septentrionales de l'Amérique.

I. *Diverses relations anciennes de l'Amérique.* 78
II. *Du pays des Conibas & des pays voisins.* 81
III. *Nouvelle Grenade.* 82
IV. *Relation de Cabrillo.* ibid.
V. *Conséquences qui découlent de ces relations.* 83
VI. *Système de Sanson le pere, & autres.* 85
VII. *Voyage de Moncacht-Apé.* 108
VIII. *Des prétendues découvertes de l'Amiral de Fonte, & de Fuca.* 115
Nom de l'Amiral & des autres personnages de ce conte. 116
Années comptées par le règne du Roi Charles. 119
Expédition des Anglois inconnue en Angleterre. ibid.
Diligence inouïe des Espagnols. 120
Diversité des langues. 123
Douceur des habitans. ibid.
Obstacles physiques. 124
Shapley doit avoir été massacré par ces mêmes peuples 125
Les vents doivent avoir été contraires à Shapley, mais non à de Fonte. 126
Sur les glaces & sur la temperature de l'air de ces pays. ibid.
Silence de tous les Auteurs; rien de tout ceci dans les Archives d'Espagne. 128
Les Espagnols ont toujours caché leurs découvertes 129
Le Continent de l'Amérique s'étend jusques vers celui de l'Asie. 131
Conclusion. 132
IX. *Sur la mer de l'Ouest.* ibid.
X. *On ne sçait ou placer cette mer de l'Ouest.* 137
XI. *Relation de la Hontan.* 141
XII. *Calculs pour rectifier les positions.* 147
XIII. *La Californie n'est pas une isle, mais une presqu'isle.* 176
XIV. *Existence du lac des Assinipoels.* 180
XV. *Des Pigmées & des Esprits.* 182
XVI. *Résumé des changemens faits aux cartes.* 183

III. PARTIE.

Sur la possibilité d'un passage par les mers Septentrionales.

Avant propos. Pag. 188
§. I. *Les glaces sont sur tout à craindre dans le voisinage des terres.* 192
II. *Les glaces se trouvent sur tout à l'embouchure des rivieres.* 193
III. *Le froid n'augmente pas à proportion qu'on approche du Pole.* ibid.
IV. *Pour déterminer le froid relatif d'un pays à un autre, il faut faire attention à leurs productions.* 196
V. VI. *L'Amérique est plus froide que l'Europe & l'Asie au moins de dix degrés.* ibid.
VII. *Le passage du Nord-Ouest ne sauroit avoir lieu.* 197
VIII. *Examen de la relation d'Ellis sur le passage du Nord-Ouest.* 205
IX. *Preuves de la possibilité du passage au Nord-Est, tirées de la relation de Mr. Gmelin & de Mr. Muller.* 224
Objections levées. 251

IV. PARTIE.

Sur l'utilité d'un établissement dans une des régions au Nord de la mer du Sud. 265

Fin de l'Indice.

ERRATA.

Page 4. la note *a* devoit-être inserée dans le texte, comme faisant partie de l'extrait, par contre
21. ce qui est inclus dans les ( ) ligne penultieme devoit se trouver en note.
22. ligne 4. *Nord-Est*, lisez *Nord-Ouest*.
23. lig. 4. 6° lis. 60°.
25. lig 21. 22. *que j'ai alléguées*, lis *qu'on trouvera alléguées dans cet ouvrage*
26 lig 14. *on* fait, lis. *ont* fait
28 lig 27. *Nord*, lis. *Nord-Est*
38. lig .. *Anziphorow*, lis. *Anziphorow*.
41. lig. 4. 90 lis. 9. *degrés.*
44. lig. 12. *aut*, lis. *un.*
Page 45 lig. 9. *& qu'on*, effacés-le *&c.*
55. note, 5000. lis. 5500.
73. lig. 32. *l'Est*, lis. *l'Ouest.*
120 lig. 18. 19. *on put*, lis. *on a pû.*
145. lig. 19. *Pastine*, lis. *Parime.*
167. lig. 6. *Tecantoness*, lis. *Tecannonsons.*
172. lig. 24. *sur les bords*, lis. *sur ses bords.*
183. lig. 21. *j'ai fait*, lis. *j'ai fait.*
191. lig 24. même faute.
196. § I. plus froide que *l'Asie*, lis. que *l'Europe & l'Asie.*
241. note, colonne seconde, lig. 3. *in*, lis. *un.*
242. lig 8. *est-ce*, lis. *de ce.*
246. lig. 1. effacés *comprise.*

On espére que le lecteur suppléera lui-même à quelques fautes, qui se sont glissées dans cet ouvrage pour les points, virgules &c.

NOU-

NOUVELLES CORRECTIONS ET ADDITIONS.

NB. L'Impreſſion de l'Ouvrage étant entierement finie, l'Auteur l'ayant relû, a trouvé néceſſaire d'y ajouter les corrections & additions ſuivantes.

Page XVII. de l'Avertiſſement, *ligne* 20. Kamtſchatka, *ajoutez* de l'Amérique.
..... XIX. On auroit dû indiquer entre les Art. VII & VIII la table des longitudes à page 111.
..... 2. de l'ouvrage, *lig.* 1. après conſtatée, *ajoutez*, ou qu'elle en ſoit l'auteur,
..... 3. *lig.* 22. après changé, *ajoutez*, excepté la réalité.
..... 7. *lig.* 13. Nord-Eſt, *liſez*, Nord-Oueſt.
..... 20. *lig.* 16. 108, *liſ.* 208.
..... 22. derniere, après dit, *ajoutez*, dans l'édition originale.
..... 23. *lig.* 4. au lieu de 6°. *liſ.* 60.
..... 25. *lig.* 11. 60°. ou de 64°. *liſ.* 60. à 64.
..... 27. *lig.* 24. au Sud, *liſ.* à l'Eſt.
..... 27. *lig.* 30. pas vû, *liſ.* pas encore vû.
..... 38. *lig.* 12. *liſ.* Anziphorow & Koſirewski
..... 43. *lig.* 9. Mais ceci même, *liſ.* Quand, ceci même, ſeroit vrai.
..... 45. *Note pour la dite page.* On voit, que malgré que nous avons reculé les côtes de la mer d'Amur vers l'Oueſt, elles ne le ſont pas à beaucoup près autant qu'elles doivent l'être, puiſque nous avons été obligés de mettre entre Jakoutsk & Ochotsk une diſtance de 17 degrés, ſoit à cette latitude, de 170 lieues, au lieu de 160, ou plus juſte, 55 lieues, le tout d'après Gmelin; il y auroit donc encore beaucoup à retrancher de cette largeur de l'Aſie.
..... 47. *lig.* 4. ces côtes, *ajoutez*, & l'embouchure de l'Amur.
..... 47. *lig.* 8. Nord, *liſ.* Nord Eſt
..... 54. *lig.* 7. ſix cent, *liſ.* ſix mille.
..... 57. *lig.* 8. eſt, *liſ.* &
..... 64. *lig* 24. l'iſle de Jeſſo ſoit grande, longue *liſ.* pays de Jeſſo ſoit grand, long.
..... 69. *Ajoutez à la note* (*a*). J'avoue même, que j'ai été fort embaraſſé à placer ces iſles; en ne comptant au lieu de 30 que les 22,

* * * *

nombre conforme à celui de la relation de Koſirewskoi, qui en compte 15, dans une file du Nord au Sud, & 7 hors de la file, & en les repréſentant de la grandeur & à la diſtance, que la dite relation paroit l'exiger, il auroit fallu rapprocher infiniment plus le Kamtſchatka du Japon, qu'on ne l'a fait: mais j'ai été obligé d'accorder quelque choſe à la prévention générale en faveur de cet éloignement; on n'en ſera que plus convaincu, combien j'ai eu raiſon de réduire la largeur de l'Aſie.

Page 97. *lig.* 11. contraire, *liſez* contraires
..... 102. *lig.* 2. Oueſt, *liſ.* Eſt.
..... 103. *lig.* 2. Nord Eſt, *liſ.* Nord &
..... 104. *lig.* 1. la Horctan, *liſ.* la Hontan
..... 110. *lig. penult.* dernieres, *liſ.* premieres
..... 118. *lig.* 15. le, *liſ.* les
..... 127. *lig.* 5. ſoixante-ſept, *liſ.* cinquante-ſept.
..... 138. *lig.* 18. depuis, *liſ.* entre
..... 146. *lig.* 16. Gnaeſitures, *liſ.* Gnaeſitares
..... 149. *lig. penult.* de Cokoros, *liſ.* des Eokoros.
..... 152. *lig.* 1. diſtances, *ajoutez*, données par la Hontan
..... 153. *lig.* 27. *ajoutez*, indiqués par les Mooſemleks.
..... 153. *lig.* 34. fais, *liſ.* fait voir le contraire. Dans la carte d'Acoſta comme &c.
..... 154. *lig.* 2. pourrant, *liſ.* pourtant.
..... 154. *lig.* 23. eſt, *liſ.* ſeroit.
..... 154. *lig.* 31. granc, *liſ.* grand.
..... 155. *lig.* 6. ou *liſ.* au.
..... 157. *lig.* 4. Nadoucſſis, *liſ.* Nadoueſſis.
..... 162. *lig.* 8. fais *liſ.* fait.
..... 164. *lig.* 4. ſi proche, *ajoutez*, dit-on.
..... 167. *lig.* 5. de la, *liſ.* de cette.
..... 170. *lig.* 16. Nous avons indiqués, *liſ.* nous connoiſſons.
..... 170. *lig.* 23. peuples civiliſés, *ajoutez*, plus que leurs voiſins.
..... 181. *lig.* 29. il, *liſ.* ils.
..... 186. *lig.* 11. l'on, *liſ.* l'ont.
..... 192. *lig.* 14. que l'Aſie, *ajoutez*, & l'Europe.
..... 193. *lig.* 16. groſſes rivieres, *effacez* groſſes.
..... 195. *lig.* 27. méridionaux, *liſ.* vers l'Eſt & le Sud Eſt.
..... 198. *lig.* 9. fais, *liſ.* fait.
..... 211. *lig.* 32. concluant, *liſ.* concluante.
..... 214. *l. penult.* di, *liſ.* ni.
..... 217. *l.* 22. Groenlande, *liſ.* la mer glaciale.
..... 219. *lig.* 31. de, *ajoutez*, peut-être.

Page 225. *lig.* 3. ſeptante degrés, *liſ.* ſeptante-quatre.
..... 227. *lig.* 1. le deſſous, *liſ.* les gliſſoires.
..... 228. *lig.* 7. contraint, *ajoutez*, Chappe en dit la même choſe.
..... 229. *lig.* 22. Kotſches, *ajoutez*, ou Dotſchennicks.
..... 231. *lig.* 13. Berenz, *liſ.* Barenz.
..... 232. *lig.* 4. n'ont, *liſ.* n'ayent.
.... *lig.* 15. Société Royale, *ajoutez*, de Londres.
.... *lig.* 19. étants, *liſ.* ayant.
..... 235. *lig.* 31. Steglin, *liſ.* Stehlin.
..... 239. *lig.* 24. aller, *ajoutez*, en ſi peu de tems.
..... 241. *lig.* 8. eſt-ce, *liſ.* & de ce.
..... 248. *Il faut ajouter à la note.* Il eſt très remarquable, que ce Barenz & ſes compagnons ayent tant ſouffert, avec de tels ſecours, & que par contre, (*voyez* page 12.) Chariton Laptieuw, ſous de chétives cabanes, ſur les bords de la mer, à 74 degrés 9 minutes, vers le Chatanga, ſe ſoit ſi peu reſſenti de ce grand froid pendant tout l'hyver, qu'il ait pu continuer ſa tentative l'été ſuivant. Je n'en ſuis pas ſurpris; l'hyvernation de Barenz a été vers la ſource de toutes les glaces, de la petite mer d'eau douce, de la quantité immenſe que l'Obi, le Jéniſea, le Piaſiga &c., y verſent, & dont les glaces y ſont enfermées juſqu'en Juin; mais ceci même prouve, que vers le Chatanga il n'y a aucune de ces ſources de glace, & que par conſéquent, ce qu'on aſſure, que la mer à ſon Nord eſt libre, doit être fondé inconteſtablement.

Depuis peu un célèbre ſavant ayant vû cet ouvrage ſortant de la preſſe, s'eſt rendu à mon opinion, quant à la poſſibilité de doubler le Cap Schalaginskoi; par contre il forma encore des doutes & objections contre celle de dépaſſer le Cap de glace, entre le Piaſiga & le Taïmur, par des raiſons très ſenſées; il ſoutint, comme moi, que les glaces provenoient de la grande quantité d'eau douce, & qu'on pouvoit naviguer fort librement dans la baye de Baffin, parce qu'il n'y avoit aucune riviere dans toutes les contrées voiſines; qu'ici par contre ſe jettoient d'un côté & d'autre nombre de rivieres dans la mer, qui pouvoient y former des glaces fort au-delà de ce Cap. On voit que cette thèſe confirme mon raiſonnement: mais je lui ai oppoſé à mon tour contre la conſéquence, que les rivieres entre ce Cap & le Léna, & celles depuis cette riviere au Kowima, étoient ſi petites, ſi baſſes, qu'aucun de ces petits bâtimens Ruſſiens même, n'y pouvoit en-

trer, & que la quantité d'eau n'étoit applicable que pour la petite mer; que celle de toutes les autres faiſoit un ſi petit objet en comparaiſon de cette mer ſi vaſte, depuis Spitzbergue juſques vers l'Amérique, & peut-être plus loin, qu'elle pouvoit être comptée pour rien, & que mon ſyſtême s'en trouvoit fortifié.

Page 251. *lig.* 6. leſquels, *lif.* lequel.
.... *lig.* 7. leſquels, *lif.* qui.

MEMOIRES GEOGRAPHIQUES.

PREMIERE PARTIE.

De la ſituation des pays Septentrionaux de l'Aſie.

TOUT ouvrage dans lequel on ſe propoſe d'être utile aux hommes devant avoir pour Bouſſole des principes, dont on ne puiſſe conteſter la vérité, je crois eſſentiel à celui-ci de commencer par les propoſitions ſuivantes, qui ſerviront d'Axiomes.

§. I.

1°. On ne peut fixer la poſition d'un pays que ſur le rapport de perſonnes, qui l'ayant vû, en ont donné une relation circonſtanciée.

2°. Les relations ſont plus ou moins authentiques, ſelon les perſonnes & les circonſtances. Les anciens n'ont donné des régions éloignées que des connoiſſances vagues, ſur leſquelles on a dreſſé des cartes auſſi bien qu'il a été poſſible, en attendant des témoignages plus sûrs, & mieux circonſtanciés.

3°. Quant aux perſonnes, il y a une grande difference dans le degré de crédibilité qu'elles méritent. C'eſt ce qu'il faut examiner avec attention & peſer ſoigneuſement. Souvent on donne une relation anonyme; tantôt on la préſente ſous le nom d'une perſonne, dont

l'exiſtence n'eſt pas conſtatée ; d'autres fois ſous celui d'un voyageur plus ou moins reconnu véridique ; il y en a qui ont pour garant tout un équipage de vaiſſeau, ou même pluſieurs. Enfin d'autres ont été publiées enſuite de voyages entrepris par ordre d'un Souverain, ou d'une Compagnie, auxquels, ceux qui ont été à la découverte, ont fait leur rapport. De ces relations, quelques unes ont été imprimées & connues dans le tems que les découvertes ont été faites, ou peu de tems après ; d'autres n'ont été produites que très long-tems après cette époque. Les unes ont été contredites par d'autres, & quelques autres ont été reçuës comme avérées dans le tems qu'on en auroit pû prouver la fauſſeté, s'il y avoit eu lieu au moindre ſoupçon. Toutes ces circonſtances doivent être mûrement examinées, & en général il ne faut point ajouter foi à celles qui péchent contre la vrai-ſemblance, à moins qu'elles ne ſoient appuyées par d'autres marques caractériſtiques d'autenticité.

4°. Si le caractère d'authenticité s'y trouve, qu'elles ſoient de deux cent, de cent, ou de dix ans ſeulement, ces rélations doivent toujours être tenuës pour inconteſtables, quand même depuis ce tems-là, on n'en auroit point eu d'autres de ces pays & de leur ſituation ; puiſque la vérité reſte conſtamment telle, quelque ancienne qu'elle ſoit. Mais ſi de nouvelles relations données par des voyageurs dignes de foi, qui auroient été ſur les lieux, contrediſoient & corrigeoient les anciennes, il eſt manifeſte, que les témoins plus récens mériteroient plus de créance.

5° Si des relations d'une authenticité égale ſe contrediſent, il faut comparer les degrés de l'authenticité, les circonſtances, la probabilité, la poſſibilité même de tout, & ſe décider là-deſſus, ſans cependant dans ces cas, donner le ſyſtême adopté pour indubitable, mais ſeulement pour probable, en attendant de nouvelles lumiéres plus certaines.

6°. Si les plus anciennes & les plus nouvelles découvertes s'accordent entr'elles en tout, ou en partie, il ne faut pas héſiter un moment, de les préferer à tout ce que les plus ſavans même auroient écrit de contraire.

7°. Si un voyageur donne une relation, dont on doute, parce qu'il

qu'il eſt le premier qui en ait parlé, & que cependant elle ait été publiée ſans qu'on l'ait contredite, ou qu'une partie en ait enſuite peu à peu été confirmée par des relations plus modernes, je penſe qu'on doit la recevoir toute entiere comme telle, juſqu'à-ce que le témoignage d'autres voyageurs auſſi véridiques, conſtate la fauſſeté des autres faits, qui n'ont pas encore été pleinement confirmés.

8°. Lorſqu'il n'y a abſolument point de relation ſur un pays, il eſt permis de recourir aux conjectures, en rapprochant & en combinant les relations des pays voiſins, leur ſituation, & toutes les circonſtances qui peuvent contribuer à former un ſyſtême raiſonnable, en attendant que des faits certains puiſſent mieux nous inſtruire.

9°. On ne doit point conclure qu'une premiere relation eſt fabuleuſe, parce que les noms que les anciens voyageurs ont donné à certains pays & à certains peuples different de ceux qui leur ont été donnés enſuite. Je ne parle pas ſeulement des noms que les Européens ont impoſé aux pays, caps, bayes, rivieres &c. Chacun ſait que chaque nation en a impoſé ſuivant les circonſtances, & que les Eſpagnols même les ont changé une infinité de fois. Si l'on prend la peine de conſulter les cartes des côtes de la Californie, par exemple, on y trouvera preſque par tout de differens noms; il en eſt de même des rivieres qui ſont au fond de ce Golphe, de ſes côtes, & des endroits ſitués dans l'intérieur du pays. Tout a changé par rapport aux noms, comme ſi c'étoit des pays entierement differens; je parle même des noms que les peuples voiſins leur donnent. Nous ſavons que tous ces noms ſont ſignificatifs, & qu'il y a une infinité de langues diverſes & de dialectes chez les nations Américaines. Si donc dix nations differentes indiquent le nom de leurs voiſins, il eſt poſſible qu'il y aura dix noms differens. Ce qui eſt nommé Teguajo, Apaches, Moqui, Xumanes &c. au N. Mexique, eſt nommé tout autrement par les Miſſouris, les Panis, les Padoucas, les Criſtinaux, les Sioux, les Aſſinipouels &c. ſans que par-là il s'agiſſe d'autres nations, ou d'autres pays.

Après ces remarques je devrois proceder à la deſcription de mes cartes, & aux raiſons qui m'ont porté à les dreſſer d'une maniere differente de celles qui ont été données par les plus ſavans Géogra-

phes modernes. Mais auparavant, il eſt à propos de communiquer un extrait tiré des relations de M. le Profeſſeur Gmelin, qui peuvent ſervir à établir mon ſyſtême. Monſieur Buache nous fait part de ce qu'il a tiré de la *Flora Sibirica* de cet Auteur ; il paroit qu'il n'a pas connu la relation de ſes voyages, apparemment parce qu'elle n'eſt publiée qu'en Allemand : c'eſt ce qui m'engage à en donner ce qui peut ſervir à mon but.

§. II.

Extrait de la relation du voyage de M. le Profeſſeur GMELIN *dans la Tartarie, en Allemand 4 vol. 8vo. avec figures & cartes géographiques. Gœttingue* 1751. 1752. (1).

La premiere route par la mèr glaciale fut entrepriſe par deux vaiſſeaux, qui ſortoient du port d'Archangel par la mer blanche dans la glaciale : mais il arriva, comme autrefois, que l'un ne pouvoit guères avancer, & reſta pris par les glaces ; on n'eut point de nouvelles de l'autre, qui ſans doute périt dans les glaces (*a*).

Pour décider ſi la route de la mer glaciale étoit poſſible, ou non, on donna ordre à deux vaiſſeaux de ſe rendre depuis Archangel juſqu'à l'embouchure de l'Oby ; un autre devoit deſcendre depuis Tobolsk, l'Irtiſch & l'Oby, & de-là à l'embouchure du Jéniſſei, depuis Irkutsk ; deux autres avoient ordre de deſcendre le Léna, l'un devoit prendre ſon cours à l'Oueſt juſqu'à la même embouchure ; l'autre vers l'Eſt, le long des côtes de cette mer glaciale, dépaſſer les rivieres de Jana, de l'Indigir, & de Kolyma, juſques dans le grand

(1) Tome I. Préface.

(*a*) L'Imperatrice Catherine voulant exécuter le projet de Pierre le Grand, qui avoit envoyé les Capitaines Beering, Spangberg & Tſchirikou, pour faire des decouvertes depuis le Kamtſchatka, la Compagnie y employa près de cinq ans, & fut de retour au commencement de l'année 1730. On ſortit, dans ce voyage, de la riviere Kamtſchat, & on avança vers le nord en dépaſſant la riviere Anadyr : mais on ignore ſi l'on a été juſqu'à l'Iſle Diomède, ou plus loin. La ſaiſon étoit avancée, & les fréquens brouillards empêchoient qu'on ne reconnut les côtes.

L'Imperatrice Anne y renvoya le même Béering, avec ordre de déterminer la poſition de la Corée & du Japon, & de décrire exactement les côtes vers le Sud-Eſt & l'Amur, de même que les iſles voiſines.

grand Océan, & faire cours vers Kamtschatka, en y ajoutant l'ordre, que ſi l'on ne réuſſiſſoit pas la premiere année, il falloit faire une nouvelle tentative la ſeconde, ou la troiſieme, juſqu'à ce qu'on eut réuſſi, ou qu'on fut convaincu de l'impoſſibilité du ſuccès. L'ordre portoit qu'on éléveroit vers les embouchures des rivieres, des pyramides, ou gros tas de bois, de celui que la mer y jette, afin que depuis les vaiſſeaux, on put les reconnoitre. On envoya en même tems par terre au Kamtschatka une troiſieme diviſion, afin d'obſerver tout ce qu'il y auroit d'intéreſſant dans ces vaſtes pays, juſqu'ici inconnus, depuis la Sibérie.

„ La maniere dont tous ces voyages ont été exécutés, dit l'Au-
„ teur, fera en ſon tems le ſujet du plus grand étonnement de tout
„ le monde, lorſqu'on en aura la rélation authentique: ce qui dé-
„ pend uniquement de la haute volonté de l'Impératrice Elizabeth,
„ actuellement régnante, ſous le gouvernement de laquelle ce grand
„ ouvrage a été achevé. Je n'en ſais que la moindre partie, & je
„ commettrois une imprudence très puniſſable ſi je publiois, ſans
„ permiſſion ſuprême, le peu que je ſais de ces voyages par mer ".

Le 14. May 1734. (2) la Chaloupe, qui devoit paſſer par la mer glaciale au Jéniſſei, partit de Tobolsk, avec quatre Doſchtſchennik, chargés de proviſions.

Toute la diſtance entre le Lena & le Tougounska (3), qui ſe jette au deſſus de Tourouchansk dans le Jéniſſei, eſt de quarante werſts, (ou ſept lieues & demie).

A Witimskaia Sloboda (4), ſous la latitude de 59°. 28'. on avoit moiſſonné le ſeigle d'hiver & d'été, l'orge & l'avoine, & on comptoit de ramaſſer le reſte dans huit jours, le 10. Août.

On compte la diſtance d'Ochotsk (5) à Jakutsk de huit cent werſts, ou cent cinquante lieues.

Je vais parler des deux voyages (6), qui ſe ſont faits par l'ordre du

(2) pag. 149.
(3) Tome II. p. 285.
(4) p. 336.
(5) p. 409.
(6) p. 410.

du Capitaine Commandant à Jakutsk, en 1735. L'un des équipages fut deſtiné à chercher la route du Nord-Eſt vers la mer de Kamtschatka; il conſiſtoit en cinquante-deux hommes, & il avoit pour Officier Commandant le Lieutenant Laſſénius, Danois; c'étoit un bon & expert marinier, qui s'étoit offert lui-même, & avoit entrepris ce voyage par goût &c. Il partit de Jakoutsk, avec une chaloupe, nommée Irkoutsk, le 26. Juin, & on chargea les proviſions & les matériaux ſur deux Doſchtſchennik, qui joignirent la chaloupe le dixieme Juillet. Ils arrivérent à Schigani le 15. & ſeulement le 4. Août, ils atteignirent la baye que le Lena forme à une petite diſtance de ſon embouchure. Le 5. ils arrivérent à Bukovskoi Muis, à l'embouchure même, où ils dreſſérent une pyramide de bois de la hauteur de trente-ſix pieds, afin de pouvoir la diſtinguer de loin &c.

Le 6. ils firent voile vers l'Eſt-Nord-Eſt, mais ils furent obligés, après deux heures de navigation, de jetter l'ancre, à cauſe du vent contraire; ils tentérent inutilement juſqu'au 9. d'avancer, mais le vent étoit fort variable, & lorſqu'il étoit favorable, il ne ſouffloit que foiblement. Ils gouvernérent toujours entre Sud-Eſt & Sud, & pour reconnoitre l'eau, où ils devoient paſſer, ils envoyérent une chaloupe le 8. qui revint le 10. Le 8. ils dreſſérent encore une pyramide de trente-ſix pieds ſur l'Isle Bukovskoi. Le 9. ils eurent un calme & des brouillards; le vent donnant vers Eſt-Sud-Eſt, ils firent voile au Sud, mais ils furent pouſſés au Sud-Eſt, toujours vers le Sud, Sud-Eſt, Eſt-Sud-Eſt &c.

Le 11. ils virent des glaces vers l'Eſt, ils jettérent l'ancre, & furent entourés de glace; après quelques heures elles diſparurent, mais ils eſſuyérent un violent orage, qui leur briſa des cordages.

Le 12. ils firent voile vers Eſt-Nord-Eſt, mais ils furent pouſſés à l'Eſt-Sud-Eſt, enſuite Sud-Oueſt à l'Oueſt, Sud-Oueſt & Sud-Eſt. Ils furent encore entourés de beaucoup de glaces, & l'air fut obſcurci par les neiges. De ſorte que dès le 13. ils réſolurent de chercher un port pour y paſſer l'hyver. Ils firent donc ſonder la profondeur des rivieres, pour voir dans laquelle ils pourroient entrer. Le 16. on réſolut unanimément de retourner au Karaulach,

à

à 71°. où ils conſtruiſirent des quartiers d'hyver. On ſe ſervit des cinq anciennes habitations des Jukagres, qu'ils y trouvérent, & on y employa le bois que la mer avoit amené.

L'Auteur ajoute qu'à 200. werſts des côtes, (c'eſt à dire à trente-ſept lieues & demi), il ne croit aucun bois, & que pourtant les côtes ſont toutes couvertes de celui que la mer y amène, & qui forme comme des montagnes, tout de ſapins & de melézes, ou de *larix*.

Tout le reſte de cette relation ne roule que ſur la maniere, dont cet équipage paſſa l'hyver dans cet endroit-là, ſans dire ce qu'il eſt devenu.

L'autre troupe qui deſcendit la même année le Léna (7) depuis Jakoutsk, pour chercher la route au Nord-Eſt vers l'embouchure du Jéniſſei, eut pour Commandeur un marinier très expert & très habile, c'étoit le Lieutenant Prontſchiſchtschew. Il montoit une double chaloupe, ſous le nom de Jakoutsk, qui avoit la réputation d'être bonne voiliére, & de pouvoir être revirée facilement &c.

Le 30. Juillet il arriva au ruiſſeau Agus Ajegos, qui ſe jette dans le Léna, ou ſe trouve une Isle de rocher à la latitude de 72°. 6'. De-là, le Léna ſe partage en quatre bras, qui ſe jettent tous par des embouchures particulieres dans la mer glaciale &c. Il ne put ſortir en mer à cauſe des vents contraires, que le 13. Aouſt, & il navigea toujours pendant deux cent milles d'Italie le long des Isles diſperſées entre les embouchures; alors il ſe trouva à 70°. 4'. de latitude, vers le Nord & l'Eſt. Il vit toujours des glaces, & n'avoit que de cinquante à cent toiſes d'eau; de-là, il fit cours entre Sud & Oueſt, & avança cent milles, & il arriva le 25. Aouſt à l'embouchure de l'Oleneck, où il trouva la hauteur de 72°. 30'. le froid s'étoit fort augmenté, & le bâtiment étoit endommagé, de ſorte qu'on prit la reſolution d'entrer dans l'Olenek, ce qu'il fit le premier Septembre. Il trouva à 30. werſts de l'embouchure douze familles de Promyſchlenie, qui s'y étoient établies, & y avoient conſtruit des maiſons; il prit ſon quartier chez eux, & fit faire encore quelques chambres. Le 11. Novembre il envoya au quartier principal une rela-

(7) p. 425.

rélation de tout ce qu'il avoit obſervé. Dans ce tems tout l'équipage ſe trouvoit en parfaite ſanté.

Le Capitaine Commandant jugeant en été 1636. qu'il devoit continuer la commiſſion, dont il étoit chargé, envoya au Lieutenant l'ordre de ſortir de l'Olenek, & de continuer ſa route. Il expédia de même le Lieutenant Dmitri Laptieuw pour remplacer Laſſenius, qui étoit mort, auquel on joignit le Lieutenant Plantin, bon marinier & bon pilote, pour continuer le voyage vers l'Eſt &c.

On n'eut qu'au milieu de Mars de l'année 1737. la relation de ce voyage; & M. Gmelin la donne de cette maniere.

Le Lieutenant Commandant & Plantin aimoient les bons livres, & ils avoient ſans doute lû, que pluſieurs de ceux, qui ſe ſont trouvés dans ces mers, ont conſeillé de s'éloigner des côtes & de chercher la haute mer, pour trouver le paſſage à la mer orientale. Ils prirent donc la réſolution de chercher un paſſage, qui abrégeroit la route, en leur faiſant éviter les glaces, qui ſe trouvent principalement ſur les côtes. La fortune les favoriſa d'abord, & avec le vent le plus favorable qu'on put ſouhaiter, ils purent naviger pendant deux fois vingt-quatre heures ſans interruption vers le Nord-Eſt. Ils crurent déja toucher au but: mais bientôt ils trouvérent une mer fortement gelée, où ils ne virent aucune iſſuë, ni du côté de l'Eſt, ni du côté du Nord. Ils aſſurérent, qu'ils s'en étoient convaincus par le raport des chaloupes, qu'ils avoient envoyées à la découverte, & que des gens qui connoiſſoient ces parages, leur ont donné une atteſtation par écrit, que la mer y étoit gelée depuis un tems immémorial toute l'année &c. On réſolut donc unanimément de retourner à l'embouchure du Léna; on y arriva le 23. Aouſt.

Le Lieutenant Prontſchitſchew ſortit de l'Olenek au commencement du mois d'Aouſt; il étoit fort malade du ſcorbut: mais ſoit qu'il eſpérat de ſe rétablir par ce voyage, ſoit par zèle à s'acquiter de ſon devoir, il partit. Il arriva le 3. Aouſt à l'embouchure de l'Anabara, ſur 73°. 1'. de latitude. Les gens envoyés dans l'intérieur du pays, pour viſiter certaines mines, revinrent le 10. Aouſt, & on pourſuivit le voyage de Chatanga. Avant que d'y arriver, ils furent déja entourés de tant de glaces, qu'ils coururent beaucoup de riſques, en voulant

lant les paſſer. Depuis le Chatanga, la glace s'étendoit fort avant en mer: ce qui les obligea d'entrer dans cette riviere à 74°. 9′. Ils trouvérent ſur ſes bords occidentaux des cabanes vuides, & ils apprirent, qu'elles ſervoient à des gens, qui demeurent cent cinquante werſts plus haut, & qui s'y rendoient de tems à autre.

Le vaiſſeau avança le long des côtes preſque toujours vers le nord, juſqu'à l'embouchure du Tamur, ou Taimur, où il arriva le 18. La riviere ſe trouva avoir ſi peu de profondeur, qu'ils ne purent s'y arrêter. Ils continuérent donc à ranger la côte vers le Piaſida; là ils trouvérent pluſieurs grandes isles, entre leſquelles & le rivage, ils trouvérent des glaces immobiles, qu'ils jugérent être des reſtes de l'hiver précedent. Ils dirigérent donc leurs cours au Nord pour tâcher de doubler & dépaſſer ces isles. Au commencement ils eſperérent de réuſſir, ils eurent une mer aſſez libre, excepté qu'ils y virent par-ci par-là beaucoup de glaces. Ils parvinrent enfin à la derniere isle, lorſqu'ils furent à la hauteur de 77°. 25′. Ici toutes leurs eſpérances s'évanouïrent; le froid augmentoit. Entre la derniere isle & le rivage, de même que depuis l'isle plus au Nord bien avant dans la mer, il y avoit des glaces immobiles. Ils tentérent pourtant d'avancer plus au Nord, & ils avancérent en effet environ ſix milles: mais alors un brouillard les empêcha de diſtinguer ce qui les environnoit; & lorſqu'il fut diſſipé, ils ne virent que des glaces devant eux & à leurs côtés. Les glaces en pleine mer, étoient à la vérité mobiles, mais ſi ſerrées, qu'un canot de pêcheur n'y auroit pû paſſer; & quoiqu'ils dirigeaſſent leur cours vers le Nord, ils furent néanmoins toujours pouſſés vers le Nord-Eſt par les glaces. Dans ces circonſtances ils eurent peur d'en être pris, & le Lieutenant, dont la maladie s'augmentoit journellement, tint conſeil, & il fut reſolu de rebrouſſer. Etant arrivés au Taimura, un calme ſurvint, & la mer commençoit à geler. Ils eurent grand peur d'être obligés d'hiverner à une ſi mauvaiſe ſtation, mais Dieu les en préſerva. Au bout de vingt-quatre heures le vent, non-ſeulement chaſſa les glaces flottantes, mais rompit celles qui couvroient la mer, & ainſi après avoir eſſuyé bien des dangers ils arrivérent le 29. Aouſt à l'embouchure de l'Olenek, & la fin de ce voyage fut auſſi celle de la vie du digne Lieutenant

Commandeur. Voilà la relation que le pilote Semen Tſchelusſchkin donna le 24. Septembre 1736.

Pour finir cette narration j'ajouterai dit l'Auteur (1), ce que j'ai appris enſuite de ces voyages par mer &c. Le Lieutenant Laptieuw ſe rendit dans l'hiver de 1737. à 1738. à Petersbourg pour rendre compte de ſon dernier voyage. Il revint en 1739. accompagné de ſon couſin Chariton Laptieuw, qui fut envoyé à la place du défunt Lieutenant Prontſchitſchew, pour commander la double chaloupe, qui étoit reſtée dans l'Olenek. Le premier avoit avec lui le Pilote Schtſcherbinin, & l'autre celui qui avoit déja ſervi ſur cette chaloupe, Tſcheljuſchkin. L'un & l'autre de ces Lieutenants avoient ordre de faire tout ce qui étoit poſſible pour réuſſir, & au cas qu'on ne put achever toute la route par eau, de la faire auſſi loin que poſſible, & le reſte à pied par terre le long des côtes, afin qu'on put en avoir une deſcription exacte Et comme on avoit déja conçu quelque doute par le voyage précedent de Prontſchitſchew, qu'il fut poſſible de réuſſir de ce côté, On ordonna en même tems un voyage depuis Mangaſea ſur le Jéniſſei vers le Nord-Eſt, pour être mieux aſſuré de la poſſibilité, ou de l'impoſſibilité de ce paſſage &c. Cette chaloupe ſortit en mer le 29. Juillet.

Il eſt d'ailleurs conſtaté par les relations les plus modernes que M. le Profeſſeur Muller à tiré des Archives de Jakoutsk, que vers la fin du ſiécle paſſé on a fait des voyages preſque chaque année, depuis le Léna juſqu'au Kolyma; & ce fut ſeulement dans des Doſchtſcheniks & par des gens fort ignorans dans la navigation (*a*). On ſait encore par des relations modernes, que non-ſeulement la côte méridionale (*b*) s'élargit de plus en plus, mais que dans les endroits même où il y a de l'eau, elle devient toujours moins profonde, ainſi qu'elle peut avoir changé &c.

La chaloupe Jakoutsk partie le 29. Juillet, doubla le 15. un cap, qui

(1) pag. 484. & ſuiv.

(*a*) Il rapporte même le voyage d'un homme qui ſeul dans un canot à dépaſſé le cap Schalaginskoi, & s'eſt rendu au Kamtſchatka. Nous en parlerons dans un autre endroit.

(*b*) Je ne ſai s'il n'a pas voulu dire ſeptentrionale.

qui avance beaucoup dans la mer, & que le Lieutenant crut être le Swiatoi-noſs, nom qu'on donna autrefois à un cap, qui avance beaucoup dans la mer, & ſe trouve ſitué au-delà & non en deça de l'Indigir. Depuis le Swiatoi-noſs juſqu'à l'Indigir, la diſtance étoit grande; il y arriva ſous 72°. 21. toujours parmi les glaces flottantes. Il y trouva quatre embouchures, mais les eaux de toutes y étoient ſi baſſes, qu'il ne put y entrer. Il fut donc obligé de reſter en mer parmi ces glaces, juſqu'au 1. Septembre, qu'il fut pris par le gel. Bientôt après il s'éleva un orage, qui briſa les glaces, & pouſſa la chaloupe en mer. Il erra parmi les glaces juſqu'au 8. Septembre. Le jour ſuivant le calme ſurvint, & la mer gela ſi fort, que déja le 10. & le 11. on pouvoit tranſporter l'équipage à terre par deſſus les glaces. Le vaiſſeau qui ſe trouvoit à ſoixante werſts des embouchures, fut entierement pris par les glaces &c. On y laiſſa une garde qu'on changeoit de tems en tems. Ils ne pouvoient pas manquer de proviſions, puiſqu'il n'y a aucune riviére ſeptentrionale, dont les bords ſoient ſi bien peuplés. La mer même pouvoit fournir abondamment à leur entretien.

Outre les chiens marins & les ours blancs, qui ſe trouvoient en grand nombre parmi les glaces, on y voyoit des poiſſons de 50. à 60. pieds de long, qui faiſoient jaillir de l'eau comme les baleines. Ils nageoient par troupes, & leur chair étoit de fort bon goût. Les Ruſſiens les nomment Beluga, à cauſe de leur blancheur. Il ſemble que ce ſoient les vaches marines, ou Manati.

On a obſervé que depuis le Swiatoi-noſs la mer eſt fort baſſe le long des côtes, & le pays plat & uni. On a auſſi obſervé, que depuis le Swiatoi-noſs juſqu'au Kolyma, il n'y a aucune riviére, où l'eau ſoit aſſez profonde, pour qu'un bâtiment un peu conſiderable puiſſe y entrer.

Le printems ſuivant on n'épargna aucune peine pour ſauver la chaloupe; on l'amena enfin ſur le rivage, quoique fort endommagée. Je ne ſaurois dire préciſément ce qu'on en a fait: mais il eſt certain que le Lieutenant a continué ſa route juſqu'au Kolima dans de petits bâtimens; (j'ignore où ils les avoit pris). De-là, partie par terre, partie par eau, juſqu'à Anadirskoi Oſtrog, il décrit toute la

côte juſques-là ; il finit ſa navigation en 1740. Il fut déja en 1741. ou 1742. de retour à Cronſtadt, où pour récompenſe de ſes fatigues, il fut fait Capitaine de la flotte.

Pour ce qui eſt de l'autre voyage vers le Nord-Eſt, je n'en puis rien dire d'intéreſſant, ſinon que la double chaloupe de 1739. ſous le commandement du Lieutenant Chariton Laptiew, n'eſt point parvenue juſqu'à l'embouchure du Jénitea, mais a hiverné au Chatanga : ſeulement il a paru l'année ſuivante, tant par ce voyage, que par celui qui avoit été entrepris depuis Mangaſea qu'entre les rivieres Piaſiga ou Piaſida & Tamur, s'avançoit une langue de terre au Nord dans la mer ; qu'avant de parvenir à ſa pointe, on trouvoit la mer gelée ; que les vaiſſeaux de Mangaſea & du Léna, n'avoient pû la doubler, & que, ou l'un ou l'autre, ou tous les deux avoient été briſés, mais de maniere que tout l'équipage s'étoit ſauvé.

L'Auteur fait enſuite une obſervation digne d'être rapportée (2). Aux environs de Jakoutsk, malgré les montagnes qui ſont dans cette contrée, on ne trouve point, ou peu de ſources ; apparemment parce que la terre y eſt déja gelée à une certaine profondeur. Peu après la fondation de Jakoutsk, en 1685. & 1686. on voulut y établir un puits ; un Coſaque en ayant formé l'entrepriſe, il commença à travailler le 27. Juillet 1685. & continua ſans interruption juſqu'au 1. Novembre. Pendant ce tems il avoit creuſé à huit toiſes de profondeur, & il trouva par tout la terre également gelée. L'année ſuivante il recommença le 1. Avril, & ne trouva encore que de la terre gelée ; il creuſa encore cinq toiſes plus bas juſqu'au 25. Juillet, alors il aſſura avoir rencontré un roc, duquel s'exhaloit une mauvaiſe odeur, & qu'il étoit impoſſible de continuer l'ouvrage. Un Bojarskoi Jakoutskien &c. voulant s'aſſurer de la vérité de ce fait, deſcendit dans ce creux, & trouva en effet la terre gelée juſqu'au fond ; il ſentit la mauvaiſe odeur qui s'exhaloit de cette terre, mais il n'apperçut point de roc.

Le voyage par terre de Jakoutsk à Ochotzk (3) fut de deux cent quatre-vingt & dix werſts, & celui qu'il fit par eau ſur les diver-

(2) pag. 521. (3) p. 540.

diverſes riviéres de cinq cent, des montagnes étonnantes entre deux (*a*).

Vers le Piaſida, le Tamura, le Chatanga (4), & du côté de Jourask, on trouve très fréquemment de gros tas de bois. La plûpart ſont des plantes & de groſſes poutres entieres, de Melèzes, de Cèdres & de Sapins. Parmi ce bois amoncelé on en trouve beaucoup de tout frais ſur le bord actuel de la mer; d'autre eſt ſec & en partie attaqué de pourriture. On le voit loin du rivage, dans des endroits où l'eau de la mer ne parvient plus aujourd'hui. A l'Eſt de l'embouchure du Jeniſea, & à quinze werſts au Nord de Kitaſchouskoie Simovie, il y a une place remarquable, qui ſurpaſſe en hauteur toute la contrée; on y trouve une grande abondance de pareil bois.

La mer (*b*) s'ouvre (5) en même tems que l'embouchure du Jeniſea, ce qui arrive ordinairement vers le 12. de Juin. Après ce tems-là elle eſt libre, pourvû que les vents viennent de terre & chaſſent les glaces. Dans la contrée de Retſchiſchnoie Simovie, ſuivant la relation d'un homme qui y a ſéjourné pluſieurs années, la glace revient inceſſamment ſur les rivages, dès que le vent du Nord, ou du Nord-Oueſt ſouffle ſeulement pendant vingt-quatre heures: ce qui eſt un indice ſûr que la ſource de ces glaces n'eſt pas éloignée, que ce ſoit une grande Isle, ou un continent, ou une mer gelée. Les navigations entrepriſes pluſieurs fois juſqu'au 78°. qui n'ont pu réuſſir à cauſe des glaces, donnent lieu de ſuppoſer ce dernier fait.

La mer s'ouvre tard & ſe referme très promptement (6). Si-tôt que le mois d'Aouſt approche de ſa fin, on n'eſt pas aſſuré un ſeul jour qu'elle ne gèle; il ne faut pour cela qu'un froid médiocre, & un calme, ſouvent alors un quart d'heure ſuffit. Mais auſſi lorſque la mer ſe ferme de ſi bonne heure, il n'eſt pas ſûr, qu'elle reſtera gelée pendant tout l'hiver. La glace eſt pour l'ordinaire mince dans les commencemens, & un grand orage la briſe, comme on le ſait par expérience. On peut adopter comme une thèſe certaine que la

(*a*) Confer. page 409.
(4) Tome III. p 126.
(*b*) S'entend la petite.
(5) pag. 127.
(6) p. 128.

mer glaciale ne gèle jamais plus tard que le 1. Octobre, mais souvent plûtôt.

L'Auteur reçut le 10. Janvier 1739. (7) une lettre de M. Délisle de la Croiére, qui lui mandoit que depuis Siktakskoie Simovie, douze cent werſts plus bas, au Nord, que Jakoutsk, il avoit fait en Décembre un voyage en traineaux juſqu'à l'Olenek. Il y étoit arrivé le 18. Janvier & en étoit repartit le 5. Avril.

Quand Mr. Délisle (8) n'auroit fait que de déterminer certainement par des obſervations aſtronomiques la ſeule longitude de ce lieu, où il a fait quelque ſéjour, il auroit fait une découverte importante, qui auroit éternisé ſon nom: mais il pouvoit prévoir que cela n'arriveroit pas. Il n'avoit perſonne à qui il put ſeulement ſe confier, pour compter exactement les ſecondes de la pendule. Il n'avoit perſonne avec lui, qui fut en état de faire la moindre obſervation aſtronomique; ſes inſtrumens étoient tous endommagés, & perſonne ne pouvoit les rétablir. Tout rouloit ſur lui ſeul &c. C'eſt ce que remarque Mr. Gmelin.

Il parle des oſſemens des Mammonts, (9) des têtes, des cornes de cet animal qu'on a trouvé.

Il ſuppoſe que ce ne ſont que des oſſemens d'élephans (10), mais qu'il y en a d'autres, qui reſſemblent plûtôt à ceux d'un bœuf.

Que dans un grand changement arrivé à la terre (11), les élephans ayant voulu ſe ſauver, ſe ſont retirés dans ce pays, où le climat ne leur étant pas favorable, ils ont tous péri. Il n'approuve ni Woodward, ni Scheuchzer, qui attribuent le tout à une inondation univerſelle, ni ceux qui, par contre, n'en reconnoiſſent que de particulieres.

Il tâche de réſoudre l'objection tirée de la groſſeur de ces oſſemens (12). On a trouvé, dit-il, des dents qui ont juſqu'à neuf pieds de longueur, & neuf pouces de largeur, qui péſent deux cent quarante, & deux cent huitante livres, poids de Ruſſie, c'eſt-à-dire environ deux cent livres, poids de marc & plus Il aſſure, qu'on avoit

(7) pag. 137.
(8) p. 145.
(9) p. 148. ſeq.
(10) p 152.
(11) p 56.
(12) p. 158.

avoit déja trouvé des dents d'élephant de huit à dix pieds, & du poids de cent à cent ſoixante-huit livres. Il trouve même que le ſqueléte de trente-ſix aunes de long, trouvé ſur les bords du lac Tſchana, n'étoit pas ſi monſtrueuſement grand, que pour cela on dut ſe faire de la peine de l'attribuer à l'élephant. Il ajoute qu'on peut regarder l'Indigir & l'Anadir comme riviéres de la même mer.

Il parle enſuite de la quantité de dents de chevaux marins (1), ou ſelon les François, de vaches marines, qu'on trouve dans toutes les côtes des isles vers la nouvelle Zemble, juſqu'à l'Oby, quelques unes même juſqu'au Jéniſea &c. mais qu'il y en a ſur tout en très grand nombre aux environs du Cap Schalaginskoi, où ils ſe trouve des dents ſi longues, que les Tzchutzki en font des deſſous de traîneaux. Il s'en trouve encore beaucoup de-là juſqu'à l'Anadir; on a aſſuré à l'Auteur, qu'on en avoit vû une du poids de 35. livres; que celles de dix à treize livres ne ſont pas rares.

Il rapporte la relation du voyage au Nord (2), que dans l'Isle de Cherri à 74°. 45′. on a trouvé de ces animaux en ſi grande quantité, qu'ils étoient couchés les uns ſur les autres en troupes, que la même année 1706. les Anglois y en avoient tué plus de cent dans ſix heures de tems; huit cent en 1708. en ſept heures; plus de neuf cent en 1710.; en un jour huit cent; qu'un ſeul homme en avoit tué d'un jour quarante. Ceux des environs de l'Anadir & de Noſſ-Schalaginskoi ne ſe ramaſſent pas, en tuant ces animaux, mais on les trouve en grande quantité ſur les rivages bas. Ils y ſont en ſi grand nombre, que ſelon la relation des Coſaques, Jakoutſes, les Tzchuktzchi en font des offrandes à leurs Dieux, en les accumulant en grands monceaux.

Que toutes ces dents (3), qu'on apporte de la Groënlande, d'Archangel, de Kola &c. ſont très petites, en comparaiſon de celles, qu'on envoye depuis Anadirskoi.

Mr. Kraſcheninnikow (4) marque, qu'il étoit arrivé depuis Ochotsk en Kamtſchatka, après avoir couru le plus grand danger; que le vaiſſeau

(1) pag. 164. ſeq.
(2) p. 167.
(3) p. 179.
(4) p. 178.

vaiſſeau ayant pris une voye d'eau, on avoit été obligé de jetter à la mer une grande partie du bagage, avec toutes les proviſions amaſſées pour leur ſubſiſtance pour deux ans; qu'à la fin le vaiſſeau avoit échoué ſur un banc de ſable, avant qu'ils euſſent pû gagner Bolſcherezkoi Oſtrog, mais qu'heureuſement ils ont pû parvenir à ſauver leur vie & à ſe rendre enfin à Oſtrog.

A deux cent quatre-vingt werſts plus bas que Mangaſea (5), il y a encore une paroiſſe Ruſſienne nommée Chantaiskoipogoſt, à 68°. 30′. de latitude.

§ III.

Obſervations ſur les changemens faits aux Cartes ordinaires.

Venons aux Cartes dreſſées ſelon mon ſyſtême.

La Carte premiere contient les pays, depuis la côte occidentale de Spitzberg, juſqu'au-delà du Léna, & de-là juſqu'à l'extrêmité orientale de l'Aſie, & juſqu'au Japon. Si l'on trouvoit dans la premiere partie quelque différence pour la longitude, on en devinera aiſément les raiſons par les remarques que je ferai ſur la ſeconde partie.

Je n'ai rien voulu changer quant au Spitzberg; la difference qu'il y a entre les diverſes cartes eſt très petite, & n'eſt pas de grande importance; elle ne peut tout au plus influer, que ſur la troiſieme partie de ce mémoire.

Pour ce qui eſt de la nouvelle Zemble, je l'ai donnée à peu près conformément aux découvertes de Barentz & de Hemskerk, qui en ont déſigné exactement toutes les côtes, bayes, caps &c. & qui leur ont impoſé des noms. Ils ſont les ſeuls qui, avec leurs compagnons, ont abordé à la côte orientale de cette Iſle, où ils ont même hyverné. Fondé ſur une relation auſſi authentique, je ne fais pas la moindre attention à ce que diſent ceux, qui joignent la nouvelle Zemble à la Tartarie, par un Iſthme, ou par des glaces perpétuelles, qui même, contre la foi de ces illuſtres voyageurs, la déſignent ainſi ſur les cartes; encore moins à ceux, qui la ſuppoſent contigue au Spitzberg, contre toute notorieté publique.

J'ai

(5) p. 216.

J'ai cru devoir ſuivre encore les découvertes des Ruſſiens, pour l'eſpace qu'il y a entre la nouvelle Zemble & la Tartarie, par la même raiſon, parce que ce ſont eux, & eux ſeuls qui l'ont reconnu & décrit. Je n'ai donc fait ſur ce point que copier la carte que Mr. Gmelin en a donné.

§. IV.

Il faut rétrécir la côte entre le Piaſiga & le Cap.

Cependant je ſoupçonne beaucoup qu'il a voulu en impoſer au public, en marquant comme indéterminée toute la côte entre le Piaſiga & le Cap à l'Oueſt de l'embouchure du Tamura, qu'il nous repréſente ſi redoutable & impoſſible à dépaſſer. Voici les raiſons qui fondent mes doutes, & qui m'ont engagé à rétrécir un peu cette côte.

1°. M. Gmelin & l'Officier Ruſſien paroiſſent très attentifs à nous cacher les particularités des voyages faits depuis l'Obi vers ce Cap. Je crois que ceci influe beaucoup ſur la réflexion que je ferai dans la troiſieme partie de ce mémoire, au ſujet de la préface de M. Gmelin. Ils diſent que l'un, ou même les deux vaiſſeaux ſe perdirent dans les glaces, de maniere pourtant que tout l'équipage ſe ſauva. Cet équipage, le Commandant, le Pilote, n'ont-ils donc tenu aucun journal? Pourquoi ne le communique t'on pas, s'il n'y avoit pas une grande raiſon d'Etat, qui le fit cacher? C'eſt, ſans doute, parce que comme le dit M. Gmelin, il ſeroit très puniſſable, s'il le faiſoit.

2°. Suppoſons cependant que le Journal ſe ſoit en effet perdu; Mais l'Officier Ruſſien aſſure, qu'on a reconnu cette côte par terre, on auroit donc pû la repréſenter ſur la carte, ſi on l'eut jugé à propos.

3°. Quelques cartes marquent entre le Piaſiga & la côte occidentales, ſept Simovies, ou habitations d'hyver. Elles marquent au même endroit le monaſtère de Turuchan. Les Samoiedes ont aſſuré, déja du tems des premieres tentatives, que la petite mer d'eau douce, c'eſt à dire, tout ce qui ſe trouve entre la nouvelle Zemble & le Continent, depuis le Waeigatz juſques vers l'extrêmité de l'Iſle, ge-

loit ſouvent en Semptembre ou Octobre : mais que la grande mer ne geloit Jamais ; qu'on s'y rendoit depuis le Jeniſea & le Piaſiga pour la pêche. Eſt-il donc croyable qu'on n'ait jamais pû reconnoitre cette côte par mer ? Je ne puis me le perſuader, & par conſéquent j'ai de très grands ſoupçons, que ce cap de la prétendue terre de Jelmer (*a*), a été doublé.

4°. De l'aveu de ces Auteurs même, on a paſſé par tout ce détroit juſqu'au Piaſiga (*b*). Si donc ce trajet a pu ſe faire par un détroit peu large en eau douce, qui gèle infiniment plus promptement & plus fort que l'eau de mer, & où les glaces devoient s'amaſſer, principalement vers l'Iſle nommée Bieloi, comment n'auroit-on pas pû paſſer entre la pointe orientale de la nouvelle Zemble & ce cap, puiſque ſuivant leur carte il y a plus de vingt degrés de diſtances entre ces deux terres ?

5°. On voit manifeſtement que l'Officier Ruſſien a voulu cacher tout ce qui ne devoit pas être divulgué, & il ne pouvoit faire autrement, vû les peines ſévères décernées contre ceux qui, en Moſcovie, révèlent des myſtères d'Etat, parmi leſquels celui de ces découvertes tient un des premiers rangs. C'eſt par cette raiſon, qu'il a la hardieſſe d'aſſurer, que les deux vaiſſeaux envoyés depuis le Léna, l'un à l'Oueſt, & l'autre à l'Eſt, ſe ſont perdus parmi les glaces. La relation de M. Gmelin, avec quelque circonſpection qu'il ait écrit, nous apprend le contraire.

6°. J'ai vû en 1752. un Officier François au ſervice de la Cour de Petersbourg, qui étant revenu dans ſa patrie, pour viſiter ſa famille, retourna peu après en Ruſſie. Je m'entretins avec lui ſur ce ſujet, il me dit qu'à Petersbourg on diſoit généralement, que depuis Archangel même on pouvoit paſſer, & qu'en effet on avoit paſſé au Kamtſchatcha, & que perſonne n'en doutoit, ſans cependant qu'on oſat le dire ouvertement. Le Prince S** Ruſſien, pendant ſes voyages en Europe, fut auſſi interrogé ſur le même ſujet, &

(*a*) Muller parle d'un grand Cap, Jalmal, dans la petite Mer, fort à l'Oueſt de cette prétendue terre, qui, ſelon le nom defiguré, doit être le même.

(*b*) Les Hollandois ont déja paſſé depuis le Petſchora, juſqu'à l'Obi, & les Ruſſiens juſqu'au Piaſiga.

& il fit à peu près la même réponſe. De tout cela je ſuis en droit de conclure, que ce Cap formidable de la terre de Jelmer, qu'on ne peut dépaſſer, eſt un fantôme forgé, ou du moins exaggeré par la politique Ruſſienne. Nous aurons occaſion d'en parler encore ailleurs avec plus d'étenduë. Venons à la ſeconde partie de cette carte.

§. V.

Il faut donner à l'Aſie moins de largeur qu'on ne lui en donne.

Il y a ici beaucoup de faits à diſcuter. Préliminairement, je ſouhaiterois, qu'on voulut m'éclaircir une difficulté, que je n'ai jamais pû réſoudre.

Les Aſtronomes à la Chine & au Siam, après des obſervations réïterées & exactes, ont trouvé, qu'il falloit retrancher cinq cent lieuës de la largeur de l'Aſie, d'autres diſent vingt degrés. Car quelqu'habiles que ſoient les obſervateurs, quelqu'excellens que ſoient leurs inſtrumens, jamais leurs obſervations ne s'accordent parfaitement. Les P. Miſſionnaires l'avouent eux-mêmes dans l'hiſtoire de la Chine du P. du Halde. Si ce ſont cinq cent lieues, comptons les à vingt lieues le degré, cela fera 25°. Cependant à la latitude de Siam, ou de Judia, ou Odia ſa Capitale, le degré auroit déja dû diminuer de quelque choſe : mais ne mettons que vingt-cinq degrés. Autrefois on plaçoit l'extrêmité orientale de l'Aſie à cent huitante degrés, & aujourd'hui on la met à deux cent & cinq. Qu'on m'explique une ſi grande difference, & que l'on concilie, ſi l'on peut, ces variations.

On me dira peut-être, que depuis ce tems-là l'on a découvert tous les pays du Kamtſchatka, ceux de Tzchutzchi, des Tzchalatzki, des Olutorski, & que c'eſt par-là, qu'on eſt venu à étendre l'Aſie juſqu'au 205, ou 207°. Fort bien : mais on avoit pourtant compris dans les anciennes cartes les pays juſqu'au Kolyma, qu'on place aujourd'hui au cent ſeptante cinquiéme degré ; ainſi la difference n'eſt que de cinq degrés, qu'on l'auroit trop étendu. Accordons plus, & diſons que l'Amur, ſoit ſon embouchure, a été placé trop loin : cependant on ne trouvera pas, que la difference des anciennes cartes

aux nouvelles ſoit des vingt-cinq degrés que les obſervateurs modernes ont trouvé (*a*). Ajoutons encore une réflexion. Si la largeur n'étoit que de vingt-cinq degrés de trop, on pourroit également comprendre cette largeur juſqu'au Serdzekamen, ou du moins juſqu'à la côte entre l'embouchure de l'Anadir, & le Cap Olutorski; ce qui ſeroit, ou toute la largeur des deux cent & cinq, ou du moins juſqu'au cent nonantiéme degré; parce que les côtes Occidentales de l'Amérique ayant été reconnues par les Eſpagnols, le continent de l'Aſie, vis-à-vis, a par-là même été déterminé à cent huitante degrés & à cent nonante. On a ſeulement ignoré les particularités de ces dernieres, comme elles l'étoient des Ruſſiens, il y a tout au plus trente à quarante ans. Ce qui n'influë point ſur la largeur de l'Aſie. Si donc étendre l'Aſie juſqu'au cent huitantieme degré, étoit lui donner une largeur de vingt-cinq, de quinze, de dix même, ſi l'on veut, de trop, & qu'aujourd'hui on l'étende juſqu'au deux cent & cinquiéme, au 108. même, où à la ſusdite côte, au cent nonantieme degré, il faut qu'il y ait de l'erreur, je ne veux pas dire de quarante, ni de trente degrés, mais bien une erreur conſiderable, qui, comme tout le reſte, me paroit l'effet de la politique Ruſſienne. Je m'en tiendrai donc à des longitudes moyennes, & je prens pour baſe de mes propoſitions, celles des premieres cartes Ruſſiennes, publiées, ſoit par ordre du Sénat & de l'Académie, ſoit par des particuliers, dont les cartes ont été adoptées par ces illuſtres Tribunaux.

On objectera, qu'à meſure, que l'on fait des découvertes ultérieures, on peut & l'on doit corriger les anciennes cartes fautives; que c'eſt

(*a*) M. Buache remarque lui-même p. 108. que M. Witſen à cru la pointe Septentrionale, c'eſt à dire, le Noſs Schalaginskoi à quarante degrés, plus près de la Ruſſie, *qu'elle n'eſt*; il devroit dire, *qu'on ne le place aujourd'hui*. Conſiderons que ceci ſe fit en 1692. alors, comme nous le verrons ci-après, les habitans du Léna & du Kolyma faiſoient un commerce par mer au Kamtſchatka. Les trois vaiſſeaux Ruſſiens y avoient fait le voyage en 1648. On aſſure que dans le cours de ce ſiécle jamais on n'a pû le faire. Il eſt donc inconteſtable, que les relations des voyages qu'on a faits, doivent prévaloir ſur les conjectures formées du depuis, qui ne ſont fondées ſur aucune relation. On ſait que M. Witzen n'a épargné ni fraix, ni peines, pour s'en éclaircir, comment veut-on donc le convaincre d'erreur? Suppoſé qu'il y en ait, elle ſera moins grande, que celle des nouvelles cartes, & je crois devoir prendre à peu près le milieu.

c'eſt ce qu'on a fait à Pétersbourg ; que par conſéquent l'on doit préferer les dernieres cartes.

Autant que la thèſe eſt fondée, autant l'hypothèſe eſt erronée. A-t-on fait des obſervations aſtronomiques dans tous ces pays entre le cent ſoixantieme & le deux cent & cinquieme degrés? On n'oſeroit l'affirmer. Y a-t-on fait de nouvelles découvertes par mer? Point du tout, puiſqu'on ſoutient, que ce paſſage n'eſt pas praticable. On dira: mais c'eſt en partie par terre qu'on la reconnu, & en partie par mer. Je n'en crois rien. Meſſieurs Gmelin & Muller, il eſt vrai, aſſurent qu'on s'eſt rendu depuis le Kolyma, ou Kowima, juſqu'à Anadirskoi: mais comment par cette route déterminer les côtes & l'étendue de cette partie orientale de l'Aſie? Les Tzchuchtzchi & les autres peuples, dont on a parlé ci-deſſus, ſont ennemis jurés des Ruſſiens, d'une férocité ſans égale, miſérables, qui n'ont point de nourriture convenable aux perſonnes même les plus groſſieres. Comment a-t-on pû parcourir les côtes de leurs pays? Et quand même on auroit pû le faire, ces Coſaques, ou plûtôt Tartares, qui ſeuls ſont employés dans ces contrées par les Ruſſiens, auroient-ils été en état d'en donner une relation circonſtanciée & authentique (*a*)? Voudroit-on s'appuyer ſur les voyages de Béering & de Gwoſden juſqu'au ſoixante ſeptieme degré. Il me ſemble pourtant, qu'ils ne prouvent pas grand choſe. L'Officier Ruſſien critique lui-même la poſition, que donne Béering à la côte depuis (*b*) le Serdzekamen au Cap Schalaginskoi. Béering (au moins dans les relations que j'ai luës), ne marque jamais, s'il a fait voile au Nord depuis Avatcha, ou au Nord-Eſt, comme les côtes ſont repréſentées. Il eſt remarquable, que Meſſieurs Gmelin & Muller, tous deux employés & penſionnés par la Cour, qui devoient avoir une connoiſſance exacte de tout, différent aſſez dans la poſition de leurs cartes. Le premier place le Cap Schalaginskoi à cent nonante ſept degrés de

(*a*) Il faut bien que non, puiſque M. Muller dans ſa carte n'a oſé déterminer l'étendue & la figure du Cap Schalaginskoi.

(*b*) Pour prévenir toute confuſion dans les divers noms, qu'on donne aux trois Caps principaux, je les nommerai conſtamment le plus Septentrional, Cap Schalaginskoi, le ſecond Serdzekamen, & le plus méridional, Cap des Tzchutzchi.

longitude, & à ſeptante deux & demi, ou ſeptante trois degrés de latitude. M. Muller à deux cent & ſept degrés de longitude, & preſque à leur extrémité ſeptentrionale & orientale, ſeptante cinq de latitude. Le Serdzekamen eſt ſuivant M. Gmelin à deux cent & ſix & ſoixante ſept & demi, & ſuivant M. Muller à deux cent & cinq & ſoixante ſept. Le Cap de Tzchutzki, l'un à deux cent & deux degrés & demi de longitude, & à ſoixante quatre de latitude; l'autre preſque à deux cent & trois de longitude, & auſſi à ſoixante quatre de latitude.

M. Gmelin & tous les autres Géographes déterminent entierement la poſition du Cap Schalaginskoi. M. Muller ſeul n'oſe le faire, repréſentant rond & d'une maniere indéterminée, en ajoutant; on ne connoit pas juſqu'où s'étend le pays des Tzchutzchi (*a*). On voit par là, que ſi ces deux ſavans, qui devoient avoir une connoiſſance plus exacte de ces pays, différent dans leur poſition, il eſt très permis d'y faire quelque changement. Il faut encore obſerver, que Gmelin ſuit entierement la relation de Béering, en faiſant tourner la côte depuis le Serdzekamen vers l'Oueſt, tant ſoit peu Nord, & enſuite droit au Nord; M. Muller, par contre, Nord-Nord-Eſt, enſuite Nord, & il laiſſe à la fin les côtes indéciſes, Nord-eſt.

§. VI.

Obſervations de M. Muller ſur les cartes.

M. Muller fait diverſes obſervations ſur les cartes géographiques, dont il rapporte un très grand nombre. Expoſons ici ce qu'il en dit, & joignons y nos réflexions. 1°. Il

(*a*) On ſait que M. Muller a auſſi été du nombre des ſavans envoyés à la découverte de ces pays, & qu'il ſe trouve encore à Pétersbourg en qualité de Profeſſeur. Il ne faut donc pas être ſurpris, s'il ſe conforme aux vues de cette Cour, & s'il fait tout ſon poſſible pour donner le change aux étrangers. Il a publié ſon ouvrage ſous le titre de, *Voyages depuis l'Aſie en Amérique* &c. auxquels eſt prémis un Sommaire des voyages faits par les Ruſſiens dans la mer glaciale, pour chercher le paſſage du Nord-Eſt &c. Je n'ai point encore pû me procurer l'édition originale en Allemand; je me ſuis donc ſervi de la traduction Angloiſe par Thomas Jefferi géographe. Londres 1761. in 4°. Je viens de recevoir l'édition originale; c'eſt une des pieces de ſon recueil, Tome troiſieme; mais trop tard pour en faire tout l'uſage déſiré.

§. 1. Il dit à la page 3. du Vol. VI. de ſon grand ouvrage, que la plus ancienne carte de la Sibérie ſe trouve dans le théatre d'Ortelius, qui place les dix Tribus d'Iſraël vers le fleuve Obi à 82°. qu'il fait de-là courir d'abord la côte vers le 6°. Il place à la même latitude le Cap Tabin de Pline, & il ajoute; " quoique tout cela ſoit „ très fautif, la terre voiſine de l'Amérique y eſt encore aſſez bien „ repréſentée, ce qui n'a pourtant pû ſe faire que par conjectures.

§. 2. A la page 8. il parle de la carte Suédoiſe dreſſée par Adrien Veno Aurélius, gravée par Joſſe Hondius en 1632. Il dit, que pour la contrée de la mer blanche, pour la Laponie Ruſſienne & pour la poſition de l'Isle Candenoes, cette carte doit être préferée à nos cartes de la Ruſſie les plus nouvelles.

§. 3. Il louë beaucoup M. Witſen à la page 29. des ſoins & des peines infinies, qu'il a priſes dans le voyage, qu'il a fait en Moſcovie avec l'Ambaſſade des Holandois en 1666. 1667. Il a eu, dit-il, des relations authentiques des régions inconnuës au Nord-Eſt de l'Aſie, & il a tracé celles à l'Eſt du Jéniſſei beaucoup mieux que tous ſes dévanciers, quoiqu'il n'y ait pas une parfaite certitude. A la page 30. il prétend que F. de Witt & Viſcher l'ont à peu près copié.

§. 4. A la page 32. il donne Witſen, comme l'Auteur de la carte d'Everard Isbrand Ides, dans laquelle ſe trouve le nom de Kamtſchatka marqué pour une riviere ſur la côte orientale à 72°. latitude. Iſbrand avoit entendu parler obſcurement du Kamtſchatka dans ſon voyage de Sibérie.

§. 5. Il croit comme il le dit page 65. que la carte, qui a pour titre, carte &c. de l'Empire de la grande Ruſſie dans l'état, ou elle s'eſt trouvée à la mort de Pierre le Grand, a été faite par les Officiers priſonniers Suédois, & à la page 69. il dit, qu'il s'eſt beaucoup ſervi dans ſon voyage de Sibérie de la carte de Strahlenberg, & qu'elle lui à paru exacte, pour tous les lieux, où il a lui-même été, mais que pour les autres, il a été obligé de s'en tenir aux raports, qu'on lui en a fait.

§. 6. A la page 69. il parle de l'Atlas de M. Kirilow premier ſécretaire du Sénat. Ces cartes, de même que la générale, ont été compoſées de celles que les Géométres ont envoyées. On n'y a point obſervé

obſervé les liaiſons, ni les graduations néceſſaires. Il a été compoſé depuis 1726, juſqu'en 1734. L'Auteur dit dans le titre, que toute la longueur de l'Empire Ruſſien eſt de 130. de ces degrés, dont toute la circonférence de la terre fait 360.

§. 7. La carte des pays traverſés par le Capitaine Béering, depuis la ville de Tobolsk, juſqu'au Kamtſchatka eſt, dit-il, pag. 74. la premiere, qui a aſſigné à l'Aſie Septentrionale ſa véritable longueur.

§. 8. Haſii tabula Imperii Ruſſici. Il dit pag. 84. que les cartes de Strahlenberg & de Kirilow lui ont ſervi de baſe : mais qu'il s'eſt ſervi encore de nombre d'autres ſecours, dont il rend compte dans le mémoire qu'il y a joint.

§. 9. L'Atlas Ruſſien de 1745. a encore pluſieurs erreurs. Il a été copié par Broukner dans ſon Atlas marin ; Tabula Imperii Ruſſici, par l'Atlas de l'Académie de Berlin, par Robert de Vaugondi, par Gmélin, & par d'Anville dans ſa III. Partie de l'Aſie de 1753. enſorte, que les mêmes erreurs ſe ſont gliſſées dans leurs cartes. Cependant Gmélin en a découvert & corrigé pluſieurs par la relation de ſon voyage. C'eſt ce que M. Muller obſerve page 87. 93. 96.

§. 10. Il parle à la page 99. des découvertes faites par les vaiſſeaux Ruſſiens &c. 1754. & 1758. ſans nom d'Auteur.

§. 11. Suivant la page 100. John Petyt & Francis Robotham donnérent une carte en hollandois. La latitude de l'Onega & des pays voiſins y diffère conſidérablement de celle, qu'on trouve dans l'Atlas Ruſſien. Il eſt donc permis de douter de la latitude fixée dans cet Atlas à la mer blanche &c.

§. 12. Il obſerve pag. 223. 224. que la tradition veut, qu'autrefois la navigation, depuis Archangel à l'Obi, étoit fréquente, & que déja anciennement il y eut des Ruſſiens établis à Bereſow, qui y étoient venus par mer.

§. 13. A la page 50. &c. Tom. VIII. il eſt dit, qu'en Juin & Juillet 1609. l'embouchure du Jéniſſei étoit fermée par des glaces à cauſe des vents du Nord, mais qu'un vent de Sud les diſſipa vers la mer, enſorte que les Promyſchleni purent continuer leur route vers le Piaſida. A la page 52. il dit, que la même année un François établi à Tobolsk raportoit, que ſept ans auparavant, des Hollandois

dois voulant établir une route par mer vers Mangasea & le Jéniſſei, & n'y ayant pas réuſſi à cauſe des fréquens vents du Nord, qui avoient accumulés les glaces, étoient retournés dans leur patrie. L'Auteur ajoute ces mots, ce qui n'auroit pas été néceſſaire, ſi ſeulement ils avoient attendu un vent de Sud.

Tous ces articles valent bien la peine d'être examinés.

Nous voyons par art. 1. qu'anciennement on n'avoit aucune idée du Cap Schalaginskoi, ni qu'il y en eut un autre qui s'étendit ſi fort vers le Nord. Il paroit cependant que le Cap des Tſchutzki a été un peu connu, puiſque, pour des régions preſque inconnues, la difference de 60°. ou de 64°. n'eſt pas regardée comme conſiderable. Mais ce n'eſt pas là ce que je trouve ici de plus remarquable. Ce que l'Auteur dit du voiſinage de l'Amérique eſt de toute autre importance. M. Muller prétend, que c'eſt par conjecture que ces contrées ayent été ajoutées. Elles doivent donc avoir quelque fondement & quelque occaſion. On n'a pû les tirer de l'Aſie, puiſque les pays Orientaux de cette partie du monde n'étoient pas bien connus alors à peut-être mille lieues près. Ce voiſinage de l'Amérique n'a pû être conjecturé, que par les raiſonnemens, qu'on a fait d'après les premieres découvertes, que les Eſpagnols ont fait des parties occidentales de l'Amérique. Quelle force ne donne pas ceci aux raiſons que j'ai alléguées en faveur des cartes & des relations des anciens navigateurs de cette nation !

Que doit-on eſperer des cartes Ruſſiennes, lorſqu'elles déterminent les latitudes & les longitudes pour des pays éloignés de Petersbourg de 100, à 130. degrés, ou 1300. lieues, lorſque M. Muller art. 2. reconnoit, que les cartes compoſées par des étrangers ſont préferables aux meilleures Ruſſiennes, lorſqu'il ne s'agit, que de contrées éloignées ſeulement de 5, à 8. degrés? Il avouë que les latitudes ſont fautives, & que ſera-ce des longitudes ſur 130. degrés?

Sur l'article 3. j'obſerve que je ne prétend pas garantir l'entiere juſteſſe des cartes de Witſen: mais il a pris tant de ſoins, pour les compoſer, qu'elles doivent du moins balancer ſur pluſieurs points celles, qu'on adopte ſans héſiter.

Il paroit donc par l'article 4. qu'alors on avoit ouï parler d'une

riviere nommée Kamtſchat, qui ſe jettoit dans la mer orientale. M. Muller dit qu'Isbrand en a entendu parler, pendant ſon voyage de Sibérie. Quelqu'un y aura donc été ou en ſera venu. Mais puiſqu'on ne connoiſſoit point les peuples, qui habitoient entre la Sibérie & les bords de la mer, n'eſt-il pas démontré, que la découverte du Kamtſchat avoit été faite par mer depuis le Kolyma, & non depuis Ochotsk. On en verra la confirmation dans divers endroits de ce mémoire.

Ce que M. Muller dit à l'article 5. de l'exactitude de Strahlenberg & de la juſteſſe de ſa carte pour les endroits, où ce voyageur a été, autoriſe à ſupoſer, qu'il a pris toutes les précautions requiſes, & qu'il a agi avec toute la prudence poſſible dans ſes informations, afin de donner au reſte de cette carte la perfection déſirable; & ſi encore d'autres Officiers Suédois on fait de même, il paroit, qu'on ne doit rejetter de ces cartes, que ce qui eſt prouvé erronné par d'autres relations authentiques.

On voit par le Sixieme article, que ſuivant M. Muller, il reſte encore des erreurs dans l'ouvrage de M. Kirilow, malgré les ſoins & le zèle qu'il y a aporté, & malgré les heureuſes circonſtances, où il s'eſt trouvé.

Ceux qui exaggérent la puiſſance & l'étenduë de l'Empire Ruſſien diſent comme Kirilow, que des 360. degrés de la circonférence de la terre, la Ruſſie en poſſéde 130. Mais où eſt-ce que cette étenduë finit? N'eſt ce pas ſur les bords de la mer orientale? Les Ruſſiens poſſédent Anadirskoi Oſtrog & les pays juſqu'à l'embouchure de l'Anadyr. Ils révendiquent l'isle de St. Diomède, enfin toute cette extrêmité orientale. Or St. Pétersbourg eſt ſous le 50°. de longitude. Il ne faut pas être habile calculateur, pour trouver, qu'en ajoutant 130. on n'aura que 180°. qui reviendroient à mon calcul. Il y a plus, Kirilow compte l'extrêmité de cet Empire, depuis les isles de Dago & de Oeſel, qu'il place ſous le 40°. de longitude, qui ajoutés à 130°. ne donnent que 170°. juſqu'aux bords de la mer orientale. Que deviendront donc les 35. ou 38. degrés qui reſtent, & qu'on trouve à propos d'ajouter dans les cartes? N'eſt-ce pas là une contradiction, qui doit ouvrir les yeux des perſonnes les plus prévenuës,

&

& juſtifier les doutes, que j'oſe élever contre cette étenduë immenſe vers l'Eſt?

L'Article 7. me fournit une remarque importante. Si M. Muller ſe bornoit à dire, que la carte publiée ſous le nom de Béering eſt la premiere, qui a donné à l'Aſie une longueur ſi exceſſive, il n'y auroit rien à dire. Mais lorſqu'il parle de ſa *véritable longueur*, c'eſt ce qu'il s'agiroit de prouver. Béering a-t-il donc fait le voyage par terre depuis Tobolsk, ou ſeulement depuis Jakoutsk marqué dans les cartes nouvelles ſous le 145°. de longitude, juſqu'au 205. & par conſéquent de 60°. en longeur? Point du tout. Il a paſſé au Sud vers Ochotsk. Quelque autre a-t-il fait le voyage? Nous n'en avons pas le moindre veſtige. A-t-on fait quelques obſervations aſtronomiques dans cette vaſte étenduë de pays? Aucune, & toutes celles, qu'on ſupoſe avoir été faites à Ochotsk, à Bolſcherezkoi, à Avatcha ſont telles, qu'elles n'en méritent pas le nom. Comment donc peut on fixer même par conjecture une telle longitude? On le peut d'autant moins, que ſelon les Ruſſiens même, on ne peut ſe fonder ſur l'eſtime de Béering ſur mer.

Je ne dirai ſur la carte de Haſius, dont il eſt parlé à l'article huit, autre choſe, ſinon, que c'eſt peut être la plus fautive de toutes. Je n'entreprendrai pas d'en relever les erreurs, elles ſautent aux yeux. C'eſt un équivoque de dire, qu'il a eu beaucoup de ſecours, outre ceux de Strahlenberg &c. Puiſque ſi cela eſt vrai pour les parties les plus voiſines de la Moſcovie, il ne l'eſt point pour celles au Nord & au Sud.

L'article neufvieme confirme que le dernier Atlas Ruſſien même contient encore pluſieurs erreurs. On peut aiſément en conclure, que les cartes, qui repréſentent les pays les plus éloignés en contiennent encore d'avantages & de plus groſſiéres.

La carte dont M. Muller fait mention §. 10. eſt la ſienne. Il s'en explique ſur ce pied Tom. III. p. 279. Je n'ai pas vû cette carte; mais je juge, que celles que Jefferi a jointes à ſa traduction tirée de ce même volume en ſont de fidèles copies.

Dans l'article 2. nous avons déja eu occaſion de faire nos réflexions ſur la mer blanche, & l'Atlas Ruſſien dont il eſt parle §. 11.

M. Muller ne veut rien croire de la tradition qu'il raporte §. 12. Pourquoi cela ? Parce qu'il eſt prévenu de l'idée, que la mer glaciale n'eſt pas navigable. Mais tout prouve le contraire, & quand même la petite mer ne le ſeroit pas, cela ne tireroit point à conſéquence pour la grande mer, puiſqu'il paroit évidemment par §. 13. & dernier, que ce ſont les vents du Nord, qui amènent les glaces, que ceux du Sud les diſſipent, & qu'alors la petite mer même devient libre, comme on le verra plus amplement en pluſieurs endroits de ce mémoire.

§. VII.

Obſervations ſur les longitudes & les latitudes.

Pour donner quelque idée de mes changemens, & des raiſons, qui m'ont engagé à les faire, rapportons le réſultat des longitudes & des latitudes de quelques cartes dreſſées pour ces pays. Mais pour ne pas ennuyer le lecteur, nous ne donnerons pas ici les extraits de chaque carte; nous dirons ſeulement, qu'outre les deux, dont on a fait mention ci-deſſus, nous avons conſulté principalement, celles des deux Atlas Ruſſiens, de Strahlenberg, celle qui fut dreſſée après le décès de Pierre le Grand, celles de Danet, de Nolin, le Rouge, Haſius, pluſieurs de Danville, de Délisle, de Buache, la carte Japonnoiſe, celle de Nurnberg, de Homan, de Moll, de Vaugondi, de l'Académie de Berlin, des Sanſons, pere & fils, de Bellin, de Bruckner, & pluſieurs autres.

Je dirai donc ſimplement;

1°. Que les plus anciennes cartes publiées dans ce ſiécle, ne donnent pas à beaucoup près une auſſi grande étendue à l'Aſie vers le Nord, que les plus modernes, & que cependant les Aſtronomes obſervateurs ont trouvé, que les Géographes lui en avoient donné beaucoup trop (*a*).

2°. Que

(*a*) Le caprice des Géographes, ou un prétendu point d'honneur des nations, donne beaucoup de peine à ceux qui travaillent ſur la Géographie, en ce qu'ils ne s'accordent point à placer le premier Méridien.

Les

2°. Que d'après les premieres découvertes on a placé les distances infiniment plus près de l'Europe, que dans les suivantes.

3°. Que les plus grandes distances se trouvent en longitude, (ce qui est ici mon principal objet);

Le Taimura de - - - - - -	116 à	118½.
Le Chatanga - - - - - - -	115 - -	125.
L'Anabara - - - - - - - -	118½ - -	125½.
L'Olenek - - - - - - - -	125 - -	131½.
Le Lena - - - - - - - -	131 entre	135 - à - 143.
Le Jania - - - - - - - -	134½ -	152.
L'Indigir - - - - - - - -	145 - -	168.
Le Kowima - - - - - - -	158 - -	179.
Le cap Schalaginskoi - - - -	175 - -	207.
Le cap Serdzekamen ou d'Anadir -	165½ - -	208.

Voilà

Les premiers Géographes furent plus raisonnables; ils crurent devoir le placer à l'extrémité la plus occidentale de l'Europe; ils differoient seulement en ce point, que les uns le plaçoient dans l'une ou dans l'autre des isles Canaries; d'autres dans celles du cap-vert, & après la découverte des Açores, quelques-uns crurent devoir l'y fixer, comme étant le plus à l'Oueſt, sans faire cependant partie de l'Amérique. Ainsi déja l'an 320. avant J. C. Pytheas le fixa à l'isle de Thule; Eratosthènes en 276. avant J C. aux colomnes d'Hercule; Ptolomée en 128. de l'Ere Chrétienne, de même que Marius de Tyr, aux isles Canaries; Abulfeda à Cadix en Espagne; Janson & Bleau le faisoient passer par l'isle Tenerife; Janson une autre fois, de même que Mercator, Ortelius & Bertius par l'isle de Fuogo, une de celles du cap-vert; Arnoldus, Wendelin, & Jos Hondius par une des mêmes, nommée St. Vincent; Henri Hondius par l'isle St. Nicolas l'une de celles du Cap-vert, Janson & Mercator ailleurs par les deux Açores, Corvo & Flores; Dudley par l'isle Pico aux Açores; Mercator & Ricciolus encore par Palma, l'une des Canaries; enfin tant d'autres l'ont fixé à l'endroit, où ils ont écrit. Ptolomée à Alexandrie, Copernic à Frawenbourg, Reinold à Königsberg, Ticho & Képler à Oranienbourg, Longomontanus à Coppenhague, Landsberg à Goes en Zélande, Ricciolus à Boulogne, Origanus à Francfort, Eychstädt à Stettin, & ainsi du reste. Cette diversité parut aux savans si préjudiciable à la Géographie, qu'en 1614. on assembla par ordre de Louis XIII. un grand nombre de savans Mathématiciens, qui fixèrent unanimement le premier Méridien à l'isle de Fer, & on s'y conforma long-tems; par succession de tems plusieurs abandonnèrent ce parti. Grand nombre de François comptent la longitude depuis l'Observatoire de Paris; des Anglois depuis Londres, ou depuis le cap Lézard; des Russiens depuis Petersbourg; Kirilow depuis les isles Dago & Oesel; la carte de Béering depuis Tobolsk; les PP. Missionnaires, pour leurs cartes de la Chine & de la Tartarie, se sont servi du Méridien de Peking. Enfin plusieurs dans ces

Voilà donc juſqu'à la pointe orientale de l'Aſie, ſans parler de ce qui eſt à l'occident du Taimura, qui diffère à proportion, une différence de quarante-deux degrés, c'eſt quelque choſe de frappant. Je crois donc, qu'il faut adopter un milieu, par les raiſons que nous avons déja alléguées, & par celles, que nous rapporterons ci-après.

Donnons à preſent le calcul de l'étendue de l'Aſie, vers les côtes de la Tartarie méridionale, & la preſqu'isle du Kamtschatka.

1°. Les côtes de la Tartarie ſont marquées chez pluſieurs de cent quarante-cinq, à cent cinquante cinq de longitude. Muller les place à cent ſoixante, & Gmelin à environ cent ſoixante-deux & demi. Cependant la longitude la plus orientale du Japon, étant généralement adoptée à cent ſoixante degrés, & même à cent cinquante huit, qu'on ſuppoſe, que le Jeſſo ſoit à ſon nord, il eſt clair, qu'il lui faut de la place, comme M. Danville l'a fort bien remarqué, & qu'on ne ſauroit tirer la côte orientale du Japon en ligne parallèle avec celle de la Tartarie. On devroit plûtôt ſuppoſer que la pointe occidentale de la grande isle de Niphon étant environ au cent quarante-huitieme degré, on devroit placer la côte de la Tartarie vers le cent cinquante, ou ſa pointe méridionale au cent quarante huit: d'autant plus que M. Danville à ſoutenu dans un endroit, qu'il n'y a depuis le lac Hinka, marqué au cent cinquantieme degré, juſqu'au bord de la mer, que cinq degrés, la côte allant Nord-Nord-Eſt (*a*), & que Peking eſt à cent trente trois degrés cinquante minutes, Kingkitao, Capitale de la Corée, ſe trouve, ſelon les obſervations, à cent quarante quatre degrés. Par conſéquent cette mer ne fau-

ces relations ont indiqué combien ils étoient alors éloignés du Méridien de telle côte ou cap peu éloigné. Tout ceci donne beaucoup de peine à ceux qui doivent calculer & combiner tous ces Méridiens & toutes ces diſtances. Ne croiroit on pas, que l'honneur des nations en ſouffriroit, ſi on s'en tenoit à la déciſion des Mathématiciens de 1634. en fixant conſtamment ce Méridien univerſel à l'isle de Fer, appartenante aux Eſpagnols, qui n'ont pourtant eu aucune part à cette détermination? Il ſeroit donc fort à ſouhaiter que les Savans abandonnaſſent de pareils préjugés très propres à mettre de la confuſion dans les idées des Géographes.

(*a*) Quoique les PP. Miſſionnaires, parmi leurs longitudes raſſemblées dans une table, ne donnent point celle-ci, & que par-là on eſt libre de l'adopter ſur ce pied, ou de la rejetter, & qu'on ignore qui a meſuré la diſtance entre ce lac & les côtes.

ſauroit être repréſentée ſi large & ſi éloignée des côtes de la Tartarie, puiſqu'on ne l'a encore jamais découverte, & que je n'ai vû aucune relation, qui nous en donne quelqu'idée. Auſſi pluſieurs ont repréſenté la côte orientale de la Corée ſous le même Méridien, que celle de la Tartarie. Il n'y aura donc rien à redire, ſi nous accordons ſa partie la plus ſeptentrionale à plus de cent cinquante-cinq degrés, & ſa plus méridionale à paſſé cent quarante-huit, ce ſera au-delà de ce que l'on peut raiſonnablement exiger.

5°. Après la premiere découverte de la preſqu'isle de Kamtchatcka, & lorſqu'on commença à traverſer le golfe, depuis Ochotsk, on ne donna de largeur à ce golfe que cinq à ſix degrés; & il faut bien remarquer, que cette eſtime n'avoit été donnée, que par des mariniers peu experts, qui allant à tâtons, devoient néceſſairement employer plus de tems à le traverſer, & par conſéquent le ſuppoſer plus large, qu'il n'étoit en effet. Cependant on donne aujourd'hui à ce même golfe douze à quinze degrés de largeur.

La Politique Ruſſienne, l'amour de la nouveauté, & l'embarras, où ſe trouvoient nos Géographes, pour placer le Jeſſo au nord du Japon, avec les découvertes des Hollandois, ont agi de concert, pour éloigner le Kamtſchatka du Jeſſo outre toute meſure.

Nous allons prouver, que cette preſqu'isle ne peut à beaucoup près en être ſi éloignée.

Les Japonnois n'ont jamais été reconnus pour de fort habiles mariniers; ils n'oſent faire de longs voyages par mer; l'Empereur l'a défendu ſévèrement de tout tems. Or ſelon les cartes modernes, la différence de longitude entre le Japon & le méridien du cap Oſkoi, eſt de quinze degrés & plus, & en latitude, onze degrés. Si nous comptons, en tournoyant entre les isles au Nord-Eſt du Japon, au cap Oskoi, par la ligne la plus droite, & en ne ſuppoſant aucun vent contraire, ni empêchement, nous trouverons pour le moins un voyage de quatre cent lieues. Or un voyage de ſi long cours n'a jamais été connu des Japonnois. Cependant ils connoiſſent ces isles & leurs habitans; ils leur donnent le nom de Jeſſo; ils ſe vantent d'en être les maitres; ils diſent que ce ſont leurs ſujets, de même que les Kurilis, nommez par eux Jeſowitenes, qui reſſem-

reſſemblent en effet aux habitans de la terre de Jeſſo, & non au reſte des habitans de la Tartarie, & du Kamtſchatka: mais calculons.

§. VIII.

Extrait du voyage rapporté par M. Muller, pour déterminer la poſition du Jeſſo, du Kamſchatka &c.

M. Muller, pendant qu'il cherche à nous perſuader de cette diſtance, ſe trahit lui-même par la relation circonſtanciée, qu'il donne de divers voyages, dont il eſt à propos de rapporter quelques articles.

Après avoir parlé du Japonnois (1), qui ayant été jetté ſur la côte du Kamtschatka, environ l'an 1694. fut examiné par Wolodimir Atlaſſow, enſuite envoyé à Moſcow, & avec lequel Strahlenberg s'eſt entretenu long-tems lorſqu'il paſſa par la Sibérie; il ajoute ce fait remarquable. "On a appris, dit-il, deux point eſſentiels de ce „ Japonnois; le premier, que le Royaume d'Oſaka, comme Atlaſ„ ſow le nomme, dans le Japon, *n'eſt pas à une grande diſtance* „ *du ſud de Kamtschatka*; & le ſecond, *que l'eſpace entre deux eſt* „ *rempli de pluſieurs isles grandes & petites*, ou de peu d'impor„ tance, & que ſes habitans, les Kurilis, ſont nommés par les „ Japonnois Jeſo ou Eſo, d'où les Européens ont formé le nom de „ Eſo ou Jeſſo, qu'ils donnent à ce pays. Ce ſera ſur le rapport „ de ce Japonnois, & de l'autre Sanima, que le Sénat de Peters„ bourg aura rejetté la poſition donnée par Spangberg ".

Ailleurs (2), le même M. Muller rapporte "qu'en Avril 1710. „ il avoit échoué un vaiſſeau Japonnois ſur la côte du Kamtschatka, „ dans la Baye Kalagirienne; l'un de ces Japonnois, nommé Sani„ ma, fut envoyé en 1714. à la Cour Impériale de Pétersbourg, „ où il apprit ſi bien la langue Ruſſienne, qu'il a pû répondre „ pleinement aux queſtions, qu'on lui fit ſur la ſituation & la nature „ des isles des Kurilis. Ce qui a mis, dit-il, la ſituation & la na„ ture des isles des Kurilis dans un beaucoup plus grand jour qu'au„ paravant. Il parle enſuite des connoiſſances, qu'en ont eu les Coſa„ ques Ruſſiens en 1711.

„ Danilo

(1) pag. 32. (2) p. 33.

„ Danilo Anziphorow, & Jwan Kosirewskoi, Chefs de la re-
„ bellion des Kosaques, ont rebâti Bolscheretskoi-Ostrog &c. le 1.
„ Aoust 1711. &c. ils ont passé le détroit avec des petits Baidares,
„ jusqu'à la premiere isle. Cette isle n'est pas habitée par des Kurilis
„ proprement ainsi dits: mais ces habitans, de même que ceux des
„ isles suivantes, sont nommés Kurilis, comme ceux du continent
„ au sud de Bolschaia-reka, & d'Avatcha &c. Les Cosaques don-
„ nérent de grandes louanges à ces habitans pour leur valeur dans
„ la guerre, ajoutant, qu'ils n'avoient pas leurs pareils dans tout le
„ Kamtschatcka &c. On construisit dans cette isle trois bâtimens,
„ dont ils se servirent pour se rendre à la seconde isle &c.

Sur cette seconde isle demeure, selon les Cosaques, un peuple, nommé Jesowitenes (Jessois), qui ne voulurent pas se soumettre au tribut: c'est pourquoi après y avoir resté deux jours ils retournérent au continent. Il remarque encore que les Kurilis sont nommés Jessois par les Japonois.

A la page 35. il parle de deux autres expéditions faites en 1712. & 1713. depuis le Kamtschatka, aux isles des Kurilis, par les ordres reçus depuis Jakutsk, & sur les instructions données au Waiwode Trauernicht, par le Prince Wasilei Jwanowitsch Gagarin &c. Ces deux expéditions furent exécutées par un Cosaque, nommé Jwan Kosirewskoi, qui paroissoit avoir le mieux profité des connoissances du Japonois, qui avoit fait naufrage. Il avoit avec lui une espèce d'esquisse ou de projet, avec ordre de représenter d'une maniere plus exacte le continent & les isles, dequoi je vais, dit l'Auteur, donner ici un extrait.

1°. Depuis l'extrémité méridionale du Kamtschatka il y a un promontoire, qui s'avance dans la mer à la distance de quinze à vingt werst (*a*).

De

(*a*) On donne differentes dimensions à cette mesure, je crois qu'on peut s'en tenir à celle de M. Gmelin, qui devoit les connoitre mieux, que celles de tout autre pays. Il dit donc que cent & quatre werst & demi font le degré; ainsi à vingt lieues le degré, comme nous le comptons par tout, la lieue feroit presque cinq werst & un quart, ce qu'on ne doit pas oublier.

De-là on paſſe à la premiere isle ; le trajet eſt de deux ou trois lieuës. L'isle ſe nomme Schumtſchu. Elle eſt habitée par des Kurilis, differens de ceux, qui ſont plus au ſud, en ce que ceux-là portent des cheveux longs, ceux-ci les ont raſés juſqu'au col. - - - - - - - lieuës 3

2°. Purumuschur, diſtante de la premiere de trois ou quatre werſts (*a*). - - - - - - - - - - - - - - 1

3°. En tems calme, on paſſe à la troiſieme, nommée Muſchu, ou Onikutan, en demi journée (*b*). - - - 5
Ses habitans négocient avec les Kamtſchadales des environs de Bolſchajareka, dont ils entendent le langage.

4°. Araumakutan n'eſt pas habitée ; il s'y trouve un volcan ; le détroit qui la ſépare de la précédente, de même que celui qui ſe trouve entre la quatrieme & la cinquieme, eſt la moitié auſſi large que le précédent : ce qui fait enſemble - - - - - - - - - - - - - - 5

5°. Siaskutan a peu d'habitans ; c'eſt le marché des habitans des isles precédentes & ſuivantes. Pour aller de Siaskutan à la ſuivante avec des Baidares peſamment chargés, un jour entier. - - - - - - - - - - - - - 10

6°. Schokoki,
7°. Motogo,
8°. Schashowa,
9°. Uſchiſchir,
10°. Kitui, ſont toutes des isles ſi petites, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'y faire d'autres remarques, ſinon, que les détroits ſont peu larges, & qu'on peut les paſſer avec des Baidares legers, en moins d'une demi journée. A ceux qui ſont fort chargés, il faut une demi journée pour le moins, ſelon les courans, qui y ſont très forts, principalement dans les tems du flux & reflux. Bien des gens, qui

24

(*a*) Mr. Krasheninikof d'après Steller ne compte que deux werſts.

(*b*) Il faut compter ici les jours ſans nuit ; perſonne ne ſe hazarde de voyager la nuit dans ces détroits, à cauſe des courans & des rochers.

transport, lieuës 24

qui ſe hazardent de les paſſer dans ces tems, y perdent la vie. On pourroit donc compter pour les quatre paſſages ſeize lieuës; comptons-en vingt - - - - - - - - 20

11°. Schimuſchir n'eſt pas habitée; le paſſage à la ſuivante eſt tant ſoit peu plus large, que le précédent. Or ayant donné à chacun des quatre derniers une demi journée, quoiqu'ils ſoient moins larges, donnons-en autant à celui-ci - - - - - - - - - - - - - - - - - - 5

12°. Iturpu, isle grande & bien peuplée; les Kurilis des isles precédentes en nomment les habitans Gychkuriles, & les Japonois, Eſo. Ces Kurilis ſont auſſi les poſſeſſeurs des isles ſuivantes; leur maniere de vivre & leur langage different de ceux des precédentes; pour leur valeur & leur adreſſe dans la guerre, on doit les préferer aux precédens. Après un petit paſſage, mettons - - - 3

13°. On vient à l'isle Urup; les habitans ont des manufactures &c. ils achétent des étoffes de cotton & de ſoye à Kunaſchir, & en font commerce avec la premiere & la ſeconde isle, d'où ils apportent des caſtors de mer, des renards, & des plumes d'aigle.

14°. Entre cette isle & Kunaſchir, il y a un paſſage, qui n'eſt pas conſidérable, mais qui l'eſt plus qu'aucun des precédens; mettons - - - - - - - - - - - - 12

64

On ignore s'ils ſont libres, ou s'ils dépendent de la ville de Matſumay, ſur l'isle du même nom. Ils vont fréquemment en traite à l'isle Matſmay, & les habitans de Matſmay vont ſouvent chez eux. On trouve beaucoup de Kamtſchadales eſclaves à Iturpu, Urup, Kunaſchir & Matſmay. On ne ſait pas bien au juſte, combien Matſmay eſt éloigné de Kunaſchir.

15°. Matſmay achève la file de ces isles, & elle eſt habitée par le même peuple d'Eſo ou Kytch-kurilis. Les Japonnois ont bati ſur cette isle une ville, qui porte le même nom de Matſmay; elle eſt

ſituée ſur la côte Sud-Oueſt, & habitée par les Japonnois, qui y tiennent une garniſon ſuffiſamment pourvuë de canons, mouſquets & autres armes & munitions Ils font une garde exacte ſur les côtes orientales & occidentales.

Entre cette isle & la principale du Japon, il y a un détroit peu large, dont le trajet n'eſt pas ſans danger, principalement dans le tems du flux & du reflux, à cauſe du nombre des rochers avancés &c.

transport, lieuës 64

Selon les cartes, le paſſage de N°. 14 à 15. ne devroit pas être plus large, que le precédent, ſavoir - - - - - 12

De-là au Japon, on trouve dans divers Auteurs, qu'il n'y a que ſept, huit, à neuf lieuës, donnons en - - - - - 12

88

Il faut obſerver, qu'il y a encore à déduire ce qui eſt hors de la droite ligne, depuis N°. 12. ſi même on ne s'en écarte pas plûtôt. Les isles ſont ſituées plus à l'Oueſt, d'Urup à Kunaſchir Oueſt-Nord-Oueſt. De-là preſque Sud à Matſmay, ou du moins Sud-Sud-Oueſt. Ainſi, en ne déduiſant rien, le calcul eſt avantageux, pour allonger la diſtance. Ajoutons par une conjecture impartiale la largeur de ces isles, donnons-en à

N°. 1.	- - - - - - - - - - - - - -	4	lieuës
2.	- - - - - - - - - - - - - -	10	
3.	- - - - - - - - - - - - - -	4	
4.	inhabitée - - - - - - - - - - -	4	
5.	peu habitée - - - - - - - - - -	4	
6. 7. 8. 9. 10.	ſont dites petites & ne pas mériter d'attention } entre toutes - -	15	
11.	non habitée - - - - - - - - - -	4	
12.	grande, bien peuplée - - - - - -	12	
13.	paroit l'être auſſi - - - - - - - -	12	
		69	

transport, lieuës 69

N°. 14. ſuppoſons de même - - - - - - - - - - 12

15. Matſmay. On ne peut prendre toute ſa largeur, dont on n'a pas la moindre connoiſſance, mais la largeur de N°. 14. au Japon, & en déduire les 24. lieuës pour les détroits ci-deſſus, ainſi accordons encore - - - 19

100

Nous aurons pour toute la diſtance, depuis la pointe du Kamtſchatka, au Japon, au lieu de quatre cent lieuës - - 188

difference 212

En tout ceci encore j'accorde beaucoup. Toutes les relations, qui parlent de ces isles, diſent, que, depuis le Kamtſchatka au Japon, il y a une file d'isle non interrompue; on parle de quelques unes, comme ſi petites, quelles ne méritent pas attention, & dont on peut juger par la deſcription d'autres *petites* isles, qu'elles n'ont pas plus d'une lieuë de diamêtre; par tout des détroits peu larges, *juſqu'au Japon*, jamais de grande diſtance entre elles; ainſi que tout eſt ici compté très largement.

Cependant, en comptant vingt lieuës au degré, la difference ſera de plus de dix degrés & demi, & ſi l'on veut faire attention, que le degré de longitude, entre le quarante & cinquantieme de latitude, va à la moitié, on en pourroit déduire bien d'avantage: mais tenons-nous à ce calcul, & comme la route eſt du Japon au Nord-Eſt, il faut rabbattre quelque choſe de cette difference, & ne compter que huit, ou même ſept degrés, pour rapprocher le Kamtſchatka du Japon, & des côtes de l'Amur &c. ce qui s'accorde avec d'autres relations, & les remarques, dont nous allons parler.

Avant que de quitter la relation de cette découverte, nous donnerons encore le nom & la ſituation d'autres isles, qui y ſont décrites; ſi ce détail n'eſt pas néceſſaire pour le point, que nous traitons, nous en ferons uſage, lorſqu'il s'agira de la terre de Jeſſo.

Après la troiſieme isle, l'Auteur donne les trois ſuivantes ſituées à l'Oueſt, & qui ſont déſertes.

Ujach-Kupa, à l'oppoſite de Schumtſchu.

Sirinki, à l'oppoſite du détroit, entre la ſeconde & la troiſieme isle.

Kukumiva, au Sud-Eſt de la précedente. Les habitans des trois premieres isles s'y rendent dans la ſaiſon de la chaſſe.

Ikarma, isle inhabitée à l'Oueſt de Siaskutan.

Maſchautſch, de même au Sud-Oueſt de Ikarma.

Igaitu, de même au Sud-Oueſt de Siaskutan.

Tſchirpui, à l'Oueſt du détroit, entre Schirmuſchir, & Iturpu; il s'y trouve une haute montagne.

Ici, il y a deux remarques très importantes à faire. Mr. Muller, ſans ſonger à ſa carte, dit expreſſément, en donnant la relation d'Antiphorow & de Koſitewski, de la file d'isles, ne met pas dans leur nombre celles, qui ſont tant ſoit peu au Sud-Oueſt, à l'Oueſt, ou à l'Eſt: mais en revenant ſur celles, qu'il donne dans la même ligne; *nous continuons à donner l'ordre de celles, qui s'étendent vers le Sud; ces isles ne ſe comptent pas, ſi on ſuit la file, qui s'étend au Sud*: il place cependant dans ſon compte Matſmay pour la 15. & derniere de cette file vers le Sud. Or quel contraſte de ſe faire ſcrupule de placer des isles éloignées de peu de lieuës des autres dans ce rang, & de paſſer par deſſus, lorſque dans ſa carte il les range de peu à peu toutes au Sud-Sud-Oueſt, au Sud-Oueſt, & à l'Oueſt-Sud-Oueſt, enfin, preſque Oueſt, & à une ſi grande diſtance. Nadeſda, par exemple, a environ 2. Kunaſchir a 10. Matſmay a 11. degrés plus à l'Oueſt, que cette file, tandis que la relation les place toutes au Sud les unes des autres? Si donc on ſuivoit la relation à la lettre, eſt-ce que cela ne reſſembleroit pas, du moins pour la longitude, à la carte de Strahlenberg, & de tant d'autres? Il faudroit alors marquer le cap Oskoi à 160. & non à 175. de longitude.

L'Autre remarque n'eſt pas moins importante; il eſt parlé des isles Schantariennes, comme ſi elles étoient de quelque importance. Il eſt parlé de quelques unes de celles des Kurilis, comme n'étant pas dignes d'attention: cependant Muller dit, que ceux, qui ont reconnus par ordre les isles Schantar, ont trouvé que *la plus grande* avoit environ 20. werſts de long, ſur 3. à 4. de large. Quelle idée doit-

on

on donc ſe former de pluſieurs de ces isles Kurilis, lorſqu'une isle de tout au plus 4. lieuës de long, & de $\frac{1}{4}$ de large eſt ſuppoſée de plus grande importance, que pluſieurs d'entre les isles Kurilis? On devra ſans doute être convaincu par ces deux faits, que j'ai accordé largement, & fort au-delà de ce que j'étois en droit de faire, tant ſur la longitude, que pour le calcul, que j'ai donné de la longueur des isles Kurilis, & de la diſtance entre le cap Oskoi & le Japon.

Venons à preſent à d'autres remarques, qui ſerviront à confirmer nôtre calcul.

Le Capitaine Spangenberg n'indique point d'une maniere circonſtanciée les diſtances; ainſi on ne peut éclaircir par ſon moyen cette queſtion; au moins Muller n'en parle point. Mais étant parti de Matſmai (*a*) le 25. Juillet, il arriva à Bolſchaia-Recka, encore plus d'un degré au Nord du cap Oskoi, le 15. Aouſt, & de là à Ochotsk en neuf jours. Ce qui s'accorde mieux avec mon calcul, qu'avec la diſtance, que l'on donne ſur les cartes.

Spangenberg donna à ſon retour une relation & une carte, qui ne fut pas reconnue pour authentique à Petersbourg. Le Sénat trouva, que la diſtance ne pouvoit être ſi grande, & il ſoupçonna, que Spangenberg s'étoit trompé, & avoit été juſques dans la mer de Corée; on le crut ſi bien, qu'on le renvoya, pour faire de nouveau ce même voyage. Ceux qui auront lû dans les relations de Mrs. Gmelin, Muller & d'autres, quels fraix & quelles peines immenſes les ſeuls préparatifs d'un tel voyage coutent, ne douteront pas un moment, que cet illuſtre Sénat, qui a ſous ſes yeux toutes les anciennes relations, & dont nous ne connoiſſons, qu'une petite partie, doit avoir eu des raiſons bien fortes, pour faire de nouvelles tentatives.

M. Muller, qui a des raiſons particulieres, pour ſoutenir cette diſtance des nouvelles cartes, dit, que c'eſt le Sénateur Kirilow, qui par ſa carte, à ſû porter le Sénat à douter de cet éloignement. Il le taxe de prévention, ſans en alléguer aucune preuve; ce qu'il auroit dû faire, puiſqu'il avoue, que le ſentiment de M. Kirilow, étoit auſſi celui

(*a*) L'Officier Ruſſien nie que Spangenberg ait été à Matſmai.

celui de Strahlenberg, que toutes les relations précédentes favorisoient (*a*).

On croiroit, que ces nouvelles cartes ont été compoſées ſur des relations poſtérieures, qui juſtifioient celle de Spangenberg. Rien moins que cela. Spangenberg partit; on lui donna, tant on avoit cette affaire à cœur, les deux garçons Ruſſiens, qui avoient appris la langue de ces deux priſonniers Japonnois (*b*). Il fit conſtruire un vaiſſeau à Ochotsk, qui le fut ſi mal, que prenant eau de toutes parts, on fut contraint de jetter en mer quantité de proviſions & de munitions. Le vaiſſeau échoua, & l'équipage ne put arriver à Bolſcherezkoi, qu'en courant les plus grands dangers. C'eſt ce qu'aſſurent Mrs. Gmelin & Muller. On radouba le vaiſſeau du mieux que l'ont put; Spangenberg ſe hazarda de le monter, & il aborda à la premiere isles des Kurilis: mais voyant, que le vaiſſeau couroit riſque de couler à fond, il ſe hâta de retourner à Bolſchereskoi. Toutes ſes recherches finirent par-là, & on n'y retourna plus.

On voit donc que les doutes du Sénat, ſur le calcul de Spangenberg, doivent ſubſiſter encore, & que ſi l'on a adopté les nouvelles cartes en Ruſſie, quelques raiſons ſecrettes y ont déterminé le Sénat, puiſque ce changement n'a point été fondé ſur des faits, ou des relations: mais on voit par la relation très circonſtanciée de Koſirewskoi, reconnue pour authentique, que les habitans des isles des Kurilis, ou du Jeſſo des Japonnois, trafiquent au Kamtſchatka, & à Matſumai; qu'ils ont des eſclaves Kamtſchadales, & que par une conſéquence néceſſaire, il eſt impoſſible, que ces gens faſſent des voyages de quatre cent, deux cent, de cent lieuës même ſur leurs miſérables Baïdares, qui peuvent à peine ſervir pour le trajet d'une isle à l'autre, & que la diſtance eſt tout au plus auſſi grande, que mon calcul la ſuppoſe.

Faiſons encore une réflexion, qui ne laiſſera plus de doute ſur ma correction. Les Ruſſiens avouent, qu'il y a cent huitante lieuës d'Ochotsk, à Bolſcherezkoi-Oſtrog: ce qui s'accorde avec ce que Mr.

(*a*) Nous avons allégué ci-deſſus une autre raiſon plus forte de cette incrédulité, que celle de la carte de Strahlenberg.

(*b*) Soſa & Gonſa, nommés après leur baptême, Coſmas & Damien.

Mr. Muller dit dans un endroit de ſon recueil, qu'il y a près de 1000. werſts; celles-ci feroient, à 104½. pour le degré, 9. degrés & 11. lieuës; en déduiſant ces 11. lieuës, (on pourroit bien en déduire d'avantage), voilà 90. ou 180. lieuës. Mr. Muller donne ſur ſa carte 10½. degrés abſolus, ou de latitude; & de 14¾. degrés, compenſés ceux de latitude avec ceux de longitude; & à la plus grande largeur de cette mer, 18. degrés de longitude. Suppoſons même, que ce ſoient des lieuës de quinze au degré: ce qui eſt tout ce qu'on pourroit ſuppoſer; ceci ne feroit que douze degrés. Pourquoi donc, ſur quelque cartes, donne-t-on à cette diſtance dix-huit degrés? C'eſt afin qu'on en puiſſe donner douze à celle qui eſt compriſe entre la dite ville & la côte oppoſée. Il eſt donc clair, qu'en ne mettant à la premiere que douze degrés, il n'en faut donner que huit à celle-ci, & que j'en ai mis trop, en ſuppoſant neuf degrés ſur ma carte.

Je dois ſeulement ajouter ici, qu'on trouve de la confuſion dans ces cartes pour les noms. Koſirewskoi paroit avoir donné les noms aux isles, tels qu'ils lui furent indiqués par les habitans: mais Spangenberg & Walton leur en impoſérent des Ruſſiens, au moins à la plus grande partie, croyant peut-être donner par-là un acte de priſe de poſſeſſion.

6°. Après avoir rendu au Kamtſchatka ſa ſituation, ſinon véritable pour ſa proximité des côtes de Tartarie, du moins plus approchante de la vérité, que celle des cartes nouvelles; nous allons proceder de même, pour la diſtance des rivieres des côtes Septentrionales, & des trois caps principaux.

Nous adoptons, ou peu s'en faut, les diſtances de la carte de M. Gmelin, depuis la Norwège juſqu'au Léna; il a été en ceci plus judicieux que d'autres. Ces diſtances ſont connues depuis long-tems du plus au moins. Il n'allonge conſiderablement l'Aſie, qu'au-delà du Léna, parce qu'il croit que ces côtes n'étant pas connues des autres Européens, ni déſignées dans les anciennes cartes avec une authenticité bien démontrée, il pourra faire recevoir ces nouvelles ſituations pour véritables. Peut-être en agit-il de même de la diſtance, entre le Piaſida & le Taimura; il veut faire croire, que la côte entre le

premier & le cap de Glace, ne lui eſt pas connu. Qu'y faire? Je ne la connois pas non plus; ainſi je m'y conforme à peu près.

Il n'en eſt pas de même du reſte de la même côte, entre le Léna & le cap Schalaginskoi; nous le repétons. Tandis qu'on ſoutient fort & ferme, que cette route pour doubler le cap, & pour ſe rendre par mer au Kamtschatcha, eſt devenue impraticable; on accorde par-là même, qu'il n'y a point de nouvelles découvertes, par leſquelles on puiſſe corriger les anciennes. Il eſt vrai, qu'on avoue, parce qu'on ne peut le cacher, que pluſieurs, entr'autres, Démétrius Laptieuw, ont fait le voyage depuis le Léna juſqu'au Kovima: mais on ne ſe fait pas de la peine d'éloigner ces rivieres beaucoup plus, que dans les anciennes cartes, parce qu'on n'étoit pas à même de déterminer les longitudes par des obſervations aſtronomiques; & pour être maitre des diſtances, on s'eſt bien gardé de nous donner un journal; on s'eſt contenté d'une relation ſuperficielle.

J'ai même les plus fortes raiſons, que je déduirai plus bas, de croire, que Laptieuw a dépaſſé le cap Schalaginskoi. Les mêmes motifs, qui l'ont porté à le diſſimuler, ſont cauſe que lui, & tous ceux qui ſont penſionnés par la Cour de Pétersbourg, étendent ſi loin vers l'Orient toutes ces terres. Je puis donc, je dois même, ſuivant mes Axiomes, me fonder ſur les relations & les cartes faites ſur les voyages exécutés, depuis le Léna juſqu'au Kamtschatka. Tous les Géographes ſont convaincus de la réalité de ces voyages; & ni M. Gmelin, ni M. Muller, ne le nient pas. Il eſt pourtant ſingulier, que ce dernier ſoutienne, qu'il ne s'eſt fait qu'en 1648. par trois vaiſſeaux, dont l'un fut briſé, & les deux autres arrivérent heureuſement; que même le Chef des Promiſchleni, Fedot Alexeuw s'étoit marié en Kamtschatka, avoit laiſſé un fils, & qu'on y montroit encore les ruïnes de ſon habitation. Par contre M. Gmelin aſſure (1), „ que par les relations, que M. Muller eut des Archives de Jakutzk, „ il eſt très bien connu, que ſur la fin du dernier ſiecle, on á „ fait preſque toutes les années des voyages depuis l'embouchure du „ Léna, juſqu'au Kolyma". Sans doute que ce fut alors, qu'on en fit auſſi depuis cette derniere riviere, juſqu'en Kamtſchatka, puiſque ce

(1) Tome II. p. 437.

ce n'eſt que dans ce ſiécle, que ce pays fut mieux connu, & que toutes les relations, excepté les dernieres, en parlent.

On dira que c'eſt par terre, que Laptieuw s'eſt rendu à Anadirskoi-Oſtrog. Voici des raiſons, que j'ai à y oppoſer.

Il eſt vrai que M. Gmelin dit (2): " Ce qu'il a de certain, eſt „ que M. le Lieutenant à continué ſon voyage (depuis l'Indigir), „ dans de petits bâtimens, juſqu'au Kolyma, & de-là *partie par* „ *terre*, *partie par eau*, *juſqu'à Anadirskoi-Oſtrog*, *décrit les côtes* „ *juſques-là*, *& fini ſa navigation en* 1740. ". Mais ceci même ne prouve-t-il pas ma Thèſe? Qu'eſt devenu le vaiſſeau & l'équipage? Gmelin n'en dit pas le mot. Il faut bien, qu'il ait fait le tour, puiſqu'il a fini *ſa navigation* (*a*) en 1740. M. Gmelin a été en chemin faiſant, pour retourner à Tubingue, chez un de ſes anciens amis, qui eſt auſſi le mien, un des plus célèbres ſavans de l'Europe, qui m'avoit annoncé, déja quelque tems auparavant, qu'il le verroit chez lui, & qui m'avoit communiqué de tems à autre les nouvelles, que Gmelin lui donna de ces découvertes. J'en profitai, pour le prier de lui faire pluſieurs queſtions, entr'autres de ce voyage de Laptieuw. Il s'en acquita, & me marqua, que Gmelin lui avoit avoué, mais comme en tremblant, & ſous le ſceau du plus grand ſecret, qu'en effet Laptieuw s'étoit rendu par eau à l'embouchure de l'Anadir.

Si l'on étoit tenté de revoquer en doute ce fait, on n'auroit qu'à jetter les yeux ſur la carte, pour voir s'il y a de *la poſſibilité* même à faire le voyage de Kovima, *partie par eau*, partie par terre à Anadirskoi-Oſtrog, ſi on ne double pas le cap Schalaginskoi, qui commence d'abord à l'Eſt du Kolyma; il n'y a aucune riviere navigable, par laquelle on puiſſe ſeulement s'approcher d'Anadirskoi. Il y a la même impoſſibilité de décrire les côtes, s'il a fait le voyage par terre. Qu'on jette les yeux ſur la carte, on y verra la grande étendue, qu'on donne aux côtes, depuis le Kolyma juſqu'à l'Anadir. Qu'on reflêchiſſe en même-tems, que les Tzutzki & les Tzchalazki, qui habitent tout le nord depuis l'Anadir, ſont ennemis irréconciliables

(2) Ib. pag. 440.

(a) Si Gmelin avoit ſongé aux conſéquences, il auroit dit ſon voyage.

bles des Ruſſiens, & les peuples les plus féroces; que les Ruſſiens ne poſſédent, qu'une petite langue de terre, entre ceux-ci, & les Oloturski, qui ne le ſont pas moins; & qu'on me diſe alors, comment Laptieuw à pû reconnoitre les côtes par terre. Auſſi n'eſt-ce pas ſans raiſon, qu'il s'eſt rendu en poſte, pour ainſi dire, à Pétersbourg, afin de ne faire part de ſes découvertes qu'à la Cour, & qu'il a été avancé au grade de Capitaine de vaiſſeau impérial; & pourquoi l'auroit-on renvoyé à l'inſtant, pour tenter de nouveau une entrepriſe impoſſible, ſi la relation, qu'il en a faite au Sénat, eut été conforme à celle, que M Gmelin a donnée au public?

B. Gmelin dit encore: " Il y a même des veſtiges, qu'un homme „ dans uns petit bâteau, qui n'étoit guères plus grand qu'un canot „ de pêcheur, a doublé le cap Schalaginskoi, & a fait le voyage de„ puis le Kolyma juſqu'en Kamtschatka". Eſt-il donc poſſible, qu'on puiſſe regarder les diſtances des lieux, des caps, &c. dans les nouvelles cartes, comme ſûres & authentiques? Muller marque la diſtance entre le Kovima & le cap Schalaginskoi &c. de vingt-huit degrés en longitude. Il eſt vrai, qu'à cette latitude, on ne peut compter le degré qu'à environ ſix lieuës, c'eſt toujours - - lieuës 168

De-là au Serdzekamen dix degrés de longitude, & cinq & demi de latitude; en compenſant les deux, il y aura pour les ſoixante lieuës en longitude, & les cent & dix de latitude, environ - - - - - - - - - - - - - 132

De-là au cap Tzchutzki, quatre degrés & demi de longitude, & trois & demi de latitude, feront prés de - - 90

Enfin, depuis là ſeulement, juſqu'au fleuve Karaga, & non à l'Oſtrog Kamtschatka, ſix degrés de latitude, ſans compter la longitude - - - - - - - - - - - 120

On peut facilement s'imaginer, qu'avec ſon canot, il aura fait le voyage terre à terre; ainſi, qu'on pourroit y ajouter pour le moins - - - - - - - - - - - - - 80

voilà donc, lieuës 590

à compter qu'il n'aura eu aucun accident à eſſuyer. Si on vouloit encore ſuppoſer, & avec vraiſemblance, que ſouvent il s'eſt tenu à terre,

pour

pour s'approvisionner, cela doubleroit le calcul. Il faut donc être convaincu, que jamais on n'a pû faire autant de chemin sur tous les rhumbs de vents avec un canot, si l'on garde toutes les positions des cartes nouvelles. Par conséquent, il faut changer ces distances.

C. Muller rapporte, que sur une montagne de l'Isthme, qui étoit peu large, on a pû distinguer, que vers le Nord la mer étoit remplie de glaces, & que vers le Sud-Est elle étoit libre; la distance n'étoit donc pas grande; on devroit même entendre par cette partie au Sud-Est, & qu'on vouloit parler de celle, qui est au Sud du cap Tzchutzki; puisque ces Messieurs les Russiens soutiennent, que la mer au Nord du Serdzekamen est presque toujours gelée.

D. On veut nous persuader, que les Russiens dans leurs voyages sont allés par mer, depuis l'embouchure de l'Anadir, jusqu'à l'Ostrog-Kamtschatka; y sont-ils allés dans des Baïdares de cuir? Car il n'y a, ni d'assez bon bois, ni autres matériaux pour des vaisseaux, ni charpentiers, pour en construire à Anadirskoi. On a même été obligé d'envoyer des charpentiers depuis l'Europe à Ochotskoi, pour y construire les premiers vaisseaux.

E. Gmelin dit expressément, que le voyage de Jakoutsk à Ochotskoi par terre est de deux cent nonante werstes, ou environ cinquante cinq lieuës. Il dit, à la vérité ailleurs, celui par terre de huit cent werstes (*a*): mais s'il y a erreur, ce n'est pas dans le premier calcul, où il compare ce voyage avec celui par eau, en suivant les détours des rivieres, & les portages, qui tout ensemble font cinq cent verstes, ou moins de cent lieuës. Il faut donc s'y tenir; encore on peut juger, que par terre même, où l'on rencontre souvent des montagnes, on ne sauroit compter cette distance en ligne directe. Cependant les cartes donnent cent, jusqu'à cent quarante lieuës de distance. Qu'on juge du reste après un fait aussi avéré que celui-ci.

On ne sera donc pas surpris, si, en accordant la longitude du Léna entre cent trente, & cent trente-huit, ce qui est déja trop,

(*a*) Mr. Muller parle même de 977. malgré que dans sa carte, il n'y a que 640. on peut deviner, que c'est toujours dans le même but d'exagerer l'étendue de ces pays vers l'Est.

je retrecis encore plus le reſte, plaçant le Jana (*a*) à - 144
L'indigir de 151. à - - - - - - - - - - - - 153
Le Kovima (*b*), à - - - - - - - - - - - - 162½
Le cap Schalaginskoi à - - - - - - - - - - 172
Le Serdzekamen, ſi jamais il exiſte à - - - - - - 176½
Et celui des Tzchutzki à - - - - - - - - - - 174
Le cap Oſkoi, nommé dans les plus nouvelles cartes, Kurilzkaja Lopatka, à - - - - - - - - - - 165
& ainſi du reſte.

Je crois même en accorder trop, je doute très-fort, que la difference en longitude, depuis le cap des Tzchutzki, juſqu'à celui d'Oſkoi, ſoit de neuf degrés; on n'en a pas la moindre connoiſſance, que par la relation de Béering, qui n'a pas pouſſé au-delà de 67°. & M. Gmelin lui-même doute de l'exactitude de la relation, diſant, qu'il a eſſuyé très ſouvent de forts brouillards, qui l'ont empêché de reconnoitre les côtes; comment donc pouvoir les décrire telles, qu'elles ſe trouvent ſur les cartes? Sur tout, puiſque dans les relations, qu'on donne de ſon voyage, il eſt dit le plus ſouvent, qu'il a pouſſé au Nord; au lieu que, ſi la carte étoit juſte, il auroit fallu dire au Nord-Eſt. Je dois donc croire, qu'on les a repréſentées telles par d'autres raiſons. Ainſi il y auroit encore conſidérablement à rabattre ſur cette étendue.

Remarquons encore la carte de M. Guill. Délisle; c'étoit un excellent Géographe, laborieux, qui ne regrettoit ni peines, ni fraix, pour ſe procurer les relations les plus nouvelles & les plus authentiques. Nous avons vû ci-deſſus, que les côtes occidentales, ſoit les orientales de la Tartarie, vers la mer d'Amur, les fleuves d'Ochotsk, d'Ud, d'Amur &c. étoient fort connus en 1721. & qu'on avoit déja connoiſſance du Kamtschatka, je ne dirai pas du tems de Fedot Alexiew, mais du moins de Wolodimer Atlaſſow, qui a fait faire les découvertes

(*a*) J'ai été frappé de voir une ſi forte diſſonance entre ce que Mr. Krasbeninicof dit, & la carte de Muller; le premier dit p. 273. de la traduction, que depuis Jakoutsk à l'embouchure du Yani (Jana), il y a 1960. werſts; ſelon la carte, il y auroit environ 900. à quel but groſſit-on de plus en plus les diſtances?

(*b*) Chez Krasbeninikof *Cowa.*

découvertes dont parle Strahlenberg. Mr. Krasbenninicof dit lui-même ; " quoique la contrée nommée Kamtschatka fut connue depuis ,, long-tems aux Geographes des tems paſſez " : cependant, M. Délisle ne place ces côtes, qu'à cent ſoixante degrés de longitude, d'où l'on ſuppoſoit le trajet peu conſidérable, juſqu'en Kamtschatka ; aujourd'hui on a étendu l'Aſie, juſqu'au deux cent & ſeptieme degré. Ainſi on a ajouté depuis la longitude de cent quarante degrés donnée au Nord par M. Délisle, vers le Nord ſoixante-ſept degrés, & depuis la derniere quarante ſept. Ce qui eſt ſi énorme, que l'erreur en doit ſauter aux yeux, & qu'il faut, ſans contredit, diminuer cette diſtance.

Il faut encore obſerver, que pluſieurs Auteurs, entr'autres M. De V. dans ſon hiſtoire de la Ruſſie, ſur laquelle il aſſure avoir eu les mémoires les plus authentiques, parlant du voyage de Spangenberg, diſent, qu'il pénétra au Japon par un *détroit* formé par une longue ſuite d'isles. Or ſi la diſtance en longitude eſt de quinze, & en latitude de onze degrés, comme on trouve à propos de la repréſenter ſur les cartes, je ne vois pas, qu'on puiſſe nommer ceci *un détroit*. On pourroit dire avec autant de raiſon, qu'on paſſe par un détroit, lorſqu'on dépaſſe le cap de Bonne Eſpérance, vû qu'il n'y a pas autant de diſtance entre celui-ci & les terres auſtrales, qu'on en marque entre le Japon & le Kamtschatka. Le nom de *détroit* dérive, je penſe, de *étroit*, *paſſage étroit*. Si une pareille expreſſion peut avoir lieu ici dans un paſſage de quatre cent lieues de large, preſque auſſi large que toute l'Eſpagne & la France enſemble, c'eſt ce que je remets au jugement des lecteurs. On voit même par là, qu'on auroit raiſon de douter beaucoup de la latitude du cap Oskoi à cinquante & un degrés, & qu'il faudroit peut-être le rapprocher plus du Japon, au Sud : mais je ne veux pas y contredire, parce que je dois toujours ſuppoſer, que ces pilotes qui l'ont indiqué tel, ont été à même de prendre hauteur & de déterminer la latitude. S'ils ont voulu nous induire en erreur de propos déliberé, ce ſeroit une autre queſtion.

Les deux Japonnois, mentionnés ci-deſſus, ſont partis de Saxuma à environ cent cinquante deux degrés de longitude, pour aller à Oſaka, qui

qui n'en eſt guères éloigné. Peut-on comprendre, qu'une tempête les ait chaſſés juſqu'au cent huitantiéme degré, dans une latitude depuis trente-cinq à cinquante-cinq; cela n'eſt pas abſolument impoſſible : mais fortifie pourtant ma conjecture, ſur l'erreur dans les diſtances données ſur les cartes nouvelles. Auſſi M. Muller dit, comme nous l'avons rapporté, & en parle, comme de faits remarquables & eſſentiels, qu'on a appris de ce Japonnois, *que le Royaume d'Oſaka n'eſt pas à une grande diſtance du Sud de Kamtſchatka, & que l'eſpace entre deux eſt rempli d'isles.* Qu'on concilie ceci avec une diſtance de quatre cent lieuës & plus, & avec les cartes nouvelles !

§. IX.

Sur la terre de Jeſſo, & les diverſes poſitions, qu'on lui donne.

J'avoue ingénument, que malgré mes recherches & mes réflexions depuis plus de vingt ans, je n'oſe encore déterminer la ſituation de la terre de Jeſſo. Je ne veux point ici expoſer en détail les diverſes poſitions, que lui donnent les Géographes. Je me contenterai de rapporter les principales.

Les uns, pendant long-tems, comme chacun ſait, ont marqué le Jeſſo, comme contigu au Japon. Cette poſition eſt reconnue aujourd'hui pour erronée par tous les Geographes.

D'autres ont joint le Jeſſo en entier à la Tartarie.

D'autres y ont attaché ſeulement l'Oku-Jeſo, & ils ont repréſenté, comme une isle le Jeſogaſima, qu'ils ont placé entre le Japon & l'Oku-Jeſo. Pour arranger ces poſitions, les uns & les autres ont été obligés de déplacer toutes les poſitions anciennes, d'omettre des rivieres, qu'ils ne ſavoient où marquer, & de tracer un autre cours à d'autres.

Quelques Géographes ne pouvant nier la différence, qu'il y a entre le Jeſogaſima & l'Oku-Jeſo, en ont fait deux isles de grandeur à peu près égale, & les ont placées entre le Japon & l'isle d'Amur, ſoit Saghalien-oula-hata; ſans faire attention, que ſelon toutes les relations, l'Oku-Jeſo étoit d'une étendue infiniment plus grande, que l'isle de Jeſo.

D'autres

D'autres ont placé la petite isle de Matsumai, comme Jesogasima, & ont ensuite imaginé une grande isle, qui s'étendoit aussi loin, que celle d'Amur pouvoit le permettre. Cette opinion avoit quelque probabilité, parce que les histoires du Japon rapportent unanimément, qu'anciennement l'Empereur avoit un Gouverneur, qui résidoit à Matzumai, située dans l'isle de ce nom, au Nord de laquelle se trouvoit l'Oku-Jeso. Mais cet Oku-Jeso étant aussi donné chez tous pour un continent de grande étendue, on doutoit avec raison, que cette représentation fut juste.

Enfin, M. Bellin, qui a donné une carte, que Charlevoix a insérée dans l'Histoire du Japon; Strahlenberg, & l'Anonyme, qui a dressé celle qui a été publiée après le décès de Pierre le Grand, ont représenté le pays d'une maniere, qui paroissoit lever toute difficulté. Ils ont séparé le Japon d'avec le Kamtschatka, seulement par un détroit parsemé d'isles, & ils ont placé l'isle des Etats, & la terre de la Compagnie à l'Est de l'extrémité méridionale de cette presqu'isle, qu'ils ont nommée Oku-Jeso, au Nord du Japon. Tout paroissant assez bien répondre à toutes les autres relations, pendant long-tems j'ai adopté cette position: mais depuis plusieurs années, j'y vois des difficultés insurmontables.

1°. J'ai indiqué ci-dessus la latitude, qu'on donne au cap Oskoi. Je n'en suis pas bien convaincu: cependant, comme je ne puis prouver le contraire, & que je n'ose taxer de mauvaise foi les navigateurs, qui ont ainsi déterminé cette latitude, malgré ce que j'ai dit du sentiment de l'Illustre Sénat de Pétersbourg, qui paroissoit la rejetter, je me vois obligé d'y souscrire. Si avec le tems mes doutes se trouvoient fondés, on pourroit bien découvrir ces isles des Etats & de la Compagnie, parmi le nombre de celles, qui sont entre le Kamtschatka & le Japon, ou d'autres plus à l'Est.

2°. Ces deux isles ont disparu sur les Cartes des lieux, où Strahlenberg & les autres les avoient placées. Puis donc, que le voyage depuis Bolscherez-koi à Avatcha, en doublant le cap Oskoi, s'est fait souvent, sans avoir apperçu d'isles situées, comme le sont représentées ces deux, on ne peut plus supposer, qu'elles s'y trouvent.

Quel parti prendrai-je ici? Mes Axiomes ne peuvent plus me

ſervir de guide. Pluſieurs relations à peu près également authentiques, ſe contrediſent, ou du moins varient : ce qui m'empêche de me déterminer ſur la véritable poſition du Jeſſo. Je ſuis accoutumé à ne donner pour certain, que ce que je trouve tel, ſur de bonnes raiſons.

Mais avant que d'examiner ces relations, je dois indiquer une ſource de l'erreur, où l'on eſt tombé, tant par rapport à la latitude, qu'on donne à l'embouchure du fleuve Amur, ou Saghalien-Oula-hata chez les Manſoures, Helong Kiang chez les Chinois, & Schilkar par les Tunguſes, & de ſon cours, qui dans les nouvelles cartes eſt preſque en demi cercle ; qu'à l'égard de l'éloignement du Kamtſchatka, des côtes de la Tartarie, que baigne la mer d'Amur.

A mon avis, on ne doit attribuer cette double erreur, qu'à l'embarras, dans lequel les Géographes ſe ſont trouvés, pour l'emplacement de la terre de Jeſſo. Dans les anciennes cartes, l'embouchure du fleuve d'Amur étoit entre le 40. & 45°. Auſſi les trois Auteurs ci-deſſus citez, qui ne ſe trouvoient pas dans le même embarras, ont conſervé l'ancienne latitude. Par contre tous ceux, qui ont joint le Jeſſo, en tout, ou en partie, à la Tartarie ; ceux qui ont fait du Jeſſo une grande isle, ou qui l'ont partagé en deux, & qui l'ont diſtinguée de celle du Saghalien-Oula, ont été obligés de reculer ſon embouchure vers le Nord, & le Kamtſchatka vers l'Eſt ; ſans cela la place leur manquoit. Pour moi je crois, qu'on doit rétablir cette embouchure du fleuve Amur un peu plus vers le Sud, & on en verra bientôt la raiſon. Auſſi M. Danville (*a*) avoue, qu'il a été obligé à pluſieurs changemens, pour placer la terre de Jeſſo.

§ X.

Relations des plus célèbres voyageurs.

Examinons préſentement les diverſes relations des voyageurs & les poſitions des Géographes.

La

(*a*) Lettre au P. Caſtel p. 22. & ailleurs.

La premiere connoiſſance, que les Européens ont eu de la terre du Jeſſo, eſt venue des Japonnois, dans le tems de la découverte de cet Empire par les Portugais en 1542. Leur relation ne ſauroit être ſuſpecte, puiſque leur premier Empereur Kubo-Sama (*a*) Joritimo, qui commença à régner en 1181. ayant fait la conquête du Jeſſo, en avoit donné le gouvernement au Prince de l'isle de Matzumai. Peu après les Jeſſois ſe ſoulevérent, & furent remis ſous le joug. Dès lors, le Prince de Matzumai entretient dans leur isle une forte garniſon, comme l'aſſurent Kaempfer & Charlevoix.

Il y a toute apparence, que ce Prince dans la vuë de contenir ces peuples inquiets & belliqueux dans leur devoir, fit conſtruire & fortifier la ville de Matzumai dans leur isle, & qu'il lui donna le nom de celle, où il réſidoit auparavant, & c'eſt ce qui a cauſé tant de confuſion dans les idées des Géographes, dont les uns ne connoiſſent l'Isle de Jeſſo, que ſous le nom de Matzumai. Les autres aſſurent, que c'eſt une ville dans une Isle du même nom, & on voit par-là, que ces deux opinions peuvent ſubſiſter enſemble.

Les Portugais ne purent jamais obtenir la permiſſion de trafiquer dans ce pays. Le Capitaine Saris, Anglois, l'obtint en 1613. qui même n'en profita pas.

Le Pere de Angelis ayant eu quelque connoiſſance de ce pays environ l'an 1620. eut ordre de s'y tranſporter, & d'en prendre une connoiſſance exacte. Le P. Camille de Coſtanzo y avoit envoyé déja en 1613. un médecin ſur la relation duquel on ſe régla. Le P. de Angelis, qui s'y rendit en 1620. eut beaucoup à ſouffrir, pour ſe rendre depuis le port de Tzuga à la Capitale, les chemins y étant preſque impraticables. Il y trouva le peuple fort humain & laborieux. Le P. Carvailho s'y rendit, après que le Pere de Angelis en fut parti.

Ce pays eſt nommé par les naturels Ainomoxori, & le P. de Angelis

(*a*) On ſait qu'il y a deux Empereurs au Japon †, l'Eccléſiaſtique, à qui on rend de grands honneurs, & le Séculier, qui eſt en poſſeſſion de toute la puiſſance. Le nom du premier eſt Daïri, & celui du ſecond Kubo-Sama.

† Charlevoix, Tome I. p. 8. Edition in-quarto.

gelis assure, sur le rapport des habitans, que pour aller à la mer du côté de l'Est, il falloit nonante jours, & du côté de l'Ouest soixante.

Arrivé au Jesso, il commença à douter, si ce n'étoit pas une isle, ayant trouvé qu'il étoit borné par la mer à l'Orient & au midi (*a*); „ d'un autre côté la terre de Tessoi, qui est à l'extrêmité occiden- „ tale d'Yesso est bornée par une troisieme mer, où les courans sont „ si violens, que des terres qui sont à la vuë, & où l'on distingue „ jusqu'aux chevaux, n'ont jamais pû être abordées par les habitans „ du Yesso, par la raison, qu'ils ont remarqué, que des cannes fort „ grosses, qui sont au milieu de ces courans, se courbent jusques „ sous l'eau, puis se redressent avec une force, qui mettroit leurs „ petites barques en danger de renverser, s'ils se hazardoient de „ faire ce trajet" &c. Il attribue ces courans à une mer, qui court au Nord du Yesso de l'Orient à l'Occident, & de l'Occident à l'Orient. On verra ci-après ce que je pense à ce sujet.

Il confirme (*b*), que ce pays n'est pas dans le continent, parceque les Yessois ne sont soumis à aucun Souverain, qu'ils ne reconnoissent en rien le Cham des Tartares, & qu'ils n'ont pour Chef, ni Roi, ni Empereur; mais chaque famille, tout au plus chaque petit Canton a son Chef particulier & indépendant de tout autre. D'où il conclud, qu'ils sont séparés par la mer de tous les Etats voisins, qui se gouvernent de toute autre maniere. Il ne rejette pourtant pas l'opinion, que ces courans peuvent être produits par l'embouchure de quelque grande riviere, qui se décharge dans cette mer; y en ayant, dont l'entrée est si large & si profonde, qu'on y trouve des baleines. Il ajoute que les habitans sont si ignorans sur ce point de Géographie, qu'ils n'ont pû lui donner aucun éclaircissement. Il place la côte orientale de la Corée & de la Tartarie sous le même méridien. Du moins M. Bellin, qui a tâché de rendre sa carte conforme à la relation, les représente ainsi. Charlevoix trouve, que le Missionnaire n'a point distingué entre l'isle & le Continent de Jesso, quoique selon Kaempfer, les Japonnois marquent dans leur carte une isle, & derriere cette isle un Continent, qu'ils font le double de la Chine, dont ils placent un tiers au-delà du Cercle polaire.

Char-

(*a*) Charlevoix, Tome II. p. 252. (*b*) Idem, Tome II. p. 253.

Charlevoix tâche de débrouiller ces obſcurités; il rapporte, ce qu'en diſent Kaempfer & Scheuchzer. Le premier ſuppoſe deux isles, le ſecond ſeulement une; il ajoute, que le Kamtschatka eſt le Oku-Jeſo; que les Kurilski ſont ſujets de l'Empereur du Japon &c. Il donne enſuite la relation des Hollandois: mais comme elle a déja paru dans pluſieurs ouvrages, qui ſe trouvent entre les mains de tout le monde, je me contenterai d'en extraire ce qui peut ſervir à fixer la ſituation de ce pays.

Le Capitaine le découvrit à quarante deux degrés de latitude, rangea la côte, juſqu'au quarante troiſiéme, où il trouva pluſieurs bourgades. Il aborda à quarante quatre degrés trente minutes; navigea encore environ deux degrés au Nord; il entra dans la baye aux Saumons, ſous quarante huit degrés cinquante minutes, où il vit de petites collines. De Uries fit une autre découverte; à quarante cinq degrés cinquante minutes, il ſe trouva entre deux terres ſéparées par un détroit de treize à quatorze lieuës. Il nomma la terre à ſa gauche, *isles des Etats*, & l'autre, *terre de la Compagnie*. Ces découvertes furent faites avant celles du Capitaine, & ces terres ſont fort éloignées de Matzumai.

Les particularités de l'intérieur du Yeſſo & de ſes habitans, ont été données ſur la relation d'un Japonnois, nommé Oeri, qui trafiquoit à Matzmai, & qui aſſuroit, que Yeſſo eſt une isle.

Charlevoix rapporte auſſi l'hiſtoire du vaiſſeau Japonnois, qui fut jetté ſur le continent du Jeſſo, dont les habitans portoient des étoffes de ſoye &c. En 1684. un autre bâtiment Japonnois envoyé à la découverte, rapporta la même choſe. Depuis ce tems, on en avoit envoyé un autre, qui eſſuya un violent orage vers le cinquantieme degré; & qui y apperçut un grand Continent, où il hyverna; le Capitaine diſant, que ce pays s'étendoit fort loin vers le Nord-Oueſt. Charlevoix juge avec raiſon, qu'il devoit dire Nord-Eſt; & il ajoute un fait inconteſtable, que j'ai déja rapporté quelquefois, ſavoir, que les Japonnois ont peu de goût pour les voyages de long cours, & pour les découvertes.

Charlevoix parle encore de la relation des Chinois, qui diſent, que dans le voiſinage du Niulhan, dans la Tartarie, il y a une terre ferme

de grande étendue, qu'ils nommoient Yeço, dans laquelle il y a un grand lac, apellé Pé; il cite auſſi Maffée, qui parle d'un pays d'une fort grande étendue, peuplé de Sauvages, & qui touche au Japon par le Nord, éloigné de Meaco, de trois cent, ſelon d'autres de deux cent cinquante quatre lieuës; qu'ils ont la barbe & les mouſtaches fort grandes &c. que par de-là le Léaotung, il y a des terres au Nord-Eſt, qui ont ſix cent ſtades, c'eſt-à-dire vingt-quatre degrés (*a*). Nous n'avons aucunes relations qui ſoient poſtérieures à celles-là: enſorte que le P. du Halde croit même ce pays de Jeſſo fabuleux, par la raiſon, comme M. Danville le dit auſſi dans ſa lettre, que dans un tel voiſinage des terres, le Jeſſo devroit être connu aux Chinois, & aux Tartares, qui cependant n'en connoiſſent pas même le nom.

Arrêtons-nous un peu ici. Cette raiſon me paroit très foible. Les Chinois ne connoiſſent point le nom d'Amur; ils lui donnent celui de Saghalien-Oula, ou plûtôt de Helong Kiang; le nom d'Amur eſt inconnu chez eux, & chez toutes les nations Tartares des environs. Par conſéquent cette riviere n'exiſte pas. Nous avons vû ci-deſſus, que le pays eſt nommé par les naturels *Ainomoxori*; comment les voiſins pourroient-ils y trouver le nom de *Jeſſo*, qui ne lui eſt donné que par les Japonnois? Ajoutons, que ni les Tartares Mantcheoux, ni l'Empereur Chinois de cette race, n'avoient aucune connoiſſance de l'isle à l'embouchure de l'Amur, leur patrie primitive, avant la conquête de la Chine, ſe trouvoit pourtant tout près, dans les côtes & pays placés à l'oppoſite, puiſque l'Empereur fut obligé d'y envoyer des Mantcheoux, pour en prendre connoiſſance; comment veut-on donc, que les Chinois connoiſſent les pays ſitués plus au Sud, eux qui n'ont, qu'une connoiſſance très imparfaite de la Corée leur tributaire?

Enfin, les côtes vers le Teſſoi ſont mal peuplées, très peu connues, avant que Canghi y eut envoyé des Tartares, pour les reconnoitre;

(*a*) Le Leaotung finit au cent quarante-deuxieme degré. En y ajoutant vingt-quatre degrés, le tout feroit cent ſoixante-ſix degrés, ce qui approcheroit infiniment plus de ma longitude, que de celles des nouvelles cartes.

tre ; on ne peut d'ailleurs paſſer ce détroit. Il ſeroit donc très ſurprenant, que les Chinois connuſſent ce pays.

Les recherches du ſavant M. de Guignes, ayant en partie pour objet le même pays, d'après ce qu'il croit avoir découvert dans les Auteurs Chinois, examinons ce qu'il en dit, quand même tout ne ſe rapporte pas à la terre de Jeſſo.

Ces recherches ſont intéreſſantes, & font beaucoup d'honneur à M. De Guignes. Cependant ce qu'il en dit n'étant fondé en partie, que ſur des conjectures, je crois, qu'il eſt permis de propoſer des doutes, ſans aller auſſi loin, que le P. Gaubil, qui écrivit, comme l'aſſure M. Muller, au Préſident de l'Académie de Pétersbourg en date du 23. Novembre 1755.

„ Nous avons vû ici les cartes de Meſſieurs Délisle & Buache „ ſur les découvertes des Ruſſiens en Amérique. Un François, nommé „ M. De Guignes, qui a étudié la langue Chinoiſe à Paris, croit, qu'il „ a découvert dans les Livres Chinois un voyage des Chinois de la „ Chine juſqu'à la Californie en Amérique, l'an de Chriſt 458. Il a „ fait graver une carte de ce voyage, & a lû là deſſus divers mé- „ moires à l'Académie des Inſcriptions & des Belles-lettres. Je crois, „ que ce voyage eſt une fable, & j'ai écrit à M. de Guignes mes „ raiſons, en répondant à une de ſes lettres, où il me détailloit ſa „ découverte ".

Il s'en faut bien, que je croye toutes les parties de cette relation fabuleuſe : mais je penſe, que la vérité y eſt envelopée de fables & d'erreurs, comme la mythologie des Grecs. Examinons ceci de plus près.

Il s'agit d'un voyage de la Chine au pays, nommé Fou-ſang, & de la ſituation, ſoit de ce pays, ſoit des autres nommés dans cette relation, comme des entrepôts. Il dit que Fou-ſang eſt éloigné de la Chine de quarante mille lis (*a*) vers l'Orient, ou quatre mille lieuës.

Il

(*a*) La meſure du lis n'eſt pas bien déterminée ; les uns en comptent huit, les autres dix pour la lieuë commune. Adoptons ce dernier ſentiment, comme le plus favorable au calcul de M. De Guignes. Car ſi on ne comptoit que huit lis pour la lieuë, les 44000. feroient 5000. lieuës. Mr. Danville trouve, qu'en divers tems, 193. 272. 338. 405. lis ont fait le degré.

Il faut avouer que les Chinois étoient de chetifs mariniers, pour employer à ce trajet à peu près autant de tems, qu'il en faudroit depuis l'Europe, lorſque la différence en longitude, ſelon les cartes, n'eſt que de cent à cent & cinq degrés de la Chine au Fouſang, celui-ci ſeulement de moins de ſeize lieuës : c'eſt ainſi environ ſeize cent lieuës, & on verra par le détail du calcul, qu'il y met quatre mille quatre cent lieuës.

Il ſeroit fort néceſſaire, de ſavoir quel emplacement les Auteurs Chinois, que M. de Guignes a ſuivis, donnent à tous ces pays. On voit par d'autres ouvrages, qu'ils les placent tous à l'Eſt; cependant ils ſe trouveront en partie au Nord-Eſt. Voici ſon calcul.

	lis	lieuës
Du golfe de Leaotung au Japon,	12000.	1200.
De-là au Venchin - - - - - - -	7000.	- - 700.
Du Venchin au Tahan - - - - - -	5000.	- - 500.
Enfin de celui-ci au Fouſang - - -	20000.	- - 2000.
	44000.	- - 4400.

Si nous examinons la ſituation de ces pays d'après la carte même de M. Buache, nous trouverons, que la diſtance, entre le Leaotung & le Japon, n'eſt en ligne directe, que de dix degrés. Il eſt vrai, que depuis le fond du golfe, il faut faire route au Sud, juſques vers la côte la plus occidentale & méridionale de la Corée; on ne ſuppoſera pas, que ces négocians ſoient ſortis de la province de Léaotung, qui eſt hors de la muraille, & qui ne fait pas partie de la Chine, mais des Provinces conquiſes. Il ſeroit beaucoup plus naturel de ſuppoſer, que les Chinois ſont partis de Nanking, qui fut fort long-tems la Capitale de la Chine, & qui ſe trouve plus au Sud, que les côtes méridionales de la Corée. Dans ce cas, on pourroit inſiſter ſur cent ſoixante lieuës. Donnons-en deux cent; mais qu'eſt-ce en comparaiſon de douze cent ?

M. de Guignes ſuppoſe, que le Venchin eſt le Jeſſo. Voyons, ſi la diſtance s'accorde mieux. Nous trouverons encore dix degrés en longitude, ou cent ſoixante lieuës. Mais puiſqu'il faut aller vers le Nord-Eſt, & qu'on doit ranger la côte méridionale de Niphon, on peut compter deux cent lieuës. Donnons-en deux cent & vingt :

ce

ce qui n'approche pas des ſept cent lieuës dont on parle. D'où vient au contraire, que cet eſpace étant plus grand que celui qu'il y a entre la Chine & le Japon, lui donne-t-on cinq cent lieuës de moins ? Si l'on diſoit, que la premiere diſtance doit ſe prendre depuis la Chine à la pointe ſeptentrionale du Japon, on tomberoit de fievre en chaud mal, puiſque ce paſſage du Japon au Venchin ſe réduiroit à une douzaine de lieuës, au lieu de ſept cent.

La diſtance entre le Venchin eſt le Tahan, ou ſelon M. de Guignes, la pointe méridionale du Kamtſchatka doit être de cinq cent lieuës. J'avoue, que d'après le calcul fait ci-devant, de l'éloignement exceſſif où l'on met le Kamtſchatka du Japon, & que j'ai compté de quatre cent lieuës, cette diſtance de cinq cent ſeroit encore la plus approchante. Je ne dirai pas, que j'ai fait voir par des raiſons fort probables que cette diſtance eſt pour le moins la moitié trop grande. Je la ſuppoſe telle : mais alors on tombera dans le même inconvénient que ſur l'article précedent. Cette diſtance dans les cartes eſt d'environ quinze degrés en longitude, & de près de dix en latitude ; par conſéquent infiniment plus conſiderable que celle depuis la Chine au Japon, qu'on donne pourtant de douze cent lieuës : comment concilier cela ?

Je ſerois plûtôt tenté de croire que les Chinois, mariniers ignorans, agiſſoient comme ceux des anciens peuples ; les Phéniciens même, qui dans les commencemens n'alloient que terre à terre, ou d'une iſle à l'autre, en ſe rendant depuis le Japon au Kia-y-tao, qui peut-être étoit le même que le Venchin.

M. Buache place Kia-y-tao lui-même dans la carte Japonnoiſe au quarante-deux, ou quarante-troiſieme degré, deux ou trois degrés de plus de latitude que la pointe ſeptentrionale du Japon. Ainſi, qu'après avoir côtoyé celui-ci, en navigeant à l'Eſt, c'étoit la terre la plus voiſine. C'étoit donc naturellement la route qu'ils devoient prendre, & de Kia-y-tao à une côte au continent de l'Amérique, à nous inconnue, ou qui même a diſparu, & enfin de peu à peu au Fouſang, qui ne ſauroit être ſi éloigné, ſi nous réduiſons les deux mille lieuës à la proportion des autres diſtances de beaucoup trop grandes. Il n'eſt point croyable qu'ils ayent cherché

une terre inconnue ſi loin au Nord-Eſt, telle que le Kamtſchatka ſelon les nouvelles cartes, pour reprendre au Sud-Eſt, le tout par des mers les plus orageuſes ; au lieu de faire leur poſſible pour atteindre l'isle, ou la terre la plus voiſine, & ainſi ils auront navigé droit à l'Eſt, ſans ſe porter dix degrés plus au Nord, pour avoir le plaiſir de s'embarraſſer, pendant plus de deux cent lieuës en latitude, dans la quantité d'isles qui s'y trouvent, & riſquer plus que dans tout le reſte de leur route.

Peut-être qu'on y trouvera une objection que voici. Les Auteurs nomment Tahan, & il eſt inconteſtable que le Tahan eſt la partie la plus orientale de l'Aſie & de la Tartarie. Si donc les Chinois ſe ſont rendus, depuis le Venchin au Tahan, on ne peut s'y méprendre, ils auront été à la côte de Kamtſchatka.

On voit bien que je n'ai pas taché d'affoiblir cette objection, qui pourroit pourtant être levée, ſi on conſidère que tous les peuples, lorſqu'ils ont ignoré la ſituation & les noms des pays un peu éloignés, les ont nommés des noms de ceux qui étoient ſitués vers la même plage. Aux Juifs, tous les pays Occidentaux étoient Kittim, les Orientaux, Madaï & Elam &c. Les Grecs même nommoient Celtes, tous les autres peuples ſeptentrionaux de l'Europe ; Scytes ceux du Nord de l'Aſie ; Indiens ceux du Sud ; Ethiopiens ceux de l'Afrique &c. On peut donc ſuppoſer avec beaucoup de probabilité, que les Chinois ont nommé Tahan, cette partie Septentrionale & Orientale de l'Aſie, & la partie de l'Amérique qui en eſt peu éloignée. On peut même douter, ſi alors, il y a treize cens ans, ces deux continens n'étoient pas joints. Bien des veſtiges pourroient nous le faire croire. Il y a des Auteurs qui aſſurent que Tahan, ou Than eſt le plus ancien nom de la Chine, qui ne déſigne autre choſe qu'un grand pays. C'eſt donc dans ce ſens qu'il faut le prendre ici, & non dans celui d'un nom propre.

M. de Guignes parle encore du voyage des Chinois au Tahan par terre. J'avoue que j'y vois encore moins d'apparence, qu'à celui par mer, au moins de la maniere dont il en fait la deſcription.

Ils doivent avoir traverſé le déſert de Xama ou de Kobi, pour aller

aller au lac Baikal, quelquefois le traverſer, & enſuite tourner à l'Eſt pour ſe rendre au Tahan.

Isbrand Ides, qui a traverſé ce déſert en qualité d'Ambaſſadeur, faiſant ſon poſſible pour ne manquer de rien, y a employé deux mois, & ne peut aſſez exprimer combien lui & ſes gens ont ſouffert dans cette route. Qu'arrivera-t-il à de pauvres gens qui ne peuvent trainer après eux toutes les proviſions néceſſaires? Mais qu'alloient-ils faire dans les pays au-delà du déſert? Etoit-ce pour trafiquer, qu'ils s'expoſoient à des fatigues & à des incommodités infinies? Non, c'eſt pour de-là faire un voyage de huit cent ou milles lieuës, pour aller chez les Tzchutzki, les Tzchalatzki, les Koreiki, les Olutorski, qui ſont les nations les plus féroces, les plus pauvres, les plus miſérables qui ſe trouvent dans tout ce continent. Ceci a-t-il la moindre vraiſemblance? Si les Chinois cherchoient des fourrures, pourquoi n'ont-ils pas d'abord paſſé depuis la Province de Petcheli dans la Tartarie, puiſque c'eſt vers l'Amur, & à ſon Nord qu'on trouve les plus précieuſes en très grande abondance? Toutes ces réflexions me rendent un peu incrédule.

§. XI.

Relation de M. de Guignes *ſur le Jeſſo examinée.*

Venons à ce que M. de Guignes dit du Jeſſo. Il croit que c'eſt le même pays, quant à l'Oku-Jeſo, que les Chinois nommoient Tahan. Je le crois comme lui par les raiſons que j'ai alléguées; & nous voyons dans les cartes publiées dans le ſiécle dernier, qu'on a nommé *Terra Eſonis incognita*, tout ce qui rempliſſoit le vuide entre l'Aſie & la Californie? Je ſuppoſe bien plus. Je crois que les Japonnois ont nommé Jeſſo, tout ce qui ſe trouvoit au Nord & au Nord-Eſt de leur Empire, avec cette difference, que toutes ces isles furent compriſes ſous le nom général de Jeſogaſima, *isles*, & non *isle* de Jeſſo; & tout ce qui étoit dans le continent, Oku-Jeſo. Je vais rendre raiſon de cette aſſertion.

1°. Il n'eſt pas douteux que les Japonnois, qui ont conquis le

Jeſſo, en tout ou en partie, qui y ont un Gouverneur, doivent mieux ſavoir que tous les Européens, la ſituation de ce pays.

2°. Les Japonnois ont conſtamment dit, que l'isle de Jeſſo étoit au Nord du Japon, & l'Oku-Jeſſo au Nord de cette isle.

3°. Il eſt inconteſtable que l'isle de Matſumai, ou la ville de ce nom, qui ſe trouve dans cette même isle, ou dans une autre plus au Nord, doit porter le nom de Jeſſo, puiſque cette ville eſt la Capitale de la partie du Jeſſo, que les Japonnois poſſèdent; qu'ils y tiennent une garniſon; que le Prince de Matſumai, tributaire du Japon, déja avant cette conquête, en eſt le Gouverneur, & qu'il eſt nommé Matzumai-Sinnadone (*a*).

4°. Si la petite isle de Matſumai exiſte, ſelon les cartes anciennes, & même ſelon les plus nouvelles, il eſt indubitable, que, comme portent les relations des PP. de Angelis, Coſtanzo, de Carvailho, des Hollandois &c. il y a au-delà un pays plus étendu, nommé Jeſſo par les Japonnois, qui, s'il eſt à ſon Nord, ne ſauroit être un continent; vû qu'il ne tient à la Tartarie, ni au couchant, en étant ſéparé par le détroit du Teſſoi; ni au levant, y ayant un eſpace conſidérable entre cette isle & le Kamtschatka; ni au Nord, puiſque l'isle, qu'on nomme Saghalien-Oula, quand même elle ſeroit jointe au Jeſſo, eſt bornée par la mer à ſon Nord; ni au Sud, parce qu'il y a le détroit de Zungaar: & ſi Matſumai eſt une isle particuliere, il y aura un autre détroit entre cette Isle & celle dont nous parlons.

5°. La relation exacte de la découverte des isles Kurilis, qui s'étendent depuis le Japon au Kamtschatka, nous aſſure poſitivement, que ces isles & les peuples qui les habitent (*b*), ſont nommés Jeſo par les Japonnois.

6° Le Japonnois priſonnier diſoit poſitivement, ſelon Strahlenberg, que le Kamtſchatka étoit nommé Jeſſo par ſes compatriotes.

Pour

(*a*) M. Bellin dit dans l'Hiſtoire du Japon de Charlevoix, Tom. II p. 493. que la ville de Matſumai eſt auſſi nommée Sinnadone: mais il n'a ſans doute pas pris garde, que ce nom eſt celui d'une dignité, & non d'une ville.

(*b*) Les Japonnois ont coutume de donner le même nom à un pays, à ſon peuple, & aux Princes qui le gouvernent.

Pour ce qui concerne l'Oku-Jeſo, ou Jeſſo continent, nous avons dit que nous ſuppoſions, que les Japonnois avoient déſigné par ce nom général tout le continent vers le Nord & le Nord-Eſt indiſtinctement. Le Traducteur de Kaempfer dit dans ſon diſcours préliminaire, qu'ils n'en connoiſſent preſque rien ; tout ce qu'ils ſavent, c'eſt que ce pays exiſte. Il eſt très poſſible qu'ils ayent confondu le continent avec la partie ſeptentrionale de la grande isle de Jeſo, & j'ai de grandes raiſons pour le ſoupçonner.

1°. Le nom d'Oku-Jeſo, ne veut pas dire préciſément continent de Jeſſo, mais *haut Jeſo*, *Jeſo ſupérieur*. Si cette isle étoit grande, & qu'elle contint près de trois cent lieuës en longueur, on pourroit bien le diviſer en haut & bas Jeſo, comme bien d'autres pays en Europe, haute & baſſe Hongrie, Autriche, Saxe &c.

2°. Les Japonnois auront pû croire, que la partie ſeptentrionale eſt contigue au vrai Oku-Jeſo, ou Kamtſchatka, puiſque tout prouve qu'il n'en eſt pas auſſi éloigné, que les cartes le marquent.

3°. Ils ont diviſé le Oku-Jeſo en cinq Provinces, dont Kaempfer donne les noms. Or il paroit ſûr que les Japonnois n'y ont pû poſſeder que le pays des Kurilis, dans le Sud du Kamtſchatka, qui ſont décrit de même figure & maniere de vivre, barbus &c. comme ceux des isles, ſans aucune reſſemblance avec les Kamtschadales, les Tartares, & les autres nations voiſines. Il y a donc apparence, que les Kurilis faiſoient une des cinq Provinces, & que les autres quatre étoient ſituées dans le Nord de la grande isle, ou comprenoient les isles des Kurilis.

4°. On ne ſauroit douter que d'abord après la conquête de ce pays, les Japonnois n'en ayent acquis une connoiſſance aſſez exacte: mais que depuis ſix cent ans que cette conquête s'eſt faite, n'ayant pas voulu ſe donner la peine de conſerver ces Provinces, ils ont peu à peu négligé ce pays & ſes habitans ; qu'ils ne conſervent Matſumai qu'à cauſe des mines d'argent, qui ſont dans ſon voiſinage, & comme une clef du Japon, pour fermer le paſſage aux Japonnois, qui voudroient ſortir, & aux étrangers qui voudroient entrer dans cet Empire. Cet abandon donne une raiſon fort naturelle de leur

ignorance actuelle, & de la confuſion qui ſe trouve dans leurs relations.

Toutes ces réflexions pourroient nous guider ſur la poſition du Jeſſo, ſi la relation des Hollandois ne nous rejettoit entierement dans une incertitude & une obſcurité impoſſible à éclaircir & à débrouiller.

On ſait qu'ils n'entreprirent cette navigation que pour donner le change à leurs compatriotes en Hollande. Ils prétendoient, qu'il ne falloit pas eſperer de trouver la route par le Nord-Eſt, ſi on n'entreprenoit de découvrir les côtes ſeptentrionales de l'Aſie depuis les Indes. Ils y envoyérent donc le Caſtricom & le Breskens: mais ce zèle pour la découverte de ces plages s'étant ralenti en Europe, ils ceſſérent leurs recherches, qu'ils n'avoient entrepris que dans cette vuë. Ils firent plus, ils défendirent ſous peine de mort, qu'aucun vaiſſeau Hollandois ne fit route vers cette terre de Jeſſo, moins encore plus au Nord.

Tout cela doit rendre très ſuſpecte leur relation. Si d'un côté on ne peut la ſuppoſer entierement controuvée, puiſqu'elle donne les ſituations, les vuës, les bayes, les montagnes &c. D'un autre côté, ne pourroit-on pas, ſans tomber dans le pyrrhoniſme, ne pas la regarder entierement comme authentique dans tous ſes points, & qu'il eſt permis de douter d'une partie des circonſtances & des poſitions, d'autant plus qu'ils n'ont trouvé à propos nulle part de déclarer, comme cela ſe fait dans tous les Journaux, de quel côté ils ont fait route.

Ces relations étant regardées comme authentiques, il faut les adopter comme telles; ce qui eſt cauſe que je ſuis obligé de produire un double ſyſtême, n'oſant me déterminer abſolument. Des Géographes plus ſavans & plus ingénieux que moi, ou qui peuvent avoir des relations que j'ignore, pourront examiner lequel des deux eſt préferable, ou ſi l'on peut en établir un troiſieme ſur des relations plus authentiques, & ſur des raiſons plus ſolides.

1°. Je crois par les raiſons que j'ai alléguées, qu'il faut laiſſer ſubſiſter la petite iſle de Matſumai au Nord du Japon, vis-à-vis du golfe, entre les caps Sugaar ou Tzungar, & Taajaſaki, un petit détroit entre deux.

Au

Au Nord de Matſumai, on peut placer une grande isle, le véritable Jeſſo, conquis en partie autrefois par le premier Kuboſama; & que cette isle eſt jointe à celle du Saghalien-Oula.

Voilà un grand paradoxe Géographique. Je crois pourtant qu'on peut le ſoutenir, juſqu'à ce qu'on ait une relation tant ſoit peu authentique, qui le contrediſe.

Tout ce que nous ſavons de cette terre de Jeſſo, ne nous apprend point juſqu'où elle s'étend vers le Nord. On nous dit qu'elle a trois cent milles de long; & un Prêtre Japonnois, dont parle Valentyn, avoit aſſuré de s'y être avancé à cette diſtance, & avoit enfin trouvé des étoffes de ſoye & autres meubles, qui ne pouvoient venir du Japon. Quel fond peut-on faire ſur les diſtances itinéraires des Japonnois, lorſqu'ils parlent d'une largeur du Jeſſo, qui exige cent cinquante jours de marche? Ainſi on peut ſans ſcrupule déduire quelque choſe de cette étendue de trois cent lieuës. On place dans les nouvelles cartes l'embouchure du Saghalien-Oula communément à 53°. latitude. Quand même on le reculeroit au 50. & plus, on auroit toujours environ deux cent lieuës juſqu'à la pointe ſeptentrionale de cette isle, qu'on place à 54°. & au-delà. On voit que j'ai placé l'embouchure à environ 49°. & la pointe ſeptentrionale de l'isle à peu près à cinquante un & demi.

En réduiſant donc les trois cent lieuës à deux cent, on n'en rabattroit pas à beaucoup près autant qu'il le faut faire aux cent cinquante journées, dont nous venons de parler, & aux diſtances données par M. de Guignes, de la Chine au Japon, au Venchin, au Tahan & au Fou-ſang.

Les Hollandois, ſelon la relation, ont vû à quarante-huit degrés cinquante minutes, la mer s'élargir, & ils ont conclu, que c'étoit là le détroit d'Anian. Si donc nous reculons l'Amur plus au Sud, & que nous placions la pointe ſeptentrionale de l'isle, depuis le cinquante au cinquante-uniéme degré & demi, cela s'accordera parfaitement avec cette relation. Ce grand golfe ou mer d'Amur s'élargira alors à l'endroit où l'isle commence à ſe retrécir.

En reculant la côte Orientale, la plus au Sud de la Tartarie, à cent cinquante trois degrés & demi, & le Kamtſchatka au cent foi-

ſoixante-cinq pour le cap Oskoi, il y aura encore onze degrés de largeur, qui ſuffiſent, & au-delà, pour placer ſans empêchement cette grande isle, & lui donner les caps, les bayes & les vuës que les Hollandois ont indiqués, quoique je trouve ſingulier qu'ils marquent des bayes de un, deux, trois degrés de profondeur, & des caps à proportion, tandis que les relations n'annoncent rien de pareil, & parlent à peine d'autant de lieuës.

On ne peut objecter, que les Ruſſiens n'ont pas apperçu cette isle d'Amur dans leurs voyages, ſoit d'Ochotskoi, à Bolſcheretskoi, ſoit du cap Oskoi au Japon.

Ces premiers font route au Sud-Eſt, & s'éloignent de nôtre poſition du Jeſſo; ils arrivent même à Bolſchereskoi, à une latitude de cinquante-deux degrés & demi à cinquante-trois, & nôtre isle ne commence qu'à environ cinquante-un degrés & demi. Les ſeconds, comme toutes les relations en font foi, ont ſuivi cette file continue d'isles placées ſans interruption du cap Oskoi au Japon, depuis le cent ſoixante-cinquiéme au cent ſoixantiéme degré de longitude. Qu'on liſe la deſcription très circonſtanciée de Koſirewskoi, on verra qu'il n'a pas pouſſé juſqu'à l'Isle de Matſumai, & quoique Spangberg diſe y avoir touché, il n'en rapporte pas la moindre circonſtance; c'eſt pourquoi on a conſtamment ſoutenu à Pétersbourg, qu'il n'y a pas été. L'Officier Ruſſien le dit auſſi, quand même la relation qu'il leur a faite, dut contenir mille particularités que nous ignorons.

Il faut bien que l'isle de Jeſſo ſoit grande, longue & vis-à-vis de la côte de la Tartarie, puiſqu'on nous dit qu'il s'y trouve de ſi grandes rivieres, où les baleines entrent, & que ces riviéres ſe jettent dans le détroit du Teſſoi. Charlevoix a déja ſoupçonné que ces riviéres pouvoient très bien cauſer ces courans d'une violence ſans exemple. Pour moi je n'en doute pas, & j'y joins les eaux du grand fleuve d'Amur, ou Saghalien-Oula. J'en ſuis d'autant plus perſuadé, qu'on trouve ces mêmes grands roſeaux dans le détroit du Teſſoi, qui ſont en ſi grande abondance vers le bas de ce fleuve (*a*), & qui empêchent, à ce qu'aſſurent les habitans, qu'il ne ſoit navigable vers ſon

(*a*) Ces roſeaux ſont ſi gros, qu'on aſſure qu'un homme peut à peine en embraſſer un,

ſon embouchure. Il faut donc que ce ſoit la proprieté de ſes eaux, qui produiſe ces roſeaux à l'un & à l'autre endroit, & que par conſéquent, les eaux de ce fleuve ſe vuident par le détroit de Teſſoi.

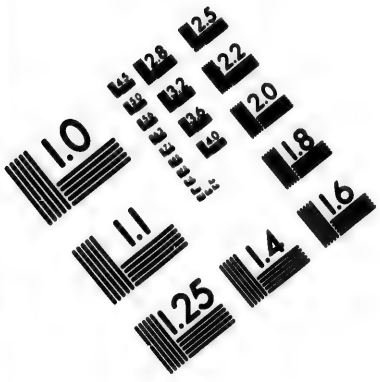
C'eſt l'unique moyen d'expliquer la force prodigieuſe de ce courant, & ſa perpétuïté, vû qu'il n'y a pas de moment où ce détroit ſoit navigable: ce qui n'arrive nulle part ailleurs, autant que je puis m'en ſouvenir. Dans un détroit ouvert des deux côtés, ordinairement ces courans changent, & coulent alternativement d'un côté à l'autre, ſelon les marées: mais ici où tant de riviéres ſe jettent, & que l'Amur ſeul, bien loin de ſon embouchure, proche celle de l'Urka, ait par les eaux hautes, 500. toiſes de large, ſelon Muller, il faut quelles cauſent en tout tems un courant extraordinaire vers le détroit de Teſſoi.

§. XII.

Examen de la relation du Pere du Halde.

Aucune relation ne contredit l'hypothèſe que l'isle de Saghalien-Oula fait partie de celle du Jeſſo. Que dis-je? toutes les circonſtances qu'on en ſait, fortifient plûtôt cette idée. Le Pere du Halde nous dit, à la vérité, que l'Empereur y a envoyé des Mantcheoux; que les habitans de la partie occidentale ſont en commerce avec les Tartares; que les Mantcheoux n'ont pas parcouru ſa partie auſtrale; qu'ils n'ont appris que le nom des villages par où ils ont paſſé; que le défaut de commodité les a obligés de revenir plûtôt qu'ils n'auroient ſouhaité; qu'on n'y voit ni chevaux, ni autres bêtes de charge; en quelques endroits ils ont des cerfs domeſtiques qui tirent leurs traînaux; qu'ils n'ont point entendu parler du Jeſſo; qu'au-delà du cinquante & uniéme degré au Sud on ne voit point de terre ferme étendue le long de la côte, ce qui toutefois devroit être, ſi l'isle étoit plus longue.

Examinons cette relation, en la ſuivant pied à pied. L'Empereur y a envoyé *des Mantcheoux*. Etoient-ce là des gens à faire des obſervations intéreſſantes, telles qu'on puiſſe s'y fonder, excepté pour ce qui tombe ſous les ſens d'un chacun?



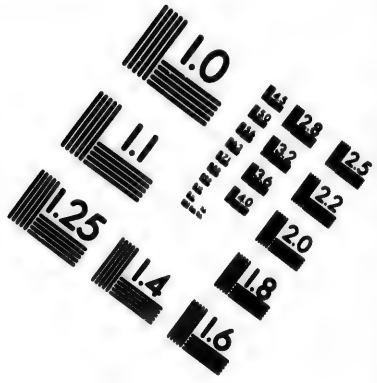
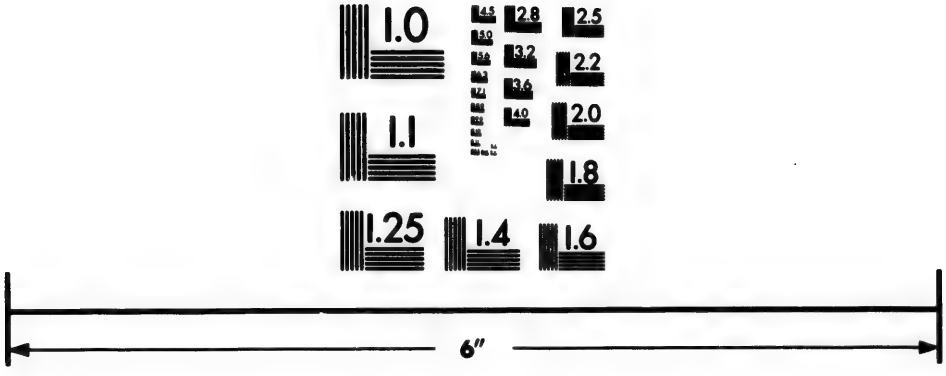
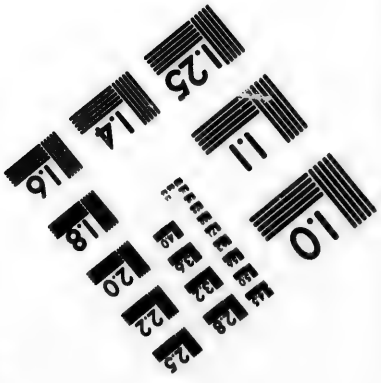


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Les habitans ſont *en commerce avec les Tartares.* Voilà ce qui s'accorde merveilleuſement avec les diverſes relations, qui diſent qu'après avoir marché trois cent lieuës, on trouve que quelques uns parmi les riches, ont des habits de ſoye de la Chine, ce qui a fait croire que le pays étoit contigu à la Tartarie Chinoiſe; ce commerce en rend raiſon. Le grand Oku-Jeſo, je veux dire, le continent oriental, n'eſt pas dans le cas, on n'y voit rien de pareil, & que feroient d'étoffes de ſoye ces miſérables Sauvages qui vivent comme des brutes?

Mr. Muller dit dans ſon recueil, qu'il y a des Tunguſes qui habitent les bords de la riviére Onuſt, leſquels font commerce avec les Natkanj vers le bas de l'Amur, qu'ils en tirent de l'argent, des chaudieres de cuivre, des corails de verre, des étoffes de ſoye & de laine, voilà donc des gens voiſins de cette isle d'Amur, ou de l'Oku-Jeſo, ſelon ce ſyſtême, & alors il eſt clair, d'où ceux de l'Oku-Jeſo, ſuivant la relation du Prêtre Japonnois, qui y a été, & ſuivant celle-ci, tirent ces marchandiſes.

Les Mantcheoux *n'ont pas parcouru la partie auſtrale.* Il n'y a donc point de raiſon de ſuppoſer que l'isle finiſſe à l'endroit où ils ont terminé leur courſe; mais il eſt dit plus bas.

On ne voit point de terre au-delà du cinquante-uniéme; donc l'isle n'eſt pas *plus longue.* La raiſon n'eſt point concluante. Les relations diſent qu'on n'apperçoit pas également en tout tems depuis l'embouchure de l'Ud, les isles de Schantar, qui ſont vis-à-vis. Qu'on examine les cartes, on verra que ces isles ſont le double, ou le triple plus proche des côtes, que la partie la plus méridionale de l'isle d'Amur n'y eſt marquée. Il eſt même probable, que ſi ce fleuve coule plûtôt Eſt-Sud-Eſt que Eſt-Nord-Eſt, comme je le ſuppoſe d'après les anciennes cartes, il aura peu à peu emporté beaucoup du terrein de cette isle, & qu'il y aura formé une baye, qui fait la diſtance entre ſon fond & le continent encore plus grande que les yeux des Mantchéoux n'ont pû atteindre, & qui aura fait croire que l'isle finit à cet endroit. Ajoutons qu'il eſt ſurprenant, qu'on attribue à ces Tartares l'art de déterminer la latitude. Ils ne ſont, ni Aſtronomes, ni mariniers; peut-être même n'ont-ils jamais

mais mis le pied ſur mer, que pour ſe rendre dans cette isle. Je ne fais donc abſolument aucune attention à la latitude qu'ils ont donnée.

Ils n'ont appris que le nom des villages par où ils ont paſſé. C'eſt sans doute peu de choſe : mais du moins on auroit dû nous en faire part, ç'auroit été toujours autant.

Le défaut de commodité les a fait revenir plûtôt &c. Si des gens tels que ces Tartares, accoutumés à une maniere de vivre dure, n'ont pû réſiſter aux incommodités du voyage, on en pourra conclure, que celle de la plûpart de ces Inſulaires eſt bien plus miſérable, & qu'on ne doit pas être ſurpris de n'en avoir aucune connoiſſance.

Ils n'ont point de chevaux, mais des cerfs domeſtiques &c. Leur manque de chevaux prouve qu'ils ont peu de commerce avec les habitans de la terre ferme ; & il faut que l'isle ſoit d'une vaſte étendue, puiſque les cerfs ſe trouvent rarement ailleurs que dans des pays aſſez vaſtes.

Ils n'ont point entendu parler de Jeſſo. La raiſon en eſt claire. Lorſqu'on viendra à découvrir le véritable Jeſſo, les habitans ſeront ſurpris qu'on leur donne ce nom. Le premier Japonnois priſonnier à aſſuré que Kamtſchatka étoit Jeſſo pour les Japonnois ; les habitans ne s'en doutérent point.

On voit dans la relation des Hollandois quelques circonſtances qui méritent attention. Ils diſent que les places les plus remarquables du pays, ſont Matſmai, Sibarca, Tocapſie, Contchoury, Groën, Acqueïs, Oubitz, Porobits, Soboſſary, Croën, Outchoeira, Eſan, & Sirocani. Que les habitans de Contchoury nommoient les mêmes places, Matomey, Compſo, Paſcour, Hape, Tocaptſie, Abney, Sanpet, Oubits, Groën, Sitarca, Saro, Contchouri, & Acqueis. Rien, à mon avis, ne donne une plus grande certitude du fond d'une relation, que lorſque les autres relations s'accordent, quant aux faits principaux, tandis qu'elles varient un peu, quant aux circonſtances. Enſorte qu'on auroit plus de ſujet à douter de l'exiſtence d'un tel pays & de ſes villes, ſi les rapports s'accordoient juſques dans les moindres circonſtances, que s'il y a quelque petite variation. Nous

ne pouvons donc revoquer en doute l'exiſtence de ce pays, & des lieux ou habitations que les Hollandois indiquent dans cette terre: mais où ſont-ils ces lieux? Nous ne connoiſſons que Matſmai. Ni les Japonnois, ni les Ruſſiens ne parlent point de ces autres noms, ni de tout ce que les relations du P. de Angelis & celle des Hollandois nous racontent de la taille, de la figure, des mœurs, des uſages, du gouvernement des habitans &c. Cependant ce pays, dont l'intérieur nous eſt inconnu, eſt au Nord du Japon. Il ne peut donc être ſitué qu'au Nord de l'isle de Matſumai.

Où faut-il chercher les isles des Etats, & celle de la Compagnie? Je l'ignore. Si cependant ce ſyſtême pouvoit ſe vérifier & ſe trouver fondé, ces isles ſe trouveroient à la hauteur indiquée par les Hollandois, entre le 45. & 47°. de latitude, & en même tems, on concevroit aiſément, pourquoi elles ont échappé aux recherches des navigateurs Ruſſiens & Japonnois. Les Ruſſiens, comme nous l'avons dit, ont ſuivi la file des isles, & ne ſe ſont jamais trouvé à la longitude de ces deux isles; & il eſt défendu aux Japonnois ſous peine de mort de naviger dans ces parages. Il eſt donc probable que ces caps, ces bayes, & ces montagnes déſignées par les Hollandois, ſe trouveront lorſqu'on aura cotoyé cette terre, en faiſant voile depuis le cap Oskoi à l'Oueſt, un peu Sud-Oueſt, & alors Sud, juſqu'à l'isle de Matſumai, & juſqu'au Japon; car il faut néceſſairement qu'il y ait encore nombre d'Isles inconnues dans ces parages. Les Jeſſois aſſurérent qu'ils alloient pêcher des Raccons vers trois isles voiſines, dont les habitans n'avoient point de barbe, & un tout autre langage que le leur.

2°. L'autre ſyſtême ſera, que les terres du Jeſſo des Hollandois ne ſont peut-être que ces isles entre le Kamtschatka & le Japon. M. Buache paroit aſſez porté pour cette opinion: mais deux circonſtances l'empêchent de l'adopter. D'un côté, il trouve ces terres trop éloignées, ſoit du Kamſchatka, ſoit de la plus grande partie de ces isles, & il a raiſon auſſi long-tems qu'on ne leur rend pas leur véritable poſition, ſur laquelle je vais rapporter encore deux remarques que j'ai réſervées pour cet article.

Pre-

Premiere remarque. Quelques Auteurs ſe fondent ſur des obſervations Aſtronomiques faites par M. Délisle de la Croiére. Mais, comme nous l'avons vû, l'Officier Ruſſien les rejette par diverſes raiſons, entr'autres, parce qu'elles n'ont été faites que ſur des montres de poche, ce qui eſt autant que rien; & M. Gmelin dit, que les inſtrumens & les pendules de Mr. Délisle furent gâtés à ſon voyage vers le Léna, qu'il avoit demandé un Horloger, ou un Mathématicien pour les reparer, & qu'on lui avoit envoyé un homme qui n'avoit que quelques connoiſſances ſuperficielles dans les méchaniques; que M. Krasbennin-kof, qui avoit tranſporté des inſtrumens d'Ochotskoi à Bolſcherezkoi, avoit à peine ſauvé ſa vie, & que beaucoup de ſes bagages, de ſes proviſions &c. s'étoient perdu. Il ne faut donc faire aucun fond ſur ces obſervations, puiſqu'on ne ſauroit trop recommander l'exactitude des obſervations, la perfection des inſtrumens, & l'expérience des Collègues, un homme ſeul ne pouvant y ſuffire. Enfin ils aſſurent que malgré toutes ces précautions, on ne peut garantir une exactitude parfaite; Que peut-on donc eſpérer de celles-ci où tout manquoit?

Seconde remarque. Tous ceux qui ont été envoyés à la découverte du Japon depuis le Kamtſchatka, aſſurent unanimément, qu'il y a entre-deux une file d'isles non interrompue (*a*), & l'on voit en effet par la ſupputation des diſtances données par Koſirew-koi, que rien n'eſt plus véritable. Cependant, M. Muller dans ſa carte ajoute encore d'autres isles, ſans faire aucune mention de leur découverte (*b*), & il donne de grandes diſtances aux dernieres, ſans en alléguer ni preuves, ni raiſons. S'il s'étoit tenu aux diſtances de Koſirewskoi ou Koſoroskj, l'eſpace ſe reſſerreroit de lui-même; ſans parler, que nous avons accordé dans nôtre ſupputation beaucoup plus

(*a*) M. Danville dit l. c. p. 29. qu'il a appris qu'un habitant Ruſſe de Jakutskoi, fort habile dans la connoiſſance des pays du fond de la Tartarie, avoit dreſſé une eſpèce de carte, ſur laquelle on voyoit à la ſuite du continent de Kamtſchatka, juſqu'à la pointe Septentrionale du Japon, vingt-deux isles arrangées, pour ainſi dire, l'une après l'autre, dont la derniere avoit le nom de Matſmai. Ceci donneroit bien moins de diſtance que je n'en ai accordé.

(*b*) Je n'ai jamais pû déterrer la relation de celle de l'isle de Zitronnoj.

de largeur à ces isles, qu'elles n'en ont réellement. Qu'on voye l'isle de Quelpaertz à laquelle les Hollandois donnent quatorze ou quinze lieuës de circuit ; suppoſons-là circulaire, cela fera cinq lieuës de largeur, & en jettant les yeux sur les cartes Ruſſiennes même, ces isles des Kurilis, au moins toutes les ſeptentrionales, ſont à peine repréſentées le quart, ou le ſixieme de celle-là : cependant nous leur avons donné quatre, dix, douze lieuës de largeur. Si on ne leur donnoit de largeur qu'à proportion de Quelpaerts, ou de la grande isle de Schantars, dont nous avons parlé ci-deſſus, on pourroit facilement déduire encore ſoixante lieuës & plus. En un mot, tout concourt à prouver que la diſtance marquée dans les cartes eſt inſoutenable.

L'autre difficulté que trouve M. Buache eſt plus conſiderable ; elle conſiſte en ce que les Hollandois parlent du Jeſſo, comme d'une terre qui continue juſques vers le quarante-neufvieme degré, & qu'ils nomment pluſieurs caps & bayes ; au-lieu que, ſuivant les autres relations, ce ſont des isles. Ce Géographe tâche de réſoudre cette difficulté, en ſuppoſant que les Ruſſiens ſont dans l'erreur, & que n'ayant fait que cotoyer, ils ont pris pour des détroits, ce qui en effet n'étoit que des bayes. Je trouve qu'en ceci, M. Buache n'a pas fait attention à toutes les circonſtances. Ce ſont les Hollandois, qui n'ont fait que cotoyer, & moins que cotoyer. Ecoutons ce que M. Danville, qui aſſure avoir entre ſes mains l'Original de la carte Hollandoiſe, en dit (*a*) : " L'inſpection particuliere de la carte „ originale Hollandoiſe, ſur laquelle il ne paroit dans cet intervalle, „ qu'une trace de côte fort imparfaite, & ſans aucune des circonſ- „ tances qui ſont bien exprimées, & ſe diſtinguent dans les autres „ endroits de la même carte, paroit laiſſer toute liberté à cette con- „ jecture &c. Il eſt viſible que le navigateur Hollandois n'a point „ reconnu cette partie de côte ; qu'il s'en eſt tenu même fort écarté, „ & abſolument hors de vuë, ayant fait canal en droiture de la „ côte du Pic Antoine vers le cap Aniwa & Portland. Ainſi on ne „ peut pas dire, qu'il y ait une continuité de côte ſans interruption „ entre ces lieux, qui ſoit donnée par cette navigation ; & rien ne „ gêne

(*a*) Lettre au P. Caſtel, p. 27.

„ gêne nôtre déference pour des circonſtances qui demandent le „ contraire. Dans une des cartes de Texeira &c. j'ai toujours fait „ attention à la maniere dont la terre de Jeço y eſt fonciérement „ repréſentée par une trace ponctuée ".

La relation y eſt toute conforme. Voici comme ils parlent. Sous la hauteur de quarante-trois degrés, ils virent les villes de Tocaptie &c. Nos gens mirent pié à terre ſous la hauteur de quarante-quatre degrés trente minutes &c. A la hauteur de quarante-ſix degrés trente minutes, il y a un grand golfe. Sous le quarante-huitieme degrés cinquante minutes, il y a de petites collines couvertes d'une herbe courte. Sous la hauteur de quarante-cinq degrés cinquante minutes, eſt une isle, isle des Etats, & plus avant, ſans dire combien, une autre, terre de la Compagnie. Lorſqu'ils furent arrivés à la hauteur de quarante-cinq degrés dix minutes &c.

Il eſt manifeſte que les Hollandois n'ont pas cotoyé cette terre, & qu'ils ne ſont même deſcendus qu'aux endroits qu'ils indiquent. On ne peut, par conſéquent ſe fonder ſur cette relation, pour aſſurer que ce pays des Hollandois ſoit une ſeule isle, depuis environ le quarante-uniéme dégré juſqu'au quarante-neuf.

Il eſt encore très remarquable, que dans la carte, que M. Buache nous donne, on devroit trouver la côte occidentale du Jeſſo marquée conformément à la relation des Hollandois: mais je n'y trouve pas la moindre reſſemblance avec leur relation remplie de confuſion. D'ailleurs, il ne paroit point qu'ils ayent examiné en même tems la côte occidentale & l'orientale, & juſqu'à préſent, l'on n'a marqué leurs prétendues découvertes que ſur la côte orientale. Je préfére donc ici les anciennes découvertes à celles qu'on prête gratuïtement aux Hollandois, la maniere dont on les repréſente dans les cartes me les rend de plus en plus ſuſpectes. Remarquons entr'autres l'étendue qu'on donne à ces pays, isles, bayes, caps &c.

Dans la relation, il eſt dit ſelon M. Buache (*a*), qu'ils trouvérent une large baye, qu'ils nommérent *de bonne eſpérance*. Sur ſa carte elle eſt marquée d'un degré & demi de profondeur, ſoit trente lieuës,

(*a*) Conſid. p. 91.

lieuës ; & dans ſa plus grande largeur d'environ treize lieuës. C'eſt ſans doute bien aſſez.

Ils ſuivirent la côte avec beaucoup de brouillards, qui, probablement ne leur auront pas permis de la reconnoitre pendant ſoixante milles. Sur la carte, il y a cinq degrés juſqu'à l'iſle des Etats, qui doit avoir trente milles de long. D'autres lui en donnent biens moins, diſent qu'elle eſt petite. Il y en a qui ne lui donnent que ſix lieuës; ici elle eſt de quatre degrés & demi. Trop long, dit Raton.

A quarante-cinq, quarante-ſix, quarante-ſept degrés eſt la terre de la Compagnie.

Sans dire comment ils ont paſſé de cette terre au Jeſſo oppoſé, on les y tranſporte à Aqueis, au fond d'un golfe, qui entre *bien deux milles dans les terres*. En effet, il y a bien deux milles, puiſqu'à le prendre ſeulement depuis le cap Aniwa, ſa largeur eſt repréſentée de trois degrés. On croiroit que celui des Saumons eſt un autre grand golfe; & cependant il n'eſt repréſenté que comme une continuation du premier. Mais en effet, il doit être grand, puiſque du même cap il entre vers le nord à peu près un degré quarante minutes, de vingt lieuës le degré. Ainſi ſa profondeur ſeroit trente-trois à trente-quatre lieuës.

Enfin, ils parvinrent preſque ſous le quarante-neufvieme degré, au cap Patience, ou de retour; & de-là on repréſente encore un golfe, au Nord-Oueſt, qui tient depuis ce cap preſque deux degrés de profondeur au Nord-Nord-Oueſt, & paſſé trois degrés de largeur, quoique les Hollandois n'ayent pas abordé à la partie oppoſée au cap.

De-là, puiſque les Hollandois n'ont pas pouſſé plus loin, on coupe cette terre, pour donner place à un détroit entre le Jeſſo & l'iſle d'Amur, que perſonne n'a vû.

Dans la carte Japonnoiſe (*a*), le pays au Nord-Eſt eſt repréſenté comme s'étendant cent cinquante, ou cent ſoixante milles. On n'y marque pas le détroit que les Hollandois ont paſſé; & la côte de l'Amérique y eſt fort proche de celle de l'Aſie.

Les Ruſſes, dit-il, encore (*b*), ſont *plus à portée* de reconnoitre le

(*a*) pag. 95. (*b*) p. 101.

le Jeſſo ſupérieur que les Japonnois. Je ne vois pas pourquoi. La Capitale de la Ruſſie eſt éloignée de l'extrêmité orientale de l'Aſie, ſelon les nouvelles cartes, d'environ cent cinquante-cinq degrés, Petersbourg étant au cinquantieme degré de longitude; au lieu que l'extrêmité orientale du Japon eſt à cent ſoixante, ainſi de cent & dix degrés plus près.

Il n'en eſt pas de même de la relation des Ruſſiens, comme de celle des Hollandois; ceux-là donnent une relation circonſtanciée d'un voyage qu'ils ont fait; ils indiquent les isles, avec leurs noms; ils parlent des détroits & des habitans, le tout ſuccinctement, à la vérité, mais d'une maniere claire, préciſe, qui ne ſauroit laiſſer le moindre doute ſur l'autenticité de leur recit. Ils parlent des courans violens, qui ſe font ſentir dans les détroits qui ſéparent ces isles. Ils nomment les isles qui ſe ſuivent, & celles qui ſont à l'Eſt & à l'Oueſt; il faut donc qu'ils les connoiſſent, & qu'ils les connoiſſent pour isles. Il ne s'agit pas de découvertes faites une ſeule fois, comme celle des Hollandois, mais de découvertes confirmées par pluſieurs voyages ſubſéquens. Qui pourroit donc refuſer d'y ajouter foi?

Mais alors, où doit-on placer l'isle des Etats & la terre de la Compagnie? J'en ſuis auſſi embarraſſé que les autres Géographes, qui ſont obligés d'avoir recours au hazard, & même les plus récens les omettent entierement. On en trouveroit encore le moyen, ſi la latitude y répondoit. Les Hollandois les placent vers le quarante-ſixieme degré, un peu moins & un peu plus. Dans la carte de Muller ſe trouvent celles de Kunaſchir & d'Urup de quarante-trois & quarante-quatre; celles de Tzitronoi & des trois ſœurs, entre quarante-quatre & quarante-cinq. Ceci commenceroit à approcher de cette latitude. A quarante-ſix, il y a celle de Nadeſchda, qui devroit en avoir une plus petite à ſon occident, au lieu qu'ici il y en a une à l'orient. Cependant nous voyons que les Ruſſiens ont toujours pris la même route le long de ces isles, & que peut-être cette isle des Etats à l'Eſt, marquée chez les uns comme fort petite & compoſée de rochers, leur a échapé.

On objectera que j'ai moi-même ſuppoſé que la terre de Jeſſo eſt

d'une grande étendue, & que la relation des Hollandois confirmée par celle du Japonnois Oeri, inſinue la même choſe.

Je réponds, qu'il ne s'agit pas tant ici du Jeſſo en lui-même, que de ſavoir où trouver les terres découvertes par les Hollandois. Quand même celle au Nord de Matſumai auroit environ dix degrés de long, comme je le ſuppoſe, il ne ſeroit pas encore prouvé que ce fut celle des Hollandois, & la relation du Japonnois Oeri, qui étoit peut-être un ignorant, ou qui vouloit en impoſer à des étrangers, ou qu'on comprenoit mal, peut fonder des probabilités, mais non des preuves authentiques.

M. Muller donne une autre ſolution, qui mérite quelqu'attention. Il dit que les tremblemens de terre ſont très fréquens dans ces parages, & très violens; qu'il eſt poſſible que ces diverſes isles, ou toutes, ou une partie, n'en formaſſent qu'une dans le tems du voyage des Hollandois, & qu'elles ont été ſéparées du depuis. Cette conjecture eſt aſſez vrai-ſemblable. Nous avons déja remarqué qu'il n'eſt point ſûr que toutes les terres vuës par les Hollandois en partie de loin, ayent fait une même terre continuë. Il eſt poſſible que déja alors c'étoient quatre à cinq isles ou plus. J'ai ajouté ici que des terres qui ont des caps auſſi avancés, & des bayes auſſi profondes, peuvent aiſément par des tremblemens de terre, ſe diviſer de plus en plus & former des isles.

Je conjecture même qu'autrefois le Kamtſchatka, les isles Kurilis, le Jeſſo & le Japon, & même la Corée, n'ont fait qu'un même continent, vû la proximité de ces isles au Japon & au Kamtschatka, & entr'elles, & un cap fort bas à la pointe de celui-ci qui s'étend à environ trois ou quatre lieuës dans la mer, n'a pas plus de quatre cent toiſes de largeur, & n'eſt éloigné que de deux à trois lieuës de la premiere isle. Et alors on pourroit rendre raiſon de ce grand lac *Pé* que les anciens Auteurs Chinois placent à peu près dans l'endroit où ſe trouve la mer d'Amur. Je ſuppoſerois donc que le premier changement a été celui du Japon en isle, & que depuis ce tems, les Japonnois n'eurent aucune connoiſſance du Jeſſo juſqu'au douzieme ſiécle; au lieu que les Jeſſois conſervoient encore quelque rela-

relation avec les Coréens ; & Kaempfer dit que le langage de ces deux peuples a quelque rapport enſemble.

Les tremblemens de terre ſont en effet très fréquens & très violens au Japon, aux isles des Kurilis, & au Sud du Kamtſchatka. Voici ce que Charlevoix (*a*) dit du Japon : " Nous connoiſſons „ aſſez peu de pays auſſi ſujets aux tremblemens de terre que celui- „ ci ; ils y ſont ſi fréquens que le peuple ne s'en allarme preſque „ plus. Ils ne laiſſent pas d'y être quelquefois ſi violens, que les „ villes entieres en ſont renverſées, & la plûpart des habitans enſé- „ velis ſous leurs ruïnes ". Nôtre Auteur parle de pareilles ruïnes des deux villes Capitales, de Meaco & de Jedo. Ailleurs il dit (*b*), „ qu'il feroit fort ſurprenant que le Japon ne fut pas ſujet aux trem- „ blemens de terre, vû le grand nombre de volcans qu'on y voit ". Il en nomme même pluſieurs, & il parle auſſi de la grande quantité de ſouphre qu'on trouve dans ce pays.

Dans le Tome ſecond (*c*), il rapporte encore des tremblemens de terre, qui cauſérent quantité de crevaſſes, & des inondations inouïes.

Mais voyons ce que M. Gmelin dit d'un tremblement arrivé pendant qu'il étoit en Sibérie. " A mon retour de Kraſnoiark, je trou- „ vais une lettre &c. du Major Général Skorniakow Piſarew, datée „ d'Ochotsk du 28. Novembre 1738. qui parle d'un terrible trem- „ blement de terre arrivé le 7. Novembre 1737. dans le pays des „ Kurilis & des isles voiſines. La relation marque qu'un grand nom- „ bre de rochers eſcarpés, ſitués ſur le bord de la mer, s'étoient „ rompus, & avoient été briſés en pluſieurs pieces ; qu'on avoit auſſi „ ſenti ce tremblement dans la mer, & vû pluſieurs phénomènes „ de feu, qui s'étoient étendus plus loin ". Il ajoute pluſieurs autres particularités que nous omettons. Il me ſuffit de pouvoir conclurre de ces faits, que l'hypothèſe de M. Muller n'eſt rien moins qu'impoſſible.

On pourroit donner une troiſieme conjecture, qui anéantiroit preſque, à la vérité, le premier des deux ſyſtêmes mentionnés, mais qui

(*a*) Tome I. pag. 11. (*b*) p. 12.
(*c*) p. 9. 10. 11.

pourroit ſe concilier avec le ſecond ; je le fonde ſur la relation du vaiſſeau, le Breskens, que M. Muller nous donne par extrait tiré de l'ouvrage rare de Witſem que je n'ai pû me procurer. Je n'en rapporterai que ce qui fait à la queſtion.

Il paſſa le détroit entre le Japon & le Jeſo à la latitude de 41°. 50′. & de longitude de 164°. 48′.

Voilà déja preſque 5°. plus à l'Eſt que la pointe orientale du Japon.

De-là, le vaiſſeau fit voile vers l'Eſt, & virent de nouveau la terre, à 43°. 4′. à 44°. 4′. vinrent des bâtimens vers leur vaiſſeau, quelques uns de ces gens étoient habillés à la Japonnoiſe ; des ſabres garnis de petites pieces d'or, la lame d'une bordure d'argent, & le fourreau avec des feuillages, les ceinturons ou baudriers brodés en argent.

On voit par-là que ceux-ci devoient être des Officiers Japonnois, ce qui eſt d'autant plus probable, que ce pays ou isle n'en étoit éloigné que de 4°.

à 44°. 12′. latitude, & 167°. 21′. longitude, encore une terre haute ; à 45°. 12′. latitude, 169°. 36′. longitude, la terre paroiſſoit être des isles : mais en approchant ils la trouvérent terre ferme.

à 46°. 15′. latitude, 172°. 16′. longitude, des hautes montagnes ; à 47°. 8′. latitude, 173″. 53′. encore des terres, où on n'a pas abordé. Somme de la difference entre ce pays, & la pointe orientale du Japon, que l'Auteur place à 38°. 4′. latitude, en tout 12°. en longitude, 9°. 38′. latitude.

De tout ceci, nous croyons pouvoir conjecturer ;

1°. Que la terre de la Compagnie pourra être la même que celle de Gama, dont on n'a pas la moindre connoiſſance ni relation.

2°. Que, ſelon la relation très circonſtanciée, & point équivoque, la file d'isles depuis le Kamtschatka au Japon, étant toujours droit au Sud, au moins point Sud-Oueſt, à l'Oueſt, quant aux dernieres isles, comme les cartes les marquent, cette terre de Jeſo, qu'on peut par cette relation, plûtôt ſuppoſer conſiſter en diverſes isles, que d'en faire un grand pays, n'eſt autre choſe qu'un Archipel, dont une partie conſiſte en des isles plus à l'Eſt que celles qu'on connoit entre le Kamtschatka & le Japon ; & que la derniere de celles

qui

qui ont été découvertes par le Breskens, la terre de la Compagnie, eſt celle de Gama, comme on l'a dit, éloignée à peu près de 12°. vers l'Eſt du Japon, & à 9°. en latitude ainſi, à ſon Nord-Eſt.

3°. Si l'on reflèchit, que les 2. vaiſſeaux, (ſur tout le Caſtricom), ont vû toutes leurs terres à l'Oueſt; que le Breskens a pouſſé à preſque 174°. longitude; que celle qu'on donne au Kamtſchatka & aux isles ſur les cartes ſe trouve évidemment trop forte, comme nous croyons l'avoir prouvé; on en doit conclure, ſur ceci, & ſur ce que nous ne nous laſſerons pas de répéter, de la poſition déterminée des isles par Koſirewskoj, que nous avons encore accordé trop pour la longitude; & que ſi alors la grande terre de Jeſo diſparoit ſur nôtre carte, qu'on n'y place que Matſumay, l'isle d'Amur, celles de Schantar, & ce qu'on découvrira encore, on n'aura pas beſoin de repréſenter la mer d'Amur ſi large, comme on l'a fait principalement dans le but de trouver place pour la terre de Jeſo.

En rapprochant le Kamtſchatka, & par conſéquent auſſi l'Amérique, ſuivant nos idées, ces terres ou isles depuis 44. à 46°. latitude, & de 167. à 174. ou 175. longitude ſeront, ou des mêmes que les Ruſſiens ont vuës en paſſant, ou d'autres au Sud de celles de Séduction, de St. Abraham, de St. Etienne & autres, puiſqu'il paroit que ces parages ſont parſemées d'isles, comme on en ſera perſuadé par l'erreur dans laquelle eſt tombé Béering & ſon équipage, qui, voyant des isles à l'Oueſt, crurent que c'étoit les deux premieres des Kurilis.

Enfin, ce ſont-là mes idées, juſques-à-ce que les Ruſſiens ayent examiné tout l'eſpace entre les trois côtes de la Tartarie & le Japon, de même que ce qui eſt plus au Sud & au Sud-Eſt du Kamtſchatka, & qu'il leur plaiſe de faire part au public de leurs découvertes ſans en rien cacher. Car auparavant, je ne vois pas qu'il ſoit poſſible de décider avec certitude de la ſituation & de l'étenduë de ces terres de Jeſſo (*a*).

(*a*) Au moment que j'examinois l'épreuve de cette feuille, je reçus les Gazettes de Londres du 22. Juin, & y vis un Article de Petersbourg du 21. Mai, qui annonce, "qu'on avoit trouvé la mer » qui ſépare l'Amérique de la preſqu'isle » de Kamtſatka remplie de petites isles, » & que la côte de l'Amérique n'en étoit » éloignée que de deux & demi degrés » vers l'Eſt" Tout ceci fortifie beaucoup tout ce que nous venons de dire de ces isles, & tout nôtre ſyſtême.

SECONDE PARTIE.

Sur les côtes les plus occidentales de l'Amérique (a).

JE me trouve ici dans le même embarras que pour l'emplacement de la terre de Jeſſo, & cela par les mêmes raiſons, à cauſe des diverſes relations également authentiques, qui ne ſauroient ſe concilier.

§. I.

Diverſes relations anciennes de l'Amérique.

On convient unanimément, que nous devons aux Eſpagnols la découverte de tout le nouveau Mexique, de ce qui eſt au Nord & à l'Oueſt de ce pays, & de la Californie. Rappellons ici ſuccinctement ce qu'ils en diſent d'après les Faſtes du P. Charlevoix.

L'an 1521. le Mexique fut conquis par Fernand Cortez.

En 1535. le même découvrit en propre perſonne la Californie.

En 1539. il y envoya François de Tello pour achever cette découverte, lequel rangea preſque toute la côte occidentale, & fit enſuite pluſieurs autres découvertes en ces quartiers.

La même année le P. Marc de Niza, Franciſcain, découvrit le Royaume de Cibola.

En 1540. François Vaſquez Cornero, ou Cornedo, ou Coronat, envoyé par D. Antoine de Mendoza, Viceroi du Mexique, pour continuer la découverte de la Californie, découvrit les Royaumes de Cibola & de Quivira.

En

(a) Il eſt ſurprenant que Mr. Muller ſoutienne, comme une choſe avérée, que de ce côté (occidental) de l'Amérique on ne ſoit jamais allé aſſez loin, qu'on ait pû parvenir à acquerir une lumiere tant ſoit peu lumineuſe, pour éclairer ces contrees ténébreuſes, & qu'il veuille ignorer toute autre relation que celle de François Drake en 1579. & celle de Martin d'Aguilar en 1603. malgré ce nombre infini de relations circonſtanciées des Eſpagnols, & de tant de cartes dreſſées en conformité long-tems avant les dits voyages allégués, comme on va le voir par ce que nous allons rapporter.

En 1542. Etabliſſemens & découvertes dans le nouveau Royaume de Grenade par Ferdinand Perez de Queſada.

En 1579. François Drak découvrit la nouvelle Albion, & aſſura à la Reine Elizabeth, qu'il étoit entré cette année dans le détroit d'Anian, & qu'il y avoit pénétré vingt lieuës.

En 1582. le P. Auguſtin Ruys, Franciſcain, ayant fait en 1580. & 1581. pluſieurs découvertes au Nord du Mexique, Antoine de Eſpejo les continua en 1582. découvrit plus de quinze Provinces, & donna à tout ce grand pays le nom de nouveau Mexique.

En 1599. D. Jean d'Ognate fit de grandes conquêtes dans le nouveau Mexique, bâtit la ville de St Jean, & découvrit quantité de mines.

En 1611. le même découvrit la riviere du Nord, nommée enſuite Rio Colorado, & le lac des Conibas, au deſſus du nouveau Mexique.

En 1617. 1636. 1675. 1683. découvertes ultérieures de la Califorie occidentale.

En 1701. la Californie, Rio Azul, Rio de la Hila, Rio Colorado, de nouveau reconnus par le P. Euſèbe François Kino, Jéſuïte.

Expoſons dans un plus grand détail ce que les Eſpagnols rapportent de ces pays & de leur poſition.

Je commence par le P. Joſeph d'Acoſta, généralement très eſtimé, & à qui le P. Charlevoix donne de grands éloges. Il étoit natif de Medina del Campo, & dans l'ordre des Jéſuites avec ſes quatre freres. Il fut nommé Provincial & envoyé en Amérique, étant connu pour un homme ſavant, judicieux & de génie. Il y prêcha l'Evangile aux Payens pendant dix-ſept ans, de ſorte qu'il ne manqua pas de tems pour s'informer à fond de toutes les découvertes faites par les Eſpagnols, & pour ſe mettre en état de donner une deſcription fidèle de ces pays.

Ses ouvrages ſont très rares; Charlevoix en cite une édition de 1608. donnée à Madrid. S'il a cru que c'étoit l'unique, ou la premiere, il s'eſt trompé. J'en poſſéde une traduction allemande en petit folio, imprimée à Urſel l'an 1605. Il faut donc qu'il ait paru une édition antérieure de cette relation, & même de deux ouvrages, puiſ-

puiſque la traduction porte dans le titre : *Le nouveau monde décrit par Joſeph de Acoſta en ſept livres, partie en latin, partie en eſpagnol.*

Je fais d'autant plus de cas de cette édition que les cartes Géographiques s'y trouvent. Elles ſe ſentent à la vérité de l'ignorance du ſiécle & de l'imperfection des arts. Elles ſont groſſiéres & imparfaites, puiſque les degrés y manquent ; mais du moins on y peut voir les idées que les Eſpagnols avoient des pays qu'ils avoient découverts. Il eſt même très probable que les Géographes du XVII. ſiécle les ont copiés, en y mettant plus de netteté, & en y joignant les degrés de longitude & de latitude. C'eſt pourquoi, je crois devoir donner ici un extrait de celles qui ſervent à mon but, & des explications qui les accompagnent (*a*).

Dans l'explication qu'il donne ſur la carte de Quivira & d'Anian, il dit : " Quivira & Anian s'étendent juſqu'à l'extrêmité occidentale „ de l'Amérique, & ſont connus par leur climat dur & ſtérile, & „ par la diſette de toutes choſes. L'extrêmité ſeptentrionale du Ro„ yaume d'Anian s'étend juſques ſous le Cercle polaire Arctique ; & „ ſi la mer ne l'en empêchoit, il ſe trouveroit joint aux pays des „ Tartares & des Chinois.

„ Le détroit d'Anian conduit par la plage ſeptentrionale ſous le „ Cercle polaire vers le Groenland, l'Iſlande, l'Angleterre, & nos „ terres ſeptentrionales &c.

„ Les côtes de Quivira ſont peu connues, & on n'y va pas avec „ des vaiſſeaux. Les ſoldats de Vaſquez Coronat n'ayant trouvé au„ cun indice d'or à Cevola, pour ne pas retourner à mains vuides, „ prirent la reſolution de pouſſer plus loin, & de chercher ailleurs „ la fortune. Ils conçurent cette eſpérance, lorſqu'ils vinrent de Ti„ chuic à Tigueza, où l'on faiſoit courir un grand bruit de Quivira, „ & où l'on perſuada aux ſoldats crédules, que Tataraxus étoit un „ Roi puiſſant &c. Ils pourſuivirent donc leur chemin, arrivérent „ à Cicuica, & enſuite à Quivita, qui eſt éloignée de Cicuica de „ deux cent & vingt mille pas. Tout le chemin eſt couvert de ſable, „ &

(*a*) Voyez l'extrait des principales de ces cartes, ſur celle que je donne de l'Aſie ſeptentrionale.

„ & le pays maudit par ſa ſtérilité. Souvent pendant cent lieuës, „ on ne trouve pas une ſeule pierre, ni une herbe, ni un arbre; „ ſeulement une eſpèce de vaches inconnues ailleurs, dont la quan- „ tité remédie à la faim. Après avoir eſſuyé une forte & groſſe grêle „ &c. ils arrivérent à Quivira où il trouvérent le vieillard dé- „ crépit Tataraxus, pour l'amour duquel ils avoient eſſuyé tant de „ travaux, orné d'un colier de cuivre, qui faiſoit tout ſon tréſor. „ Ils virent donc qu'on les avoit pris pour dupes, & ils ne voulu- „ rent pas y hyverner, mais ils retournérent inceſſamment à Ti- „ guexa. Quivira eſt ſitué ſous la latitude de quarante degrés ſur „ les bords de la mer, & a beaucoup de pâturages dans ſes en- „ virons.

„ François Drak marque dans la relation de ſon voyage commencé „ le 5. Novembre 1577. qu'il arriva le 5. Juin 1578. au quarante- „ deuxieme dégré, & que le froid y étoit ſi grand que ſes gens ne „ pouvoient le ſupporter, & qu'ils trouvérent une plaine couverte „ de neige. Forcés de chercher un autre pays ils abordérent au tren- „ te-huitieme degré où ils trouvérent un bon port &c. Les ha- „ bitans voulurent que Drak fut leur Roi, & le couronnérent; „ ils ornérent ſon cou d'une chaîne, & le nommérent Hioch. Drak „ nomma ce pays la nouvelle Albion, à cauſe de ſes rochers blancs, „ & parce qu'autrefois on donnoit le nom d'Albion à l'Angleterre ".

§. II.

Du pays des Conibas & des pays voiſins.

„ Lorſqu'on marche du couchant au levant vers les frontieres de „ la nouvelle France, on trouve le pays des Conibas, & pluſieurs „ autres nations, qui ſont vers le Nord de la Floride & du Mexi- „ que; le climat y eſt le même que dans les pays d'Anian & de „ Quivira; ils n'en différent que de noms. On les nomme Avana- „ res, Alabardes, Calicui, Tagiles, Capaſces & de ſix cens autres „ noms. Ce ſont des peuples féroces & barbares, qui vivent ſans „ loi, & ſont dans une guerre perpétuelle entr'eux, &c. Chez ces

„ peuples ſont venus Alvares Nunnez, Cabezza de Vacca, André „ Dorante, Alphonſe Caſtellan, & Etienne Azamoro, reſtes infor- „ tunés des compagnons du malheureux Pamphile Narvaez, qui ſe „ virent obligés de parcourir nuds, & dans la derniere miſère, ces „ pays pendant neuf ans. A preſent on donne le nom de nouveau „ Mexique à cette vaſte contrée, en y comprenant même Quivira, „ Anian, nouvelle Grenade & Californie, pays qu'Antoine Eſpejo „ de Cordoue a de nouveau découvert, & fait connoitre en 1583 ".

§. III.

Nouvelle Grenade.

„ François Vaſquez parle de la nouvelle Grenade de la maniere „ ſuivante. Le peuple de ce pays me paroit bien fait, grand, & il „ eſt ingenieux & agile &c. Sa temperature eſt à peu près comme „ celle du Mexique, tantôt chaud, tantôt pluvieux. Il y tombe auſſi „ beaucoup de neige; c'eſt pourquoi le peuple s'habille en hiver de „ pelléterie &c. on n'y voit point de montagnes, ſeulement des „ collines &c. Le Royaume d'Acus n'eſt qu'une petite ville, les ha- „ bitans la nomment Acucu; il croit dans ſes environs du cotton. „ Il y a encore d'autres villes, ou grands villages, qui ont leurs „ Seigneurs particuliers; mais ils ſont tous pauvres. De ce genre „ ſont ceux de Quicama & de Coama &c. &c. &c. ".

§. IV.

Relation de Cabrillo.

Cabrillo à auſſi donné une relation du voyage qu'il a fait pour la découverte des côtes au Nord-Oueſt de la Californie; en voici un petit extrait.

Juan Rodriguez de Cabrillo partit du port de la Navidad, & ſe trouva le 18. Juin à la hauteur de trente-ſix degrés trente minutes, où le continent avançant en *grêle-col* dans la mer, fait un cap, qu'il nomma à cauſe de ſa figure, *Cabo della Galera.* Il ne parle

plus

plus enſuite, ni de la figure, ni de la côte, ni de la latitude, que lorſqu'il fait mention des montagnes de St. Martin, découvertes le 11. Novembre, & qui avancent dans la mer à trente-huit degrés, enſuite d'un cap couvert de hauts pins à quarante degrés & quelques minutes; ajoutant que depuis ce cap la côte de la terre-ferme court quelques lieuës au Nord-Oueſt, & que le rivage eſt fort élevé & droit. Enſuite il dit expreſſement que la côte court Nord-Oueſt & Sud-Eſt, depuis le trente-ſeptieme degré juſqu'au quarantieme.

Après cela, Cabrillo & ſes compagnons retournérent au port de la poſſeſſion, au deſſous de l'isle de S. Lucas, un peu au deſſus du cap de Galère, & y reſtérent juſqu'à la fin de Décembre. Le 19. Janvier 1543. ils ſe rendirent au port de Sardinas; le 26. Fevrier au cap de Fortuna au quarante-unieme degrés; au mois de Mars au quarantieme. Enfin le 4. Avril ils furent de retour au port de la Navidad, Cabrillo étant mort peu de tems auparavant.

Ils ſe plaignirent d'un froid inſupportable entre les quarante-unieme, & quarante-quatrieme degrés, tout comme Drak enſuite, & ils diſent avoir eu un vent ſi fort, que depuis le port de la poſſeſſion à dix lieuës du cap de Galère, deſcendant à l'isle de S. Sebaſtien ils ont fait deux cent lieuës en cinq jours.

§. V.

Conſéquences qui découlent de ces relations.

Après avoir ainſi expoſé les relations des voyageurs les plus célèbres, nous allons expoſer nos idées, & montrer les raiſons qui ſervent à établir le ſyſtême que j'ai ſuivi dans ma ſeconde carte. On verra aſſez que c'eſt ſur les Axiomes donnés au commencement de ce mémoire, principalement ſur le troiſieme & le quatrieme.

Il eſt notoire que le Mexique ancien & nouveau, avec tout ce qui eſt au Nord & à l'Oueſt de cette contrée, a été découvert par les Eſpagnols, & par eux ſeuls, en divers tems, comme nous le voyons entr'autres par l'extrait que j'ai donné des faſtes du P. Charlevoix, qui n'eſt pas cependant toujours également exact. Par exem-

ple, lorſqu'il dit qu'en 1611. D. Juan d'Ognate découvrit la riviere del Norte, ou Colorado, & le lac des Conibas; quoique d'Acoſta en donne la relation & les cartes déja vers la fin du ſiécle précedent, & que de tous ces pays, Quivira, Anian, nouvelle Grenade & Californie, il diſe que Antoine Eſpejo les a découverts *de nouveau* en 1583. Ils étoient donc ainſi déja connus auparavant, comme on pourroit aſſez le conjecturer par ce que Charlevoix dit ſous les années 1535. 1539. 1540. 1542. 1582.

On ne ſauroit non plus diſconvenir, que ce ne ſoient les Eſpagnols, qui ayent impoſé des noms à tous les caps, bayes, isles, riviéres &c. juſqu'à l'extrêmité occidentale de l'Amérique; que ce ne ſoit d'eux que nous connoiſſons les noms de Quivira, d'Anian &c. que ce ſont eux encore qui ont parlé les premiers du détroit d'Anian, & qui l'ont marqué ſur leurs cartes; que toutes les autres nations, les Italiens comme les autres, n'ayent tiré leurs connoiſſances des Eſpagnols, & que ce ne ſoit ſur leurs relations qu'ils ont dreſſé leurs cartes. Il eſt de même inconteſtable que ces découvertes ont été faites avec grand ſoin, avec beaucoup de dépenſes, & qu'on y a employé le tems néceſſaire pour bien examiner le tout; puiſqu'en 1602. le Viceroi, Comte de Monterey, envoya de nouveau une Eſcadre de trois vaiſſeaux, qui partirent d'Acapulco le 5. May, & n'arrivérent au port de Monterey à trente-huit, ou trente-neuf degrés, que le 16. Décembre; au cap blanc à quarante-deux, le 19. Janvier 1603. & le même jour à la riviére, qu'on nomme à préſent entrée d'Aquilar. Ainſi ils employérent depuis Acapulco juſqu'à cette entrée preſque huit mois & demi. Ils purent donc exactement reconnoitre les côtes, & ſavoir la diſtance entre Acapulco & cette entrée.

C'eſt même une choſe digne de remarque, que les côtes de l'Amérique, n'ayant jamais juſqu'à nos jours été connues depuis l'intérieur des terres, ce détroit a été cependant marqué, il y a environ deux cent ans, tel que les Ruſſiens l'ont trouvé du depuis. N'eſt-il pas naturel de conclure qu'on doit ajouter foi pléniere à ces anciennes relations des Eſpagnols?

§. VI.

§. VI.

Syſtême de Sanſon le pere.

Quoique Sanſon le pere fut imbu de l'idée erronée, mais alors générale, que la Californie étoit une isle, il étend néanmoins dans ſon Atlas de 1651. l'Amérique juſques tout proche de l'Aſie, & place Anian entre cinquante-cinq & ſoixante-cinq degrés, le détroit au milieu vers l'Oueſt, à peu de diſtance de l'Aſie, à peu près comme on vient de le reconnoitre, excepté qu'on l'a trouvé plus au Nord, & ſa moindre largeur à environ ſoixante-cinq, ou ſoixante-ſix degrés. Ne doit-on pas être infiniment ſurpris de voir, combien les Eſpagnols ont pris de peine pour reconnoitre ces pays & ces parages? Soit que quelqu'un d'entr'eux ait en effet pouſſé juſques-là, ſoit qu'ils en ayent eu connoiſſance par les Sauvages de Quivira au Sud d'Anian, toujours eſt-il ſûr, je le répéte, qu'eux ſeuls ont eu ces connoiſſances ſi conformes aux nouvelles découvertes, & qu'ils les ont puiſées en Amérique, & non en Aſie, ni en Europe. Il n'y a donc jamais eu de poſition mieux conſtatée que celle qu'ils ont donnée à tous ces pays. Enſorte que je ne comprens pas pourquoi les modernes ont pû, ſans en avoir l'ombre de raiſon, placer autrement ces terres.

Il eſt vrai que Sanſon place ce détroit dans une de ſes cartes entre cent huitante-trois & cent huitante-quatre degrés de longitude, dans un autre, vers le cent huitante-cinq: mais lorſqu'on ſaura qu'il place l'extrêmité Orientale du Japon auſſi à cent huitante-cinq degrés, quoiqu'elle ſoit à cent cinquante-huit, tout au plus à cent ſoixante, & qu'on veuille réduire la longitude du détroit à proportion, il ſe portera bien plus à l'Oueſt que je ne le fais, en le marquant entre cent ſeptante-ſix & cent huitante.

Pour appuyer mon ſyſtême, qui eſt fondé, comme on le voit, ſur tout ce qu'il y a de plus authentique en fait de Géographie, je ne regretterai pas la peine de tranſcrire ce que M. Buache dit là deſſus; on verra enſuite d'autant mieux les contradictions dans leſquelles tombe ce fameux Géographe.

Il y a plus de cent quatre-vingts ans, dit-il, que les *meilleurs Géographes de ce tems* ont commencé à mettre un détroit entre l'Asie & l'Amérique, auquel ils donnoient le nom d'Anian, dont l'entrée méridionale étoit entre cent huitante & cent nonante degrés de longitude, & qui s'étendoit depuis le cinquante-six de latitude jusqu'au-delà du soixante-deux.

On marquoit à son entrée vers l'Est un cap Fortune, jusqu'où l'on désignoit une longue côte, qui venoit du cap S. Lucas de la Californie. J'ai exprimé cette côte &c. conformément aux cartes de 1570. d'Ortelius & autres, d'après une ancienne carte marine Hollandoise; qui paroit faite avec soin, & dont il donne le titre: *America Tabula nova multis locis tam ex terrestri peregrinatione, quàm recentiori navigatione, ab exploratissimis Naucleris, & multò quàm anteà exactior edita.* Il continue. L'attention qu'on fit ensuite sur tout à la navigation de François Drak en 1579. &c. fit retrancher la partie la plus au Sud de la longue côte en question, dont il semble néanmoins qu'on auroit dû conserver une idée plus au Nord.

Divers Ecrivains célèbres cherchérent ensuite les fondemens du détroit d'Anian; & leurs efforts n'ayant rien pû produire, ce détroit devint fort incertain, & peu à peu disparut des *meilleures cartes*, quoique les Savans convinssent qu'il devoit y avoir un détroit au Nord de la mer du Sud &c.

Cependant avant qu'on en vint jusqu'à retrancher entierement le détroit d'Anian, retranchement qui faisoit perdre toute idée du tableau *des anciennes connoissances*, ce détroit fut transporté dans la carte originale de Texeira, en 1649. du cent huitantieme degré de longitude où il étoit auparavant, vers le deux centieme. Dudley mit en 1647. le cap Fortune, par conséquent le détroit d'Anian près du deux cent vingtieme, selon lui deux cent vingt-neufvieme. Enfin ce détroit est transporté près du deux cent quarantieme degré entre les latitudes de cinquante-un, à cinquante-trois par l'Ecrivain du vaisseau la Californie. &c.

Aujourd'hui nous connoissons un détroit vers le Nord, près des côtes de la Tartarie, &c. ne pouvons-nous pas dire que c'est celui auquel nos anciens ont donné le nom d'Anian? Les ressemblances

me

me paroiſſent à remarquer. L'un & l'autre a ſon entrée au Sud vers le cent huitantieme degré. Ils ſe trouvent entre les côtes orientales d'Aſie, ou de Tartarie, & celles du Nord-Oueſt de l'Amérique. Ils s'étendent juſqu'au cercle polaire, après quoi les terres tournent du côté de l'Amérique ſeptentrionale au Nord-Eſt, & du côté de la Tartarie &c. au Nord-Oueſt. Enfin, nos anciens marquoient dans leur détroit d'Anian, près du ſoixante ou ſoixante-unieme degré de latitude, du côté de l'Amérique, une grande riviére, nommée grande Corrientes, qui répond à la riviére de Bernarda. Tout cela ne peut-il pas faire conjecturer, qu'*ils ont eu réellement la connoiſſance du détroit* en queſtion, & l'idée d'une ſuite de côte que leurs ſucceſſeurs ont trop rabaiſſée, & qu'ils ont remplie de diverſes choſes à l'avanture ?

Les cartes les plus anciennes que j'aye vuës, & qui ſont toutes latines, marquent cependant ce détroit en Italien, Stretto di Anian, ce qui me fait ſoupçonner que le premier qui en a fait mention eſt quelque Mathématicien d'Italie, où, après les découvertes des deux Indes, l'on a fait à ce ſujet des cartes encore aujourd'hui curieuſes &c. Benedetto Scotto, Genois, dit dans ſon diſcours de 1619. &c. „ Cette partie occidentale du Canada ", qu'il met dans une de ſes cartes près du cent huitantieme degré, ſelon nôtre façon de compter, „ fut reconnue par les Portugais en l'année 1520. à la hauteur de „ ſoixante degrés, pour être habitée de gens raiſonnables & humains, „ & remplie de quantité d'animaux & de bons pâturages. Ils n'aban- „ donnérent cette terre qu'à cauſe de la trop grande navigation, qui „ contient quatre mille cinq cent nonante lieuës, (en y venant par „ la mer des Indes " &c.) Je crois devoir ajouter que dans quelques-unes des plus anciennes cartes, on repréſente les terres de l'Amérique ſeptentrionale, comme une continuité de celles du Nord-Eſt de l'Aſie; & elles y ſont jointes par un Iſthme aſſez large, qui eſt au Nord du Japon.

L'Auteur des conſidérations géographiques (*a*) parle encore ailleurs d'une maniere conforme ſur la Californie.

(*a*) Buache p. 64. 65. à 72.

Il eſt étonnant, dit-il, qu'on ait encore ſi peu de connoiſſance de ce pays, quoique Fernand Cortes, Conquerant du Mexique, y ait fait lui-même un voyage en 1535. & que du depuis les Eſpagnols y en ayent fait pluſieurs autres, qui n'ont abouti qu'à en reconnoitre les côtes, auxquelles ils ont donné des noms avec beaucoup de diverſité. Ils jugérent ce pays dès 1584. être très bon & fort habité. Ils ſe ſont uniquement occupés à traverſer la mer du Sud pour leur commerce des Indes. Cependant il paroit que quelques vaiſſeaux, au moins dans les commencemens, ont pouſſé au Nord, & ont *reconnu la ſuite des côtes du Nord-Oueſt de l'Amérique juſqu'au détroit.* C'eſt dequoi je vais donner une nouvelle preuve.

Laet &c. fait une remarque &c. en 1633. On appelle, dit-il, communément Californie, tout ce qu'il y a de terre au devant de la nouvelle Eſpagne & Galice vers l'Oueſt, qui eſt certes de fort grande étendue, & attouche les dernieres fins de l'Amérique ſeptentrionale & le détroit d'Anian. Ce ſont des Régions fort amples & connues légèrement en leur plus petite partie, & ſeulement auprès du rivage. Wytfliet diſoit la même choſe en 1598. Les Eſpagnols aſſuroient dans leur relation de 1683, que *ſelon telles anciennes relations* elle eſt longue de dix-ſept cent lieuës (*a*). La même remarque ſe trouve poſitivement ſur pluſieurs cartes dreſſées depuis l'an 1620. Le Savant P. Riccioli en 1661. citoit d'autres relations, qui n'ayant apparemment pas égard à la ſinuoſité des côtes &c. faiſoient la Californie longue de douze cent lieuës (*b*), depuis le cap S. Lucas juſqu'à celui de Mendocino. *Ce cap étoit différent de celui que nous connoiſſons aujourd'hui ſous ce même nom*, & qui n'eſt qu'à quatorze degrés, environ, du cap St. Lucas; mais l'autre devoit être peu éloigné du port, où les Ruſſes, commandés par M. Tſchirikow, ont abordés en 1741. puiſqu'on mettoit ce cap vers l'entrée du détroit, que l'on croyoit ſéparer l'Amérique de l'Aſie. &c.

Il réſulte de-là clairement, que nos Anciens, ou les premiers Géogra-

(*a*) Eſpagnoles à dix-ſept & demi au degré; ainſi paſſé 1940. grandes lieuës de France.

(*b*) Près de mille trois cent huitante lieuës, ou ſoixante-neuf degrés, non ſoixante, comme M. Buache dit, qui ne fait pas attention que ce ſont des lieuës Eſpagnoles.

Géographes modernes, ont dû être déterminés dans les cartes qu'ils ont dreſſées, par le recit de quelqus navigateurs Eſpagnols ou Portugais, qui ont *réellement* vû cette ſuite des côtes.

La plus ancienne carte que j'aye trouvée juſqu'à préſent, qui marque cette continuation de terres juſqu'au détroit d'Anian, eſt une carte Italienne de l'Amérique ſeptentrionale, faite en 1566. Mais les côtes du Nord-Oueſt de l'Amérique y ſont tracées avec moins de préciſion que dans la Japonnoiſe. &c.

J'ai déja remarqué que la prolongation de la Californie au Nord-Oueſt juſqu'au *véritable* détroit d'Anian, a été dans la ſuite baiſſée de huit à dix degrés; & qu'après cela, diverſes navigations ayant fait abandonner cette *prétendue* poſition, l'on a perdu entierement l'idée de la côte *réelle* que les Ruſſes ont retrouvée au Nord de la grande mer.

M. Green accuſe de fauſſeté, mais ſans preuve, la relation du voyage que Cabrillo fit en 1542. juſqu'au quarante-quatrieme dégré.

Les prétentions Ruſſiennes &c. devroient engager les Eſpagnols à produire ce qu'ils ont de relations concernant leurs voyages au Nord de la Californie, & juſqu'au fameux détroit d'Anian, *qui reprend aujourd'hui ſes droits d'exiſtence &c.*

A parler exactement, la Californie ne s'étend au Nord qu'un peu au-delà du quarante-troiſieme degré; & les pilotes les plus entendus, qui vont continuellement du Mexique aux Philippines, ou de ces isles au Mexique, ont trouvé qu'elle n'étoit que de cinq ou ſix cent lieuës depuis le cap S. Lucas juſqu'au cap Mendocin d'aujourd'hui. Quand on eut ainſi réduit la Californie *à ſes juſtes bornes*, & qu'on eut reconnu, ſur tout en 1603. par la navigation de Sebaſtien Biſcaien, & de Martin d'Aguilar, que la mer retournoit en orient un peu au-delà du quarante-troiſieme degré, pluſieurs Eſpagnols firent de la Californie une isle.

Cependant il y avoit long-tems que les premiers Géographes modernes, d'après les navigations de François d'Ulloa, & Hernand de Alarçon dans la mer vermeille en 1539. & 1540. repréſentoient la Californie telle que nous la connoiſſons aujourd'hui, c'eſt-à-dire

comme une preſqu'isle (*a*). De Laet obſerve que dès l'an 1539. il y a eu des Eſpagnols, qui s'étoient imaginés que c'étoit une isle. Et il dit en 1633. avoir vû de vieilles cartes, qui la repréſentoient de cette façon.

Les Hollandois ayant pris en 1620. ſur un vaiſſeau Eſpagnol une carte de l'Amérique, où la Californie étoit figurée comme une isle, & la mer vermeille comme un détroit, on ſuivit cette idée comme certaine dans les cartes que l'on fit enſuite en Hollande & en Angleterre (*b*). Malgré cela, Janſon donne à cette isle, non ſur la carte, mais par la note ajoutée, dix-ſept cent lieuës de long ſur cinq cent de large.

Or, continue M. Buache, il eſt impoſſible de concilier ces diſtances avec la Californie, que Janſon repréſentoit en même tems comme terminée au cap Mendocin d'aujourd'hui, c'eſt-à-dire, réduite à ſes juſtes bornes.

Il rapporte la relation du P. Kino de 1702. par laquelle il a déclaré avoir trouvé que la Californie étoit une preſqu'isle, & l'a repréſentée ainſi dans ſa carte.

Enfin, il dit que le Comte de Pignaloſſe, Vice-Roi du Mexique, diſoit que le Royaume de Teguajo & la grande Quivira, avoit mille lieuës détendue, ajoutant, dans l'opinion, qu'elle alloit juſqu'au véritable détroit d'Anian du côté de l'Oueſt.

Puiſque nous ſommes ſur l'article de Quivira, dont la poſition dépend de celle de la Californie, rapportons en même tems ſuccinctement ce que M. Buache en dit. Ce Géographe obſerve que Herrera & Benavides placent Quivira à l'Orient du nouveau Mexique, Gomara au Nord-Eſt: mais qu'il ne faut pas s'arrêter à la ſituation de Quivira, que l'on voit ſur quelques cartes à la partie ſeptentrionale & occidentale de la Californie. Auſſi Purchas dit que ces cartes ne valent rien, & que Quivira y eſt fort mal placé. Ce qui eſt confirmé par le Comte de Pignaloſſe, qui a publié que Quivira eſt au Nord-Eſt du nouveau Mexique.

Il

(*a*) Ici il cite Ortelius, Mercator, Hondius, Cluvier, Bertius, Laet, Blaeu &c. En un mot, dit-il, tous les meilleurs des premiers Géographes modernes.

(*b*) Il ſe refère à celle de Dankertz, de Tavernier, de Janſon &c.

Il ajoute que Quivira eſt ſur une mer; que Wytfliet aſſure que les côtes de Quivira ne ſont connues qu'en quelques endroits, parce qu'elles ſont hors de toutes les routes des navigateurs; ce qui ne ſe peut entendre des côtes de la Californie, parce que c'eſt le chemin ordinaire des Philippines.

Il rapporte pluſieurs Auteurs qui placent cette mer au Nord du nouveau Mexique.

Je crois que ces citations peuvent ſuffire pour fonder mon ſyſtême, qui n'eſt autre que celui qui a pour garant toutes les découvertes, les relations & les cartes des Eſpagnols.

M. Buache reconnoit donc 1°. que les Eſpagnols & tous les anciens Auteurs approchent la fin des pays ſitués à l'Oueſt & Nord-Oueſt de la Californie, vers les extrêmités de l'Aſie.

2°. Que les Eſpagnols, Cortez même, & enſuite pluſieurs autres y ont fait le voyage, qu'ils ont reconnu les côtes, impoſé des noms aux caps, rivieres, bayes, isles &c. qu'ils aſſurérent en tout tems, même encore en 1683. que ces terres ont dix-ſept cent lieues Eſpagnoles de longueur ſur cinq cent de largeur.

3°. Que les premiers Géographes ont été déterminés par le recit des navigateurs Eſpagnols ou Portugais, qui ont réellement vû cette ſuite de côtes; & que l'erreur où ſont tombés Janſonius & les Géographes qui l'ont ſuivi, en repréſentant la Californie comme une isle, provient d'une carte Eſpagnole trouvée par les Hollandois ſur un vaiſſeau de cette nation.

4°. Que ce changement a été trouvé erroné, & les anciennes relations véritables par le P. Kino, & que là deſſus on a repréſenté la Californie comme une preſqu'isle.

Enfin que le Vice-Roi du Mexique, Comte de Pignaloſſe, a parlé des pays de Tegaïo & de Quivira, comme ayant mille lieuës d'étendue.

Examinons ces raiſons de Mr. Buache.

Nous avons vû ci-deſſus que Mr. Buache dit, que divers Ecrivains célèbres cherchérent les fondemens du détroit d'Anian, ſans

que leurs efforts ayent rien pû produire, & que là-deſſus on le fit peu à peu diſparoitre des meilleures cartes.

Ce paſſage mérite beaucoup d'attention. J'avoue auſſi que j'ai moi-même eu peine à trouver ces fondemens. Cependant ces Ecrivains auroient pû être éclaircis là deſſus ſans beaucoup de recherches, & cela en prenant connoiſſance des poſitions de ces pays. Ils ont vû par les premieres relations, & par les plus anciennes cartes, les noms que les premiers navigateurs ont impoſé à ces pays, aux caps, aux bayes, aux rivieres, aux isles &c. Je ne ſaurois donc comprendre pourquoi, n'ayant pas d'autres relations que celles que les Eſpagnols nous ont donné, on en a conſervé une partie, comme la Californie, Quivira, la mer vermeille, le cap blanc, le cap Mendocin &c. &c. & qu'on en a omis pluſieurs autres, ſans en dire les raiſons. J'ai parlé de mon Edition Allemande d'Acoſta de 1605. dont, ſelon les apparences, l'Edition originale a paru ſur la fin du XVI. ſiécle. On voit dans ſes cartes dont on trouve des extraits dans ma premiere, on voit, dis-je, au Nord, *Bergi regio ;* enſuite *Anian regnum*, qui eſt baigné par la mer à l'endroit où eſt proprement le détroit, & le paſſage le moins large, ce qui ſe trouveroit ſelon les nouvelles cartes, entre le ſoixante-quatrieme & le ſoixante-ſeptieme degré de latitude. Plus bas on voit *Quivira regnum ;* plus à l'Eſt, *Tolm regnum.* Voilà donc ce détroit qui a les mêmes fondemens que tout le reſte de ces premieres découvertes. Selon ces anciennes cartes, la riviére Grandes Corrientes, & Rio de los Eſtrechos, viennent de Anian regnum. On a conſervé dans la plûpart des cartes, de celles même qui ne ſont pas les plus anciennes, les noms de ces riviéres. Pourquoi donc rejetter ce nom d'Anian, & dire qu'on n'a pû découvrir les fondemens de ce détroit, en reconnoiſſant ceux de la plus grande partie des autres ? Et comment peut-on nommer *les meilleures cartes* celles, où ce détroit à diſparu dans le tems qu'on n'avoit pas un ombre de raiſon pour autoriſer ce changement ? Les anciennes cartes faiſoient approcher, comme M. Buache l'avouë lui-même, le continent de l'Amérique vers le cent huitantieme degré de longitude, elles le ſéparérent de l'Aſie par un détroit ; elles nommérent la partie de l'Amérique la plus proche de l'endroit où il avoit

le

le moins de largeur, Anian, & donnérent le nom de détroit d'Anian à ce paſſage. Y a-t-il rien de plus ſimple & de plus clair? Comment donc peut-on nommer *meilleures cartes* celles où l'on a omis tous ces noms, où l'on a changé ce qui a été reconnu & décrit par un ſi grand nombre de perſonnes pendant plus de cent ſoixante ans, qui, par conſéquent ont remplacé les uns par une mer, & les autres par une terre de Jeſſo, reconnus l'un & l'autre faux de nos jours? Comment, en un mot, peut-on appeller *meilleures cartes* celles qui rejettent ce que tous les anciens navigateurs avoient dit, que l'Amérique s'étendoit juſques vers l'Aſie, le détroit d'Anian entre deux? Il eſt vrai que la longitude des nouvelles cartes ne répond pas à celles des anciennes: mais ne voyons nous pas les erreurs groſſieres qui ſe ſont gliſſées dans ces *meilleures cartes*, & ne ſommes-nous pas convaincus que les anciennes ſont fondées dans la vérité pour le principal? N'eſt-il donc pas naturel de s'en tenir à ce qui eſt reconnu vrai, juſqu'à-ce que le contraire ſoit prouvé invinciblement? D'autant plus que j'ai allégué des raiſons qui méritent attention, ce me ſemble, contre ces longitudes nouvelles.

Mr. Buache dit encore, qu'avant de retrancher entierement ce détroit, Texeira avoit commencé à le tranſporter du cent huitantieme degré au deux centieme, Dudlei à deux cent vingt, d'autres à deux cent quarante. On voit par-là, comment une erreur en produit une autre. Auſſi-tôt qu'on a mépriſé les relations anciennes, *les ſeules* qu'on eut, & qu'on les a remplacées par des poſitions purement imaginaires, tout eſt tombé dans une confuſion déplorable. C'eſt-ce qui devroit engager Meſſieurs les Géographes à ſe fonder ſur des faits, & ſur des faits authentiques, autant qu'on en peut avoir des relations indubitables, & ne pas mettre en leur place des imaginations creuſes, ou des fables. Les conjectures ne ſont permiſes que lorſqu'on manque de relations, ou lorſqu'il s'agit d'en concilier enſemble pluſieurs qui ne ſont pas bien éclaircies.

Je veux bien croire que les Italiens étant en grand commerce avec les Eſpagnols leurs voiſins par mer, ont été des premiers à avoir communication de leurs découvertes, & à dreſſer des cartes: Mais je crois pourtant que d'Acoſta ayant publié ſes ouvrages, partie en

latin, partie *en Eſpagnol*, & par conſéquent en Eſpagne même, il y aura ajouté les cartes telles qu'elles ſe trouvent dans la traduction Allemande; que d'autres Auteurs, qui ne nous ſont pas connus, auront fait de même; que les Géographes Italiens auront travaillé ſur ces mémoires, & ont marqué dans leur langue, *ſtretto d'Anian*: ainſi que ces circonſtances fortifient leur authenticité; car on n'apprend point que jamais un Italien ait été du nombre de ces premiers navigateurs.

J'ai, par la libéralité d'un ſavant de mes amis, la carte, ou mappe-monde de Blaeuw de dix pieds de long ſur ſix & demi de largeur ou de hauteur, qui eſt remarquable, en ce qu'il conſerve une partie des poſitions anciennes, quoique le changement de la Californie en iſle s'y trouve déja. L'iſle des Etats y eſt à cent ſeptante-ſix degrés, & la côte la plus occidentale & ſeptentrionale de cette iſle prétendue de Californie à deux cent trente-cinq degrés de longitude, & quarante-ſix degrés de latitude; la pointe orientale du Japon à cent ſeptante & demi de longitude (*a*; l'embouchure des rivieres de Tiſon & de Coral à deux cent cinquante. Si donc on rétablit la longitude du Japon à ſa véritable poſition, & qu'on y conforme le reſte, la partie occidentale de l'Amérique viendra à deux cent vingt-cinq degrés, & même plus à l'Oueſt, ce qui n'approche pas de celle qu'on lui donne dans les nouvelles cartes; au lieu que celle de ces rivieres eſt conforme à la mienne.

La côte de la Tartarie eſt ſur cette carte à cent ſeptante-quatre degrés, & la pointe de la Corée à cent cinquante-deux. Si donc on a trouvé que les Géographes de ſon tems ont donné vingt-à-vingt-cinq degrés d'étendue vers l'Eſt, plus que ſa ſituation véritable ne le comporte, on ſera convaincu que je ne la recule pas trop.

N'eſt-il donc pas ſurprenant, dis-je, que tous les Géographes modernes, ſans exception, conſervent la poſition erronée de cette carte Eſpagnole Hollandoiſe, à l'égard de ſa figure & de ſon étendue en largeur, lorſqu'on l'a trouvée fauſſe, en donnant la Californie pour

(*a*) Ainſi à $64\frac{1}{2}$ & non à 90. degrés de diſtance, comme dans la plûpart des nouvelles cartes.

pour isle, & lorſqu'on n'a pas le moindre veſtige, la moindre ombre de raiſon, ou de relation authentique, qui juſtifie cette poſition pour les longitudes & les latitudes?

Qu'on faſſe attention à ce qui s'eſt paſſé à ce ſujet. Les Hollandois trouvérent une carte de l'Amérique ſur un vaiſſeau Eſpagnol en 1620. Avant ce tems il n'y avoit aucune carte qui ne repréſentat la Californie en preſqu'isle, & le Continent y joint comme continu vers l'Oueſt & le Nord-Oueſt juſques tout proche de l'Aſie. On n'en pouvoit douter. Toutes les découvertes, faites avec tant de ſoins & de fraix, étoient unanimes ſur cet article. On a de tout tems été avide de la nouveauté, & on a cherché, par ſurabondance de pénétration, du myſtère où il n'y en avoit point. On adopta donc cette carte, & l'ont fit deux changemens conſidérables dans ce qui concerne la Californie. On en fit une isle, & en la plaçant Nord-Nord-Oueſt & Sud-Sud-Eſt on recula le cap Mendocino du cent nonantieme ou deux centieme degré, où les anciennes cartes le placent, au deux cent cinquantieme, ſans s'embarraſſer de ce qu'on mettroit à la place de ces pays qu'on faiſoit diſparoitre.

Je me trompe; on ne le négligea pas; le Géographe raiſonnoit. Au bout de ces pays ſe trouve le détroit d'Anian, qu'on plaça donc auſſi au deux cent cinquantieme degré. Enſuite, au-delà de ce détroit eſt la terre de Jeſſo. On créa donc une nouvelle terre de Jeſſo pour remplir ce vuide. Mais lorſque l'on apprit des Japonnois & des Hollandois, que cette terre de Jeſſo finiſſoit vers le cent ſoixantieme ou cent ſoixante-cinquieme degré de longitude, on la détruiſit de nouveau, mais en laiſſant ſubſiſter le vuide. Enfin on crut la carte Eſpagnole de la derniere authenticité, juſqu'à-ce que la relation du P. Kino, dont la vérité ne pouvoit-être revoquée en doute, en fit voir la fauſſeté, & par contre l'authenticité des anciennes cartes Eſpagnoles. De ſavoir pourquoi, malgré des preuves au deſſus de toute exception, on conſerve la même poſition, les mêmes longitudes & latitudes de cette carte Eſpagnole, c'eſt une énigme inexplicable pour moi.

Nous avons par des règles d'une ſaine critique fait voir ce qu'exige une relation pour être d'une authenticité parfaite. Or tous ces caractères

tères ſe trouvent réünis dans les anciennes relations & les cartes des Eſpagnols, ſans que rien, abſolument rien, puiſſe les contrarier, ni découvertes, ni relations nouvelles. Voyons cependant les raiſons que M. Buache peut avoir pour ſuivre en ceci la mode, & pourquoi il ſe ſert de l'expreſſion, *la Californie réduite à ſes juſtes bornes.*

Il dit 1°. que dans la carte Italienne de 1566. les côtes du Nord-Oueſt de l'Amérique ſont tracées avec moins de préciſion que dans la Japonnoiſe. Comme je n'ai jamais vû cette carte Italienne, je n'en puis juger par comparaiſon : mais j'ai devant les yeux la carte Japonnoiſe, dont M. Buache a donné une copie : Or je n'y aperçois *aucune préciſion* du tout. Ainſi quand même la carte Italienne n'en auroit point, on ne pourroit pas dire, qu'elle en eut *moins* que la Japonnoiſe : Mais ſi elle reſſemble tant ſoit peu à celles d'Acoſta, dont nous donnons les extraits, ou qu'elle contienne même vaguement les découvertes des Eſpagnols, je dois croire qu'elle a infiniment plus de préciſion que la Japonnoiſe, qui ne donne pour toute *préciſion* fort au hazard, que deux grands golfes, ſans bayes, caps, rivieres, ni noms quelconques, & qui éloigne le plus l'Amérique de l'Aſie, préciſément à l'endroit, où, ſelon les découvertes Ruſſiennes, elle en eſt la plus proche.

Il ajoute 2°. qu'on a dans la ſuite baiſſé la prolongation de huit à dix degrés, & qu'après cela diverſes navigations ont fait abandonner cette prétendue poſition. Je voudrois que M. Buache eut eu la complaiſance de nous donner les relations de ces navigations ; pour moi j'avoue de n'en avoir pas vû une ſeule.

S'il entend par-là celles dont il parle peu après : " Que les pi-„ lotes les plus entendus, qui vont continuellement du Mexique „ aux Philippines, ou de ces isles au Mexique, *le long de la côte* „ *de Californie*, ont trouvé qu'elle n'étoit que de cinq ou ſix cent „ lieuës depuis le cap S. Lucas juſqu'au cap Mendocin *d'aujourd'hui* ".

S'il entend, dis-je, que ces pilotes adoptent ſon ſyſtême, je ne ſai qu'en penſer, il faudra juger que c'eſt de ſa part un défaut de mémoire. Il ſait mieux que moi que ceux qui traverſent la mer du Sud, depuis Acapulco aux Philippines, n'avancent pas plus loin qu'au cap S. Lucas, & qu'ils ſe gardent bien de ſortir d'entre les tropiques, pour

pour ne pas perdre l'avantage des vents aliſés, qui les font avancer avec une rapidité étonnante. De-là ils font route vers Oueſt-Sud-Oueſt juſqu'à la hauteur de onze à treize degrés, afin de gagner une des isles Mariannes, & enſuite à peu près droit à l'Oueſt juſqu'aux Philippines. Par conſéquent, ce ne ſont pas ces pilotes qui navigent *le long de la côte de Californie*, comme il l'aſſure.

Il eſt vrai que ceux qui font le trajet depuis les Philippines juſqu'au Mexique, en approchent bien plus; cependant on ne lit point qu'ils touchent aux côtes de la Californie, ſi ce n'eſt vers le cap de S. Lucas. Ils ſont obligés de paſſer le Tropique du Cancer, par la même raiſon des vents aliſez, qui leur ſont ſi contraire; & malgré cette précaution ils en eſſuyent toujours, & riſquent infiniment. On fait alors cette route en ſix mois, ſi les vents ne ſont pas tout-à-fait contraires: mais Gemelli Carreri a eu une traverſée de deux cent & quatre jours, ou de preſque ſept mois. Pour moins riſquer, le vaiſſeau eſt monté juſques vers le trente-huitieme degré ſans voir terre. Ils ont pourtant obſervé des ſignes qui leur en ont prouvé la proximité. D'autres vaiſſeaux ne pouſſent qu'au trente-deux, tout au plus au trente-quatrieme degré, & même toutes les inſtructions portent de ne monter que vers le trente-quatrieme degré au plus, afin d'éviter la terre. Si on marque ſur toutes les nouvelles cartes le voyage de M. Frondat en 1709. dont je n'ai jamais vû la relation, & celui de l'Amiral Anſon, c'eſt parce que depuis le commencement du ſiécle il n'y a eu que ces deux étrangers qui ayent parcouru cette mer, & apparemment, parce que M. Frondat s'eſt avancé plus au Nord qu'aucun autre. Suivant la carte de M. Deliſle il a été juſqu'au quarante-cinquieme degré: mais ſur la longitude de cent nonante-huit, & peut-être à cent ſeptante-huit ſelon mon idée, où, ſelon les anciennes cartes même, il n'auroit pû voir le continent. Alors il a toujours avancé du côté du Sud, & depuis le deux cent trentieme degré il eſt entré dans la route que tiennent les vaiſſeaux qui viennent depuis les Philippines, & où eſt tracée celle du galion en 1743. c'eſt-à-dire entre le trentiéme & le trente-cinquieme degré. Je ſerois donc très curieux de voir les relations de ces pilotes, dont M. Buache parle, qui ont pouſſé juſqu'au cap Mendocino

d'aujourd'hui, qu'on place à environ quarante-deux degrés de latitude, & deux-cents cinquante-un de longitude, afin de ſavoir de quel droit on l'y a tranſporté, & ſur quelles raiſons on appuye ce changement, cette prétendue *réduction de la Californie à ſes juſtes bornes.*

M. Buache a fort raiſon de trouver une contradiction manifeſte entre la figure d'isle donnée à la Californie, ce Nord-Nord-Oueſt & Sud-Sud-Eſt, ou du moins Nord-Oueſt & Sud-Eſt, & ſa longueur de dix-ſept cent lieuës Eſpagnoles, ſur cinq cent de largeur. Je n'ai rien compris à ces dimenſions, ni à ces directions. A la vérité j'ai vû la carte que M. De Fer a donnée en 1720. & dont l'original doit avoir été envoyé peu d'années auparavant à l'illuſtre Académie Royale des Sciences de Paris par le Viceroi de la nouvelle Eſpagne. Cette carte repréſente auſſi la Californie comme une isle, & entierement Nord-Oueſt & Sud-Eſt. Le Golfe de la mer vermeille y forme un détroit, qui a plus d'étendue vers le Nord, depuis le Rio Colorado, y nommé Rio del Tiſon, où ce Golfe finit, que de-là juſqu'au cap S. Lucas. Cependant pour la longitude de cette prétendue isle, cette carte approche plus des anciennes que des nouvelles qui placent le cap de Mendocin à deux cent cinquante, ou deux cent cinquante-un degrés, au lieu que celle-ci lui aſſigne le deux cent trente-quatrieme. Pour la latitude ce cap ſe trouve à quarante-un degrés & demi, & la côte la plus ſeptentrionale à environ quarante-ſix, où l'on a même marqué Rio de l'Erbére, & dans la mer pluſieurs isles, ſans que nous ayons la moindre relation qu'aucun mortel ait reconnu ces côtes ſeptentrionales, ces isles & ce détroit. Le grand Quivira eſt placé au Nord de ce Rio del Tiſon, ou Colorado, ſur la rive orientale de ce prétendu détroit, & le grand Teguaio à l'Eſt du Quivira. Les deux enſemble ne prennent que la largeur d'environ douze degrés de longitude, ce qui ne fait à cette latitude de trente-huit degrés, à prendre le milieu du pays, que cent nonante lieuës communes, le degré à cette hauteur réduit à quinze lieuës & trois quarts. Comment concilier ce calcul avec la relation du Comte de Pignaloſſe, qui donne au même pays mille lieuës d'étenduë? Il étoit pourtant Viceroi du Mexique; & on ne

doit

doit pas douter qu'il n'ait fait plus de démarches pour prendre connoiſſance de ce pays, puiſqu'il a pu former un projet pour ſa conquête : On n'en forme guères, pour peu qu'on ait le ſens commun, qu'après avoir pris toutes les informations poſſibles.

Je ſuis confirmé dans l'idée que j'ai de ce Penaloſſa, par le nom qui eſt donné dans quelques cartes à la ville de Santa Fé (*a*) vers le trente-ſeptieme degré à la partie la plus ſeptentrionale des poſſeſſions Eſpagnoles dans le nouveau Mexique, & à l'Oueſt du nouveau Mexique proprement ainſi nommé, ſavoir Santa Fé de Penaloſſa. J'en tire la conſéquence que ce même Penaloſſa en eſt le fondateur, ou le reſtaurateur, & qui a mis cette ville dans un plus grand luſtre. Or cette ville eſt très peu éloignée & à l'orient du pays de Teguaio. Cette circonſtance montre que Penaloſſa devoit en avoir une connoiſſance plus exacte que tout autre, & que cette étendue de mille lieuës, ſi conforme aux relations des premieres découvertes, ne l'eſt pas moins à l'exacte vérité ; puiſque depuis Santa Fé juſqu'à Quivira, ſelon ces anciennes relations & cartes, il y a bien une étendue de pays de mille lieuës. Teguaio ne ſe trouve pas dans ces relations, mais bien Tichuica, & Tiguexa. Que Teguaio ſoit un de ces deux, eſpagnoliſé en Teguaio, ou bien le Royaume de Tolm, marqué à l'orient de Quivira, n'importe ; le nom n'y fait rien. Rio Colorado a pris la place du Totonteac, & Hochelaga n'eſt plus connu dans le Canada. Le P. Charlevoix aſſure pourtant que c'étoit une ville ou bourg dans l'iſle nommée à préſent Montréal. Il ne faut donc tirer aucune conſéquence déſavantageuſe du changement des noms, contre les relations faites par ceux qui ont été envoyés aux découvertes.

Puis donc que ces découvertes ont été faites en divers tems, & par mer & par terre par le Viceroi du Mexique lui-même, & par ſes Officiers, & que Cabrillo entr'autres n'a pas employé moins de dix mois à parcourir toutes les côtes & à les examiner ; que lui enfin, ſes prédéceſſeurs & ſes ſucceſſeurs ont impoſé des noms à tous

(*a*) Non celle qui eſt connue ſous ce nom chez tous les Auteurs, qui en eſt éloignée au Sud-Eſt.

les caps, aux baies, aux ports, aux rivieres, à pluſieurs montagnes; qu'on n'a pas manqué de donner par-ci par-là les latitudes du moins des places les plus remarquables; qu'on a dreſſé là deſſus des cartes, & que les Eſpagnols, & après eux toute l'Europe, ont regardé le tout d'une authenticité inconteſtable & indubitable. Il n'eſt pas permis de traiter ces cartes, comme ſi elles repréſentoient une Utopie. En effet, ſi on veut douter de pareilles relations, qui ont non ſeulement un, ou pluſieurs caractères d'authenticité, mais tous; s'il eſt permis de tout changer à ſon gré, ſans aucune preuve, & ſans qu'il y ait aucune relation contraire; ſi, dis-je, ceci eſt permis, on reculera infailliblement dans les connoiſſances géographiques, bien loin d'avancer, & on retombera dans les mêmes erreurs, dans les mêmes confuſions où l'on s'eſt trouvé, lorſqu'on a adopté avec tant d'avidité cette carte Eſpagnole, qui réduiſoit la Californie en iſle, & dont on ſe reſſent encore en gardant les longitudes indiquées, ſans aucune raiſon, dans cette carte.

J'avoue que les longitudes des anciennes cartes des Eſpagnols après leurs découvertes réïterées, ne peuvent pas être regardées comme entierement prouvées & ſûres; peut-être même y a-t-il quelques latitudes & quelques poſitions, qui ne ſont pas parfaitement certaines & exactes; mais auſſi on doit m'accorder, que ſi on rejette toutes celles qui ne ſont pas fondées ſur des obſervations aſtronomiques faites avec toutes les connoiſſances & l'exactitude qu'elles exigent, il faudra douter de preſque toutes les longitudes de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique; puiſque, pour les déterminer, on s'eſt contenté de meſures priſes par eſtime, par les journaux des pilotes, par le nombre de lieuës qu'ils ont faites, ſoit par des vents favorables, ſoit par des vents contraires; & on a tâché de concilier ces routiers lorſqu'on a trouvé entr'eux quelque différence notable. Mais ici toutes les relations ſont d'accord, & s'il y avoit quelque différence, il faudroit peſer les circonſtances, examiner quel des voyageurs s'eſt arrêté le plus long-tems dans ces parages, qui a fait les recherches les plus exactes, & ſi d'autres l'ont contredit. Mais, je le répéte, tous les voyageurs ſont d'accord, ceux qui ont fait les voyages par mer, comme ceux qui les ont fait par terre. Nous avons vû dans la relation

tion du P. d'Acoſta que les ſoldats de Vaſquez Coronat ont compté deux cent & vingt mille pas depuis Cicuica à Quivira, ce qui ſupoſe tout au moins que Quivira eſt ſitué fort loin de Cicuica, & vers l'extrémité de la côte occidentale, un peu à l'Eſt du cap Mendocino véritable, & non du faux d'aujourd'hui; par conſéquent point au Nord Eſt de la Californie.

Nous avons fait voir la ſource de l'erreur dans la poſition de la Californie, lorſqu'on la place Nord-Oueſt; & je me plains que tous les Géographes ſont ſi obſtinés que de la conſerver, lors même qu'ils reconnoiſſent que le changement qu'on avoit fait de la Californie de preſqu'isle en isle, eſt entierement contredit par les nouvelles découvertes. On a à la vérité redreſſé une partie de l'erreur, en la rétabliſſant en preſqu'isle: mais on conſerve avec ſoin toutes les autres, qui en ſont les ſuites. Faiſons encore quelques réflexions ſur ce ſujet.

1°. On avoue que les Eſpagnols ont reconnu ces côtes en pluſieurs voyages. On convient outre cela qu'eux ſeuls en ont donné des cartes qui montrent toutes les ſinuoſités des côtes, qu'on voit tourner, tantôt au Nord, tantôt à l'Oueſt, au Nord-Oueſt, au Sud-Oueſt, à l'Oueſt; enfin tout eſt exactement marqué. On voit que Cabrillo, & enſuite Sebaſtien Biſcaien, avec d'Aquilar, ont employé, le premier pour aller & revenir, malgré un vent de retour des plus forts & des plus favorables, près de dix mois, & les autres environ huit mois, ſeulement pour aller d'Acapulco au quarante troiſieme degré. Comment concilier cela avec les cartes nouvelles, qui ne donnent que cinq à ſix cent lieuës de longueur, ſuivant M. Buache même, à la Californie juſqu'au faux cap Mendocino? Comment, ſur-tout, concilier cela avec la navigation de Béering & de Tſchirikow, qui par des vents contraires, & par des orages inouïs, ont parcouru, à ce qu'on prétend, ſoixante-deux à ſoixante-ſept degrés. Ainſi, à cette latitude comptant l'un dans l'autre à quarante-cinq degrés, plus de neuf cent lieuës pour faire le voyage, & autant pour le retour. Je ne dirai rien du voyage fabuleux de l'Amiral de Fonte, qui doit avoir fait dans des parages en partie inconnus, ſix cent quatre-vingt lieuës dans treize jours. Ne ſera-t-on pas convaincu

par-là, que le cap Mendocin, le cap Blanc, la riviere que trouva d'Aguilar, ſont en effet auſſi éloignés à l'Eſt que toutes les anciennes cartes les marquent ? & que M. Buache ſuppoſe lui-même que la riviere de *Grandes Corrientes* dans les anciennes cartes exiſte réellement à l'entrée du détroit entre l'Aſie & l'Amérique.

2°. Je ſais bien que M. Buache, en diſant qu'il a *réduit la Californie à ſes juſtes bornes*, veut parler de la Californie proprement ainſi nommée: mais il n'échappera pas par-là. Il garde toujours la poſition erronée de la Californie, Nord-Oueſt & Sud-Eſt; & par conſéquent les difficultés que je viens d'indiquer ſubſiſtent également. Il conſerve ce cap Mendocino *d'aujourd'hui*, ſans dire qui l'a découvert, & qui lui a impoſé ce nom, ſans vouloir comprendre qu'il n'a eu ce nom que lorſqu'on a défiguré toute cette vaſte partie de l'Amérique occidentale, & qu'on a changé la Californie en iſle. Sitôt qu'on replace le cap Mendocino, non d'aujourd'hui, mais le véritable, à l'endroit où tous les découvreurs l'ont vû & trouvé, il faut néceſſairement agir de même avec le cap Blanc, le cap Fortune, & la prétendue entrée d'Aguilar; d'autant plus qu'on voit que M. le Profeſſeur Délisle, dont le ſyſtême étoit le même que celui de Mr. Buache, conſerve les idées des nouveaux Géographes, lorſqu'il dit, „ que Tſchirikow eſt parvenu à quatorze degrés à l'Oueſt de la Ca„ lifornie, & que c'eſt un lieu où l'on n'a pas ſû que perſonne „ fut encore arrivé ". Ne rejette-t-il pas par-là toutes les relations anciennes des Eſpagnols, & leurs cartes les plus authentiques qu'on ait jamais eu; puiſque ceux-ci y ſont tous *arrivés ?*

3°. Nous avons vû ci-deſſus, que la ſource de l'erreur ſe trouvoit dans la carte Eſpagnole, qui fit de la Californie une iſle. Les Géographes qui ſaiſiſſent tout ce qui eſt nouveau, bien, ou mal fondé, adoptérent avidement cette idée: Mais ce premier pas entraina après ſoi pluſieurs autres changemens erronés de la plus grande importance. Le principal de ces changemens eſt la ſituation de Quivira & du Teguaio. Il étoit impoſſible de conſerver leur ancienne & véritable poſition, ſi-tôt qu'on croyoit la Californie une iſle. Les anciennes cartes les plaçoient au Nord & à l'Oueſt de la partie la plus ſeptentrionale de la Californie proprement ainſi nommée; celle-ci,

ci, dans les cartes postérieures, isolée & entourrée de la mer, ne pouvoit plus permettre des pays à son Nord est à son Oueſt. Ces pays existoient indubitablement; il falloit donc les transporter au Nord & au Nord-Est du nouveau Mexique. Ceci est si clair que personne ne pourra en former le moindre doute. Cependant Quivira étoit constamment placé dans les parties les plus occidentales de l'Amérique; & Teguaio, soit que ce soit le nom d'une ville, Ticuica, ou d'un pays, celui de Tolm, ne l'étoit pas moins à l'Est de Quivira, & au Nord-Oueſt de la Californie. Aussi les Espagnols en étoient si convaincus, que dans leur carte Espagnole que De Fer nous a donnée en 1720. le Teguaio est placé au Nord du Rio de los Apostolos, Hila &c. à l'Oueſt du nouveau Mexique proprement ainsi nommé, & Quivira à l'Oueſt de Teguaio, où l'on a ménagé la place pour cet emplacement.

Si le Comte de Pignalossa a assuré que Quivira est à l'Est du nouveau Mexique, c'est-ce que j'ignore: mais j'en doute absolument. Voyons, suivant les cartes même de Messieurs Délisle & Buache, si cela est possible. A l'Est sont les Padoucas, & les autres nations qui connoissent moins Quivira que nous. Selon les cartes il n'y auroit que le Missouri entre deux. Comment soutenir que des gens pour lesquels un voyage de deux à trois cent lieues n'est qu'une promenade, ignorassent un pays qui les confine? Observons encore que le Comte de Pignalossa assuroit que ces deux pays avoient mille lieuës d'étendue. Qu'on jette alors les yeux sur les nouvelles cartes, & on verra que malgré l'impossibilité qu'il y a que Quivira soit dans le voisinage des Padoucas &c. malgré toute la place qu'on leur a ménagée, on trouvera à peine une étendue de cent lieuës; qu'on les jette par contre sur les anciennes cartes, & on trouvera que les pays de Quivira & de Tolm s'accordent, pour l'étendue, parfaitement avec la relation du Comte de Pignalossa.

Ces Messieurs alléguent eux-mêmes la relation de D. Martin d'Aguilar. Que dit-elle? Que par l'entrée de la riviere qu'il a découverte, on peut aller à la grande ville de Quivira. Je soupçonne que cette riviere descend du lac des Tahuglanks, & que cette ville est celle au bord de leur lac, des six villes qu'on regardera comme une

feu-

ſeule, dont les Moſeemleks ont fait mention au B. de la Horctan. Quand même je me tromperois dans mes conjectures, on voit pourtant par-là que cette entrée étant fort à l'Oueſt, Quivira doit être ſitué du même côté, & non à l'Eſt du nouveau Mexique.

Il y a d'autant moins ſujet d'être ſurpris de cette erreur & de ce changement, qu'on a confondu les noms. On voit dans l'extrait que j'ai donné d'Acoſta, que déja alors, il y a près de cent quatre-vingt ans, on a donné le nom de nouveau Mexique à tous les pays ſitués au Nord, & au Nord-Oueſt du nouveau Mexique ou nouvelle Eſpagne; enfin à tout le reſte du Continent ſeptentrional & occidental, que les Eſpagnols tachoient par-là de revendiquer, comme ſi actuellement ils en auroient fait la conquête. Enſuite on ne donna le plus ſouvent le nom de nouveau Mexique qu'à la contrée peu large, la plus au Nord, où ſe trouve Santa Fé. Teguaio & Quivira ſont du nouveau Mexique, ou très proches. Le nouveau Mexique, ſelon ces cartes, eſt entre les deux cent ſoixante-ſept & deux cent ſeptante-deuxieme degrés de longitude, entre trente-quatre & trente-neuf degrés de latitude. On ne pouvoit donc manquer de les placer dans ce voiſinage; & toutes les poſitions avérées par les Eſpagnols cedoient à des conjectures qui n'étoient fondées ſur aucune relation.

On dit d'après Wytfliet, que Quivira eſt ſituée ſur une mer, mais hors de la route des navigateurs, par conſéquent ſur la prétendue mer de l'Oueſt: Je n'en vois pas la conſéquence. Si Quivira étoit ſituée à côté du cap Mendocino & à la même latitude, ſuivant les anciennes cartes à quarante-deux degrés, elle ſeroit effectivement hors de la route de tous les navigateurs, comme nous l'avons fait voir ci-devant. Je conjecture qu'il y a eu un Quivira à cet endroit, qui n'exiſte plus: Nous en verrons la raiſon ci-après, & qu'alors on a entendu parler du lac des Tahuglanks & de leurs villes. On l'aura d'autant plus ſuppoſé Quivira, qu'on avoit tout renverſé & tranſpoſé tous les pays, villes, caps, rivieres &c. Je croirai d'autant plus qu'une ville autrefois nommée Quivira par quelques uns, étoit ſituée ſur un lac, & non ſur l'Océan, ou ſur une baye, que, ſuivant Gomara, on y a vû des vaiſſeaux à proues argentées

&

& vergues dorées ; desquels on n'a jamais apperçu dans les mers de cette partie du monde, & qui ne peuvent se trouver que chez une nation civilisée, telle que l'est celle des Tahug'auks.

On n'osera supposer que ces vaisseaux ont été vûs sur la mer de l'Ouest. Fuca, ou celui qui a inventé cette mer sous son nom, n'en parle point, ni même d'autres vaisseaux, ni des habitans, quoiqu'il ait, dit-on, navigé pendant vingt jours, & encore au-delà, jusqu'à la mer du Nord, & qu'il soit revenu par la même route.

4°. Une autre suite que la même erreur du changement de la Californie en isle, à causée, est; que pendant long-tems on a entiérement changé le cours des rivieres. D'Acosta, qui donne le Golfe & non le détroit, y fait décharger le Totonteac venant du Nord-Est, qui bientôt après fut nommé Del Norte, ensuite d'Alarçon, de Coral, Colorado, de los Martyres &c. environ deux degrés plus au Nord de son embouchure il marque sa jonction avec l'Axa, venant du Nord, & une branche qui s'y joint plus haut, du Nord-Oueſt. Il en indique encore une qui se décharge dans le golfe au Sud-Est du Totonteac, qu'il nomme Rio Hermoso, que la carte de Florence nomme R. Tigna, & dans les suivantes, c'est R. Azul, R. de Hila, R. de los Apostolos, R. de buona Speranza, R. Sonara, R. Salado, dont d'autres font trois, quatre ou cinq rivieres différentes. A la transformation de la Californie en isle, il falloit aussi déplacer ces rivieres. La carte de Florence marque quatre rivieres, mais qui se jettent séparément dans le golfe, celle de Quivira venant du Nord-Oueſt, del Tiçon, du Nord-Nord-Oueſt, d'Alarçon du Nord, & Tigna du Nord-Est. Remarquons ici que l'Auteur de cette carte d'une authenticité respectable, n'a pourtant pas eu de si bons mémoires que d'Acosta dont la carte est plus conforme à celle du P. Kino, qui a la riviere de Colorado & celle de los Apostolos, quoique sans noms, qui se joignent, à un degré au Nord du golfe. Si Kino n'a pas celle d'Axa, je n'en suis pas surpris. Il a marqué sur sa carte tous les noms possibles des lieux, au Sud de cette derniere riviere: mais à son Nord, & à celui de la jonction avec le Rio Colorado, il n'en marque pas un seul; preuve qu'il n'a pas été plus loin au Nord, ni à l'Oueſt. Il ne pouvoit donc connoître cette ri-

viere d'Axa, moins encore la riviere qui s'y jette plus au Nord. La carte de Florence s'accorde par contre mieux avec d'Acoſta, en ce que dans celle-là la riviere Tigna, & dans celle-ci Rio Hermoſo, ſe jettent ſéparément dans le golfe & viennent du Nord-Eſt.

2°. Qu'on remarque bien que la carte de Florence nomme R. de Quivira celle du Nord-Oueſt; c'eſt comme on nomme dans les grandes villes, ſouvent, porte de telle ville, quoiqu'éloignée de cinquante, de cent lieuës, parce qu'en venant de pareille ville, on entre par cette porte. Ainſi la riviere de Quivira venoit de la région vers laquelle étoit ſituée Quivira; par conſéquent celle-ci n'étoit pas à l'Eſt.

3°. On peut donc concilier ces cartes. La riviere del Tiçon eſt celle d'Axa, & celle de Quivira celle qui s'y jette chez d'Acoſta; celle d'Alarçon la même que le Totonteac, ou del norte, ou Colorado. Celle de Tigna chez l'un, & R. Hermoſo chez l'autre, eſt apparemment celle de los Apoſtolos. Il ſuffit que les cartes les plus anciennes s'accordent en gros avec la plus nouvelle, qui eſt celle du P. Kino, pour rétablir l'authenticité des anciennes relations, & des cartes des Eſpagnols.

4°. Par contre dans les cartes où la Californie eſt repréſentée en isle, on étoit obligé de les faire venir toutes du Nord-Eſt, puiſqu'on ne pouvoit les faire ſortir de la mer. Ne ſera-t-on donc pas forcé de convenir qu'il faut s'en tenir aux anciennes cartes, juſqu'à-ce qu'on ait des relations nouvelles; mais auſſi authentiques, qui les contrediſent?

Je devrois donc adopter en plein & concilier enſemble les anciennes cartes & les relations originales & authentiques des Eſpagnols, qui ont toutes les marques d'authenticité qu'on peut déſirer. Cependant je me trouve embaraſſé par le voyage de Béering & de Tſchirikow, non pour leurs longitudes, auxquelles je ne fais pas la moindre attention. Ce n'eſt pas ſeulement par le défaut d'obſervations (*a*). Je me ſuis expliqué là-deſſus; mais à cauſe que leur eſtime même eſt ſi peu

(*a*) M Muller dit expreſſement, qu'il n'y a point eu de calcul Aſtronomique, que tout ſe fondoit ſur celui du vaiſſeau, ſoit l'eſtime des pilotes.

peu que rien, puiſqu'ils ont été agités, battus, chaſſés & rechaſſés de tous côtés par les orages les plus violens; qu'ils ont eſſuyé des brouillards fréquens & des plus forts. L'Officier Ruſſien en parle, & M. Muller avec encore plus de détail en divers endroits de ſa relation. Que faut-il donc penſer des longitudes? L'Officier ne veut pas même admettre les latitudes. " Un intelligent eſtimateur des opérations „ de mer, dit-il, préférera ſans héſiter les connoiſſances qui vien- „ nent de cet habile & infatigable marinier (M. Spangenberg &c.) „ à celles des vaiſſeaux, dont les obſervations n'ont été que fortuites". Malgré ce doute de l'Officier, qui, ayant été du voyage, a pû parler par connoiſſance de cauſe, je ne puis entierement rejetter les latitudes qu'il donne, lorſqu'il aſſure, que le 4. Novembre ils ſe ſont trouvés ſous le cinquante-ſixieme degré quant à l'iſle de Béering. Mais pour toutes les autres latitudes ſur les côtes de l'Amérique, il n'en donne aucune. On devroit donc conjecturer de ce ſilence, qu'il ne pouvoit les déterminer avec certitude. M. Muller donne celles de Tſchirikow; la premiere après leur départ d'Avatcha à quarante-ſix degrés; une autre avant la ſéparation des vaiſſeaux, à cinquante degrés. Il parle encore des courſes, lorſque Béering croiſa pour rejoindre Tſchirikow entre les quarante-cinq & cinquante-unieme degrés; enſuite au 15. Juillet de cinquante-ſix degrés, des iſles en cinquante-cinq degrés vingt-ſix minutes, une autre place à cinquante & un degrés vingt-ſept minutes. Il dit encore que ſur un point à la montagne de St. Jean on differoit, les uns la plaçant à cinquante-deux degrés trente minutes, les autres à cinquante-un degrés douze minutes. Il parle auſſi de diverſes longitudes, le tout, ſans doute d'après le rapport de M. Délisle de la Croiere. Mais ſi ces latitudes ſont ſi incertaines, comment pourroit-on à dix degrés près, ou plus, compter ſur les longitudes? Si donc ce voyages eſt l'unique qu'on ait fait en côtoyant depuis l'Aſie en Amérique. Si on n'oſe donner pour aſſurées les latitudes; ſi par contre les anciennes relations des Eſpagnols ont des degrés de certitude infiniment ſupérieurs en leur faveur, je le répète, on devroit s'y tenir; n'oſant pourtant pas ſoutenir que Meſſieurs Délisle & Tſchirikow, ſe ſoient trompés, de quinze, de dix-huit degrés même pour la latitude,

ou qu'ils en ayent voulu impoſer dans leur relation ; il ne reſte qu'une ſeule conjecture pour concilier ces anciennes relations avec les nouvelles. Déja on devroit être convaincu par celle des Ruſſiens, que les anciennes cartes Eſpagnoles, où l'on voit les côtes de l'Amérique ſi proches de l'Aſie, ſont d'une vérité abſolue & inconteſtable. Que le cap Mendocin doit donc être rétabli à l'extrêmité occidentale de ces côtes, & ne pas être gardé dans la ſituation où on l'avoit placé ſans aucune raiſon, pour enſuite, par une adjonction monſtrueuſe, rétablir les terres occidentales des anciennes cartes, en les plaçant d'une maniere manifeſtement oppoſée à ces cartes, à l'Occident de ce cap, où il n'en a jamais exiſté. Mais en tout tems le détroit d'Anian, qui alloit vers le nord, y étoit marqué. Voici donc cette conjecture.

§. VII.

Voyage de Moncacht-Apé.

M. le Page du Praz, dans ſon hiſtoire de la Louïſiane, rapporte la relation du voyage de Moncacht-Apé, dit qu'un homme Yaſou de nation qu'il a viſité, lui avoit aſſuré, " qu'étant jeune, il avoit „ connu un homme très vieux, qui avoit vû cette terre, avant que „ la grande eau l'eut mangée, qui alloit bien loin, & que dans le „ tems que la grande eau étoit baſſe, il paroit dans l'eau des ro„ chers à la place où étoit cette terre ".

Si quelqu'un révoquoit en doute cette relation, je ne ſaurois la certifier ; cependant deux reflexions me la font regarder comme n'étant point de l'invention de M. le Page.

1°. M. Dumont, qui a donné une autre relation de la Louïſiane, dans laquelle lui, ou du moins ſon éditeur, eſt ſouvent d'un avis contraire à celui de M. le Page, bien loin de contredire ce voyage de Moncacht-Apé, en a donné un extrait dans ſon ouvrage. Or M. Dumont a, dit-on, demeuré vingt-deux ans dans ce pays ; il n'auroit donc pas manqué de reprendre M. le Page, ſi celui-ci n'avoit conté qu'une fable (*a*).

2°. J'ob-

(*a*) Nous ne parlons ici de ce voyage qu'autant qu'il a rapport à cette queſtion ; nous y reviendrons enſuite.

2°. J'obſerve en ſecond lieu que ſi elle a été fabriquée par un Européen, il faut avouer qu'il s'eſt ſurpaſſé ſoi-même. On ne ſauroit imiter mieux la ſimplicité du recit d'un homme rouge, une narration auſſi conforme à leur génie, & des circonſtances mieux adaptées à la narration; circonſtances peu convenables pour un recit d'Européen, & qui le ſont parfaitement à un de ces hommes ſenſés, que nous nommons Sauvages. Enfin, tout ſemble convaincre un lecteur non prévenu que c'eſt Moncacht-Apé lui-même qui en eſt l'Auteur, & que M. le Page n'a pas cherché à en impoſer au public.

3°. M. le Page aſſure, que ce Sauvage étoit connu chez ces nations ſous le nom de Moncacht-Apé, qui ſignifie, *un homme qui tue la peine, ou la fatigue*, parce qu'il étoit infatigable pour les voyages, ceux même de pluſieurs années. Les François avoient un poſte chez les Natchez, & cet homme n'en demeuroit qu'à quarante lieuës. Si donc ce recit étoit controuvé, il eſt impoſſible que perſonne n'en eut découvert la fauſſeté. Ce n'eſt pas que je l'adopte en plein, faute de ſavoir les longitudes & les latitudes; auſſi c'eſt uniquement par conjecture que j'ai déterminé ſa route ſur ma carte.

Je reviens donc à ces *terres mangées* par la mer. Le Sauvage dit que dans ſa jeuneſſe il avoit connu un vieillard qui avoit encore vû ces terres: Or les habitans des parties les plus orientales n'ont aucune connoiſſance, pas même par tradition, que ces deux parties du monde ayent jamais fait un même Continent. Lorſqu'en 1648. on doubla le cap Schalaginskoi, ce n'étoit que par la certitude qu'on avoit qu'il s'y trouvoit de tout tems une mer à l'orient de l'Aſie. Auſſi la carte Japonnoiſe, fort antérieure aux tems de ce vieillard, repréſente un détroit plus large même qu'il ne ſe trouve réellement. J'en conclus donc qu'il vouloit dire que la mer avoit *mangé des terres* du côté du Sud.

Je ſuis encore confirmé dans cette penſée par la conſidération que pendant environ cent ſoixante ans perſonne n'a plus reconnu ces côtes, qui l'avoient été dans les premiers tems par les Eſpagnols; & que, pendant un ſi long intervalle, la mer a pû en effet manger bien des terres, & s'avancer en un endroit, où Beering a abordé, à ſuppoſer que la latitude donnée ſoit juſte, juſqu'au cinquante-huitieme

degré. Cette circonſtance ſeule pourroit donner la ſolution de la queſtion, pourquoi on a, pendant plus de cent ans, repréſenté la côte occidentale de la Californie, Nord-Oueſt & Sud-Eſt, en oppoſition à toutes les anciennes cartes & relations. Peut-être que quelque vaiſſeau dont on n'a pas la relation, eſt parvenu aux environs du deux cent quarantieme degré, plus ou moins, juſqu'au cinquantieme de latitude, & au-delà, & qu'ayant trouvé ſes obſervations peu conformes aux anciennes relations & cartes, il les aura cru fautives, &, laiſſant ſubſiſter les noms, il aura donné un autre poſition à la Californie, dont il aura fait une iſle (*a*).

Remarquons encore, que les ſoldats de Vaſquez Coronat, ayant trouvé entre Ticuica & Quivira une vaſte plaine de ſable, ſans pierres, ſans arbres, ſans plantes, ſans aucune élévation, la mer a pû facilement manger cette terre; & en ce cas il ne ſeroit pas difficile de comprendre pourquoi on a ſi bien oublié Quivira; qu'on l'a tranſporté depuis le bout occidental de ces terres au Nord-Eſt du nouveau Mexique, parce que dès lors toute communication a ceſſé. Peut-être que la bourgade de Quivira, ſur les bords de la mer, & d'une riviére, a été détruite, & que les habitans ſe ſont retirés plus au Nord & à l'Eſt; ce qui a pû en partie cauſer cette confuſion dans l'emplacement qu'on donne à ces peuples.

Pour réduire en deux lignes mon ſyſtême ſur cet article, je dis que ſi par des navigations ultérieures on trouvoit que Meſſieurs Tſchirikow & Délisle ont accuſé juſte ſur la latitude de près de cinquante-huit degrés où Béering doit avoir abordé, quoique la relation n'en diſe rien; ou du moins des cinquante-ſix degrés où M. Tſchirikow s'eſt trouvé, alors j'adopterois, ſur la relation de Moncacht-Apé, ce dernier ſyſtême: mais ſi on découvroit que les côtes méridionales n'alloient au plus qu'à quarante-deux degrés de latitude, & qu'enſuite elles baiſſent de plus en plus juſqu'à la preſqu'isle de la Californie, je me tiendrois conſtamment aux dernieres cartes & relations des Eſpagnols.

Pour

(*a*) Mr. le Chevalier de G. ſavant curieux, qui s'eſt informé de pluſieurs particularités à Pétersbourg, m'a rapporté, que tous ceux qui ont été vers ces côtes ont aſſuré, qu'elles ſont preſque inabordables; qu'il y avoit quantité de bas fonds, un pays noyé, ce qui fortifie ma conjecture & mérite attention.

Pour donner une idée de la largeur de la partie ſeptentrionale de l'Amérique, calculons un peu la route que Moncacht-Apé a faite (*a*).

Le point de ſon départ doit être pris au Nord du confluent du Miſſouri avec le Miſſiſipi. M. le Page, dans ſa carte, qu'on doit pré-

(*a*) Je ſuis toujours ſurpris, lorſque je vois que tous les plus grands Géographes de nos jours, les plus ſavans, les plus célèbres, en réduiſant les lieuës en degrés, y en mettent conſtamment vingt lieuës, ſans avoir aucun égard à la latitude, & à la difference conſiderable qu'elle apporte dans la meſure de la longitude; c'eſt pourquoi je vais donner un extrait du *Canonicus Appiani*, revû par le célèbre & Savant Weigel, réduit ſelon les lieuës de France d'une heure de chemin, auquel je me conformerai dans mes calculs. Je ne commence ici que par le 35. degré.

Les degrés de longitude reduits, à proportion de l'approximation du Pôle, en lieuës d'une heure de chemin, à commencer au 35. degré de latitude.

Degré	Lieuës	Minut.	Degré	Lieuës	Minut.
35	16	23.	63	9	4.
36	16	11.	64	8	45.
37	16	-	65	8	26.
38	15	45.	66	8	8.
39	15	33.	67	7	49.
40	15	25.	68	7	30.
41	15	6	69	7	14.
42	14	54.	70	6	51.
43	14	36.	71	6	30.
44	14	24.	72	6	12.
45	14	8.	73	5	50.
46	13	53.	74	5	30.
47	13	40.	75	5	10.
48	13	20.	76	4	50.
49	13	7.	77	4	30.
50	12	48.	78	4	10.
51	12	35.	79	3	48.
52	12	19.	80	3	28.
53	12	3.	81	3	8.
54	11	45.	82	2	47.
55	11	30.	83	2	28.
56	11	10.	84	2	6.
57	10	54.	85	1	44.
58	10	36.	86	1	24.
59	10	17.	87	1	4.
60	10	-	88	0	42.
61	9	42.	89	0	22.
62	9	23.	90	0	0.

Suppoſé qu'il y eut de l'erreur dans cette réduction, elle ne ſauroit être que de quelques minutes.

préferer à toutes les autres à l'égard de ces contrées, place ce point à deux cent huitante-quatre degrés, quinze minutes de longitude, & quarante de latitude. Il ne faut pas oublier de prévenir le lecteur, qu'il désapprouve en divers endroits de son ouvrage la maniere dont les autres cartes représentent le cours de cette riviere. En effet, on la fait venir du Nord-Oueſt, & quelques-unes lui donnent des ſinuoſités infinies. Pour lui, ce n'eſt qu'au deux cent huitante-deuxieme degré qu'il la fait deſcendre du Nord-Eſt au Sud : tout le reſte de ſon cours eſt droit de l'Oueſt à l'Eſt, de même que celui de la riviére de Canſez, qui s'y jette. Qui pouvoit le mieux ſavoir que lui, qui a parcouru le pays dans le tems que les François avoient ſur le Miſſouri le Fort Orléans ; qui s'en eſt informé des naturels du pays, dont la relation étoit conforme à une carte Eſpagnole, dreſſée avec ſoin, pour ſervir de guide à un corps qui y avoit été envoyé, & lorſque les Eſpagnols en devoient être mieux inſtruits que tout autres ?

Le cours du Miſſouri y eſt donc marqué généralement entre le quarante un & quarante-deuxieme degré de latitude (*a*). Il paſſa chez les Canſez, qui ſont entre le quarante & le quarante-unieme degré, qui lui conſeillérent de marcher une lune, & alors droit au Nord ; & qu'après quelques jours de marche il trouveroit une autre riviere, qui court du levant au couchant. Il marcha donc pendant une lune, toujours en rencontrant le Miſſouri ; il vit des montagnes & craignit de les paſſer de peur de ſe bleſſer les pieds (*b*). Enfin il rencontra des chaſſeurs qui le firent remonter le Miſſouri encore pendant neuf petites journées, & marcher enſuite cinq jours droit au Nord, au bout deſquels il trouva une riviére d'une eau belle & claire, que les Naturels nommoient la belle riviére. Arrêtons-nous ici pour commencer nôtre calcul. Deux grands villages des Canſez ſont marqués ſur la carte de M. le Page, l'un à deux cent huitante, & l'autre à deux cent huitante-deux degrés. Accordons le point du départ

(*a*) Le Page du Praz, relations de la Louiſiane Tom. III. p. 89. & ſuiv.

(*b*) Il paroit par-là qu'il a avancé plus loin qu'au milieu du cours du Miſſouri avant de paſſer à la belle riviére.

départ depuis le dernier. Moncacht-Apé marcha pendant une lune, soit trente jours. L'Auteur en fait un calcul très moderé, disant que nôtre Anacharsis Américain l'avoit assuré, qu'il marchoit plus vite qu'un homme rouge ne marche ordinairement. D'où il conclud que celui-ci ne faisant qu'environ six lieuës par jour, lorsqu'il est chargé de deux cent livres au moins, Moncacht-Apé, qui n'en portoit pas plus de cent, quelquefois pas plus de soixante, devoit souvent faire jusqu'à neuf ou dix lieuës. Il a raison; car le P. Charlevoix assure que les Aïouez à quarante trois degrés trente minutes, font vingt-cinq à trente lieuës par jour (*a*), lorsqu'ils n'ont pas leur famille avec eux: cependant il se rabbat à sept lieuës par jour. Nôtre voyageur faisant route pendant trente jours à sept lieuës par jour, qui font donc deux cent & dix lieuës, depuis les Canzez, qui se trouvent, dis-je, au deux cent huitante-deuxieme degré, ces deux cent & dix lieuës, à quatorze lieuës & demie par degré, font quatorze degrés & demi jusqu'au lieu qu'il rencontra les chasseurs, qui se trouvérent donc à deux cent soixante-sept degrés & demi. On voit bien que c'est compter trop peu. Les Sauvages disent unanimément que le cours du Missouri est de huit cent lieuës, & qu'au milieu, ainsi à quatre cent lieuës on voyage vers le Nord pour trouver la riviére de l'Ouest. Ici il n'a avancé vers l'Ouest que neuf petites journées avant que de tourner au Nord: ne comptons que trois degrés & demi, & cela nous conduira seulement au deux cent soixante-quatrieme degré, & ne fera, depuis la jonction du Missouri au Mississipi que vingt degrés quinze minutes; & à quatorze lieuës & demi, qu'environ deux cent nonante-trois lieuës, au lieu de quatre cent. Ainsi on voit qu'on accorde beaucoup (*b*).

De

(*a*) Ceci ne paroitra pas exageré, lorsqu'on voudra considerer, que les soldats Romains, chargés du poids de soixante livres faisoient six à sept lieuës de chemin en cinq heures de tems; eux qui n'étoient pas accoutumés, comme les Sauvages, dès leur jeunesse, dès leur enfance même, à vivre uniquement de la chasse, & de faire des centaines de lieuës, pour l'avoir abondante.

(*b*) J'avouë pourtant qu'on ne doit pas toujours insister également sur les mésures itineraires des Sauvages; je veux croire que depuis l'embouchure du Missouri jusqu'à l'endroit où l'on passe vers la belle riviere, il peut y avoir, y compris

De la nation de Loutres, ſans compter le peu de chemin qu'il fit ſur la belle riviére pour arriver chez eux, il la deſcendit pendant dix-huit jours avec les Loutres chez une autre nation. Il dit que cette riviére eſt très groſſe & rapide. On pourroit donc donner vingt lieuës par jour, pour le moins: contentons-nous de quinze; cela fera deux cent ſeptante lieuës, ou environ vingt degrés; nous nous trouverons alors au deux cent cinquantieme degré. Il vint en aſſez peu de tems chez une petite nation, & enſuite acheva de deſcendre la riviére, ſans s'arrêter plus d'un jour chez chaque nation: mais il ne dit point combien de tems il y a employé. La derniere des nations où il s'arrêta, ſe trouve ſeulement à une journée de la grande eau, ou d'une mer. On peut bien mettre vingt degrés pour ce dernier voyage & plus; on le trouvera au deux cent trentieme degré. Il ſe joignit alors à des hommes qui habitoient plus avant ſur cette côte vers le couchant, & ils ſuivirent à peu près la côte entre le couchant & le Nord. Etant arrivé chez la nation de ſes camarades, il y trouva les jours beaucoup plus longs que chez lui, & les nuits très courtes. Les vieillards le diſſuadérent de paſſer plus outre; diſant que la côte s'étendoit encore beaucoup entre le froid & le couchant; qu'elle tournoit enſuite tout court au couchant &c. Si on ajoute donc encore ce voyage, & les côtes qui s'étendent encore *beaucoup*, on verra que cela approchera les deux cent degrés de longitude, ou même les cent nonante, où je place le commencement de l'Amérique, d'après les anciennes cartes Eſpagnoles. M. le Page du Praz fait un autre calcul, qui pouſſe cette diſtance plus loin que moi: & on ne ſauroit pourtant ſe plaindre qu'il exagère dans ſon calcul.

Il part d'après le principe que voici. Moncacht-Apé a été abſent cinq

pris les contours, quatre cent lieuës: mais qu'il y en a moins de-là juſqu'à ſa ſource que les Sauvages doivent moins connoître. J'en dis de même du Miſſiſipi, & qu'il peut y avoir depuis la mer huit cent lieuës juſqu'au ſaut Saint Antoine: mais beaucoup moins de-là juſqu'à ſa ſource, que les Sioux n'ont peut-être jamais reconnue par eux-mêmes. Auſſi pour accorder plus qu'on ne peut demander, je fixe le paſſage de Moncacht-Apé ſeulement au deux cent ſeptantiéme degré.

cinq ans. Il dit que pendant ce tems il a marché, en reduisant le tout en journées de terre, trente-six lunes, dont il falloit, dit l'Auteur, rabbattre la moitié pour son retour. A sept lieuës par jour seulement, cela feroit trois mille sept cent huitante lieuës: il en rabbat encore la moitié pour les détours; ce sera, ce me semble, bien assez; restent mille huit cent nonante lieuës. Quand même on compteroit les vingt lieuës par degré, elles en feront nonante-quatre & demi; & alors il aura été au cent nonante-quatrieme degré. De quelle maniere que l'on compte, on verra que le Continent ne peut s'étendre moins que je ne le marque.

Nous voyons par ce recit naïf de Moncacht-Apé, & par d'autres relations que Messieurs Delisle & Buache citent eux-mêmes, & dont nous allons parler bientôt, que tout en détruit absolument la fable si mal imaginée des découvertes de l'Amiral de Fonte, & la mer de l'Ouest de Fuca. C'est-ce que nous allons faire sentir.

§. VIII.

Sur les prétendues découvertes de l'Amiral de Fonte & de Fuca.

Pesons attentivement toutes les circonstances de ces deux relations. Les personnes qui s'interessent pour les progrès de la Géographie doivent s'estimer heureux de vivre dans un siécle où tant d'excellens Géographes s'empressent à l'envi l'un de l'autre de ne regretter ni soins, ni peines, ni dépenses pour se procurer de nouvelles connoissances par des mémoires, par des relations & par des cartes dressées avec soin. Tels sont en France Messieurs Delisle, Danville, Robert de Vaugondi, & principalement M. Philippe Buache, qui employe toutes ses veilles pour nous enrichir de ses connoissances: tels en Angleterre Messieurs Gréen & Jefferi: à Pétersbourg, l'Académie en général, Messieurs les Professeurs Muller & Kraschennin-kof en particulier.

Il seroit seulement à souhaiter que plusieurs de ces savans voulussent agir avec plus de réflexion, bien peser tous les mémoires, toutes les relations, & mesurer les degrés de leur authenticité, afin de

les adopter, ou de les rejetter. Il faut avouer que M. Buache ſe montre pour l'ordinaire très judicieux, mais il m'a paru, auſſi bien qu'à un grand nombre d'autres, qu'il s'étoit laiſſé entrainer par la nouveauté, par l'envie qu'il avoit de fortifier ſes conjectures, & de remplir la place immenſe de la partie inconnue de l'Amérique ſeptentrionale, en admettant trop légèrement la prétendue relation de l'Amiral de Fonte, & celle de Fuca. Je vais examiner l'un & l'autre, & propoſer mes raiſons de doute, telles que M. Formey a bien voulu les inſérer dans la nouvelle Bibliothéque Germanique Tome XVI. & XVII. avec pluſieurs changemens & additions occaſionnées par diverſes relations & cartes dont je n'ai eu connoiſſance que depuis ce tems. Je commence par les découvertes ſuppoſées de l'Amiral de Fonte.

Si on trouvoit dans les Archives de la Cour de Madrid, dans celles du Perou, dans quelque hiſtorien à peu près contemporain, ou même poſtérieur, je ne dis pas cette relation, mais ſeulement que la Cour eut envoyé l'Amiral en 1640. à pareille découverte, il ne ſeroit pas ſurprenant que cette relation, malgré ſes abſurdités, ſes impoſſibilités phyſiques même, ſes contradictions, eut trouvé des partiſans: mais qu'un tel papier volant ait trouvé créance auprès des ſavans & des gens d'eſprit, c'eſt ce qui eſt inconcevable. Examinons tout ceci.

Nom de l'Amiral & des autres perſonnages de ce Conte.

1. Quels noms nous préſente-t-on? Un de Fonte, qui n'eſt pas Eſpagnol, mais Portugais. M. Buache en veut donner la ſolution, en diſant, que le Portugal ſe trouvant alors ſous la domination de l'Eſpagne, & les Portugais étant meilleurs mariniers que les Eſpagnols, il étoit fort poſſible, ou que ce de Fonte eut été Portugais, ou le nom changé par ceux-ci, de Fuente en Fonte. Ceci paroitroit aſſez répondre à l'objection, s'il ne reſtoit d'autres doutes à ce ſujet.

1°. Ce de Fonte doit avoir été envoyé par le Vicerοi du Perou, & par ordre de la Cour de Madrid. Quand même on ſuppoſeroit qu'il

qu'il eut été Portugais, il auroit dû compoſer ſa relation en Eſpagnol : On ne l'aſſure pas, au contraire, il ſemble qu'on voudroit faire croire qu'elle a été écrite en Portugais, puiſqu'elle doit avoir été envoyée de Lisbonne à M. Petiver.

2°. L'Amiral ne peut être ſuppoſé Portugais. On ſait aſſez par l'hiſtoire, combien la Cour de Madrid a tenu éloignés les Portugais des grands emplois, même en Portugal, bien plus dans les pays de l'ancienne Monarchie Eſpagnole. On ſait encore que la maiſon de Velaſco eſt fort conſiderée en Eſpagne : comment auroit-on ſoumis un Velaſco à un Portugais ? Patience, ſi connoiſſant l'habileté des Portugais en fait de marine, on avoit pris un pilote de cette nation : mais un Portugais Amiral du Perou, de la nouvelle Eſpagne même, ce fait eſt auſſi peu croyable, que s'il l'eut été de l'Empereur de Maroc.

3°. M. Buache a lui-même changé d'avis là-deſſus ; il dit que les Anglois ont aujourd'hui des preuves de l'exiſtence de l'Amiral Eſpagnol, qui ont été communiquées par M. Delisle à l'Academie. Lorſque ces preuves ſeront communiquées au public, on ſera mieux à même d'en juger : mais en attendant, il ſemble qu'on le regarde comme Eſpagnol, & du nom de Fuente ; par conſéquent, ſa relation devoit être dans cette langue. Celle qu'on a eue étoit donc une traduction Portugaiſe, diſons plûtôt de fabrique Angloiſe de quelque déſœuvré, qui vouloit ſe divertir aux dépens des *curieux* en faveur deſquels elle fut publiée en 1708.

On nous parle auſſi d'un Mr. Parmentiers, nom évidemment François. D'où vient que depuis tant d'années on n'en a rien pû découvrir dans toute la France ?

Il eſt encore fait mention de deux PP. Jéſuites, qui même doivent avoir été pendant deux ans en miſſion dans la ville de Conaſſet. Eſt-il rien qui dut mieux convaincre tout le monde de la fiction que cette circonſtance ? Les R. PP. Jéſuites ne nous ont-ils pas fait part de toutes leurs découvertes dans toutes les contrées de l'Amérique, des pays à l'Oueſt du Canada, de la Californie, de ſa jonction avec la terre ferme &c. N'eſt-ce pas à eux qu'on doit tout ce que l'on ſait de pluſieurs terres auparavant inconnues ? Et ici pendant ſoixante-

huit ans, & même juſqu'à préſent on n'en découvre rien, qui puiſſe faire ſoupçonner ſeulement qu'il ait eu une miſſion dans ces pays. Bien plus, ces Miſſionnaires devoient être inſtruits de la langue du pays: Il ne le paroit pas. C'eſt M. Parmentiers qui étoit l'interprète général pour tous ces pays. Suppoſé qu'il eut demeuré longtems vers les parties les plus occidentales du Canada; qu'il y eut appris les langues Hurone, Iroquoiſe, Algonquine &c. Tout cela ne lui auroit ſervi de rien parmi cette multitude de nations diverſes, qui habitent ces pays immenſes. Toutes les relations en font foi (*a*). Il n'y a guères de parties de la terre, où la diverſité des langues ſoit auſſi grande qu'en Amérique; & pourtant on n'a point été dans la peine où Béering, Tſchirikow, Gwoſden &c. ſe ſont trouvés en s'informant du pays auprès des habitans dans le voiſinage de Tzſchutzchi par un de ceux-ci, qui pourtant ne pouvoit s'en faire entendre; & qu'il eſt dit que le Puchochow-ki, & autres leurs plus proches voiſins, ont des langues entierement différentes de la leur, de même que de celle des Kamtſchadales, des Koreiski, & autres peuples de cette extrêmité de l'Aſie.

Pour la réflexion, qu'un François n'eut pas été ſouffert au Perou; bien loin d'y avoir eu de l'emploi, ſur-tout dans un tems où les deux Couronnes étoient ſi ſouvent en guerre enſemble, chacun la fera de ſoi-même. Mais D. Diego de Pennaloſſa qu'eſt-il devenu? Un neveu du premier Miniſtre d'Eſpagne n'eſt pas un homme obſcur dont on put ignorer le ſort.

Si le nom de Shapley a pû être découvert, il paroit que D. Pedro Bernardo, Ronquillo &c. n'auroient pas dû être ignorés.

Les isles de Chamilli, nom François, aura ſans doute été impoſé par Parmentiers, qui étoit de la nation, malgré les Eſpagnols, qui leur en auroient plûtôt donné un dans leur langue. Il ne faut pour-

(*a*) Que diſent celles dont M. Buache lui-même fait mention? Ne parlent-elles pas de nombre de nations qui ſe trouvent entre ces Sauvages, & les habitans éloignés, qui ont des langues différentes, & que c'eſt ce qui les empêche d'y pénétrer? Si les Sauvages qui font des courſes ſi longues, qui entendent les langues les plus générales de l'Amérique, ne peuvent ſe faire entendre de ces nations, eſt-ce que Parmentiers a eu le don précieux des langues, & a pû leur parler par inſpiration?

pourtant pas paſſer ſous ſilence, que quoi que ce nom doit avoir été impoſé à ces iſles en 1640. il a été cependant entierement inconnu, & je ne le trouve ſur aucune carte qui ait paru avant le roman de de Fonte.

Années comptées par le règne du Roi Charles.

II. M. Dobbs veut excuſer l'Auteur d'avoir fait mention des années du Roi Charles, & n'allègue, pour ſoutenir l'authenticité de cette relation, autre choſe, ſinon, que ces années n'étant pas juſtes, il faut néceſſairement qu'un Eſpagnol ait compoſé cette relation. Il auroit pû ajouter l'alternative, ou un Anglois ignorant dans l'hiſtoire de ſon pays. La difficulté ſubſiſte toujours. Jamais on n'a vû un peuple, & les plus grands Officiers de la Cour, ſupputer ſelon les années d'un Prince étranger.

Une autre raiſon; qu'au Perou on ait reçu avis de la Cour que les Anglois renouvelloient leur tentative pour des découvertes; ce qui leur avoit fait prendre le parti de nommer les années du règne du Roi d'Angleterre, eſt ſi foible qu'on n'y touchera pas.

Il en allègue une troiſieme; que De Fonte a eu peut-être la relation des efforts que les Anglois avoient fait de ce côté, du pilote Anglois, qu'il avoit ſur ſon bord. Voilà une nouvelle aſſertion controuvée & qui augmente le merveilleux de cette relation. Un Amiral Portugais, un Capitaine François, un Pilote & un Canonier Anglois; belle politique des Eſpagnols, d'avoir voulu cacher cette découverte, comme on le prétend, en prenant ſur leur bord des gens de toutes les nations de l'Europe! & d'avoir ſû les tentatives faites pour les découvertes par les Anglois, que ceux-ci même ignoroient; car

Expédition des Anglois inconnue en Angleterre.

III. Si on ne trouve rien de l'expédition depuis Lima, on n'en trouve pas plus de celle de Boſton, ni dans les Archives de l'Amirauté d'Angleterre, ni dans celle de Boſton, malgré le grand ſoin que ſe donnent les Anglois, plus que toute autre nation, de conſerver ſoigneuſement toutes les relations qui peuvent intéreſſer les découvertes

couvertes. M. Dobbs ſoutient le contraire : il dit qu'on a appris que dans ce tems il a exiſté une famille Shapley à Boſton, & une autre du nom du proprietaire Gibbon. D'où l'on conclud que Shapley a été Capitaine de vaiſſeau, & dans les parages où de Fonte doit l'avoir trouvé. Mais ſi cette raiſon eſt admiſe, tous les romans deviendront des vérités inconteſtables, non ſeulement les trois quarts des noms mentionnés dans ceux de Pharamond, de Cléopatre, de Cyrus, de Clelie &c. de même que nombre des faits qui y ſont racontés ſe trouvent dans les hiſtoriens les plus authentiques; & tout ceci manque dans cette relation. Mais les romans Anglois modernes nous donnent des noms des familles exiſtentes. Que dis-je? Haroun Alraſchid, Zobeïde, Giafar &c. dans les Contes Arabes ont exiſté; donc, tout ce que nous liſons dans ces ouvrages eſt vrai au pied de la lettre!

Diligence inouïe des Eſpagnols.

IV. Remarquons la diligence avec laquelle les Eſpagnols, la nation la plus lente de l'Europe, a agi en tout ceci. Ceux de Boſton ont entrepris un voyage pour la découverte d'un paſſage au Nord-Oueſt, en 1639. On fut ſi bien ſervi, que la même année on en put donner avis aux Vicerois du Mexique ou du Perou; ceux-ci à la Cour de Madrid, qui agiſſant avec une promtitude inouïe, & ayant les génies à leurs ordres, purent en envoyer au Viceroi du Perou, ſi bien que quatre vaiſſeaux furent carenés, préparés, fournis d'un équipage ſuffiſant & choiſi, comme on le voit ci-deſſus, de munitions, de vivres, d'argent &c. & que de Fonte put partir déja le 31. Avril 1640. Je défie que dans toute l'hiſtoire ancienne & moderne, ni dans aucun Conte, on me faſſe voir un pareil exemple de diligence, à moins que les Génies, ou les Magiciens ne s'en ſoient mêlés.

Le reſte y répond parfaitement. S'ils n'avoient pas été ſûrs de leur fait, ils auroient préparé des vaiſſeaux à Acapulco, comme d'ordinaire; ils ſe feroient épargné environ cinq cent quatre-vingt lieuës de chemin. Mais des vaiſſeaux qui voloient comme des hirondelles, ne devoient pas faire attention à une pareille bagatelle. Auſſi, quand même

même ils s'arrêtérent cinq jours à l'embouchure de la riviere de S. Jago, pour ſe divertir à la pêche & à la chaſſe, ſachant d'avance qu'ils avoient du tems de reſte pour parcourir cette contrée immenſe de l'Amérique ſeptentrionale en long & en large ſans accident quelconque; & pour revenir à Collao de Lima, ils furent déja le 26. Avril aux isles de Chamilli, qui ſont encore environ cinq degrés ou cent lieuës plus au Nord qu'Acapulco. Ainſi en décomptant cinq jours de ſéjour à San Jago, du moins deux à Realejo, où ils achetérent quatre chaloupes, voilà ce voyage de ſix cent quatre-vingt lieuës fait en badinant dans l'eſpace de treize jours. Pourquoi les Anglois, les Hollandois & autres marins ne vont-ils pas apprendre leur métier chez les Eſpagnols, même dans la mer Pacifique, où, juſqu'à préſent on a cru qu'on étoit le plus ignorant en fait de marine?

L'Amiral remonta encore juſqu'au cap S. Luc, redeſcendit aux isles de Chamilli, en repartit le 10. Mai, & fit juſqu'au 14. Juin huit cent ſoixante-ſix lieuës juſqu'au cap blanc; outre cela deux cent ſoixante lieues dans les canaux ſerpentans de l'Archipel S. Lazare. Faut-il en être ſurpris? Il commandoit aux vents comme aux Génies. Il aſſure avoir eu un vent frais & conſtant du Sud-Sud-Eſt, même juſqu'à la hauteur de cinquante trois degrés. Il a été le ſeul privilégié, puiſque tous les autres navigateurs aſſurent, que les vents ſont preſque toujours de l'Eſt, & hors des Tropiques fort variables & orageux, comme on le voit parmi tant d'autres, dans les voyages des Ruſſiens. Le Capitaine Bernardo n'eut pas moins d'habileté & de bonheur vers la fin de Juin, puiſque ce fut le 22. de ce mois que l'Amiral lui dépêcha un Capitaine, qui, à moins d'être porté par un Condour, n'aura pû faire les trois cent lieuës qu'il peut y avoir entre le Rio de los Reies, & la riviere par laquelle Bernardo pénétra dans le lac Velaſco dans peu d'heures de tems. Celui-ci monta donc dans ce lac, croiſa premierement cent cinquante lieuës à l'Eſt, retourna par ce chemin, & en fit encore quatre cent trente-ſix à l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'à ſeptante-ſept degrés de latitude. Tout ceci étoit achevé le 27. du dit Juin. Notez que quand même Bernardo auroit reçu l'ordre de l'Amiral le dit 22. Juin, comment ſans magie

auroit-il monté la riviére, croiſé & reconnu ce lac d'un bout à l'autre en cinq jours ?

Mais il y a plus. Qu'on obſerve dans ces dates que l'Amiral ayant fait ſa dépêche à Bernardo le dit 22. Juin, monta la riviere de los Reies, ſur laquelle, non par tout, mais pendant ſoixante lieuës il étoit obligé de changer pluſieurs fois de rhumb de vent ; car elle a ſon cours au Nord-Eſt ; & il étoit arrivé à la ville de Conaſſet au midi du lac Belle, lorſqu'il reçut la lettre de Bernardo datée du 27. Juin. Cependant l'Amiral entra dans le lac le même 22. Juin jour de ſes dépêches, & reçut ce 22. Juin la réponſe de Bernardo du 27. Accordez, s'il eſt poſſible, toutes ces circonſtances. On voit que celui qui a compoſé ce roman n'a pas été auſſi habile que ſes confreres, qui tâchent de conſerver au moins quelque vrai-ſemblance. On ne peut pas dire que c'eſt une erreur de copiſte : tout y répond. Il falloit bien à l'Amiral les huit jours juſqu'au premier Juillet pour croiſer par ce lac, & faire ſes pêches abondantes.

Du premier Juillet au 6. il paſſa par la riviere de Parmentiers dans le lac de Fonte, qui a cent ſoixante lieuës de long ſur ſoixante de large. Il le reconnut ainſi en longueur & en largeur, de même que ſes isles ; il eut le tems d'examiner toutes les circonſtances naturelles, les poiſſons, les quadrupèdes, les oiſeaux, les arbres, les fruits, les plantes, entr'autres la mouſſe de ſix à ſept pieds de hauteur. Je crois que l'Auteur, pour achever ſon roman, & l'appuyer de la relation ſi véritable de Swift, auroit pû placer le pays de Brobdingnag dans cette contrée, mais alors il ne ſeroit pas ſorti bon marché des mains de ces géans énormes. Du moins en le plaçant au Nord-Oueſt de ce pays, on auroit pû dire que cette mouſſe en avoit été tranſplantée. Tout ceci ſe fit depuis le 6. au 14. Enſuite il paſſa le détroit de Ronquillo long de trente-quatre lieuës en dix heures de tems.

Enfin, le dix-ſept il apprit, que ce vaiſſeau Anglois qui étoit allé à la découverte depuis Boſton, & qui faiſoit le principal objet de ſon voyage, étoit peu éloigné de lui : Il s'y rendit, & ce fut là le terme le plus éloigné de ſon voyage, d'où il s'en retourna le 6. Août. Pendant ce tems & juſqu'au 11. Août, Bernardo acheva auſſi

ſon

ſon voyage, en navigeant juſqu'au degré ſeptante neuf; & celui-ci fut de retour le 29. dit, au port de l'Arena, où il attendoit les ordres de l'Amiral. Le 5. celui-ci y arriva & retourna chez lui, apparemment avec la même diligence & le même bonheur qu'il avoit eu en faiſant tout ſon voyage.

Diverſité des langues.

V. Je ne ſais ſi jamais on a vû quelque choſe de pareil, excepté dans les anciens romans des Amadis, des Rolands &c. à ce que contient cette relation, par rapport aux peuples innombrables qui habitent cette contrée immenſe. J'ai déja dit que Parmentiers étoit le ſeul Interprête dans cette expédition, & que s'il avoit été le plus verſé dans les langues des diverſes nations voiſines du Canada, il n'auroit pû être d'aucune utilité ici. Toutes les relations ſont unanimes ſur ce ſujet: Autant de nations, autant de langues, ou du moins de dialectes. Les Anglois, qui navigent à la Baye de Hudſon, & qui devroient par-là même avoir appris la langue des Eſquimaux, ne peuvent converſer avec eux. Que ſeroit-ce vis-à-vis des centaines de nations qui habitent tous ces pays au Sud, à l'Oueſt, & au Nord-Oueſt? Cela étoit bon pour les tems de ces Héros fabuleux, qui, parcourant les pays les plus inconnus, n'avoient pas beſoin d'interprête; mais ici, dans un eſpace, ſeulement à le prendre ſelon la carte de M. Deliſle, qui, à mon avis, ne donne pas aſſez de largeur à l'Amérique, l'Amiral, depuis deux cents trente degrés, & Bernardo depuis deux cent & dix, les deux juſqu'au deux cent nonante de longitude, &, ſoit l'un, ſoit l'autre, du ſoixante au huitante de latitude. Voilà donc, à ne prendre en longitude que huit lieuës par degré, & vingt pour la latitude, un pays de ſix cent ſeptante deux mille lieuës quarrées. Qu'on juge combien de nations differentes l'habitent.

Douceur des habitans.

VI. C'eſt encore peu que cette conſidération. Il eſt infiniment plus admirable de voir que tous ces peuples étoient doux comme

des moutons, civils, ſerviables, ſoumis. Ni l'Amiral, ni Bernardo n'eſſuyérent pas le moindre danger, ni la moindre difficulté ; ils n'éprouvérent ni oppoſition ni attaque, ni embuche. Ils y trouvérent au contraire tous les ſecours imaginables : bien plus, ces deux Chefs de l'entrepriſe, s'envoyérent mutuellement des couriers avec une facilité telle qu'on la trouve en Europe par les poſtes établies, & avec une célérité comparable à celle des pigeons d'Alexandrie & d'Alep. Il eſt ſurprenant que les Eſpagnols ſi avides de gloire & ſi dévots, n'ayent pas travaillé à faire canoniſer de Fonte, Bernardo, Parmentiers &c. Lorſque quelqu'un a fait un ou pluſieurs miracles de peu de conſéquence, on n'y manque pas. Ici tout n'eſt qu'une ſuite, une chaine de miracles des plus étonnans. Bien loin de-là ; tous les Eſpagnols, la Cour même, tous ont ignoré des faits auſſi avantageux & auſſi glorieux pour la nation.

Obſtacles phyſiques.

VII. Les obſtacles de la nature même n'en étoient point pour eux : huit cataractes dans la riviére de Parmentiers, & trois dans celle qui doit ſe jetter dans la mer vis-à-vis du Kamtſchatka, & qui ſort du lac Velaſco, étoient franchies, & il n'eſt pas fait mention que leurs barques en fuſſent arrêtées un ſeul moment (*a*). Pourquoi les François n'en ont-ils pas appris le ſecret, au lieu de conſtruire à ſi grands fraix les écluſes dans le canal du Languedoc ? La marée de l'Océan n'en étoit pas ſi éloignée qu'ici la mer du Sud ; cependant je n'ai pas vû qu'elle montât plus haut que quatre lieuës au deſſus de Bordeaux ; & au canal du Languedoc, je n'y ai vû monter ni deſcendre aucune barque qu'au moyen de ces écluſes, excepté qu'en montant, on laiſſoit au bas de l'écluſe celles qui ne ſervoient qu'aux paſſagers, & on en prenoit d'autres toutes prêtes au

(*a*) A la vérité, on dit en général que c'étoit par les hautes marées, du moins dans le détroit de Ronquillo, qu'on a pû les franchir : Suppoſons-le un moment pour cet endroit. Mais dans la riviere de Parmentiers, d'où devoit-elle venir ? Je ne ſuis plus ſurpris, ſi Ellis veut que la marée de la mer du Sud, paſſe à la baye de Hudſon par un eſpace d'environ ſix cent lieuës, ou plus.

au deſſus de ces écluſes pour ménager l'eau. Que ſait-on? Peut-être que ces Indiens de différentes nations avoient par preſſentiment tenu prêtes d'autres barques au deſſus des cataractes pour leurs chers amis les Eſpagnols.

Je demande encore; ces Indiens étoient-ils civiliſés ou barbares? On croiroit le premier, ſelon la relation: mais un peuple civiliſé a de l'ordre dans le gouvernement, & leur principal objet eſt de ſe garantir de toute oppreſſion, & de conſerver leur liberté. On ne ſauroit donc douter qu'en ce cas, voyant arriver des Eſpagnols, déteſtés juſques dans les contrées les plus éloignées, où on ne les connoit que par la tradition, & par le recit de leurs cruautés, ils ne les euſſent attaqués, accablés & exterminés. S'ils étoient ſauvages, on a vû & on le voit encore avec quelle férocité ils maſſacrent, mangent même leurs ennemis, principalement les Européens.

Shapley doit avoir été maſſacré par les mêmes peuples.

VIII. Il eſt très ſingulier que M. Dobbs ſuppoſe que Shapley avec ſes douze ou treize hommes aura été ſurpris à ſon retour par les Eſquimaux. Comment? Ces mêmes Eſquimaux, qui ont été ſi doux envers de Fonte & ſes gens Eſpagnols, qui ſe ſervoient ſeulement de petits bâteaux, que les Indiens même leur firent avoir à travers la terre ferme par le lac de Ronquillo & des riviéres; chez leſquels ces Eſquimaux auroient pû faire un butin conſiderable ſans aucun riſque: Ceux-ci ne l'auront pas fait; mais auront attaqué un vaiſſeau Anglois en mer, d'une nation, dis-je, qui vient à peu près chaque année dans ces parages! Il y a plus; Shapley y eſt venu en 1639. Il a donc hiverné dans ces pays ſans rien craindre, ni riſquer de la part des Eſquimaux: mais ayant attendu de Fonte juſqu'en Août 1640. (apparemment qu'il lui avoit donné le rendez-vous pour cet endroit), alors ayant pris route pour s'en retourner, ſans doute par mer, les Eſquimaux ſeulement alors l'attaquérent & le firent périr avec ſon équipage!

Les vents doivent avoir été contraires à Shapley, mais non à de Fonte.

IX. La raiſon qu'il donne de ce qu'on ignore le deſtin de Shapley n'eſt pas meilleure. Il dit que ce Capitaine aura cherché à hiverner dans cette baye, vû les vents qui lui étoient auſſi contraires qu'à de Fonte favorables pour leur retour. Voilà encore des merveilles ſans nombre. Shapley eſt parti de Boſton en 1639. pour découvrir le paſſage du Nord-Oueſt: il a donc hiverné dans ces parages ſans être inquiété. Il étoit ſans doute bon marinier; il connoiſſoit en quelle ſaiſon il auroit les vents favorables pour s'en retourner; il la laiſſe paſſer pour attendre de Fonte; & afin d'avoir le plaiſir d'y paſſer encore un hiver. L'Amiral eut conſtamment, pour aller & pour revenir, les vents favorables; c'eſt-à-dire pour le retour ceux du Nord-Eſt. Ceux-ci, dit-on, étoient contraires à Shapley pour ſon retour. Je ſais bien qu'un Nord-Oueſt lui auroit mieux convenu, mais outre que dans cette ſaiſon les vents ſont variables, j'ai ignoré juſqu'ici que le Nord-Eſt ait été ſi contraire. Sur mer on n'auroit regardé comme tels que le Sud, Sud-Eſt, ou Sud-Oueſt. Outre que ceux qui vont dans le détroit de Davis, baye de Baffin & de Hudſon, ſont retournés ſouvent en Europe, en partant dans le courant du mois d'Août & de Septembre même, combien plus à Boſton, qui en eſt peu éloigné à proportion. Suppoſons encore ceci: mais ſi le vent a été conſtamment du Nord-Eſt, comment de Fonte & Bernardo ont-ils pû retourner à Callao de Lima avec un pareil vent, qui les auroit chaſſés vers l'Océan pacifique? au lieu qu'il auroit été bien plus favorable à Shapley, qui pouvoit aller terre à terre juſqu'à Boſton; & le Nord-Eſt ne lui auroit été contraire & très peu que pour ſortir de la baye & du détroit de Hudſon, au lieu qu'il l'auroit été entiérement à de Fonte depuis le port de l'Arena, où il auroit eu beſoin d'un bon Nord-Oueſt.

Sur les glaces & ſur la temperature de l'air de ces pays.

X. Etoient-ce peut-être les glaces qui empêchoient Shapley de retourner? Il eſt vrai que celui qui a fabriqué ce conte de del Fonte, pour

pour y faire entrer auſſi une vérité, dit qu'à la partie occidentale de l'Amérique Septentrionale la temperature de l'air eſt au moins de dix degrés plus douce que dans ſa partie orientale. Dommage qu'il n'a pas cherché à ſauver des contradictions manifeſtes.

Ce qu'il dit ici eſt ſi vrai, qu'au fort Nelſon à environ ſoixante ſept degrés de latitude, le froid eſt inſupportable, & que le pays eſt inhabitable; mais ſelon cette relation il ne l'eſt pas à ſeptante, à huitante degrés même; par tout des pays, des isles, des villes très peuplées. Aux environs du fort Nelſon il ne croit aucun fruit, blé, ni légume; point d'animaux que des ours, des renards &c. Mais dans les isles du lac de Fonte, ſelon M. Delisle à ſeptante degrés (*a*) on voit nombre d'habitans, toute ſorte de fruits, de quadrupèdes, des coqs de bruiéres, poules de bois, cocqs d'inde, perdrix &c. des chênes, des frênes, des ormes, des ſapins très gros; quoiqu'un enfant ſache qu'à cette latitude il y a à peine des buiſſons. Bien plus, outre la forte proviſion de gibier & de poiſſon, Ronquillo y a encore ramaſſé cent tonneaux de maïs, ou blé d'Inde. Ainſi, malgré ce qu'il dit de la température rude de cette partie orientale, le climat à ſeptante degrés eſt très doux, le pays fort fertile & très peuplé.

Mais qu'eſt-ce en comparaiſon de ce que Bernardo a trouvé au huitantieme degré, qui a traverſé & croiſé le lac Valaſco juſqu'au ſeptante-neufvieme degré de latitude. Admirez que dans un lac d'eau douce à cette latitude il n'y avoit point de glace, lorſque l'eau ſalée y gêle, & que même ſeulement à un degré plus loin il a trouvé des montagnes de glace ſur la terre & en mer, auſſi anciennes, croit-il, que le monde, qui par conſéquent n'ont jamais pû ſe fondre. Avec tout cela ce pays ſe trouvoit habitable & habité, puiſque ce ſont les naturels du pays qui y ont conduit un matelot.

On parle encore d'un lac d'eau douce d'environ trente milles de circuit: Ainſi qu'on l'a bien examiné comme le reſte ſur les huitante degrés de latitude; & M. Delisle le place à environ huitante-deux degrés

(*a*) Même latitude que la Laponie, pays des Samoyedes, commencement de la nouvelle Zemble &c. pays les plus ſtériles de l'Univers.

degrés à côté de ces montagnes. Il paroit qu'il n'étoit pas gelé ; ſans quoi on n'auroit pû ſavoir ſi c'étoit de l'eau douce, vû que même l'eau de mer gelée devient douce. Voilà donc des merveilles deſquelles on n'avoit jamais eu aucune idée, & qui méritoient bien d'être imprimées pour amuſer les gens crédules & deſœuvrés.

Silence de tous les Auteurs. Rien de tout ceci dans les Archives d'Eſpagne.

XI. Rapporter de pareilles ſornettes, c'eſt les refuter : cependant des perſonnes auſſi ſavantes que Meſſieurs Delisle & Buache à Paris, M. Dobbs, Gouverneur de la Caroline, & quelques autres, y ayant ajouté foi, il faut porter le dernier coup à ces fables.

Ces Meſſieurs ne ſavent où ſe tourner, lorſqu'on leur objecte le ſilence de tous les Auteurs, & que les Eſpagnols, la Cour même, n'en a eu aucune connoiſſance. On tâche d'y répondre le moins mal que l'on peut. On dit d'abord qu'il y a eu un Shapley, & un Gibbons à Boſton, & qu'on a des indices qu'il y a eu un de Fonte au Perou.

Rep. Outre ce que nous avons dit ci-deſſus Art. III. nous ajouterons pourquoi on ne nous donne pas ces particularités des indices; quelles gens ont été Bernardo, Velaſco, Parmentiers & les autres ? Mais ce qu'il y a de plus digne d'attention eſt, que, comme M. Robert de Vaugondi l'indique nettement, & le prouve dans ſa brochure de 1753. par une lettre détaillée de Madrid, que tous les Savans Eſpagnols ignorent cette expédition ; qu'au Péron dans ſes Archives, & dans celles, ſoit du Conſeil des Indes, ſoit dans les générales du Royaume d'Eſpagne, on a cherché inutilement & ſans ſuccès des veſtiges de cette expédition. L'Auteur de la lettre ajoute la réflexion très ſenſée. " Quand le Souverain même ne peut pas trou-„ ver la moindre preuve d'un point ſemblable, je crois que le cas „ eſt déſeſpéré, & que par conſéquent il n'y a rien de vrai de tout „ ce que l'Auteur de la relation dit ſur cet article ". On peut conſulter cette brochure qui mérite d'être luë. Il paroit incompréhenſible que M. Buache ne ſe ſoit point rendu à la force des faits & des raiſons

ſons qui y ſont rapportées, & que l'année ſuivante il ait encore ſoutenu cette fable par ſa réponſe aux obſervations de M. de Vaugondi.

Les Eſpagnols ont toujours caché leurs découvertes.

On veut encore ſe tirer d'affaire en ſoutenant que les Eſpagnols ont en tout tems cherché à cacher leurs découvertes ; témoin une relation Portugaiſe de Martin Chake, citée par Purchas, imprimée en 1567. & ſupprimée par ordre du Roi de Portugal.

Rép. En effet, on veut prouver une fable par une autre relation du même calibre que celle de l'Amiral de Fonte. Il ne s'agit pas moins que de la découverte ſi déſirée du paſſage par le Nord ; elle fut trouvée, dit-on, par Chake, en 1555. en paſſant auprès de Terreneuve, & la relation fut imprimée en 1567. Où ? Je n'en ſais rien. Purchas, qui nous donne bien d'autres bourdes, l'aſſure ſur la relation d'un Cowles, ou Caroles : voilà le ſeul témoin. Un livre imprimé ſur un fait auſſi intéreſſant devroit être connu des Portugais, des Eſpagnols, des François, des Anglois, des Hollandois : Point ; il reſte inconnu. Le Roi de Portugal l'a ſupprimé, dit-on. En voit-on des exemples ? Oui ; je ſais qu'on a ſupprimé des livres, d'abord après leur impreſſion, & avant qu'ils fuſſent diſtraits ; mais pas ſi bien qu'il n'en ſoit reſté quelque exemplaire, qu'on voit dans les bibliothèques des curieux, lors même qu'ils roulent ſur des ſujets beaucoup moins intéreſſans. Au lieu que ce livre étoit déja entre les mains de tout le monde ; puiſque Cowles l'a entendu lire chez un particulier avant ſa ſuppreſſion. Cette découverte a dû faire du bruit : on n'auroit pas épargné les piſtoles d'Eſpagne, les louïs de France, les guinées d'Angleterre, ni les ducats de Hollande pour ſe le procurer. Cependant on ne le trouve nulle part, ni même le plus petit veſtige chez aucun Autheur que chez Purchas. Que chacun juge donc ſans prévention ſi on peut s'étayer d'un pareil conte pour rendre vraiſemblable celui de de Fonte.

M. Delisle ajoute " qu'on pourroit citer pluſieurs pareils exemples „ de découvertes faites par les Eſpagnols, dans les pays dont ils ont „ voulu cacher la connoiſſance aux autres nations, & pour leſquels

„ les meſures ont été ſi bien priſes dans les tems de ces découvertes, „ qu'ils ignorent eux mêmes ce qu'ils ſavoient dans ce tems-là &c ". Je ne ſais de quelles découvertes il veut parler ; peut-être eſt-ce juſtement des pays au Nord & Nord-Eſt du nouveau Mexique & de la Californie, de la terre de Quir, des isles de Salomon &c. mais il ſe tromperoit. Tout ce que nous en ſavons nous eſt connu par les relations publiées par les Eſpagnols. Si on n'en fait pas plus à préſent ; c'eſt que les Eſpagnols ſe trouvant poſſeder en Amérique plus de pays qu'ils ne peuvent gouverner, n'ont pas pourſuivi ces découvertes, ni voulu en faire les fraix, pour en laiſſer jouïr d'autres nations. Dans cette occaſion ils auroient fait le contraire ; ils auroient équipé quatre vaiſſeaux, fait des dépenſes très conſidérables pour découvrir ce vaſte Continent Septentrional ; & lorſqu'ils en ſeroient venus à bout avec un bonheur ſurprenant & inouï, ils n'en profiteroient pas. Par quelle raiſon ? C'eſt qu'ils devoient, dit-on, ſeulement chercher le paſſage, pour voir s'il y avoit quelque choſe à craindre de la part des Anglois ; puiſque le ſoi-diſant de Fonte finit en aſſurant, " qu'il avoit trouvé qu'il n'y avoit point de paſſage dans la „ mer du Sud, par celui que l'on appelle le paſſage du Nord-„ Oueſt ". Je le crois comme lui, & par conſéquent cette relation eſt d'une fauſſe fabrique, puiſqu'elle y contredit. Ne dit-elle pas expreſſément, que tout le voyage depuis Collao de Lima juſqu'au vaiſſeau de Shapley, que les uns placent dans la baye de Baffin, & les autres dans celle de Hudſon, s'eſt fait par eau ? Le paſſage n'étoit-il donc pas trouvé ? Ne convenoit-il pas à la Cour de Madrid de s'en emparer & d'y faire conſtruire un bon fort (*a*) pour empêcher que les Anglois, ſur le rapport de Shapley n'en profitaſſent ? Ont-ils été aſſurés qu'il ne reverroit plus Boſton, ni qu'aucun de l'équipage de quatre vaiſſeaux, compoſé d'Eſpagnols, de Portugais, d'Anglois, de François, n'en ouvrit la bouche, pas même pour tirer une groſſe récompenſe d'une pareille découverte ? Il eſt vrai qu'on ne dit pas ſeulement qu'ils la *cachérent* ; mais, puiſqu'il faut l'avouer, qu'au

(*a*) Comme M. Deliſle le dit, Explication des nouvelles cartes, p. 46. que les Eſpagnols avoient deſſein de le faire du tems de Fuca.

qu'au Pérou, en Eſpagne, dans toutes les Archives on n'en trouve pas la moindre trace; on aſſure hardiment qu'ils la *ſupprimérent*. On voit par ce que je viens d'expoſer, que jamais ils ne l'ont fait pour aucune découverte, & que cette ſuppreſſion auroit été d'une impoſſibilité abſolue. Enfin, ne ſeroit-ce pas la plus haute folie qu'on put faire, qu'après avoir équipé une eſcadre avec une diligence, dont on n'a aucun exemple chez les Anglois même, qui ſont les plus expéditifs pour mettre des flottes entieres en mer; bien moins chez les Eſpagnols, les plus lents de tous les hommes, après, dis-je, avoir équipé cette eſcadre, & l'avoir envoyée à ſi grands fraix; après avoir reconnu tout ce Continent, de ſe priver pour eux & pour toute leur poſtérité des fruits de cette découverte la plus importante, qui ſe ſoit jamais faite, au riſque de les laiſſer à d'autres nations ennemies même? N'auroient-ils pas du moins pris poſſeſſion de ces pays ſi vaſtes, ſi fertiles, & où il n'étoit pas beſoin d'envoyer des troupes, ni de répandre du ſang, puiſque par tout on a trouvé des peuples ſi doux, ſi dociles, ſi ſoumis, tels qu'à peine on pourroit l'eſperer de ceux de la vieille Caſtille, & bien plus que les autres ſujets de l'Eſpagne, comme ceux de l'Arragon, de la Catalogne, des Aſturies &c. qui ſe ſont ſoulevez ſi ſouvent. Voilà de nouvelles réflexions qui achévent de convaincre chacun, combien ce conte de del Fonte eſt mal bâti & imaginé.

Le Continent de l'Amérique s'étend juſques vers celui de l'Aſie.

XII. Voici une nouvelle raiſon en faveur de l'authenticité de cette relation. On dit: il eſt ſûr, malgré M Dobbs, que le Continent de l'Amérique s'étend juſques vis-à-vis du Kamtſchatka. La relation de del Fonte le confirme, & en donne le détail: donc, elle eſt véritable.

Le bons ſens ne ſouffre-t-il pas de pareilles conſéquences? Il y a des terres inconnues en Afrique: donc la relation de Gaudence de Lucques eſt véritable. Il y a des terres auſtrales: donc il faut adopter la réalité du pays des Sevarambes, les relations de Jaques Maſſé, de Sadeur & autres. Il y en a vers le pole Arctique: il faut

donc que celle de Méſange ſoit vraye comme Evangile. Il y a divers pays inconnus : il faut donc y placer ceux des voyages de Gulliver &c. Je voudrois, puiſque ces Meſſieurs raiſonnent ainſi, qu'ils priſſent la peine de nous donner un roman entier par des cartes Géographiques, où l'on trouvat tous ces contes réaliſés.

Concluſion.

Pourquoi ne pas plûtôt adopter les anciennes cartes Eſpagnoles, qui nous donnent une partie de ce vaſte Continent ſur des découvertes qu'on ne peut revoquer en doute, ni qu'elles ayent été faites par ordre de la Cour, connues depuis tout ce tems par les relations imprimées qu'on en a euës? Pourquoi doivent-elles faire place à cette prétendue découverte, qui porte tous les caractères de fauſſeté? Celui qui l'a inventée s'eſt pourtant ſervi un peu de ces anciennes cartes, en donnant la preſqu'isle de Conibaſſet, y ayant une isle & ville des Conibas dans un lac que les Eſpagnols d'alors crurent un golfe de la mer glaciale, tel qu'il eſt repréſenté ſur l'extrait de la carte d'Acoſta, que nous donnons dans nôtre carte.

§. IX.

Sur la mer de l'Oueſt.

Pour donner quelque choſe de nouveau ſur l'Amérique ſeptentrionale, Meſſieurs Delisle & M. Buache ajoutent la mer de l'Oueſt aux découvertes de l'Amiral de Fonte. Ils ont raiſon, puiſque l'un & l'autre eſt de même authenticité. Examinons auſſi cet article.

Ils s'appuyent 1°. Sur les mémoires de M. Guillaume Delisle & celui-ci.

2°. Sur les relations des Sauvages.

3°. Sur la découverte de Fuca.

Nous examinerons dans la ſuite le premier & le ſecond article. Il ne s'agit ici que du troiſieme & de la prétendue découverte de Fuca.

On n'a pas mal fait de joindre la prétendue relation de la découverte de Fuca à celle de l'Amiral de Fonte : elles ſont exactement de

de même alloi, comme pluſieurs habiles Géographes & autres perſonnes de conſidération l'ont reconnu, entr'autres M. le Profeſſeur Muller de Pétersbourg, qui a donné tout ce qu'il y a de mieux & de plus exact ſur les poſitions de ces contrées ſeptentrionales de l'Aſie & de l'Amérique, qui en eſt voiſine, quoiqu'à certains égards mes idées ne s'accordent pas avec les leurs, comme on le verra ci-après, & comme on l'a vû précédemment ſur ce qui regarde l'extrémité de l'Aſie.

La relation que Meſſieurs Delisle & Buache donnent de cette découverte de Fuca, étant entre les mains de tous les curieux, je n'en rapporterai que le principal & autant qu'il en faut pour montrer combien le tout eſt fabuleux. Je ſouhaiterois infiniment que M. Buache voulut ſe laiſſer édifier ſur ces deux relations fabuleuſes, & ſur d'autres erreurs qui en ſont des ſuites naturelles. J'avouë que j'ai une eſtime particuliere pour lui. Je n'ai vû aucun ouvrage Géographique quelconque, où l'on apperçoive un zèle auſſi infatigable & des recherches auſſi laborieuſes que dans ceux qu'il nous a donnés; où l'on trouve des lumieres qu'on cherchoit depuis long-tems, & où l'on découvre un Savant, qui joint à l'étude de la Géographie ordinaire, la ſcience phyſique de nôtre Globe. Si donc il pouvoit revenir de ſon préjugé en faveur de ces deux relations fabuleuſes, il n'eſt aucun amateur de la Géographie qui ne ſe félicitat de vivre dans ce ſiécle, & de pouvoir profiter de ſes profondes recherches: mais s'il y perſiſtoit, il ſeroit à craindre que beaucoup de perſonnes ne ſe laiſſaſſent entrainer par l'autorité d'un Savant tel que lui; ce qui ne pourroit que tourner au déſavantage des découvertes; parce que, ſe fondant ſur ſon ſyſtême, on s'y prendroit en conſéquence, & on reculeroit plus qu'on n'avanceroit. J'en ai déja donné des exemples, j'en donnerai encore ci-après; & M. Muller attribue le mauvais ſuccès du voyage de Béering & de Tſchirikow aux cartes fautives qu'ils avoient avec eux.

Je reviens donc à mon ſujet. Fuca étoit Grec, de Cephalonie, dit-on. Il n'eſt pas impoſſible de voir un Grec dans la mer du Sud, mais il y ſeroit auſſi rare qu'un cygne noir en Europe, ou un ours blanc en Afrique. Il fut fait priſonnier par les Anglois, &, ſans

qu'on diſe comment il leur échapa, il fut bien-tôt après, le tems n'en eſt pas marqué, à la découverte du paſſage au Nord, depuis le Pérou. Cette tentative n'ayant pas réuſſi, le Viceroi l'envoya ſeul en 1592. avec une caravelle, pour y faire de nouveaux efforts. A quarante-ſept degrés il trouva une grande ouverture par laquelle il entra dans une mer ou baye; il y fit voile pendant vingt jours, ſans dire juſqu'à quelle latitude, ni ſa largeur; ſeulement celle de l'entrée doit être de quarante lieuës. Il y alla ſi loin, qu'il crut être arrivé dans la mer du Nord; retourna à Mexique; & après deux ans d'attente, n'ayant pas reçu la récompenſe qu'il croyoit avoir méritée & avec raiſon, il eſpéra de l'être mieux du Roi même. Il ſe rendit donc en Eſpagne, &, n'y ayant pas réuſſi, il s'en retourna chez lui par Veniſe, où il raconta le tout à un Anglois, nommé Michel Locke, à qui il promit de ſe rendre auprès de la Reine Elizabeth pour conduire les Anglois dans cette mer: ce qu'il n'exécuta point; mais il ſe retira chez lui & y mourut.

Quand même je ne dirois pas que nous devons cette relation à Purchas, on s'en douteroit, puiſqu'elle eſt inventée ſur le même modèle que celle de ce Cowles. L'un & l'autre ont vû, dit-on, un homme qui leur a fait un pareil conte, & Purchas ſeul l'atteſte. On n'en trouve rien dans aucun Auteur, excepté dans Bergeron, qui en 1643. copioit la relation que Purchas avoit publiée en 1624. de ce Chake & Cowles.

N'ayant donc aucune preuve, aucun indice, que jamais Fuca ait fait une pareille découverte que le ſeul témoignage de Purchas, qui s'eſt rendu plus que ſuſpect par cette relation de Cowles; il faut en peſer toutes les circonſtances pour examiner ſi du moins la vraiſemblance y eſt obſervée; car en ce cas on pourroit en ſuppoſer la vérité, juſqu'à-ce que d'autres relations la détruiſiſſent.

1°. A quarante-ſept degrés il trouva, dit-on, un détroit, dont l'entrée étoit d'environ quarante lieuës. Il navigea vingt jours, ſans ſe plaindre d'aucun tems contraire. Il faut qu'il ait avancé bien loin, puiſqu'il ſe crut dans la mer du Nord. Si on ſe fonde ſur cette relation, il faut y ajouter une foi entiere. Si donc il aſſure avoir navigé, non ſeulement vingt jours, mais *ſi loin* qu'il crut être dans

la

la mer du Nord, il avoit achevé la découverte, pour laquelle il avoit été envoyé. Cependant M. Delisle dans sa premiere carte de 1750. malgré l'extention qu'il donne à cette prétendue mer de l'Oueſt, laiſſe encore une étendue de vingt degrés de longitude entre ſon bout oriental & la partie la plus occidentale de la baye de Hudſon. Bien plus, dans celle de 1752. & M. Buache dans les ſiennes, la rétréciſſent beaucoup d'avantage. Pourquoi? Ils voyent que toutes les découvertes des François & toutes les relations des Sauvages, contrediſent une pareille étendue: cependant pour en faire uſage on voudroit l'unir avec le Michinipi, ou la grande eau par un détroit, & par un autre celle-ci avec la mer du Nord, non ſeulement ſans preuve, mais ſans aucune vraiſemblance. Ils préférent ce parti à celui qui eſt bien plus naturel, de rejetter de pareilles fables, ſi mal bâties.

2°. Fuca ne put obtenir de récompenſe, ni du Viceroi, ni du Roi même. Ce fait ne ſeroit pas incroyable: On ſait aſſez que dans ces tems-là on n'étoit pas libéral à reconnoître les ſervices rendus par des étrangers. Mais pourquoi les Eſpagnols n'ont-ils pas du moins profité de cette découverte? On l'avoit priſe ſi fort à cœur, que malgré le phlegme & la lenteur des Eſpagnols, on envoya deux fois à la découverte; par quel motif? Il eſt dit que c'étoit, " pour „ ſe mettre à couvert des entrepriſes des Anglois, qui pilloient & „ bruloient tout, & ſur tout dans l'appréhenſion que les Anglois „ ne parvinſſent à entrer dans la mer du Sud par la route du Nord-„ Oueſt, qu'ils cherchoient depuis pluſieurs années ". Cependant après y avoir ſacrifié de grandes ſommes, on abandonna tout projet, tout établiſſement, on ne craignit plus rien. Eſt-ce donc que le paſſage fut trouvé impoſſible? Tout au contraire, Fuca crut l'avoir trouvé, & avoir paſſé dans la mer du Nord. Leurs craintes devoient ainſi fort naturellement être augmentées, fortifiées & fondées. Ne devoient-ils donc pas prendre des meſures pour empêcher que les Anglois ne profitaſſent de ces découvertes. Point du tout. On croiroit que c'étoit en faveur des Anglois qui n'avoient pas encore découvert ce paſſage, qu'on auroit fait de ſi grandes dépenſes, afin qu'étant

mai-

maitres des côtes de la baye de Hudſon, ils puſſent en profiter. Cependant toute crainte ceſſa chez les Espagnols.

3°. Si l'on diſoit qu'on a caché & ſupprimé cette découverte, comme celle de l'Amiral de Fonte, je le croirois parfaitement. Il a été également facile de ſupprimer l'une & l'autre, puiſqu'elles n'ont jamais eu de réalité: Mais ſuppoſons que celle-ci ait été réelle; comment auroit-il été poſſible de la ſupprimer? Fuca très mécontent de l'ingratitude de la Cour, n'auroit-il pas fait rétentir de ſes juſtes plaintes toute l'Eſpagne & tous les pays par où il paſſa en retournant chez lui? On n'en ſauroit douter, puiſqu'il s'en ouvrit au premier inconnu, à Michel Locke Anglois qu'il rencontra à Veniſe. D'où vient qu'il ne s'eſt trouvé qui que ce ſoit que ce prétendu Locke, qui en ait eu connoiſſance?

4°. Fuca paroit avoir bâti ſur cette découverte un projet d'une grande fortune: Locke la lui fait entrevoir évidemment à la Cour d'Angleterre. Les guinées Angloiſes valent bien les piſtoles Eſpagnoles. Il auroit pû en même tems ſatisfaire deux paſſions; la vengeance qui devroit être très agréable à un Grec Eſpagnoliſé, & ſon ambition intéreſſée. Rien de tout cela; il retourne chez lui croupir & mourir dans la miſère. Ceci a-t-il le moindre degré de probabilité?

5°. Je n'alléguerai plus qu'une ſeule réflexion. Ce voyage ſe fit, dit-on, en 1592. Quarante-huit ans après, les mêmes craintes ſaiſirent les Eſpagnols. On envoya de nouveau de Fonte à cette même découverte. N'auroit-il pas été naturel de penſer, qu'on aura fouillé dans toutes les Archives du Pérou & de Madrid, pour fournir à cet Amiral une inſtruction telle, qui put le faire réuſſir dans cette recherche? On ne s'y prend point de cette maniere: ce qui prouve qu'on ignoroit les heureux ſuccès du voyage de Fuca, qui n'étoit antérieur que de quarante-huit ans. On ne ſe ſouvint même plus de ce que des gens encore vivans devoient ſavoir des recits & des plaintes de Fuca. De Fonte n'en ſait rien, & n'en fut inſtruit par qui ce ſoit. Il paſſe & repaſſe cette ouverture de quarante lieuës de large, de même que celle de D. Martin d'Aguilar; elles lui ſont cachées par le pouvoir de quelque Génie mal-faiſant; il ne les cherche pas même; mais à tout hazard il remonte juſqu'au cinquante-troiſiéme,

ſiéme, ou cinquante-quatrieme degré; Il ſe hazarde dans des pays inconnus; il traverſe des riviéres, des détroits, des cataractes, des lacs; il revient dire qu'il n'y a point de paſſage par où les Anglois puiſſent pénétrer dans la mer du Sud; qu'il avoit franchi le ſeul paſſage par où les Eſpagnols pouvoient paſſer dans la baye de Hudſon, ou dans celle de Baffin; qu'il n'y avoit donc rien à craindre, malgré ce vaſte paſſage tout uni, que Fuca avoit découvert. Tout cela me paroit auſſi abſurde, que ſi l'on diſoit que ces paſſages praticables ſeulement pour les Eſpagnols, ſont fermés & inviſibles pour toute autre nation.

§ X.

On ne ſait où placer cette mer de l'Oueſt.

L'embarras où ces Meſſieurs ſe ſont trouvés dans leurs différentes cartes, pour placer cette mer de l'Oueſt, fournit une ſixieme preuve.

1°. Dans la carte tirée des manuſcrits de feu M. Guillaume Delisle de 1695. cette mer ſe trouve depuis le quarantieme degré juſques vers le cinquantieme de latitude; la longitude vers l'Oueſt n'eſt pas déterminée: mais vers l'Eſt la mer ſinit à deux cent huitante-un degré. Il y place Quivira, & tous les autres peuples connus par les relations des Eſpagnols, les Xumanes, Japies, Xabotaos; après ceux-ci les Apaches Vaqueros; enfin les Apaches de Navaio, tous vers l'Oueſt, en ajoutant auprès de ces derniers, " fort étendus vers l'Oueſt, & „ à ce qu'on croit, juſques au détroit d'Anian". Il place ce détroit & le cap Mendocino plutôt ſuivant les anciennes que ſuivant les nouvelles, puiſqu'il les place au deux cent trentieme. Le Miſſouri ne ſe trouve pas ſur cette carte, & il a raiſon, comme je le ferai voir bientôt.

2°. Dans celle qu'il a donnée au commencement de ce ſiécle, & dans celle de 1717. la latitude de la mer de l'Oueſt eſt conforme à la précédente: par contre il y a déja adopté les nouvelles idées, en marquant ſon entrée au deſſus du cap Blanc à quarante quatre degrés. Quoique les longitudes ne s'y trouvent pas, on voit par la poſition de la Californie, Nord-Nord-Oueſt, & Sud-Sud-Eſt, qu'il vien-

dra aux environs des deux cent cinquante degrés, comme les nouvelles cartes.

3°. M. le Profeſſeur Joſeph Nicolas Delisle dans ſa carte de 1750. place la mer de l'Oueſt entre deux cent quarante-cinq & deux cent ſeptante degré de longitude : la latitude y eſt de quarante-trois à ſoixante degrés. Le Miſſouri s'y trouve fort en abregé, ne prenant en longitude que l'eſpace d'environ dix-huit degrés. Pour la riviére de l'Oueſt, on ſe garde bien de lui aſſigner une place, la mer de l'Oueſt en auroit été fort incommodée. Le Michinipi, ou lac des Aſſinipoels, n'y a point de communication avec la mer de l'Oueſt, laquelle a à ſon Nord les prétendues découvertes de de Fonte. Quivira eſt à l'Eſt de Teguaio, contre tout ce que les autres cartes en marquent. Celui-là eſt entre le deux cent ſeptante & deux cent huitantiéme degré de longitude au Nord du Miſſouri, au Sud des Sioux. La place où Béering doit avoir abordé, deux degrés plus au Nord que Tſchirikow, n'y eſt point indiquée.

4°. Dans la carte du même Géographe de 1752. la mer de l'Oueſt, en y comprenant ſon entrée la plus occidentale, eſt depuis deux cent quarante-cinq & preſque deux cent ſeptante de longitude, comme ci-deſſus, & entre quarante trois & cinquante deux & demi de latitude. Quivira, ſur le bord oriental de cette mer. Teguaio au Sud de Quivira. Le Miſſouri juſqu'aux montagnes de Quivira, preſque au bord de cette mer. Le Michinipi eſt changé en lac de Fonte à ſix degrés plus au Nord que celui de Criſtinaux. La côte abordée par Beering, ſelon quelques uns, n'y eſt point marquée.

5°. La carte de M. Buache du 9. Août 1752. mer de l'Oueſt, depuis deux cent cinquante à deux cent ſoixante-quatre degrés de longitude; de quarante quatre à cinquante-cinq de latitude. De-là une communication à la grande eau, ou Michinipi, entre cinquante-cinq & cinquante-huit degrés, d'où cette grande eau s'étend juſqu'au ſoixante-troiſieme degré.

Ce que je viens d'obſerver peut ſuffire, parce que la plûpart des autres Géographes n'ont pas cette mer de l'Oueſt, ou l'ont copiée ſur les cartes de ces Meſſieurs.

On peut à préſent comparer ces cartes avec la relation de Moncacht-Apé, & enſuite avec toutes celles des autres Sauvages.

Nous avons vû que les Sauvages donnent huit cent lieuës de cours au Miſſouri; qu'il coule de l'Oueſt à l'Eſt; que le voyage de ce Sauvage a été, en ſuivant cette riviére, preſque tout entier entre le quarante & quarante-deuxieme degré de latitude; que la belle riviére, qui doit avoir ſon cours vers l'Oueſt, auſſi long que depuis cette longitude du milieu, le Miſſouri à l'Eſt, ainſi de quatre cent lieuës, & qu'on la ſuppoſe vers le Nord de deux, tout au plus trois degrés, ainſi à quarante-quatre, ou quarante-cinq. Que cette mer ſoit donc étendue juſqu'au ſoixante, au cinquante-deux & demi, ou ſeulement au cinquantieme degré de latitude; on voit bien que cela ne quadre pas avec le recit de Moncacht-Apé, qui a paſſé toute cette longitude & latitude, ſans trouver aucune apparence de mer. Si l'on veut revoquer en doute cette relation, je ne m'y oppoſe pas; pourvû qu'on rejette auſſi celles qu'on donne ſous le nom de de Fonte & de Fuca, qui manquent de toute vraiſemblance, tandis qu'elle ſe trouve parfaite dans celle de Moncacht-Apé. Du moins on convient que les Sauvages ſont unanimes ſur l'étendue du cours du Miſſouri, & de la riviére de l'Oueſt: l'on connoit d'ailleurs la latitude du Miſſouri, & il eſt certain que la belle riviére doit trouver ſa latitude; puiſque les relations donnent cinq à ſept journées de diſtance de l'une à l'autre. Ainſi on n'en échapera pas, & la mer de l'Oueſt doit diſparoitre entierement.

Avant que de quitter cette relation de Moncacht-Apé, donnons ici l'extrait de M. le Page, où l'on verra qu'il a été parfaitement dans mes idées ſur cette mer de l'Oueſt.

„ La nouvelle carte de M. Delisle fait voir la poſſibilité d'une „ continuité de terrein entre l'Aſie & l'Amérique. Un canal qui n'eſt „ point ſans isles, ſépare l'Aſie d'une terre, qui ne peut être autre „ que l'Amérique. La traverſée des Ruſſes de l'Aſie à l'Amérique, „ où ils ont abordé, nous prouve que les terres peuvent s'étendre „ dans un ſens conforme à celui de Moncacht-Apé; & celle où „ ils ont touché en revenant, pourroit bien être celui des hommes „ barbus, qui alloient couper du bois jaune; à moins que l'on ne

„ veuille ſuppoſer quelque isle plus méridionale & plus voiſine des „ isles du Japon; ces hommes ayant une reſſemblance ſi marquée „ avec les Japonnois & les Chinois.

„ Au reſte, je ne puis diſſimuler que la partie de cette carte dreſ- „ ſée ſur l'extrait de la relation de l'Amiral Eſpagnol de Fonte, ne „ s'accorde en aucune façon avec la relation que Moncacht-Apé m'a „ faite de ſon voyage. Le bon-ſens que je connus à cet homme, „ qui n'avoit, ni ne pouvoit avoir aucun intérêt à m'en impoſer, „ me fit ajouter foi à tout ce qu'il me dit; & je ne puis me per- „ ſuader autre choſe, ſinon qu'il alla ſur les bords même de la mer „ du Sud, dont la partie la plus ſeptentrionale peut ſe nommer, „ ſi l'on veut, mer de l'Oueſt. La belle riviére qu'il a deſcendu „ eſt un fleuve très conſidérable que l'on n'aura point de peine à „ découvrir, lorſqu'une fois on ſera parvenu aux ſources du Miſſouri; „ & je ne doute point qu'une ſemblable expédition, ſi elle étoit en- „ trepriſe, ne fixât entierement nos idées ſur cette partie de l'Amé- „ rique Septentrionale & ſur la fameuſe mer de l'Oueſt, dont on „ parle tant dans la Louïſiane, & dont il paroit que l'on déſire la „ découverte avec ardeur. Pour moi je ſuis porté à croire qu'elle „ n'exiſte qu'en imagination; car enfin, où veut-on quelle ſoit? „ Où la trouver? Je ne vois aucune place dans tout l'Univers que „ dans les rêveries de l'Amiral de Fonte vers le Nord-Oueſt de „ Santa Fé. Mais ſuppoſons qu'il y ait quelque étendue de mer de „ ce côté, qui entre dans la partie ſeptentrionale de l'Amérique; „ cette mer de l'Oueſt doit être à préſent bien reſſerrée dans ſes „ bornes, depuis qu'on ſait que le Miſſouri prend ſa ſource à „ huit cent lieuës du fleuve Saint Louïs, & qu'il y a un autre fleuve „ appellé la belle riviére, qui a un cours oppoſé & parallèle à ce- „ lui du Miſſouri, mais au Nord, & que cette belle riviére tombe „ à l'Oueſt dans une mer, dont la côte va gagner l'Iſthme, dont „ on a parlé, & qui par cette deſcription n'annonce que la mer „ du Sud, ou pacifique, & c'eſt-là la mer de l'Oueſt &c. ".

Il n'eſt pas néceſſaire d'accompagner ces remarques d'aucunes réflexions; chacun eſt à même d'en faire.

Nous

Nous allons à préſent examiner d'autres relations ſur leſquelles on s'appuye pour établir cette mer de l'Oueſt, telle qu'on la repréſente ſur quelques cartes nouvelles (*a*).

§. XI.

Relation de la Hontan.

Commençons par la relation de la Hontan.

Je ſais que pluſieurs ſont depuis long-tems prévenus contre ſa véraci-

(*a*) Prévenons ici des erreurs très préjudiciables, dans leſquelles de grands Géographes tombent, uniquement par l'envie déméſurée qu'ils ont d'étaier des ſyſtêmes erronés

1°. Ils diſent que les Sauvages donnent à la mer le nom de grande eau & de grand lac. Donc, lorſqu'ils ſe ſervent de ce terme, ils veulent parler de l'Océan. Je ne comprens pas comment le contraire ne leur ſaute pas aux yeux. Il n'y a pas une partie du monde, qui contienne autant de lacs & de rivières que l'Amérique. Je doute même que toutes les trois enſemble en contiennent autant. M. Bellin dans ſa carte de la partie orientale du Canada, de 1755. donne dans l'eſpace de huit degrés de latitude, & de dix de longitude, des deux côtés du fleuve St. Laurent vers ſon embouchure, une quantité innombrable de lacs, preſque tous aſſez petits. Eſt-ce que les Sauvages doivent inventer de nouvelles expreſſions que *grand* & *petit*, pour diſtinguer les grands lacs d'avec les petits? Les Européens, qui ſe croyent plus de génie, n'employent pas d'autres expreſſions. Je dis plus; je ſuppoſe que les Sauvages euſſent un terme qui exprimat préciſément le mot de *mer* des Européens, & qu'ils s'en ſerviſſent en place de celui de *grand lac*, on n'en ſeroit pas plus avancé. Ne donne-t-on pas de tout tems le nom de mer à la mer Caſpienne, & à d'autres plus petites? Cependant cette mer n'a pas la même étendue, ni la même circonférence que pluſieurs grands lacs de l'Amérique, principalement le Michinipi, qui doit avoir ſix cent lieuës de tour. Les anciens Auteurs ont même donné le nom de mer d'Allemagne au lac de Conſtance, qui n'eſt qu'un étang, en comparaiſon de ces mers. Mais l'eau de quelques-uns eſt ſalée; donc c'eſt l'Océan! Celle de la mer Caſpienne ne l'eſt-elle pas? Perſonne ne pouvoit mieux connoitre la valeur de ces expreſſions des Sauvages, que M. Jeremie, qui a été ſi longues années dans une grande liaiſon avec eux. Cependant ſur leurs relations, il nomme un des lacs la petite mer, & une autre jonction des deux mers, ſans qu'il lui fut venu dans l'idée que le nom de mer, ou de grand lac, devoit emporter la ſignification de l'Océan, ou d'une de ſes parties.

2°. Auſſi-tôt qu'il eſt parlé d'un grand lac à une grande diſtance, on en fait cette prétendue mer de l'Oueſt, ſans prendre garde, ſi elle eſt ſituée au Nord, à l'Oueſt, au Nord-Eſt, ou au Nord-Oueſt, ni à quelle diſtance.

3°. Il en eſt de même des rivières. Si-tôt que les Sauvages parlent d'une rivière qui court à l'Oueſt: Ah! c'eſt la rivière de l'Oueſt; tout comme s'il n'y en auroit pas une vingtaine, peut-être cinquante qui ſe jettaſſent de ce côté, comme il y en a un nombre infini, qui courent au Nord, au Sud & à l'Eſt.

racité. Le P. Charlevoix n'en porte pas un jugement favorable; il dit pourtant dans la liſte des Auteurs qu'il a placés à la fin de ſon hiſtoire de la nouvelle France, qu'il étoit homme de condition, ſoldat, puis Officier; en ajoutant, que dans ſa relation le vrai eſt mêlé avec le faux; que le voyage de la riviére longue eſt une pure fiction, auſſi fabuleuſe que l'isle de Barataria; " mais que cependant „ en France & ailleurs, le plus grand nombre a regardé ces mémoi„ res comme le fruit des voyages d'un cavalier, qui écrivoit mal, „ quoiqu'aſſez légèrement, & qui n'avoit point de religion, mais „ qui racontoit aſſez ſincérement ce qu'il avoit vû ".

Je crois que ce *grand nombre* raiſonnoit bien, & M. D. L. G. D. C. encore mieux, & d'une maniere qui m'a charmé, puiſqu'on y voit tout le bon ſens poſſible (*a*). Il rapporte qu'après avoir traverſé le lac Michigan, & la baye des puants, après un court trajet par terre, la Hontan deſcendit par la riviére Ouiſconſine dans le Miſſiſipi, & que cette route étoit alors encore inconnue. Qu'il remonta le Miſſiſipi en huit jours juſqu'à la riviere longue, qui vient de l'Oueſt, & débouche ſur la rive occidentale qu'il place au quarante-cinquieme degré de latitude.

Il entra dans la riviére longue le 23. Octobre (1688.) & la remonta juſqu'au dix-neufvieme de Décembre, & mit environ trente-cinq jours à la deſcendre juſqu'au Miſſiſipi. Il donne une carte de la partie de la riviére qu'il parcourt, diſant qu'il l'avoit levée lui-même (*b*), & une autre dont l'original fut tracé ſur des peaux par des Sauvages, & l'on y voit une riviére tendante à l'Oueſt, peu éloignée des ſources de la riviére longue. Il entre dans le détail des peuples, qui habitent à l'embouchure de cette ſeconde riviére, aſſurant qu'il tient ces connoiſſances des Sauvages. Les Tahuglauks ſitués aux environs du grand lac, où ſe jette cette riviére de l'Oueſt &c.

Tou-

(*a*) M. Buache dit que l'Auteur s'eſt déterminé à faire imprimer ce mémoire depuis la publication de ſes conſidérations, en 1754. & qu'il y a fait diverſes additions. Comme je n'ai pû découvrir cette édition ſéparée, j'ai cru devoir donner un extrait ſuccinct de ſes raiſons en faveur de la Hontan, tiré de ce Mercure de Paris qui n'eſt pas entre les mains de tout le monde, & qui n'étant qu'une petite brochure, peut aiſément avoir été perdue depuis 1754.

(*b*) En effet, elle eſt très groſſiérement deſſinée.

Toutes les parties de ſa relation paroiſſent naturelles; elles ſe ſoutiennent réciproquement, & il ſemble aſſez difficile de ſe perſuader qu'elles ne ſont que le fruit de l'imagination de l'Auteur. Lorſqu'elle fut publiée, perſonne ne l'a revoquée en doute: ce ne fut que lorſqu'on a négligé ces découvertes, qu'on a commencé à en douter, qu'on l'a rejettée, & qu'on l'a traitée de chimères, ſans en produire aucune preuve.

M. Deliſle dans ſa carte du Canada avoit mis la riviére longue, & l'a ſupprimée dans celle du Miſſiſipi, ſans en dire la raiſon. Le P. Charlevoix regarde la découverte du Baron de la Hontan comme auſſi fabuleuſe que l'iſle de Barataria, ſans preuve, qu'il faudroit produire avant de ſe déterminer à traiter avec tant de mépris la relation d'un voyageur auſſi célèbre, Gentil'homme, Officier, qui n'auroit pû eſperer des recompenſes par des ſuppoſitions ſi groſſieres, qui l'auroient deshonoré.

Il étoit accompagné de pluſieurs François, qui étoient vivans, lorſque ſa relation fut publiée, & qui l'auroient démenti. Ils ne l'ont pas fait. Ceux qui ont pris à tâche de le décrier, n'en ont pû citer aucun. Ayant eu le malheur de déplaire au Miniſtre, ſa diſgrace aura pû influer ſur ſon ouvrage, de même que ſes ſentimens trop libres & peu religieux.

Le P. Hennepin place une riviere à ſept ou huit lieuës au Sud du ſaut St. Antoine, qui vient de l'Oueſt; ce ne peut être que la riviére longue. Elle doit être conſidérable, puiſqu'il la cite, vû qu'il ne fait pas mention de cinq ou ſix autres, que Meſſieurs Deliſle, Bellin & Danville placent ſur le même côté. Une de ces rivieres eſt nommée par ces Géographes, *riviére cachée*, à peu près ſous la même latitude que l'embouchure de la riviére longue par le Hontan.

Benavides parle des Apaches Vaqueros à l'Eſt du nouveau Mexique; de-là cent & douze lieuës vers l'Eſt juſqu'aux Xumanes, Japios, Xabotaos; à l'Eſt de ceux-ci les Aixais & la province de Quivira (*a*), dont

(*a*) Nous avons fait voir ci-devant, que Quivira étant ſitué ſur la côte la plus occidentale de l'Amérique, il paroit qu'on a eu tort de donner le même nom à une autre à l'Eſt du nouveau Mexique.

dont il nomme les habitans Aixaraos, qui reſſemblent aſſez aux Eokoros de la Hontan, & la diſtance y convient aſſez.

Lors de la découverte du nouveau Mexique par Antoine d'Eſpejo, les Sauvages lui firent comprendre qu'à quinze journées de chemin (*a*) il y avoit un grand lac, environné de bourgardes, dont les habitans ſe ſervoient d'habits, abondoient en vivres, demeuroient dans de grandes maiſons &c.

Les Eſpagnols de la province de Cibola, & les habitans de Zagato, à vingt lieuës de Cibola, vers l'Oueſt, confirmérent la même choſe.

Tout ceci s'accorde avec le lac & avec la nation des Tahuglauks. Les Eſpagnols placent au Nord & au-delà des montagnes du nouveau Mexique, un grand pays, Teguaio, d'où ils prétendent que ſortit le premier Motezuma, lorſqu'il entreprit la conquête du Mexique.

Il eſt ſûr que le Miſſouri prend ſa ſource dans cette longue chaine de montagnes, qui ſépare le nouveau Mexique d'avec la Louïſiane (*b*), & que les riviéres qui y prennent leur ſource, coulent chacune du côté, où elles ſortent de terre, vers l'Oueſt ou vers l'Eſt.

La route par le pays des Sioux eſt d'environ trois degrés plus au Nord que celle de la Hontan. Les indications qu'il reçut d'une riviére à l'Oueſt, s'accordent aſſez avec celles du Sauvage Ochagac, ſuivie par Danville (*c*). La différence eſt de deux à trois degrés de latitude: Mais il pouvoit facilement s'y tromper, puiſqu'il ne l'a copiée que ſur les peaux tracées par les Sauvages (*d*).

Ces faits & ces raiſonnemens du défenſeur du Baron de la Hontan

(*a*) Tous les Auteurs comptent les journées moyennes des Sauvages à raiſon de dix lieuës.

(*b*) On diſpute ſur l'étendue de la Louïſiane & du Canada. Les uns nomment Louïſiane tout ce qui eſt à l'Oueſt du Miſſiſipi, ou fleuve St. Louïs, & c'eſt dans ce ſens qu'il faut le prendre ici. D'autres, par contre, nomment Canada, tout ce qui eſt à l'Oueſt du pays connu ſous le nom de Canada.

(*c*) M. Buache nous a donné la carte du Sauvage Ochagac dans ſa VIII. carte, & pluſieurs ont fait entrer ces découvertes dans les leurs.

(*d*) On voit par cette carte même qu'on a regardé ces eſquiſſes des Sauvages comme très imparfaites & ſeulement pour donner quelques idées; puiſque celles de M. Buache & celle du Sauvage, ont très peu de conformité entr'elles, excepté les noms qu'on a ajoutés à celle-ci après coup.

tan devroient ſans doute déja ſuffire pour ne pas mettre au rang des fables ſa relation. Tâchons cependant, d'en faire toujours mieux ſentir la force par quelques réflexions.

On n'a que deux objections à faire contre ſon authenticité; l'une que les circonſtances de ſa relation ne ſont pas confirmées par d'autres; l'autre, que c'étoit un libertin, un homme ſans religion, auquel on ne peut ajouter foi. Mais, je le demande, ſont-ce là des raiſons capables de faire la moindre impreſſion ſur un homme impartial & non prévenu. Je ſais que c'eſt-là le ſort même de toutes les anciennes découvertes; &, comme nous l'avons dit en ſon lieu, la raiſon pourquoi on rejette les anciennes relations Eſpagnoles. Quoi de plus ridicule? Celles-ci, par exemple, étoient tenues pour indubitables par tout le monde: On étoit convaincu que pluſieurs centaines de perſonnes, de toute qualité, en avoient été les témoins oculaires. Les faits étoient donc vrais alors; mais parce que, depuis cent & cinquante ans & plus, perſonne n'a voulu ſe tranſporter dans ces même pays: on trouve que ce qui étoit vrai alors, ne l'eſt plus aujourd'hui; de même que pour les isles de Salomon, pluſieurs terres auſtrales, le lac Patime &c. Il en eſt de même dans le cas préſent: parce que depuis la Hontan & ſes compagnons perſonne n'a voulu ſe hazarder ſi loin, tout ce qu'il dit eſt controuvé; &, ce qu'il y a de plus étonnant eſt, que les découvertes de de Fonte & de Fuca, qui ne roulent que ſur des poſſibilités impoſſibles, ſont reçues avec avidité.

Il y a plus encore; l'Auteur dédie la carte du Canada au Roi de Dannemarck dans le tems que tous ceux qui l'avoient accompagné, étoient encore vivans. Quelle hardieſſe! quelle impudence! de vouloir en impoſer à un grand Roi, à un Souverain puiſſant, duquel il eſpéroit peut-être alors ſa fortune, en recompenſe de ſes travaux & de ſes découvertes.

Ceci peut-il entrer dans l'idée de qui que ce ſoit? Nous voyons d'ailleurs par l'extrait du Mercure que nous avons donné, que la route que la Hontan à tenue pour deſcendre au Miſſiſipi, étoit inconnue avant lui; qu'elle ne l'eſt plus aujourd'hui; qu'on la trouve telle qu'il l'a décrite; & qu'il n'a pû la ſavoir d'un autre, puiſqu'elle

étoit inconnue. Si donc on a trouvé conformes à la vérité les articles qu'on a pû reconnoitre du depuis, n'eſt-il pas injuſte de rejetter ce qu'on n'a pas vû, ſeulement parce qu'on ne l'a pas vû. Ne faudra-t-il donc croire de tous les faits, de toutes les relations, que ce qu'on a vû ſoi-même?

3°. Il eſt certain qu'on a encore découvert une riviére à la même latitude, où il place l'embouchure de la riviére longue. Je ſais qu'on a trouvé à propos de lui donner d'autres noms; celui de *St Pierre*, ou celui de *riviére cachée:* cent autres perſonnes pourroient lui donner autant de noms. Mais ſi pour cette raiſon on en veut faire autant de différentes riviéres, ne multipliera-t-on pas les êtres, & ne mettra-t-on pas une confuſion dans la Géographie, dont elle n'a pas beſoin?

4°. La Hontan repréſente une chaine de montagnes, qui deſcend du Nord au Sud, & qui fait les limites entre les Moozemleks, & les Gnaefitures. M. Buache par ſa ſcience phyſique donne la même chaine; à la vérité beaucoup plus à l'Eſt, pour l'amour de ſon ſyſtême ſur la mer de l'Oueſt, & ſur le peu de largeur de la Californie: mais enfin, c'eſt la même chaine. La Hontan n'étoit pas homme d'étude, ni phyſicien; comment donc imaginer cette chaine, qui exiſte, ſi les Moozemleks ne lui en avoient donné réellement la connoiſſance?

5°. La remarque de D. L. G. D. C. eſt importante, ſur la conformité de cette relation avec celle des Eſpagnols de tout tems. Rien, à mon avis, ne fait une preuve auſſi forte en faveur de l'authenticité d'une relation, que ſa conformité avec les découvertes des premiers tems.

6°. Je n'ignore pas que la Hontan n'eſt pas toujours exact dans les latitudes. Ceci mérite quelqu'attention.

M. le Page donne une diſtance de trois cent lieuës du Miſſouri au ſaut St. Antoine, qu'on ne compte que huit à dix lieuës au deſſus de la riviére longue, & pourtant un peu au-delà du quarante-cinquieme degré; ainſi ſeulement cinq degrés pour les trois cent lieuës; ce qui eſt une erreur manifeſte, à moins qu'il n'en compte autant pour remonter ce fleuve rapide.

M.

M. Bellin, dans ſa carte de la partie occidentale du Canada, place l'Ouiſconſinc à un peu plus de quarante trois degrés, & la riviére St. Pierre à quarante-cinq. On peut compter environ trente-ſix à trente-huit lieuës; & la Hontan dit, qu'il a employé huit jours à faire ce voyage; ce qui eſt très poſſible, en montant un fleuve auſſi grand & auſſi rapide.

M. Danville dans la premiere de ſes cinq cartes, qui enſemble repréſentent toute l'Amérique, place la riviere de St. Pierre à un peu plus de quarante-quatre degrés, & l'Ouiſconſinc à quarante trois. Celle-là doit ſortir, d'après toutes ces cartes, du lac des Tintons, dont nous parlerons ci-après.

Sans nous arrêter plus long-tems ſur ce ſujet, nous concluons que cette découverte de la Hontan, n'ayant jamais été contredite par d'autres relations; qu'au contraire, le peu qu'on a découvert du depuis s'y eſt toujours trouvé aſſez conforme; on doit la regarder comme authentique, auſſi long-tems que des faits certains, qui atteſtent le contraire, ne la détruiſent..

Venons à la ſeconde objection, ſur laquelle je n'ai rien à dire, ſinon que, ſi on ne doit ajouter aucune foi pour des faits & des voyages, qu'à des gens de bonnes mœurs & à de bons Chrétiens, il en faudroit rejetter beaucoup, & ſouvent donner dans des erreurs; puiſque quelquefois de très honnêtes gens, par crédulité, ou manque de génie, rapportent des fait erronés. On a toujours diſtingué entre les faits hiſtoriques, où l'Auteur n'a aucun interêt & ceux de la Religion. On en doit agir de même ici. Perſonne ne croira que l'Adario du B. de la Hontan ait été un homme en chair & en os; on voit évidemment que c'eſt lui-même: Mais la relation du voyage ne doit pas être moins authentique, n'étant point de même nature que ſes dialogues.

§. XII.

Calculs pour rectifier les poſitions.

Puiſqu'il s'agit de calculs pour rectifier les poſitions dans les cartes, je me vois obligé de rapporter ici ce que j'en trouve, pour les points principaux.

Je prie le lecteur de ſe ſouvenir que dans les cartes d'Acoſta il n'y a ni longitude, ni latitude : je ſuis donc obligé d'aller à tâtons & par eſtime.

1°. Dans ſa carte générale de l'Amérique la côte de la Californie va droit Oueſt-Nord-Oueſt juſques un peu en deça de Rio grande ; depuis là un peu Sud-Oueſt juſqu'à Quivira ; enſuite Nord-Oueſt au cap Mendocino, qui eſt à peu près à la latitude de quarante-deux degrés. On voit un détroit entre ce cap & l'isle de la Plata, qui eſt au Nord du Japon. Le détroit d'Anian y eſt fort large, parce qu'il y manque le Kamtſchatka ; à environ cinquante-cinq degrés le Rio de los Eſtrechos ; & à près de cinquante-neuf les grandes Corrientes. Le Rio Hermoſo, le même que Rio de Hila, prend ſa ſource dans les montagnes, au Nord du nouveau Mexique, fort à l'Eſt, ou Nord-Eſt de ſon embouchure dans la mer vermeille.

2°. La carte particuliere d'Anian & de Quivira préſente une grande diverſité de la précedente. Il y a deux caps blancs, l'un à environ cent nonante degrés de longitude & cinquante deux de latitude à côté du Rio de los Eſtrechos vers le Sud ; l'autre à deux cent vingt degrés de longitude & trente-cinq de latitude. La côte va à l'Oueſt juſqu'à los Pinnatas ; enſuite Nord, à Baia hermoſa ; alors preſque toute à l'Oueſt juſqu'au cap Mendocin, qui eſt à cent huitante-cinq degrés de longitude & quarante-deux de latitude ; un cap au Sud de grandes Corrientes, ici à environ ſoixante degrés ; avance juſqu'à cent huitante degrés de longitude ; & un à ſon Nord juſqu'à cent ſeptante-neuf degrés ; & une riviére dont la ſource à environ deux cent & vingt degrés de longitude & cinquante-ſept de latitude, qui coule vers le Nord-Oueſt & ſe jette dans la mer ſeptentrionale vers le cent nonante-huitieme degré de longitude, & ſoixante-neufvieme de latitude ; qui, à moitié chemin, reçoit une autre riviére venant du Sud. Sur la riviére principale ſans nom, ſont ceux des villes Cubiago, Salboi, & Pagul, au Sud-Eſt du dit confluent.

3°. Dans celle de Conibas, cette ville dans une isle d'un golfe de la mer ſeptentrionale à cinquante cinq degrés de latitude ; à cinquante & un, la ſource d'une riviére nommée Obilo, qui coule Nord-Oueſt, enſuite droit au Nord dans la mer à ſeptante degrés.

Sur

Sur cette riviére ſont marquées les villes Zuhaïra, Zubilaga, Conoagua, & Ciogigua. La *ſeptem civitatum patria* (*a*) avec un lac au Nord de la nouvelle Grenade, & en Oueſt-Nord-Oueſt d'Axa, à quarante-deux degrés de latitude.

4°. La carte de Nuova Granata à la côte de la Californie, tournée Oueſt-Nord-Oueſt, enſuite preſque toujours Oueſt; la *ſeptem civitatum patria* à quarante-quatre degrés, d'où ſort la riviére de la Hila, au Sud de laquelle, environ à trente-ſix degrés, eſt Cevola.

5°. Enfin dans la carte de la mer pacifique il n'y a point de noms ſur le Continent, qui eſt placé beaucoup plus loin du Japon que dans la premiere.

6°. Dans une carte dont j'ai oublié le nom de l'Auteur, mais que je crois Sanſon, le cap Mondo eſt à trente degrés de latitude & deux cent trente-cinq de longitude. De-là on voit la côte aller Oueſt-Nord-Oueſt à deux cent vingt-huit degrés; une vaſte baye, nommée Laguna de los Apoſtolos; à deux cent vingt-trois & demi, le cap de Perceles qui s'avance à l'Oueſt; & toute cette côte au deſſous & au deſſus eſt Nord & Sud; après quoi elle court Oueſt-Nord-Oueſt juſqu'à la nouvelle Albion, Sierra Nevada, & juſqu'au cap Mendocin, qui eſt à quarante-trois degrés & demi de latitude, & cent nonante-cinq de longitude.

Nous ne parlerons pas des cartes nouvelles pour ne pas ennuier le lecteur: Elles ſont entre les mains de tout le monde.

Rapportons ſuccinctement le voyage de la Hontan pour former nôtre calcul.

Le 8. Novembre 1688. il entra dans la riviére longue à un peu plus de quarante-cinq degrés de latitude. On ne peut pas tout-à-fait faire fond ſur les journées, parce qu'il omet à quelques-unes combien de lieuës il a fait; cependant il paroit qu'avant d'arriver au premier village de Cokoros, il fit plus de cinquante lieuës; on lui dit que de-là il y en avoit ſoixante juſqu'aux Eſſanapés. Suivant

(*a*) Dans ces cartes & d'autres on a pris le mot de *civitas* dans le ſens le plus étroit, & on y a repréſenté ſept villes; au lieu qu'ici il ne ſignifie, à mon avis, que *nation*; & veut indiquer les ſept nations des Méxicains, qu'on aſſuroit en tout tems être venus du Nord.

un calcul modéré, ſa route en indique pour le moins autant. Il fit encore cinquante lieuës juſqu'au grand village du Chef de cette nation.

Il en partit le 4. Décembre. Après quinze jours de navigation il arriva à l'isle où il devoit faire quelque ſéjour chez les Gnacſitares, qui envoyérent à quatre-vingt lieuës au Sud pour amener des hommes, qui puſſent juger ſi la Hontan & ſes gens étoient Eſpagnols; & qui décidérent pour la négative. Ils ont un Roi deſpotique & ſont éloignés du nouveau Mexique de huitante tazous, ou deux cent quarante lieuës, qui font douze degrés (*a*).

Les Moſeemleks lui parurent des Eſpagnols; il étoient vêtus, & avoient une barbe touffue, des cheveux au deſſous des oreilles. Cette nation habite le long d'une riviére qui tire ſa ſource d'une chaine de montagne, & dans la même où ſe forme la riviére longue. La ſource de la guerre avec les Gnacſitares eſt la chaſſe des bœufs, malgré les bornes marquées des deux côtés des montagnes, qui ne ſont habitées que par des ours & autres bêtes féroces. La grande riviére ſe jette fort au Sud dans un lac d'eau ſalée, qui a trois cent lieuës de tour, & trente de large. A cent & cinquante lieuës de ces montagnes vers le bas de la riviére il y a ſix belles villes. Les murailles des maiſons y ſont de pierre, enduite de terre graſſe, ſans toit, & en maniere de plate-forme, où habitent les Tahuglauks, de même que dans plus de cent autres villes autour du lac. Cette nation a de gros bâtimens de deux cent pieds de long, dont ils ſe ſervent ſur ce lac. Ils cultivent les arts & la méchanique; font des étoffes, des haches de cuivre &c. Le Gouvernement eſt auſſi

(*b*) Ces huitante & ces deux cent quarante lieuës peuvent ſe concilier. Le nom du nouveau Mexique ne pouvoit-être connu, ni des Moſeemlek, ni des Gnacſitares Il fâlloit uſer de circonlocutions, & dire, juſqu'aux habitations des Eſpagnols; alors ces deux cent quarante lieuës, ou douze degrés finiſſent vers le Rio de los Apoſtolos, Rio de Hila Où, ſelon le P. Kino, ces habitations commencent. Pour les huitante lieuës, elles peuvent finir vers les Padoucas, & la ſource du Rio del Norte du nouveau Mexique. On voit que les Padoucas ſont en relation avec les Eſpagnols, dont ils tirent les chevaux. Mais que cette relation eſt foible, puiſque les armes à feu leur étoient inconnues avant l'arrivée de Mde Bourgmont, de même que les haches & couteaux de fer &c Cependant leur connoiſſance pouvoit ſuffire pour connoitre les Eſpagnols.

aûſſi monarchique que celui des Turcs. Les peuples y ſont auſſi nombreux, diſoient les Mozeemleks, que les feuilles des arbres. Ils achétent de ceux-ci des veaux pour manger, pour en élever & les faire ſervir à la charrue, pour préparer les peaux & en faire la chauſſure & des vêtemens. Ils portent la barbe de la longueur de deux doigts, un habit en tunique, qui deſcend juſqu'aux genoux; coëffez d'un bonnet pyramidal d'une hauteur exceſſive; chauſſés d'une bottine qui leur cache toute la jambe; toujours armés d'un bâton ferré. Leurs femmes ſont enfermées. Ils aiment la guerre & la font preſque toujours à des nations qui ne leur cédent ni en puiſſance, ni en forces. S'ils en rencontrent des troupes errantes, inférieures, ils croiroient faire un crime de les attaquer. La riviére de ces deux peuples deſcend toujours vers le couchant. Les Mozeemleks mépriſoient fort les Gnacſitares, comme des barbares & des brutes, quoique l'Auteur n'ait jamais vû de Sauvages d'auſſi bon ſens, ſi traitables, ni ſi accommodans: mais les Mozeemleks étoient ſi polis & ſi honnêtes, qu'on les auroit pris pour des François. Il repréſente la figure d'une médaille de Tahuglauks, de cuivre rouge. Selon ſa carte la riviére longue coule toujours ſous le quarante-ſixieme degré, depuis l'Oueſt en ligne droite; comme enſuite celle des Mozeemleks vers l'Oueſt auſſi au quarante-neufvieme degré. Il place le commencement de la riviere longue, comme on l'a dit, à deux cent huitante-ſix de longitude; les bornes occidentales des Gnacſitares à deux cent cinquante-huit; les villages des Mozeemleks à environ deux cent cinquante; la ſource de leur riviére, preſque à deux cent ſoixante deux; la chaine des montagnes coupée par le haut, & le bas de la carte à cinquante-un, deſcend Sud, enſuite Sud-Oueſt; de-là encore Sud, & enfin Sud-Oueſt & Oueſt.

On trouve ſur ſa carte l'embouchure d'une riviére dans le Miſſiſipi, du côté de l'Oueſt, à cinquante & un degrés, qu'il nomme riviére d'Aſcious: on ne peut douter qu'il n'ait dû dire, des Sioux.

Il remarque ſur les nations qu'il a trouvées ſur la route, que plus il avoit avancé à l'Oueſt, & plus elles étoient policées; & que depuis les Eſſanapés, le Calumet n'avoit plus lieu.

Nous

Nous allons voir à préſent où ces diſtances nous conduiſent : Prenons-nous y de différente maniere pour former ces calculs. M. D. L. G. D. C. trouve que la Hontan a employé cinquante-ſept jours pour remonter la riviére longue, juſqu'aux Gnacſitares, & trente-cinq jours pour redeſcendre. En égaliſant un nombre avec l'autre, nous aurons quarante-ſix jours, qui, à dix lieuës, font quatre cent ſoixante lieuës. Conſervons ſeulement la diſtance donnée ſur la carte, qui eſt juſqu'aux bornes des Gnacſitares contre les Mozeemleks, de quatre cent lieuës. De-là juſqu'au lac des Tahuglauks, cent cinquante lieuës. Ce lac, de trois cent lieuës de tour ſur trente de large, devroit donner cent lieuës de long : n'en comptons que quatre-vingt ; voilà déja ſix cent & trente lieuës. Nous avons dit qu'au quarante-ſixieme degré on ne devroit compter qu'environ quatorze lieuës pour le degré. Si nous comptions les vingt en entier, nous aurions trente & un degrés & demi. Ainſi, déduits de deux cent huitante-ſix, qui eſt la plus forte longitude qu'on donne dans aucune carte. Reſteroient toujours deux cent cinquante quatre degrés & demi ; ce qui porteroit au beau milieu de la mer de l'Oueſt.

Cette mer eſt, dit-on, la même que le lac des Tahuglauks. Mais il n'y a pas la moindre reſſemblance. On veut que Fuca y ait navigé plus de vingt jours, toujours au Nord & Nord-Eſt, ſans trouver de fin. Cependant ce lac n'a que trente lieuës de large ; & l'entrée du lac en auroit quarante. On a ſû quelle étoit ſa circonference : avec cela Fuca n'a vû aucune, ni des grandes, ni des petites villes.

Remarquons encore d'autres faits importans. Les Tahuglauks font la guerre à d'autres peuples, qui ne leur cédent, ni en puiſſance, ni en forces ; & quoique leur nombre ſoit comparé aux feuilles des arbres, ils trouvent cependant des peuples plus à l'Oueſt, qui ne ſont pas moins nombreux. Il faut donc que le Continent s'étende encore bien loin. On doit auſſi obſerver que la Hontan ne dit point, que la riviére ait communication avec la mer depuis ce grand lac : mais on doit croire qu'elle y paſſe & va toujours à l'Oueſt. Elle répondroit alors aſſez pour la latitude à celle que M. Muller place à quarante-cinq degrés : mais à deux cent quarante-ſix ou deux cent quarante-ſept de longitude, & qu'il fait ſortir du lac Ouinipigon,

entre

entre le quarante-ſeptieme degré & demi, & le cinquantieme de latitude, qui ſauroit d'autant moins être celui des Tahuglauks, que celui-là eſt à l'Eſt & celui-ci à l'Oueſt de la chaine de montagnes; ſans compter que ſur le premier il y a le fort Maurepas, & que les environs devroient être connus des François. Il ſe peut qu'on ait voulu concilier ces contradictions, puiſqu'on varie ſi fort dans les longitudes & les latitudes; la carte tracée par Ouagach donnant toute liberté de le faire: cependant cette conciliation eſt impoſſible, ſi le lac des Tahuglauks eſt à environ quarante-cinq degrés de latitude, & au Sud du fleuve de Miſſiſipi; par contre tous ces lacs à ſon Nord. Et pour la longitude il n'y a pas la moindre conciliation à eſperer, lorſque le dernier de ces lacs, l'Ouinipigon doit ſe trouver à deux cent ſeptante-cinq degrés. Et celui des Tahuglauks ne ſauroit être qu'au deux cent quarante-cinq à deux cent cinquante, en donnant plus qu'on ne ſauroit accorder.

Que ſera-ce, ſi on réduit ces ſix cent trente lieuës en degrés de quatorze lieuës, comme elles doivent l'être inconteſtablement à cette latitude? Elles feront quarante cinq degrés; & le bout occidental du lac des Tahuglauks viendroit au deux cent quarante-unieme degré de longitude, vers l'entrée de Fuca; & les nations plus éloignées dans la pleine mer, qu'on ſuppoſe à ſon Oueſt & Sud-Oueſt. Mais ſi on peut s'en tenir aux anciennes cartes, il ſe trouvera vers le Royaume de Tolm, ou dans le pays de Teguaïo, ſi fort avancé vers l'Eſt dans les nouvelles cartes; les douze degrés de diſtance entre le nouveau Mexique & les Gnacſitares y conduiſent & feroient les huitante taſous, & encore plus les huitante lieuës entre ceux-ci & les Sauvages voiſins des Eſpagnols.

Pour fortifier nos conjectures, examinons les relations que Mr. Buache même donne, pour s'en ſervir à appuyer l'opinion contraire.

Il insère dans ſon ouvrage le Mémoire de M. Guillaume Delisle, qui ſoutient comme une choſe avérée, & connue, que Quivira eſt au Nord, ou au Nord-Eſt du nouveau Mexique. Il dit même que Vaſquez Coronat fit ſa route au Nord-Eſt.

J'ai fais voir le contraire. Dans ſa carte comme dans toutes les anciennes, Quivira eſt tout près du cap Mendocin: & dans ſa re-

lation il eſt dit qu'on fit un voyage de deux cent & vingt mille pas, depuis Cicuica qui eſt à ſon Eſt, & pourrant à l'Oueſt ou Nord-Oueſt de la Californie : & par ces anciennes cartes on voit qu'en effet Quivira étoit ſituée ſur la mer, mais ſur la mer pacifique. Il n'eſt donc pas néceſſaire d'en forger une nouvelle pour l'y placer.

D'où vient que ni les Eſpagnols du nouveau Mexique, des environs de Santa Fé, ni les François par les Padoucas, par les Sioux, par les Canſez, par les Aſſinipoëls, leſquels, ſelon les nouvelles cartes, ſont voiſins de cette prétendue mer de l'Oueſt & grands coureurs; qui, ſelon Charlevoix ne ſe font pas une affaire d'une courſe de ſept à huit cent lieuës, n'en ont rien appris?

Il paroit qu'il y a une certaine fatalité qui empêche qu'on ne faſſe plus aucune attention aux relations des premiers navigateurs, & qu'on veuille ſe repaître de chimères à leur place : ce qui ne peut qu'être infiniment préjudiciable aux progrès de la Géographie. J'aurai toujours pour maxime de comparer les découvertes nouvelles & authentiques avec les anciennes, pour corriger les unes par les autres. Quivira étoit ſituée à l'Oueſt de la Californie; le nom, peut-être même le bourg, & une partie du pays de ce nom, auront diſparu, & alors chacun aura ſuivi ſon imagination.

Selon d'Acoſta la mer la plus proche de Cevola en eſt à cent cinquante lieuës; on voit bien qu'il ne parle pas de la nouvelle mer de l'Oueſt qui en eſt plus proche; & s'ils ſont allé chercher des cuirs de bœufs dans des plaines, proche un grand lac, vers le Nord, ce ſera celui des ſept nations, *ſeptem civitatum*, qui dans les anciennes cartes, eſt au Nord de Cevola; car pour une mer plus vaſte, Antoine d'Eſpeio a dit expreſſement dans ſa relation de 1582. qu'à ſoixante journées, & non à huit, il y avoit un grand lac : ſi c'eſt une mer interne, ou l'Océan, c'eſt ce qu'on ignore. A ſoixante journées, dis-je, ou pour le moins ſix cent lieuës de Cevola, il y avoit un grand lac, ſur la rive duquel il y avoit pluſieurs bourgades. Cevola eſt au trente-quatre, ou au trente-ſeptieme degré (*a*)

au

(*a*) On donne de ſi divers noms à cette riviére, qui ſe jette dans le Colorado, & on les multiplie tant qu'on ne ſait qu'en faire; Rio de los Apoſtolos, Rio d'Eſperanza, Rio Azul, Rio de Hila, Rio de Coral, Rio Tigna &c. On en fait deux, trois, quatre riviéres differentes. Le Rio Colorado nommé Totonteac.

au Sud de Rio Azul. Qu'on cherche ce lac à ſix cent lieuës où l'on voudra, on ne trouvera pas cette mer de l'Oueſt ou de Quivira. Au Nord il faudroit venir juſqu'à la hauteur de ſoixante-quatre ou ſoixante-huit degrés; il n'y en a que dix ou douze juſqu'à la prétendue mer de l'Oueſt. Au Nord-Oueſt cela eſt poſſible, ne doutant pas que depuis le deux cent ou deux cent ſoixantieme il n'y ait encore beaucoup de grands lacs inconnus. Peut-être ſera-ce le Michinipi ou lac des Aſſinipoels, qui eſt réellement un grand lac, dont les bords ſont fertiles & bien peuplés, dans un climat doux, & qui eſt éloigné de Cevola d'environ trente degrés. Mais alors il faut encore abandonner la mer de l'Oueſt, de nouvelle création. Si on la cherchoit à l'Oueſt, ou au Nord-Oueſt, il faudroit bien reculer les côtes, qu'on a placées au deux cent cinquantieme degré, & ſe conformer aux anciennes cartes; d'autant plus qu'alors il faudroit réduire la méſure du degré ſelon la latitude, qu'on ſuivroit pour aller vers l'Oueſt. On comprend pourtant qu'il devoit ſe trouver vers le Nord; car d'Eſpeio s'étant avancé fort loin le long du Rio Colorado, ou bien Rio del Norte du nouveau Mexique, plus il avança, & plus il entendit parler de ce grand lac: ce qui me confirme dans l'idée que c'eſt le Michinipi. A ſon dernier terme, qu'il n'indique pas, on l'aſſura qu'à peu de diſtance il y avoit une grande riviere qui ſe jettoit dans la mer du Nord: ce ſera la même dont on avoit déja connoiſſance du tems des premieres découvertes, & qui ſe trouve ſur les cartes d'Acoſta.

D. Juan d'Ognate découvrit en 1602. le lac Conibas, & une ville, dit-il, de ſept lieuës de long & deux de large. N'aura-t-il pas été au lac des Tahuglauks, & prit pour une ſeule ville les ſix grandes villes qui s'y trouvent, vers l'embouchure de la riviére de l'Oueſt? mais enfin ce n'eſt pas là encore la mer de l'Oueſt de Fuca.

Je ne ſais, ſi je dois toucher la relation de Purchas (*a*) ſur les Anglois de la Virginie, & de Dermer: elle eſt du calibre des autres de ſa façon. Il eſt poſſible que les Sauvages au midi & à l'Occident de ce pays, ont parlé d'un grand lac; mais il faudroit vouloir s'aveugler pour croire qu'ils ont voulu parler de la mer de l'Oueſt.

(*a*) p. 28.

Les peuples ſitués à deux cent nonante degrés de longitude, & à trente-cinq ou quarante de latitude en ont connoiſſance, & les François du Canada & de la Louiſiane, même ceux qui, avec M. de Bourgmont, ont été chez les Padoucas à deux cent quarante-cinq degrés de longitude, peuple nombreux, qui s'étend, on ne ſait à quelle diſtance, vers l'Oueſt, l'ignorent parfaitement. Quel conte! Les trois lacs Huron, Michigan & ſupérieur, qui n'en font preſque qu'un ſeul, ne conviennent-ils pas mieux à cette connoiſſance des habitans de la Virginie, qui en ſont peu éloignés?

Je ſuppoſe que les Nipiriſſiniens ſoient à la diſtance de la mer de l'Oueſt, telle qu'on a trouvé à propos de la placer; qui ſont les peuples qui y abordent par mer? S'ils viennent du Nord, on auroit dû avoir des nouvelles de cette découverte de de Fonte, puiſqu'on a voulu aſſigner cette place à ces pays: de l'Oueſt, il eſt impoſſible: on a laiſſé ſi peu d'eſpace entre les deux mers, qu'on ne peut y ſuppoſer de grandes nations: par l'Océan, encore moins. Ni les Eſpagnols, ni les Ruſſiens, ni les Chinois, ni les Japonnois ne font ce commerce; & les Sauvages ont des canots, tout au plus des pirogues, & non de grands vaiſſeaux.

Le rapport de Purchas, de ce que la nation neutre & les habitans de la pointe occidentale du lac Supérieur diſent, ne mérite pas qu'on s'y arrête. Depuis cent à cent & vingt ans, que les François ont pouſſé toujours plus loin leurs découvertes, n'auroient-ils pas eu connoiſſance de cette mer? Entre les divers lacs marqués par Ochagach, n'eſt-il pas aiſé d'en choiſir un, pour en faire celui dont ces Sauvages parloient? La relation du P. Marquette, ne répond-elle pas à celle de la Hontan? La riviére de l'Oueſt ſe jette dans le lac des Tahuglauks, qui ont des vaiſſeaux de deux cents pieds de long. Il faut toujours y revenir. Ces hommes vêtus, barbus, qui viennent dans de gros vaiſſeaux, ne ſont ni Européens, ni Aſiatiques, mais des peuples civiliſés de l'Amérique, que nous ne connoiſſons pas encore.

La relation du P. Dablon (a) eſt de même nature; & je ne ceſſerai de répéter que tous les lacs de trois, quatre, cinq à ſix cent lieuës

(a) p. 29.

lieuës de tour, ſont ſans contredit de grands lacs, & qu'on a tort de vouloir prendre pour l'Océan, ou une partie de l'Océan, tous les lacs que les Sauvages nomment grands.

Cet écrivain prétend que les Nadoucſſis ſont au bout du monde, & qu'il n'y a plus vers l'Occident que les Karezi : mais les nouvelles cartes, les découvertes les plus récentes & même les Nadoueſioux, ou Sioux diſent le contraire ; car la terre coupée veut dire un détroit, & c'eſt celui d'Anian dont il s'agit, qui même, ſelon ces mêmes cartes, ſeroit toujours vers le deux cent & cinquiéme degré. On triomphe de ce lac d'eau puante, qui, dit-on, ne peut être que l'Océan. Mais combien n'y a-t-il pas de lacs, ou mers internes, dont l'eau eſt ſalée ?

A vingt journées ou deux cent lieuës du Miſſiſipi, dit-on encore, il y a une nation qui a commerce avec une autre, dont elle tire des haches ; ce n'eſt point là une preuve de l'exiſtence de la mer de l'Oueſt. Les Tahuglauks pouvoient en fournir.

Ce que le P. Zenobe dit, qu'au-delà des montagnes, où les riviéres prennent leur ſource, il y a un lac, eſt encore conforme au recit de la Hontan, de même que la relation de M. le Sueur. Quand même la Hontan ne parle point de forteresſe, il eſt probable que des gens auſſi ingénieux & auſſi guerriers que les Tahuglauks, ſe ſeront fortifiés : les plus Sauvages le ſont par des paliſſades, & les autres chacun à proportion de ſon génie inventif. D'ailleurs, preſque toutes les preuves qu'on employe ne ſervent qu'à établir la réalité d'une riviére de l'Oueſt. Je la nie ſi peu, que je ſoutiens qu'il y en a pluſieurs, &, ſelon les apparences, en grand nombre même. Je prie enfin le lecteur d'obſerver que toutes les relations qu'on peut nous oppoſer ſont des années 1632. à 1670. Cependant dans les cartes de M. Sanſon le fils même, publiées en 1683. ſur les relations les plus nouvelles, le lac Supérieur, le Michigan & tous les pays à leur Oueſt, ne ſont pas déterminés : Comment donc aura-t-on eu connoiſſance des pays & des lacs ſitués à quatre cent lieuës au-delà ? On remarque même, qu'on n'avoit aucune connoiſſance de l'exiſtence du fleuve Miſſiſipi, qui eſt ſi proche. On ne doit donc pas faire le moindre fond ſur ces relations pour des pays ſi éloignés.

Les Panis de M. le Sueur (*a*) ſont marqués ſur la carte de M. Delisle, comme habitans les Rives du Miſſouri, entre le Canſez à l'Eſt & les Padoucas à l'Oueſt. D'où vient que ces Panis qui ne ſont qu'une très petite nation, parlent de cette riviére de l'Oueſt, & que les Padoucas, qui forment un peuple très nombreux & fort étendu vers l'Oueſt, n'en diſent mot? D'où vient encore que M. Delisle ne la marque pas? Cependant M. de Bourgmont allant des Canſez aux Padoucas, & même deux fois de ſuite, avec nombre de ſes gens, devoit y paſſer. Quant au P. Hennepin, ce que M. Delisle en rapporte ne vaut pas la peine d'en parler, mais bien ce qu'il omet, & que nous allons ſuppléer.

Dans ſa relation du Miſſiſipi il prétend prouver que le détroit d'Anian eſt une pure chimére: voici comment il s'y prend.

Etant chez les Iſſati, les mêmes que les Sioux, qu'il place au cinquante-deuxieme degré; mettons-les au cinquantieme, & à deux cent huitante de longitude, il y vit arriver en ambaſſade des Sauvages de l'Oueſt, de plus de cinq cent lieuës; & pour le prouver il dit qu'ils ont marché pendant quatre lunes ſans ſe repoſer que pour dormir & pour tuer dequoi manger. Il a raiſon de dire *plus* de cinq cent lieuës. J'ai dis qu'on compte les journées de marche des Sauvages à dix lieuës: il y en a qui en font juſqu'à vingt-cinq. N'en comptons que ſept lieuës par jour; cela fera pour tout le voyage huit cent quarante lieuës. Mettons huit cent: le degré à cette hauteur eſt de douze lieuës quarante-huit minutes; ce qui feroit ſoixante-deux degrés & demi; déduits de deux cent huitante, reſtent deux cent & quinze degrés & demi. Mais ſuppoſons les cinq cent lieuës ſeulement, cela fera preſque quarante degrés, & viendra au deux cent quarantieme degré. Mais il y a plus; ils diſoient que les nations *qui habitent plus à l'Oueſt*, ont un pays de prairies & de campagnes immenſes, coupées de riviéres, qui viennent du Nord: ajoutant que dans tout leur voyage ils n'ont paſſé aucun grand lac (*b*).

Que

(*a*) pag. 30.

(*b*) M. Guillaume Delisle aura été de cet avis, & non de celui de ſes ſucceſſeurs, lorſqu'il parle de ces prairies & de ces campagnes des Nadoueſis, au cinquante-cinquieme degré, & au Nord de la

Que devient alors la mer de l'Oueſt, lorſqu'ils auroient dû y paſſer par le beau milieu? Que devient le nouveau ſyſtême ſur ces pays ſeptentrionaux, lorſque cette relation ne s'accorde qu'avec les anciennes des Eſpagnols & avec leurs cartes?

Je ſuis ſi bien de l'avis de M. Delisle (*a*), que les grandes riviéres de l'Oueſt ne ſe déchargent pas dans la mer vermeille, que je crois plûtôt des unes qu'elles coulent juſqu'au détroit d'Anian, comme nous verrons ci-après; d'autres dans les mers du Sud & du Nord. Je le ſuis encore en ceci, que les Sauvages ne ſe ſont pas accordés pour tromper les François par leurs relations; & qu'on peut s'y fonder en gros & autant que leur peu de connoiſſances géographiques nous laiſſent pénétrer ces rapports, & en tirer les conſéquences qui en découlent naturellement.

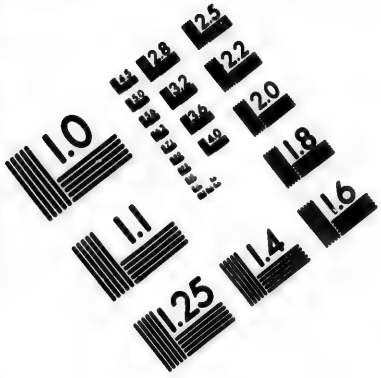
Il eſt très poſſible que les Ilinois ayent habité autrefois ſur un grand lac, ou même ſur la mer du Sud; mais que ce ſoit ſur la prétendue mer de l'Oueſt, je n'en vois aucune preuve.

Ce que dit Gomara mérite en effet nôtre attention. Je voudrois bien ſavoir ſi ce ſont les Chinois, les Japonnois, ou les Eſpagnols, qui vinrent à Quivira avec des vaiſſeaux à vergues dorées & des prouës argentées, & ſi on leur en a jamais vû. Si le fait eſt tel que Gomara le dit, on doit en conclure naturellement, que ces galans mariniers n'ont pas fait un grand trajet ſur une mer auſſi orageuſe, mais qu'ils ont traverſé ſimplement une mer de trois cent, quatre cent, cinq cent lieuës de circuit. Si cette nation a inventé des arts & des métiers; ſi elle eſt civiliſée & placée au milieu du Continent, ſes marchandiſes qu'on croyoit venir de la Chine, pouvoient fort bien être de ſa propre fabrique: D'autant plus que lorſque les Sauvages parlent de leurs ciſeaux, couteaux, haches &c. ils aſſurent que ces ouvrages ne ſont pas de la même forme que ceux des Européens, comme l'Auteur le rapporte lui-même (*b*). Auſſi eſt-il dit que ces Etrangers n'avoient ni barbe, ni cheveux, & que pour

la nouvelle mer de l'Oueſt de même que des alliés de cette nation, à cinq cent lieuës, c'eſt-à-dire à plus de trente-cinq degrés à l'Occident de ceux-ci.

(*a*) p. 31.

(*b*) p. 32.



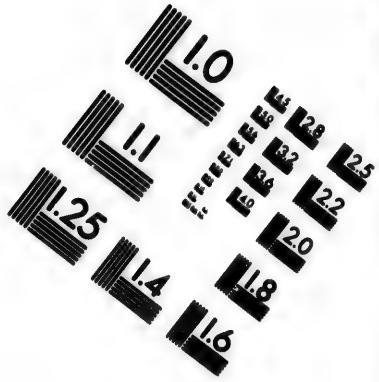
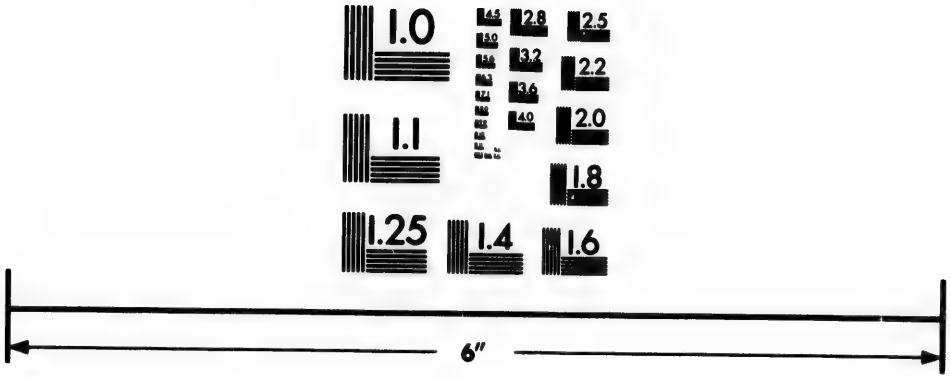


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

pour cette raiſon on les appelloit têtes pelées, qui, diſoient-ils, auroient été bien aiſes de voir des François.

M. Delisle tâche de trouver par eſtime la diſtance entre le nouveau Mexique & Quivira : il parle de quatre-vingt à quatre-vingt-dix lieues. Il ſe fonde ſur la relation de Vaſquez Coronat, qui aſſurément ne peut être celle donc Acoſta parle, puiſque celui-ci paroit indiquer un éloignement bien plus grand. Par contre, la diſtance que M. Delisle donne, ſera ſeulement trop grande, ſelon quelques cartes : mais adoptons-la. Eſt-il poſſible qu'à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix lieues, qui n'eſt qu'une promenade dans ces pays, on ignore juſqu'à l'exiſtence & l'emplacement même de Quivira ? Comment les Padoucas, alliés des François, & qui, ſuivant la carte de M. Delisle, habitent tout près de Quivira, pouvoient-ils ignorer cette ville ? Il rapporte que des peuples à l'Orient du nouveau Mexique avoient demandé des prédicateurs : mais il n'eſt pas dit que ce ſoient ceux de Quivira.

Vouloir contredire d'Aguilar (*a*) ſur ſes propres découvertes, ſans avoir à alléguer que des conjectures, & ſimplement dans le but de fortifier celle de la prétendue mer de l'Oueſt ; c'eſt-ce qui me paroit très préjudiciable aux progrès de la Géographie. Auſſi-tôt que les conjectures prévaudront ſur des faits, adieu toute certitude. D'Aguilar aſſure qu'il a été à l'embouchure d'une riviére dans laquelle il ne put entrer à cauſe de ſa rapidité : On veut le démentir, lui & tout ſon équipage ; on aſſure que c'eſt l'entrée d'un détroit. Quels changements à faire dans les cartes ſur les détroits & les riviéres ? Si chacun en peut faire ſelon ſon bon plaiſir, on n'aura qu'à dire que les embouchures des fleuves de l'Afrique ſont des détroits, & l'intérieur de cette partie du monde ſi peu connue une vaſte mer : il faudra le croire.

M. Buache donne, à ce qu'il prétend, de nouveaux témoignages en faveur de cette mer.

Il revient à d'Eſpejo (*b*), qui apprit des Sauvages près de Cibola, leſquels avoient des caſaques de coton bigarrées, qu'il y avoit vers

(*a*) pag. 33. (*b*) p. 34.

vers l'Oueſt un grand lac à quinze journées ; que ſur ſes bords étoient pluſieurs bourgades, que les habitans uſoient d'habits, abondoient en vivres, & demeuroient dans de grandes maiſons. D'autres diſent qu'il y avoit beaucoup d'or dans ce pays, & ils le mettoient à ſoixante journées &c. Des peuples ſur une mer avec leſquels des Orientaux viennent commercer.

Tout ceci mérite quelques réflexions.

Premiere réflexion. Nous ne ceſſerons de répéter, que ce commerce ne peut abſolument ſe faire par des peuples Aſiatiques, ni Chinois, ni Japonnois par les raiſons ſuivantes.

Je dis les Chinois ; du moins ceux qui font leur demeure fixe à la Chine font peu de commerce au dehors ; l'Empereur ne le leur permet pas, & ces voyages de long cours ſeroient contre les loix fondamentales de l'Empire. Il n'y a que les Chinois établis à Batavia & aux Philippines, qui s'appliquent au négoce lointain.

Les Japonnois ſont encore plus gênés, ils n'oſent ſortir de leurs isles ſous peine de mort : l'Empereur même ayant appris par hazard à l'occaſion de deux Jonques jettées ſur les côtes du Kamtſchatka, l'exiſtence d'un tel pays, envoya à la découverte : mais après deux tentatives, les Japonnois ont été ſi fort dégouté de ce voyage, qu'ils n'ont même plus navigé juſques en Kamtſchatka, ni ſur les côtes oppoſées de l'Amérique ; bien moins dans des parages ſi éloignés, comme cette prétendue mer de l'Oueſt. L'extrêmité orientale du Japon étant à cent ſoixante degrés tout au plus, & la mer de l'Oueſt à plus de deux cent cinquante, comment veut-on que les Japonnois, ſi chetifs mariniers y commercent, lorſque les Ruſſiens, les Eſpagnols & tous autres aſſurent unanimément que c'eſt la navigation du monde la plus périlleuſe ?

Enfin n'eſt-ce pas une impoſſibilité toute pure, que depuis plus de deux ſiécles, des millions d'Européens euſſent fait le commerce à la Chine & au Japon, ſans avoir appris la moindre choſe de ces prétendus commerces, & que les vaiſſeaux Eſpagnols, François, Ruſſiens, Anglois &c. qui depuis l'Aſie & les Philippines ſe ſont rendus à Acapulco, en remontant juſques environ vers le quarante-cinquieme degré, n'euſſent jamais rencontré aucun vaiſſeau, ni Japon-

noix, ni Chinois, ni que par ces orages terribles, aucun n'eut été jetté sur les isles Mariannes, sur les côtes de la Californie, sur celles du Mexique &c.

Il faut donc absolument perdre cette idée, que les Orientaux y viennent commercer.

Seconde réflexion. Lorsque les Sauvages parlent de l'Oueſt, on ne peut jamais assurer qu'ils ne parlent, ni du Nord-Oueſt, ni du moins de l'Oueſt-Nord-Oueſt. Nous avons fait voir ailleurs que les anciens peuples policés & non Sauvages, ont parlé tantôt de l'Oueſt & tantôt du Nord, pour la ſituation des mêmes peuples & des mêmes pays, lorſque ceux-ci ſe trouvoient au Nord-Oueſt. Je crois donc que les uns parloient d'un grand lac à l'Oueſt, d'autres d'un au Nord-Oueſt; d'autres enfin d'un autre à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & que ce ſont des lacs tous différens.

Troiſieme réflexion. Ce qui me fait naître cette idée, c'eſt que l'on donne des différences de diſtance prodigieuſes. On parle de quinze journées & de ſoixante, c'eſt-à-dire, de cent cinquante lieues, & de ſix cent. Eſt-il poſſible que les quatre cent cinquante lieues de différence puiſſent être comptées pour rien? Le Savant Auteur veut ſauver ces contrarietés, en diſant, *apparemment à cauſe des détours entre les montagnes* (a) Mais c'eſt la même chaine, qui règne entre les Gnacſitares & les Moſeemleks, & elle empêche ſi peu la communication, que ces peuples ſe font la guerre, & qu'en tems de paix ils ſont en commerce enſemble. C'eſt la même chaine, dis-je, que M. Buache, dans ſon excellente carte marine & phyſique, repréſente pour la rendre plus ſenſible d'environ un degré & demi de large; après quoi il n'en marque plus: & cette chaine qu'on traverſe également, devroit faire une différence de quatre cent cinquante lieues, tandis que ceux qui ne comptent que cent cinquante lieues ne la regardent pas comme un obſtacle. Je crois donc avec beaucoup de probabilité que la partie du Continent ſeptentrional inconnu, doit être remplie d'autant de grands lacs & de rivières, que celle qu'on connoit du plus au moins; & qu'il faut renoncer à ce principe

(a) p. 14.

cipe erroné, d'appliquer toutes les relations des Sauvages au même lac, & à la même riviére.

Quatrieme réflexion. Il eſt parlé dans cette relation de *têtes pelées*, par oppoſition aux hommes barbus & qui portent leurs cheveux. Nous verrons pourtant ci-après que ceux-ci paroiſſent auſſi ſur un grand lac, que ce ſont d'autres peuples civiliſés, & qu'on peut auſſi peu ſoutenir, que ce ſont des Européens, que de ceux-là qu'ils ſont Chinois ou Japonnois.

Tout ce que M. Buache dit du Miſſouri (*a*) & de la riviére, connue par la relation des Sauvages, & qu'on nomme proprement la riviére de l'Oueſt, eſt inconteſtable. Le mal eſt que tout concourt à prouver le contraire de ce qu'il veut prouver.

Nous avons déja démontré que la longueur du cours du Miſſouri de huit cent lieuës, ou, vers le milieu au-delà des montagnes au Nord, à ſept journées de celui-ci, il ſort une riviére qui coule droit à l'Oueſt, auſſi loin que le Miſſouri à l'Eſt, abſorbe bien toute la mer de l'Oueſt & au-delà, de combien qu'on veuille diminuer cette longueur de huit cent lieuës; que par conſéquent l'Officier de Marine n'avoit pas tort de croire qu'elle ſe jette dans la mer du Japon, ou du moins dans celle du Sud, peu éloignée du Japon.

L'Auteur (*b*) croit comme moi que les François devroient apprendre des nouvelles de la mer de l'Oueſt, par les eſclaves Padoucas qu'ils achétent. Cependant ils n'en ont pas appris un mot. La conſéquence n'eſt, ſans doute, pas favorable à cette mer.

Je ne doute point que les Ilinois & les Miamis n'ayent autrefois habité ſur une mer, diſons mieux, un *grand lac éloigné* à l'Oueſt, & que leur premiere ſtation n'ait été la riviére de Moingona, qui a plus de cent cinquante lieuës de long. Le trajet des Ilinois n'aura pas été moins long. Ces peuples ne pourroient-ils pas avoir habité vers les bords du lac des Tahuglauks, & en avoir été chaſſés par ces guerriers? Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt pas beſoin de former une mer de l'Oueſt pour leur trouver un grand lac.

Il eſt ſurprenant que M. Dumont n'eut acquis aucune connoiſſance

(*a*) Ibid & 35. (*b*) p. 35.

de cette mer, que lorſqu'il arriva bien loin à l'Eſt du nouveau Mexique: car, ſelon M. le Page (*a*), le pays qui eſt entre les Natchitoches & le nouveau Mexique, n'eſt point habité, & ceux du nouveau Mexique, qui en ſont ſi proche, ne la connoiſſent point.

M. Buache parle encore d'un grand lac, qu'on trouve, en ſuivant le grand fleuve, & qui communique au lac ſupérieur. Il dit que cela reſſemble fort à la route que les Officiers François ont tenue juſques au-delà du lac Bourbon. Il a raiſon: mais alors voilà, non un, mais pluſieurs grands lacs tout trouvés, ſans avoir beſoin de chercher la mer de l'Oueſt; d'autant plus que les Aſſinipoëls, ceux qui ſont les plus proches du lac ſupérieur, ont parlé d'une mer; diſons toujours, *grand lac*, à trois journées plus loin: ce qui ne regarde en rien la mer de l'Oueſt.

Qu'eſt-ce que cette riviére (*b*), qui vient de la profondeur des terres depuis mille lieuës? Elle vient du Nord-Oueſt. Quelle étendue de pays immenſe & inconnu doit-elle parcourir? Et où reſteront tous ces lacs de la découverte de de Fonte, qu'elle devroit traverſer pour pouvoir ſe jetter dans le Miſſiſipi?

Nous voici (*c*) à l'article très intéreſſant des hommes barbus. Les Sioux, qui habitent au haut du Miſſiſipi, & dont M. de Charleville à trouvé quelques uns à cent lieuës au deſſus du ſaut S. Antoine, qui étoient à la chaſſe, lui dirent que la ſource de la grande riviére étoit auſſi éloignée du ſaut, que de-là à la mer, ainſi de huit cent lieuës (*d*). Il y a des riviéres de plus de cent lieuës de cours, qui s'y jettent au deſſus du ſaut. Le Miſſiſipi depuis ſa ſource au ſaut ne peut pas venir du Nord, mais de l'Oueſt, ou du Nord-Oueſt: ne comptons que cinq cent lieuës, ou même quatre cent en droite ligne, quand même les Auteurs, Charlevoix, le Page & d'autres aſſurent que les riviéres de l'Amérique ont un cours aſſez droit, ſans beaucoup de détours, ni de ſinuoſités. S'il vient de l'Oueſt, cette prétendue mer ne peut ſubſiſter, n'étant éloignée du ſaut S. Antoine, ſelon

(*a*) pag. 36.
(*b*) p. 38.
(*c*) Ibid. & 39.
(*d*) Nous avons dit ci-deſſus que nous ne prenons pas à la lettre cette diſtance de huit cent lieuës.

ſelon la carte de M. Delisle de 1750. que de quinze degrés, qui feront environ deux cent & vingt lieuës. Si c'eſt du Nord-Oueſt, la même mer ſe trouve en chemin. Par conſéquent c'eſt un de ces grands lacs inconnus & fort éloignés dont je parle. Ces Sioux ſont étendus fort loin vers l'Oueſt; même ſelon cette carte, s'étendent preſque juſques ſur les bords orientaux de cette mer: cependant ils diſent qu'il y a *bien loin* de leur pays à celui-là, & que l'on paſſe chez *quantité* de nations inconnues aux François. Que veut dire, *bien loin*, chez ces peuples, qui regardent un voyage de ſept à huit cent lieuës, comme peu de choſe? Ceci ne revient-il pas plûtôt à la diſtance des mille lieuës, dont il eſt parlé ci-deſſus? Sur tout lorſqu'ils parlent encore de *quantité* de nations ſituées entr'eux & cette mer, ſur laquelle ils trouvent des hommes barbus avec des bonnets, qui ramaſſent de la poudre d'or ſur le bord de la mer. Voilà donc une mer, qui n'eſt, ni l'Océan, ni la prétendue mer de l'Oueſt. Elle ſera ſans doute à cinquante ou cinquante-cinq degrés ou environ de latitude, & deux cent vingt ou deux cent trente de longitude. Nous trouvons ainſi déja quatre nations civiliſées & différentes, que les relations des Sauvages nous font connoître. 1°. Celle de Moncacht-Apé, qui tiennent quelque choſe des Chinois, ou des Japonnois, mais qui couvrent leur tête d'une eſpèce de turban; ce qui ne convient, ni aux uns, ni aux autres de ceux qui habitent encore la Chine & le Japon, leſquels vont, ou la tête nuë, ou ont des eſpèces de chapeaux. 2°. Les têtes pelées, qui en différent. 3°. Les Tahuglauks, qui ont des bonnets en pyramide d'une hauteur démeſurée. Et enfin 4°. ces hommes barbus, qui portent des bonnets. Si l'on conſidère tout ceci, & que tous les Sauvages qui parlent de ces pays vers l'Oueſt, font mention d'une étendue immenſe, & de peuples innombrables, on ne pourra douter qu'il n'y ait auſſi des lacs & des riviéres ſans nombre, enfin, que nous ne connoiſſons que la moindre partie de l'Amérique ſeptentrionale, & la moins intéreſſante.

Les découvertes faites depuis environ 1740. (a) ſont en effet

(a) p. 39.

dignes de toute nôtre attention, & elles prouvent mon ſyſtême, de cette quantité de lacs & de riviéres inconnus juſques ici. La riviére de Poſcoyac (*a*) eſt nommée grande riviére. Les Sauvages diſoient *tous d'une voix, qu'elle venoit de bien loin*, d'une hauteur de terre, où il y avoit des montagnes fort hautes, & qu'ils avoient connoiſſance d'un grand lac de l'autre côté des montagnes, dont on ne pouvoit boire l'eau.

M. Buache marque la décharge de Poſcoyac dans le lac Bourbon à deux cent ſoixante-neuf degrés de longitude. Les montagnes d'où elle ſort à preſque deux cent ſoixante quatre. Ainſi ce *bien loin* des Sauvages, qui devoit être du moins de cinq à ſix cent lieuës, ſe réduit à cinq degrés, qui à cette hauteur ſont environ ſoixante-trois lieuës. Qu'on en juge.

Examinons les diſtances données par la riviére St. Charles. On doit la remonter depuis le lac Ouinipigon cent & vingt lieuës. Mettons neuf degrés, ou, à cauſe qu'elle va un peu Sud-Oueſt, ſeulement huit degrés. Comptons-la depuis l'endroit, où, ſelon la carte, elle ſe jette dans la riviére rouge, quoique la relation diſe *dans le lac*: nous ſerons à deux cent ſeptante degrés & demi. De-là il faut traverſer des terres trente à quarante lieuës par quantité de nations; & alors on ſera en effet auprès des montagnes marquées ſur la carte. Au-delà chez les Ouachipouanes, on trouve une riviére qui court à l'Oueſt. L'Auteur en conclud qu'elle ſe jette dans la mer de l'Oueſt, & que par conſéquent cette mer exiſte. Je ne vois pourtant pas que la relation en parle. Il eſt clair quelle ſe décharge quelque part dans un grand lac: mais que ce ſoit dans la mer imaginaire de l'Oueſt, je n'y vois nulle apparence, puiſque ce grand lac n'eſt pas bien loin, & qu'une riviére auſſi célèbre que l'eſt le Poſcoyac, ne le devient pas à ſa ſource, mais ſeulement lorſqu'elle a couru un couple de cent lieuës. Ainſi tout contredit à la conſéquence, & à ce que M. Buache voudroit prouver par ce fait. Nous voyons que, par la latitude, cette riviére de l'Oueſt doit être celle dont parle la Hontan; c'eſt pourquoi nous l'avons tracée ainſi ſur nôtre carte.

Selon

(*a*) pag. 40.

Selon M. Jeremie (a), les Sauvages des environs de la baye de Hudſon, diſent qu'après avoir voyagé *pluſieurs mois* Oueſt-Sud-Oueſt, ils ont trouvé la mer, *grand lac*, ſur laquelle ils ont vû de grands canots, avec des hommes, qui ont de la barbe & qui ramaſſent de l'or ſur le bord de la mer, c'eſt-à-dire à l'embouchure des riviéres; que par la riviére du Cerf, qui tombe dans le lac Tecamouen, on peut aller joindre une autre riviére qui coule à l'Oueſt. Il aſſure qu'il a fait lui-même tout ſon poſſible, pour envoyer des Sauvages de ce côté, pour découvrir la mer, mais qu'ils avoient guerre avec une nation qui leur barroit le paſſage; que des priſonniers faits ſur cette nation ennemie diſoient avoir guerre avec une autre nation encore plus éloignée vers l'Oueſt, qui avoit pour voiſins des hommes barbus, qui ſe fortifient avec des pierres & ſe logent dans des maiſons; que ces hommes ne ſont pas habillés comme eux, & ſe ſervent de chaudiéres blanches. M. Jeremie leur montra une taſſe d'argent, & ils dirent que c'étoit de ce métal dont ils parloient.

Voyons ſi cette preuve vaut mieux que les précédentes. On ne ſait préciſément de quels environs de la baye de Hudſon M. Jeremie parle. Il fait mention du lac des Aſſinipoëls, duquel il dit que dans ſes environs on trouve un climat fort tempéré, & un pays très fertile. On pourroit ſuppoſer avec raiſon que ce ſont les Aſſinipoëls, grands coureurs & bons guerriers, qui lui ont fait ce recit. Mais poſons que ce ſoient les Sauvages à l'Oueſt du fort Bourbon ou Nelſon, à environ deux cent ſeptante degrés de longitude, & ſoixante-deux de latitude, qui lui en ayent donné connoiſſance. Ils marchent pluſieurs mois vers l'Oueſt-Nord-Oueſt avant que de trouver la mer. Ne mettons que cent jours, cela feroit mille lieuës; & les bords les plus ſeptentrionaux & orientaux, ſelon la carte de M Buache, ſont à environ deux cent ſoixante-trois de longitude, & cinquante-trois de latitude. Le moyen nombre de latitude eſt cinquante-ſept degrés & demi, & alors le degré eſt d'un peu moins de dix lieuës & demie. Comment peut-on prétendre que ce ſoit cette mer de l'Oueſt, éloignée de dix-ſept degrés, ou environ cent nonante-cinq lieuës. Outre

(a) pag. 41.

tre que les priſonniers parlérent d'autres nations entr'eux & celles qui demeurent ſur cette mer, ou grand lac, & comme placés à l'Oueſt & non au Nord-Oueſt : ce qui eſt très probable. Réduiſons ces pluſieurs mois à deux ſeulement. Réduiſons même ces ſoixante jours de marche à huit lieuës par jour, nous aurons toujours quatre cent huitante lieuës, qui nous mènent bien au-delà de cette prétendue mer de l'Oueſt.

On voit bien que c'eſt la même mer dont parlent les Sioux. Tout eſt conforme dans les deux relations. Elles parlent l'une & l'autre d'hommes barbus, qui amaſſent de l'or ſur les bords de la mer. Les Sioux diſent encore qu'il y a bien loin, & que l'on paſſe chez quantité de nations inconnues aux François : au lieu que ſur la carte on ne voit que les Sioux, les Criſtinaux, quelques Aſſinipoëls, tout des peuples qui ne leur ſont point inconnus ; à moins qu'on ne veuille placer cette quantité de nations nombreuſes & guerrieres dans l'eſpace de trente ou quarante lieuës marqué entre les chaines des montagnes & la mer de l'Oueſt. Ceux de la baye de Hudſon parlent d'un voyage de pluſieurs mois, d'une nation avec laquelle ils étoient en guerre ; celle-ci d'une ſeconde qui avoit guerre avec une troiſieme plus à l'Oueſt : & celle-ci ſeulement avoit pour voiſins les hommes barbus, ſans qu'ils parlent eux mêmes de la mer. On voit donc que cette mer eſt d'un éloignement extrême, & doit conduire dans une contrée vers le deux cent & vingtieme degré, & au-delà, de longitude. Il y a apparence que ces hommes barbus ont pour voiſins plus à l'Oueſt, quelque autre nation puiſſante & guerriere, contre laquelle ils ſe fortifient avec des pierres : on n'en ſauroit douter lorſqu'on lit la relation ſur la terre à l'oppoſite du cap des Tzchutzki ; où M. Muller dit que les peuples ſont moins barbares que ces Tzchutzki ; qu'ils ſont des meubles, entr'autres de gros plats de bois ; que chez eux il y a une grande riviére, qui ſe jette de ce côté dans la mer ; que cette nation *ſe fortifie* &c. Il faut donc qu'elle ait à ſon Eſt une nation puiſſante, qu'elle craint, & je ſuppoſe celle-ci, entre les voiſins des Tzchutzki, & la mer ou grand lac, dont les côtes ſont apparemment habitées par ces hommes barbus. On pourra donc croire que tout ce continent eſt bien peuplé & rempli de grands

lacs,

lacs, mais non de ceux dont la fable de de Fonte parle; n'y ayant aucune reſſemblance entre l'un & l'autre.

On trouve à la page 42. une nouvelle preuve, ſuivant Ellis, en faveur de la mer de l'Oueſt. Les Sauvages qui viennent aux Factories Angloiſes du côté du Sud, aſſurent unanimément, qu'il y a une mer à peu de diſtance de leur pays, vers le coucher du Soleil, ſur laquelle ils ont vû des vaiſſeaux avec des hommes qui avoient de grandes barbes.

Ce fait eſt très ſingulier. Ces nations ne ſauroient être que des Criſtinaux, des Aſſinipoëls, ou les Sonkaskitons, les Ouadbatons, les Atintons, dont on connoit à peine les noms; ou les Eſquimaux, qui ſont peu commerçans & très féroces. Ces nations-là, dis-je, parlent d'une mer, diſons toujours, *d'un grand lac*, à *peu de diſtance* de leur pays; comme en effet il y en a grand nombre. Cependant ce doit être le même, que d'autres diſent qu'on ne rencontre qu'après pluſieurs mois de marche, & auxquels l'on n'arrive qu'après avoir traverſé nombre de peuples inconnus. Or qui ne voit que ce grand lac ne ſauroit-être que le Michinipi, dont les bords & les iſles doivent être habités par des nations civiliſées & riches?

Il faut avouer que le beſoin d'un ſyſtême chéri fait ſouvent digérer les plus grandes abſurdités.

Ellis dit encore, que le ſel qu'ils ont apporté venoit de cette mer, où la chaleur du ſoleil le forme ſur les rochers. Que penſer de cette circonſtance? Il faut que cette mer ſe trouve d'un autre côté que la précédente & bien au Sud de ce pays ſi froid, comme chacun le ſait: Alors elle ne ſera pas à peu de diſtance, comme l'aſſurent ces prétendus Sauvages. Si l'on dit que cette expreſſion doit-être priſe dans le ſens ordinaire des Sauvages, qui regardent un voyage de quatre à cinq cent lieuës comme peu de choſe, il faut régler auſſi en conſéquence cette diſtance lorſqu'ils diſent qu'il eſt *bien loin*, & qu'ils parlent d'un voyage de pluſieurs mois.

La derniere & quatorzieme preuve que M. Buache employe pour établir cette prétendue mer de l'Oueſt, parle de nouveau d'un voyage de pluſieurs mois juſqu'à la mer des hommes barbus, qui portent des bonnets & amaſſent de l'or. Et dans le même article on

parle d'une mer à l'Oueſt éloignée de vingt-cinq journées de Churchill, d'où l'on conclud l'exiſtence de la même mer à vingt-cinq, ſoixante, cent journées de diſtance; n'importe, cela prouve toujours la même mer: &, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on ajoute que les peuples méridionaux parlent de leurs voiſins, & les ſeptentrionaux d'une mer. La prétendue mer de l'Oueſt eſt ſituée ſur les côtes méridionales de la partie du Continent au deſſus de la Californie; les peuples Septentrionaux habitent vers les côtes oppoſées, au Nord du Continent: cependant ceux-ci connoiſſent la mer de l'Oueſt, qui eſt inconnue aux peuples du Sud, qui ne parlent que de tous leurs voiſins: preuve admirable pour conſtater la mer de l'Oueſt!

Je crois qu'on ne me ſaura pas mauvais gré, ſi j'explique plus au long mes idées ſur les peuples civiliſés inconnus de ce vaſte Continent de l'Amérique ſeptentrionale. On jugera facilement par ce que j'en ai déja dis en paſſant, que je le crois habité par des peuples innombrables, parmi leſquels pluſieurs ſont très civiliſés. Nous avons indiqué quatre de ces peuples très diſtincts les uns des autres, & il ne faut pas douter qu'il ne s'y en trouve d'avantage. Quelques-uns aſſurent que ſur le grand lac des Miſtaſſins au Nord du fleuve S. Laurent, & à l'Eſt du fond de la baye de Hudſon, lac qui ſe trouve ſur toutes les cartes, excepté ſur les plus nouvelles; que dis-je, aux environs de ce lac, & dans les pays voiſins, ſe trouvent auſſi des peuples civiliſez.

Le Baron de la Hontan dit, qu'il avoit trouvé les Eokoros ſur la partie orientale du Miſſiſipi, & alliés des Outagamis, au côté oppoſé, moins Sauvages que tous les autres qu'il avoit vus; que les Eſſanapés l'étoient encore moins; que les Gnacſitares les ſurpaſſoient en politeſſe; que les Mozeemleks regardoient ceux-ci encore comme barbares; & que ceux-ci paroiſſoient être ſurpaſſés par les Tahuglauks. L'expérience de tous les ſiécles & de tous les lieux prouve qu'il en eſt toujours de même. La barbarie augmente & diminue chez les peuples de diſtance en diſtance. Nous voyons que les Eſquimaux, les Caraïbes &c. qui ſont le plus éloignés vers l'Eſt, ſont les plus barbares. On doit donc juger que depuis les Tahuglauks, il y a beaucoup de nations qui le ſont plus ou moins: la relation

de

de Moncacht-Apé le prouve. Et ſi on veut rejetter ſon témoignage & celui de la Hontan, on admettra pourtant la relation qu'on a donnée des têtes pelées & des hommes barbus, de même que de ceux qui vendoient déja du tems d'Eſpejo aux habitans du Nord du nouveau Mexique, des marchandiſes inconnues aux Sauvages. Et M. de Bourgmont a auſſi trouvé les nations plus douces, polies & ingénieuſes à meſure qu'il s'eſt avancé vers l'Oueſt: ce qui ne donne pas peu de poids à la relation de la Hontan.

Nous ſavons encore que les Chichimecas, Sauvages des plus barbares, étoient les habitans originaires du Mexique; ils ont été chaſſés par les Navatlacas, ſortis du nouveau Mexique, qui étoient moins barbares. Ils faiſoient ſept nations, & vinrent apparemment de l'endroit au Nord du nouveau Mexique, où les anciennes cartes placent un lac, & ce qu'ils nomment *ſeptem civitatum patria*, & où dans les ſuivantes ont placé à peu près les Moqui. Six nations vinrent les unes après les autres; la premiere environ l'an 800. de l'Ere Chrétienne. Trois cent & vingt ans après la ſortie des ſix nations vinrent les Méxicains. Toutes ont reſté longues années en chemin, & venoient, ſelon quelques uns, du Nord-Oueſt du nouveau Mexique (*a*). Ces derniers étant encore plus policés que les premieres ſix nations, devoient donc ſortir d'un peuple qui ne l'étoit pas moins. Il y a toute apparence que la grande fécondité y a ſouvent expulſé des eſſaims de peuples, comme ailleurs. On ſait que ceci eſt arrivé entr'autres chez les peuples ſeptentrionaux de l'Aſie & de l'Europe, avant & après l'Ere Chrétienne; ou bien ils ont été pouſſés par des nations plus puiſſantes qui les ont obligés à chercher de nouvelles demeures. Peut-être que l'une & l'autre cauſe y a eu part.

Qu'on ne diſe pas, l'Amérique eſt peuplée de barbares; par conſéquent les peuples civiliſés ſont venus d'ailleurs. Ne ſortons-nous pas tous de la même ſouche? La raiſon, le génie, ne ſont-ils pas le

(*a*) On pourra donc juger que leur premiere patrie fut le pays des Tahuglauks, & de-là le dit lac des ſept nations, d'où enfin elles ſont entrées dans le Mexique; à moins que les anciens découvreurs n'ayent entendu par ce dernier lac celui même des Tahuglauks.

le partage de tous les hommes, du plus au moins ? Il ne s'agit que de la culture, comme de celle des terres. Nous voyons même par les hiſtoires anciennes, que les terres les plus fertiles ſont devenues ſtériles faute de culture, & auſſi le contraire par une bonne culture. Les Chinois qui ſont ſi ingénieux & ſi laborieux ne ſont pas une colonie étrangère : ils ont eu pluſieurs inventions, comme celles de la poudre à canon, de l'Imprimerie &c. avant les Européens. Les Peruviens, avant l'arrivée des Incas, étoient auſſi brutes que les Troglodites : cependant on voyoit dans leur pays d'anciens édifices, qui valoient bien tout ce qui faiſoit l'admiration de l'antiquité en ce genre, ſans pouvoir en découvrir les Auteurs. On ſera donc convaincu que des peuples entiers par des révolutions inconnues, ſont retombés dans la barbarie, de civiliſés qu'ils étoient, & que d'autres en ſont ſortis, & ont conſervé leurs mœurs, & avancé dans les arts : Et nous devons croire que les Américains ne ſont pas les ſeuls qui ayent été privés de ces avantages de la nature.

M. de Guignes voudroit inſinuer que les Mexicains ſont d'origine Chinoiſe, de même que les derniers Peruviens. Qu'il me permette de n'être pas de ſon avis. Il eſt vrai que ces derniers reſſemblent en bien des points aux Chinois : mais comment peut-on croire un moment qu'ils ayent fait le trajet immenſe par mer depuis la Chine au Pérou ? Bien plus, on voit que la mer du Sud a été long-tems inconnue aux Incas, qui étoient venus de l'intérieur du Continent, & qui ne ſont arrivés ſur les bords qu'après l'an 1200. M. De Guignes ne trouve rien du voyage des Chinois après le cinquieme ſiècle. D'où ſeroient-ils donc venus ? Il avoue même qu'ils alloient terre à terre, de la Chine au Japon, de-là au Jeſſo, enſuite au Kamtſchatka, & enfin à l'Amérique ; & par tout ils employérent quatre ou ſix fois plus de tems qu'il n'en faudroit à des mariniers Européens. Comment auroient-ils donc traverſé cette mer ? Encore patience s'ils étoient venus du Pérou à la Chine, ils ſe ſeroient rafraichis dans les isles, puiſque les vents aliſés les auroient favoriſé : mais de faire le contraire, lorſque les Européens ne ſe hazardent qu'en tremblant à faire le trajet des Philippines aux Marianes, & de là à Acapulco, & y employent des ſix à ſept mois. Qui pourroit penſer

un

un moment que les Chinois euſſent fait ce voyage, non ſeulement au Mexique, mais paſſé la ligne, pour chercher le Pérou dont ils n'avoient pas la moindre idée. Credat Judæus Apella.

Si l'on diſoit qu'ils ont cotoyé le Mexique & tous les pays ſitués au-delà juſqu'au Pérou, je demanderois pourquoi l'on n'en trouve aucune trace? Pourquoi auroient-ils préferé un pays inconnu à des régions fertiles où ils abordérent?

Pour ce qui regarde les Mexicains, la même raiſon n'a pas lieu, mais une autre qui n'eſt pas moins forte. Si jamais il y a eu des peuples auſſi différens en tout, pour la figure, les habillemens, les mœurs, la Religion &c. ce ſont les Chinois & les Mexicains. Qu'on obſerve ſeulement, je ne dirai pas leur langue, vû que je l'ignore parfaitement, auſſi bien que mes lecteurs; mais les mots, les aſſemblages bizarres des lettres, tant de terminaiſons en *huitl*, le grand nombre de l, de doubles ll, de z, &c. dont on ne trouve de veſtige dans aucun autre langue. Tout ceci prouve qu'ils ſont Aborigènes, & nés dans l'Amérique.

Si les Mexicains le ſont, la nation policée dont ils ſortoient, devoit l'être de même. Celle-ci a pû changer, étant ſéparée depuis près de mille ans des autres. Elle aura pû prendre d'autres mœurs, une autre langue, faire de nouvelles inventions différentes de celles des Mexicains, en oublier quelques-unes &c. L'hiſtoire nous fournit des exemples de cette nature. Ils ont pû ſe mêler, au moins quelques-uns, ſoit avec des voiſins, ſoit avec des peuples qui les ont ſubjugés. Je crois donc que les hommes barbus, dont on parle en diverſes contrées, à ce qu'il paroit, ſont d'anciens habitans policés de l'Amérique, & que les autres, les têtes pelées, & ceux de Moncacht-Apé, ſont des étrangers d'origine, ou mêlés avec les naturels du pays.

Quels étrangers? Je ſuis dans ce point de l'opinion de M. de Guignes, avec quelque différence. Je ne vois pas que les Auteurs Chinois diſent préciſément que le Fouſang ſoit éloigné du Tahan de vingt-mille lis, ou deux mille lieuës *par mer*. Les Chinois abordoient bien par mer en Amérique; mais il eſt incertain ſi de-là ils ne ſe rendoient pas dans une partie du Continent, ou du moins,

ſi leurs deſcendans ne s'enfoncérent pas plus avant dans le pays, & n'y formérent pas un établiſſement indépendant. Peut-être que ce fut dans le tems de leur établiſſement qu'ils pouſſérent les ancêtres des Mexiquains, & qu'une partie fut obligée de quitter ſon ancienne pâtrie pour chercher une nouvelle demeure. Il eſt poſſible auſſi que les Chinois ayent percé plus loin, & qu'alors ceux qu'ils chaſſérent, Sauvages & autres, ſe retirérent vers les bords de la mer, que les Chinois avoient quittés : ce qui ſerviroit à expliquer fort naturellement pourquoi la communication entre les Chinois de la Chine & ceux de l'Amérique a ceſſé. Les vaiſſeaux arrivés enſuite, ne trouvant plus leurs compatriotes, mais à leur place des étrangers Sauvages qui agiſſoient en ennemis envers eux, auront cru les Chinois tous maſſacrés, & ſans doute ne revinrent plus. Ceux de l'Amérique, ſéparés de leurs anciens concitoyens & de toute nation policée, auront conſervé quelque choſe de leurs anciennes mœurs & coutumes; ils en auront ajouté, ou changé d'autres; enfin dans l'eſpace de mille ans ils ſeront devenus très différens des habitans de la Chine, du moins à pluſieurs égards. Il n'eſt pas douteux, que ſi, ſelon M. de Guignes, ils ont fait conſtamment route le long du Japon, pluſieurs de cette nation n'ayent pris parti avec eux; que même des Jonques de ceux-ci ayant été jettées ſur le rivage des Chinois Américains, en ont été bien accueillis & incorporés dans la nation. De-là le mélange de reſſemblance des uns & des autres.

Il y a encore un fait à débrouiller, ſi le recit de Moncacht-Apé eſt véritable; c'eſt l'article des armes à feu de ces gens, qui venoient enlever des eſclaves & du bois pour teindre, qui eſt un bois jaune, puant, nommé Aïac, dont les Sauvages ſe ſervent au même uſage, ſuivant M. le Page (*a*). Je crois avoir donné des raiſons ſuffiſantes pour prouver que ce ne ſont pas des étrangers, qui y viennent d'une autre partie du monde : mais d'où tirent-ils la connoiſſance des armes à feu? Je l'ignore. Hazardons cependant quelques conjectures ſur ce ſujet.

Il eſt poſſible que l'uſage de ces armes eſt plus ancien chez les Chi-

(*a*) Tom. II. p. 44.

Chinois qu'on ne le ſuppoſe communément (*a*): Il eſt même difficile à croire que cette nation y ait commencé ſes voyages ſeulement depuis l'an 510. ou 520. de nôtre Ere. Quand même les Auteurs n'en parleroient plus dès cette époque, chacun jugeroit qu'une route qu'on repréſente comme fréquentée par les Chinois au Fouſang, où ils faiſoient un commerce avantageux, n'a été abandonnée qu'aprés pluſieurs cataſtrophes facheuſes; & que même après qu'elle a été abandonnée en général, il y a eu de tems à autres des gens plus hardis & plus avides de gain, qui auront voulu retrouver ce pays. Un de ces partis a donc pû pénétrer chez leurs anciens compatriotes, & leur apporter cette invention, s'ils ne l'ont pas eue auparavant; & que ce fut alors qu'ils ſe ſont rendus à leurs voiſins plus redoutables que jamais.

Si on ne veut pas adopter cette idée, il faudra croire qu'une nation policée en Amérique, a pû inventer elle même la poudre à canon & les mouſquets. Le génie peut être par tout le même, & les hazards pas moins; puiſque les Européens ont pû l'inventer ſans en avoir des modèles & le ſecret des Chinois, qui en faiſoient uſage longtems avant eux: D'autres nations ingénieuſes n'ont pas eu un moindre privilège.

Enfin, j'avoue que tout ce que je dis de ces nations civiliſées qui habitent les parties ſeptentrionales & occidentales de l'Amérique, n'eſt appuyé que ſur des conjectures, mais qui ne me paroiſſent pas deſtituées de probabilité. Je trouve dans les voyageurs tant de faits, tant de circonſtances, que je ne ſaurois m'ôter de l'eſprit, qu'avec le tems on ne découvre dans ce Continent des nations très nombreuſes & civili-

(*a*) Selon les Auteurs Chinois l'uſage de la poudre à canon, eſt ſi ancien qu'on ne peut en déſigner l'origine. Il eſt à préſumer que les armes à feu ont été inventées peu après, tout comme en Europe. Quelques-uns y attribuent l'invention de la poudre, comme l'on ſait, au Moine Berthold Schwartz en 1380. D'autres aſſurent qu'on s'eſt ſervi déja la même année de canons: on veut que ceux d'Augsbourg en ont eu en 1372. & qu'on s'en eſt ſervi ſur mer déja en 1354. A la bataille de Creci en 1342 les Anglois ſe ſervirent de ſix canons. On veut qu'en 1338. on s'en étoit ſervi contre des châteaux, & qu'un Moine Auguſtin avoit inventé la poudre en 1330. De tout ceci je conclud que la poudre ayant été d'une telle ancienneté chez les Chinois, les armes à feu pouvoient bien avoir été en uſage chez eux du tems de leurs voyages au Fouſang.

vilisées qui composent des Royaumes puissans. Les François me paroissent beaucoup plus à portée de les découvrir depuis la Louisiane, qu'on ne l'a fait depuis le Canada : ils ont appris à connoître les Missourites, les Canzez, les Padoucas, nations, qui, à mon avis, ne sont pas éloignées des premieres nations civilisées; puisque les Padoucas se servoient déja des chevaux couverts de peaux pour aller à la chasse, comme les Tahuglauks.

Si donc les François pousſoient vers la riviére, qu'ils nomment de St. Pierre, & que je crois être la riviére longue de la Hontan; qu'ils suivissent alors la même route: ou si, depuis les Padoucas, ils suivoient & passoient le Missouri, comme a fait Moncacht-Apé, nous en saurions bientôt des nouvelles. Je regarde le lac des Tintons comme un de ces lacs formés par la riviére longue, qui sont représentés sur la carte de la Hontan; car je ne conçois pas pourquoi on lui a donné le nom de lac des Tintons, en ajoutant *Tintons errans.* S'ils sont plus errans que les autres Sauvages, qui font des courses de plusieurs centaines de lieuës, je ne vois pas pourquoi l'on donne à un lac le nom d'une nation, qui n'y fait jamais sa demeure fixe.

Avant que de quitter cette partie de l'Amérique, je dois encore dire mon sentiment sur l'opinion de M. Buache, qui veut concilier les deux sentimens sur la Californie, en la supposant tantôt isle, tantôt presqu'isle : je suis faché de n'y pouvoir souscrire; l'autorité dont il s'appuye, ne me paroit rien moins que recevable, en voici les raisons.

§. XIII.

La Californie n'eſt pas une isle, mais une preſqu'isle.

La relation de M. Ellis commence comme un conte des Fées : *il y avoit autrefois un Roi & une Reine;* excepté que le faiseur de contes sur la Californie, a manqué d'imagination pour inventer des noms.

Un homme très véridique : il falloit ajouter cette épithète pour prévenir le lecteur : étant arrivé de Portugal en Angleterre, *nous a assuré.* Ellis ne dit pas expressément que lui-même en a entendu le recit :

recit : Qu'il y étoit arrivé *un voyageur*. Qui ? On n'en ſait rien : Qui venant d'une *certaine colonie des Hollandois dans les Indes orientales, ſoit pour aller à la découverte, ou pour faire la contrebande.* N'avoit-il pas aſſez de génie pour nommer les Moluques &c. comme la plus orientale de ces colonies ? Egalement on n'y auroit ajouté aucune foi. Les Hollandois, bien loin de faire des découvertes, ſurtout dans un pays ſi éloigné, & où ils ne poſſédent pas un pouce de terre, font leur poſſible pour cacher toutes celles qu'ils ont faites, ou qu'ils pourront faire : comme ils ne peuvent en profiter eux mêmes, ils ne ſont pas intéreſſés que d'autres en profitent. Et pour faire la contrebande vers la Californie, ce ſeroit le premier exemple depuis tout le tems que les Hollandois font des navigations de long cours.

Avoit fait naufrage ſur la côte ſeptentrionale de la Californie. Voilà miracles ſur miracles. Apparemment s'eſt-il ſauvé ſeul, puiſqu'il eſt le ſeul qui en peut parler. Il s'eſt ſauvé enſuite des mains des Sauvages, & de celles des Eſpagnols, qui ne ſont pas moins à craindre, & il a pû arriver heureuſement en Portugal.

Ce navigateur a donc eu occaſion *d'obſerver que ce pays étoit en même tems une iſle & une preſqu'iſle*, le petit iſthme qui la joint au Continent, étant toujous ſubmergé du tems des hautes marées. Il faut donc qu'il ait traverſé cette iſle & preſqu'iſle du Nord au Sud ſans empêchement quelconque, pour obſerver cet iſthme & cette inondation.

M. Buache, au lieu d'examiner ſi le fait eſt véritable, l'adopte comme il avoit fait les fictions de de Fonte & de Fuca, & il cherche à placer cet iſthme : voici comme il s'y prend.

Dans ſa IX. carte il nous donne deux repréſentations de la Californie ; celle du P. Kino, qui, ſans contredit, doit être la plus juſte, puiſqu'il a été lui-même dans cette preſqu'iſle, & qu'il a employé deux ou trois ans pour paſſer le Rio Colorado, & pour s'avancer dans cette preſqu'iſle. L'autre eſt la copie d'une carte Italienne de 1604. Je vois d'abord dans ſon ſyſtême conciliatif deux erreurs & deux contradictions, qui ſautent aux yeux ; l'une, qu'après avoir adopté la relation du *Quidam*, il ne la ſuit cependant pas. Cet

Auteur dit expreſſément, le petit iſthme, qui *la joint*, la Californie, *au Continent*. M. Buache par contre, place cet iſthme dans le milieu de la preſqu'isle à ſept degrés au Sud de l'endroit où elle eſt jointe au Continent. L'autre eſt, que ne pouvant rejetter la carte du P. Kino, il lui préfère celle de 1604. parce que celle-ci donne un iſthme étroit, où il trouve à propos de marquer l'inondation à l'endroit mentionné, au milieu de la preſqu'isle: Au lieu que celle du P. Kino, qui y a paſſé lui-même, & qui a impoſé des noms à toutes les places remarquables, repréſente la même place très large, ſans apparence d'iſthme. Mais comme nôtre Géographe eſt avide de nouveauté, il croit cette relation du *quidam* auſſi ſûre que celle de de Fonte & de Fuca. Je ſuis de ſon avis; car elles ſont de même authenticité. Le P. Kino la contredit même, ſoit par la largeur qu'il donne à la Californie, ſoit par ſon ſilence ſur un fait le plus conſiderable qu'il eut pû nous donner: ce qu'il auroit fait ſans doute, s'il y avoit eu une ombre de vérité. La grande découverte dont il vouloit faire part au public, étoit, que la Californie n'étoit pas une isle, telle qu'on la voyoit ſur toutes les cartes de ſon tems, mais une preſqu'isle. N'y auroit-il pas ajouté, s'il en avoit ſû quelque choſe: *La ſource de l'erreur provient de ce qu'en tel endroit les hautes marées inondent tel pays, de ſorte qu'alors elle paroit une isle.* Rien de tout cela. Ce qui prouve entiérement que ce recit d'Ellis n'eſt qu'une fable (*a*).

La remarque ſuivante achévera de confirmer mon opinion.

M. Buache ſe garde bien de donner la ſuite du recit d'Ellis, qui ajoute, que ce *quidam* aſſuroit, que la côte du Continent, au deſſus de la Californie, tournoit droit au Nord-Eſt, d'où Ellis veut conclure la probabilité du paſſage du Nord-Oueſt: Or ni les cartes, ni les relations anciennes, ni les découvertes de Tſchirikow, ni celles que M. Buache chérit tant, de l'Amiral de Fonte; rien enfin ne s'ac-

cor-

(*a*) M. Buache veut que par-là on puiſſe expliquer les violens courans qui viennent de la mer vermeille; n'eſt-il pas plus naturel de les attribuer à toutes ces eaux raſſemblées de tant de rivières, qui ſe jettent dans ce golfe, & qui ne trouvent point d'autre iſſuë? Il eſt clair qu'étant toujours renouvellées, elles doivent ſe communiquer avec beaucoup de rapidité à la mer, en ſortant du golfe.

corde avec cette partie du recit. Enſorte que, quand même toutes les raiſons que je viens d'alléguer, manqueroient, celle-ci ſeule ſuffiroit pour le rejetter. Lorſqu'une partie en eſt reconnue fauſſe, & que les autres, bien loin d'être prouvées, ſont contraires à toutes les autres relations, il me ſemble qu'on doit, ſans héſiter, rejetter le tout.

J'aurois pû me paſſer de donner la partie ſeptentrionale & orientale de l'Amérique; parceque ce qui regarde la baye de Hudſon & ſes environs n'eſt point conteſté, & que d'ailleurs il n'importe guères où l'on place le lac Michinipi, ſoit des Aſſinipoëls: mais comme on en peut faire uſage dans la troiſieme partie de ce mémoire, j'ai cru devoir l'ajouter ici.

Je dirai ſeulement ſur ce lac, que pluſieurs Auteurs commencent à en douter (*a*) par la même raiſon qu'ils ne l'ont pas vû, ou que les François n'en donnent pas la deſcription ſur leur propre expérience, n'ayant pas pouſſé juſques-là. Cependant il eſt d'uſage général de ſe fonder ſur le recit des Sauvages pour des endroits éloignés où les François ne ſont jamais parvenus.

Le P. Charlevoix décrit le naturel des Aſſinipoëls, & dit enſuite, que leur pays eſt autour d'un lac qu'on connoit peu. Un François que l'Auteur a vû à Montréal, dit y avoir été, mais en paſſant: il ajoute qu'on le dit de ſix cent lieuës de tour, & qu'on n'y peut aller que par des chemins impraticables; mais les bords en ſont charmans, & l'air temperé, & il comprend un ſi grand nombre d'isles, qu'on le nomme le lac des isles: on en ſait ſortir cinq grandes riviéres. Aux environs de ce lac il y a des hommes ſemblables aux Européens; l'or & l'argent y eſt commun, & il y eſt employé aux uſages les plus ordinaires. Le P. Charlevoix a donc établi de cette maniére l'exiſtence de ce lac, duquel M. Jeremie, un des hommes les plus empreſſés à faire des découvertes, avoit déja parlé à peu près ſur le même pié. Charlevoix diſoit pourtant auparavant, que les lacs des Aſſinipoëls & des Criſtinaux ſont plus qu'incertains; que cependant il les avoit

(*a*) Même M. Danville dans ſa Mappemonde de 1761. exécutée avec ce ſoin & cette netteté qui le diſtinguent de tous les autres Géographes.

marqués, parce qu'il les a trouvés sur une carte manuscrite du Sieur Franquelin, *qui*, dit-il, *devoit connoitre ces parties plus que personne.* Que faut-il d'avantage pour en constater l'existence, que tant de recits des François & des Sauvages entiérement concordans ?

Ce grand lac ne pourroit-il pas être cette mer dont parlent les Sauvages de la baye de Hudson, & qu'ils disent être éloignée de vingt-cinq journées ? Il est vrai que cette distance ne se trouve pas sur ces cartes : mais ne pourroit-on pas dire, que cette situation est si incertaine, que même plusieurs Géographes doutent de l'existence du lac, & qu'il ne faut pas s'en raporter aux cartes, qui ne sauroient jamais convenir avec l'itineraire, à cause des *chemins impraticables*, qui ne permettent pas de faire autant de lieuës par jour que dans les prairies ? La conjecture est assez probable. On voit encore par-là qu'il y a des hommes barbus & policés peu éloignés du Canada & de la baye de Hudson ; & que si, depuis ce lac jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Amérique, il y a une distance de huit cent à mille lieuës, combien mon système sur ces nations se trouve fortifié.

On suppose que le lac des Assinipoëls, n'est autre que l'Ouinipigon, ou bien le Anisquaouigamou ; c'est pourquoi on a supprimé le premier. Il me semble pourtant qu'on ne devroit pas procéder si légérement dans de pareils cas. On a vû dans tout ce mémoire quel tort on a fait à la Géographie, en convertissant des doutes en certitudes, en supprimant des pays entiers, & en changeant leurs positions. Je prie le lecteur de réfléchir sur les raisons qui peuvent fonder l'existence de ce lac. Les preuves suivantes sont, à mon avis, tout-à-fait convaincantes.

§. XIV.

Existence du lac des Assinipoëls.

1°. On ne sauroit contester la solidité de cet Axiome, que des relations données par des personnes éclairées & de considération, qui ont pris soin de s'informer exactement de toutes les circonstances, ne doivent pas être rejettées, sur tout après avoir été adoptées de tout le monde. C'est le cas de M. Jeremie, qui Gouverneur du

Fort

Fort Bourbon, enſuite Nelſon, pendant vingt ans, s'eſt informé exactement de tout, comme ſa relation le prouve. Il donne donc une deſcription des lacs, qui ſe trouvent vers la même latitude, leur étendue & leur diſtance entre eux, & du Fort Bourbon. Le premier dont il parle eſt le lac des Forts, de cent lieuës de circonférence, & à cent cinquante lieuës du Fort Bourbon. A trois cent lieuës de-là & au Nord-Oueſt il place le Michinipi de ſix cent lieuës de tour. Il dit que la riviére de Bourbon entre dans le lac des Forts depuis le lac Aniſquaouigamou, où la jonction des deux mers, diſtant du lac des Forts d'environ deux cent lieuës. Il ajoute que c'eſt le pays des Criſtinaux, & qu'à l'Oueſt habitent les Aſſinipoëls, qui occupent tout ce pays. Il dit que cent lieuës plus loin, il y a un autre lac nommé Ouinipigouchin, ou la petite mer. On voit donc qu'il les diſtingue tous, & qu'il aſſigne à chacun ſa place, bien éloignée l'une de l'autre.

2°. Dans toutes les anciennes cartes, qui ont précedé cette relation, on a placé les lacs des Aſſinipoëls & des Criſtinaux, quoique ſouvent d'une maniere indéterminée: les uns les ont mis à la même latitude à peu de diſtance: d'autres ont placé le premier au Nord-Oueſt de l'autre; ce qui eſt conforme à la relation de M. Jeremie. On ne connoiſſoit point alors les noms de Michinipi & d'Aniſquaouigamou: on leur donnoit les noms des peuples qui habitent leurs environs; ce qui eſt encore conforme à la relation de M. Jeremie. Les Criſtinaux demeurent près de celui-ci, & les Aſſinipoëls vers l'Oueſt, juſques vers le Michinipi.

3°. Cette relation a été donnée par les Sauvages, qui, habitants des pays à la même latitude, pouvoient & devoient connoitre exactement toutes ces contrées: & depuis que les François ont abandonné la baye de Hudſon aux Anglois, il n'ont pû continuer leurs recherches; ce qui ne ſauroit ſuffire pour rejetter & abandonner des relations auſſi authentiques. Par contre, les lacs Tecamamiouen, Minutie, lac aux Biches, celui des prairies &c. ont été reconnus depuis le Canada: doit-on être ſurpris ſi on n'y a pû avoir connoiſſance du Michinipi, qui eſt éloigné du Fort Dauphin ſur l'Ouinipi-

gon, ſelon M. Buache, de plus de deux cent lieuës, lorſque les François n'ont pas pénétré plus loin ?

§. XV.

Des Pigmées & des Eſprits.

Diſons encore un mot des Pigmées & des Eſprits, qui, ſelon les Sauvages, habitent dans les parties les plus occidentales & ſeptentrionales de l'Amérique.

Ce ſont ceux qui habitent au Nord-Oueſt de la baye de Hudſon, & les alliés des Sioux, qui en parlent. Pluſieurs Auteurs rapportent qu'on a vû des hommes de très petite ſtature amenés priſonniers de ces contrées, & qui n'étoient étonnés ni des vaiſſeaux, ni de pluſieurs meubles & utenciles des Européens, diſant qu'ils en avoient vû chez une nation voiſine de leur pays. Il faut obſerver que ces gens venoient d'une contrée à peu près la même que celle, que les habitans de la baye de Hudſon diſent être éloignée de pluſieurs mois de chemin. Si ceux qui les ont amenés ſont, comme il y a apparence, les Sauvages nommés *plats côtés des chiens*, qui, ſelon M. Jeremie viennent quelquefois de quatre cent lieuës loin, depuis le Nord-Oueſt, on peut les placer entre le ſoixante-cinq & le ſeptantieme degré de latitude : alors on ne ſera pas ſurpris ſi à la même latitude de vers le Oueſt, un peu Oueſt-Sud-Oueſt, il y a des nations de petite taille, comme les Samoyèdes, les Lappons &c. Voilà les Pigmées. Les Ecrivains de l'antiquité étoient imbus de cette idée, que vers le Pole il y en avoit des nations entieres.

Pour les Eſprits, il ne faut pas prendre cette expreſſion à la lettre. On voit par la relation du P. Hennepin & de pluſieurs autres, que les Sauvages donnent ce nom, & avec beaucoup de jugement, aux Européens, parce qu'en toutes choſes ils manifeſtent plus d'eſprit que les Sauvages, qui n'ont voulu indiquer par-là qu'une nation civiliſée, & ingénieuſe, qui cultive les arts; ce qui s'accorde merveilleuſement avec la relation de ceux qui parlent des hommes barbus, dans le même éloignement, comme d'une nation civiliſée.

§. XVI.

§. XVI.

Résumé des changemens faits aux cartes.

Mettons en racourci sous les yeux du lecteur l'essentiel de mes cartes, & les raisons des changemens que j'y ai faits.

On trouvera que si j'ai rétréci l'Asie, j'ai été fondé sur les relations authentiques, & sur les conséquences qui découlent de divers faits incontestables : & en cela je me trouve conforme aux anciennes cartes des Espagnols, qui, venant de l'Amérique, ont indiqué le détroit d'Anian à cent quatre vingt degrés de longitude.

On verra encore que je me suis attaché aux relations les plus authentiques pour le changement que j'ai fais à l'égard de l'Amur & du Jesso ; que pour le reste je me suis conformé aux nouvelles découvertes.

1°. L'extrêmité occidentale de l'Amérique y est conforme à la premiere carte ; ainsi je n'ai rien à ajouter.

2°. Les nouveaux Géographes étant forcés de reconnoître l'authenticité des anciennes cartes sur ce qu'entre l'Amérique & l'Asie il y a un détroit peu large, on ne le contestera pas sur ma carte.

3°. J'ai marqué une riviére vis-à-vis le cap des Tschutzki, selon la relation de M. Muller, & conformément aux anciennes cartes, qui placent à peu près à la même latitude le Rio de grandes Corrientes : aussi la riviére qui arrose les voisins des Tschutzki, les Kitschin, Eliat, doit être fort grosse & rapide.

4°. Si j'ai marqué un grand lac & des riviéres au-delà entre deux cent dix, & deux cent vingt degrés de longitude, & soixante-cinq à soixante-huit de latitude, ce n'est que sur les relations unanimes des divers Sauvages qui habitent aux environs de la baye de Hudson, & même de ceux plus au Sud, qui parlent d'un grand lac des hommes barbus, à mille lieues, selon d'autres à plusieurs mois de chemin vers l'Ouest. Et je suis assuré qu'il y a dans ces vastes contrées encore un grand nombre de lacs comme dans tout le reste de l'Amérique, principalement la septentrionale : mais je ne sais où les placer. Je n'avois pas même de quoi former des conjectures.

5°. J'y

5°. J'y ai encore tracé des rivières au hazard, & une chaine de montagnes pour leur sources. Les alliés des Sioux, que je place entre deux cent trente-cinq & deux cent quarante de longitude, suivant la moindre distance qu'on peut donner, selon le recit de Hennepin, disent que chez leurs voisins il y a des rivières qui viennent du Nord: si elles sortent des montagnes, ou d'un lac, c'est-ce qu'il est impossible de savoir.

6°. Entierement persuadé de la justesse des anciennes cartes Espagnoles, vérifiées pour la côte occidentale & méridionale dans le voisinage du Japon, par l'expédition des Russes, & ne trouvant d'autre moyen de les concilier avec la relation de ceux-ci que par celle de Moncacht-Apé, j'ai laissé subsister la carte, comme elle a été dressée par les Russiens, à l'exception de la longitude que j'ai adaptée à leur changement général: mais on a cru devoir supposer que ce qu'on nomme dans les autres cartes, presqu'isle, sans qu'on en ait quelque certitude, de même que les côtes vuës par Tchirikow, sont des isles séparées du Continent par les mêmes événemens par lesquels ces terres du Continent ont été mangées jusques vers le cinquante-neufvieme degré; d'autant plus que cette circonstance & ce golfe si avant dans les terres, marqué par les Russes, s'accorde avec la relation de Moncacht-Apé, qui marchant avec des habitans de ce pays, toujours au Nord-Oueſt, trouva que les jours devenoient plus longs, & apprit qu'après avoir marché encore plus loin, la côte alloit droit à l'Oueſt, jusqu'à-ce quelle fut coupée droit au Nord; ce qui est conforme à ce qu'on sait; ou du moins, ce recit n'est contredit par aucune relation.

7°. La rivière marquée au quarante-cinquieme degré est peut-être celle que les nouvelles cartes nomment l'entrée d'Aguilar, & par laquelle on pouvoit se rendre à la ville, qu'on croyoit être Quivira, & que je suppose être la principale, soit la Capitale, des Tahuglauks. Le lac que la Hontan indique, s'accorde avec cette position & la rivière de l'Oueſt, qui s'y jette, comme sans doute encore d'autres, qui ont leurs sources dans la chaine des montagnes, doivent avoir leur issue, & se jetter quelque part dans la mer du Sud.

8°. Nous

8°. Nous avons tracé la belle riviére de Moncacht-Apé, ſéparément, parce qu'il ne parle d'aucun lac, ni d'aucun peuple, qui reſſemble aux Tahuglauke : cependant en calculant ſon voyage juſques vers la mer, & enſuite celui par terre, il paroit qu'il exige ces latitudes & ces longitudes.

9°. Ceux qui ſeront ſurpris que nous ayons avancé tous ces lacs, riviéres &c. ſi fort vers l'Oueſt, le devroient être bien plus de ce que nous ne les avons pas avancé d'avantage. On verra que la ſource du Miſſiſipi que les Sauvages diſent être éloignée de huit cent lieuës du ſaut S. Antoine, & celle du Miſſouri à la même diſtance de ſa jonction avec celui-là, ne le ſont dans la carte, que, celle du premier à vingt-cinq degrés, & à cette latitude, qu'un peu plus de trois cent, & celle du dernier à environ trois cent cinquante ; ce qui n'eſt pas la moitié de ce qu'en diſent conſtamment les Sauvages. Il en eſt de même des lacs Aniſquaouigamou, Ouinipigon & des Forts. M. Buache indique ſur ſa huitieme carte la diſtance qu'on leur donne : mais la carte même y contredit tout-à-fait, comme auſſi le Poſcoyac ; puiſque, comme il le rapporte lui-même, les Sauvages, ſans en excepter ceux qui ſont vers le confluent, aſſurent qu'il vient de *bien loin*, ainſi de quelques centaines de lieuës. Il ne lui donne pourtant depuis ſon confluent à ſa ſource, que tout au plus vingt-cinq lieuës ; ce qui rendroit ce *bien loin* très ridicule : cependant, n'oſant y rémédier tout-à-fait, nous n'avons oſé marquer qu'à peu près ſix vingt lieuës.

10°. On me taxera peut-être encore d'avoir reculé le nouveau Mexique, la Californie &c. trop à l'Oueſt ; je dois me juſtifier. Sans parler de quelques cartes, qui font avancer le golfe de Méxique plus à l'Oueſt, que je ne le fais, je m'en tiens toujours aux relations authentiques, autant qu'il eſt poſſible. Selon M. le Page du Praz & ſa relation du voyage de M. de Bourgmont, les Canſez ſont au deux cent huitantieme degré ; le premier village des Padoucas eſt au deux cent ſeptante-cinquieme : de-là ils s'étendent à deux cent lieuës au-delà ; c'eſt au quarantieme degré de latitude, qui feroient donc paſſé treize degrés, & viendroient au deux cent ſoixante-deux. M. le Page ajoute qu'ils ont des villages juſqu'auprès des Eſpagnols du nou-

veau Mexique, qui, par conſéquent doit être placé à proportion, de même que tout ce qui eſt à ſon Oueſt. Si l'on me donne de meilleures raiſons contre ce changement, je m'y rendrai. Je crois avoir d'autant plus de liberté ſur ces poſitions, que je n'ai pas lû qu'on ait déterminé les longitudes dans tous ces pays par des obſervations Aſtronomiques.

11°. Si dans cette carte nous avons fais courir le Miſſouri à peu près Oueſt & Eſt, &, de même que le Miſſiſipi, preſque ſans ſinuoſités, nous avons ſuivi en ceci les relations unanimes des voyageurs, qui les repréſentent de cette façon, & non comme pluſieurs Géographes l'on fait dans les nouvelles cartes.

12°. N'oſant rejetter pour la poſition des lacs Aniſquaouigamou, & Ouinipigon, ni la carte de Mr. Buache, ni la poſition que Mr. Jeremie leur donne, quoi quelles ne s'accordent pas, j'ai pris un milieu. Toutes ces poſitions ſont d'autant plus incertaines, qu'aucun Européen n'a pouſſé juſques là, & qu'on n'en ſcait rien, que par les relations des Sauvages.

13°. J'ai hazardé une riviére & j'en ai marqué la ſource dans les montagnes voiſines & au Sud du Michinipi. J'y ai été engagé par la relation des Sauvages, qui parlent de la riviére de mille lieuës; ce qui, comme M. Buache l'explique avec beaucoup de raiſon, doit être entendu avec les portages. Cette riviére doit tomber dans le lac Tecamamiouen, & communiquer par là avec une autre juſqu'à mille lieuës dans les terres vers l'Oueſt. Ce qui ne ſauroit avoir lieu du côté de l'Eſt, puiſque celle de Poſcoyac, qui tombe dans le lac Bourbon, & paſſe enſuite par pluſieurs autres lacs & rivieres, a communication avec le Tecamamiouen. Il faut néceſſairement que de l'autre côté des montagnes on rencontre une autre riviére courante vers l'Oueſt. Je ſuppoſerois volontiers qu'elle fut plus au Sud, ſi les alliés des Sioux n'avoient aſſuré que chez leurs voiſins du côté de l'Oueſt, il y avoit des riviéres qui venoient du Nord: or ces riviéres barreroient le cours de celle-ci; c'eſt ce qui m'a engagé à la placer au Nord d'une chaine de montagnes, & à la conduire vers ce lac, où l'on voit arriver ces hommes barbus.

Mais ici on pourroit me faire une objection ſur l'emplacement du Mi-

Michinipi. Hennepin raporte que ces gens dirent que la nation des Assinipoualacs ou Assinipoëls, n'étoit qu'à six ou sept journées des Sioux: or les Sioux étoient environ au deux cent septante-troisieme degré de longitude, & au cinquant-unieme de latitude; au lieu que le Michinipi étoit placé dans ma carte entre deux cent quarante-cinq à deux cent cinquante-trois de longitude, & cinquante-cinq à soixante-trois degrés de latitude; que ce lac étoit nommé des Assinipoëls, parce qu'ils habitoient sur ses bords; ce qui contredit la position que je leur donne. A cela je fais deux réponses, la premiere, que M. Jeremie dit que les Assinipoëls habitent les plaines à l'Oüest de l'Anisquaouigamou, ainsi du côté du Michinipi; c'est pourquoi on lui a donné leur nom. Cette nation d'ailleurs s'étend bien loin, puisque M. Buache les marque encore au Sud de l'Ouinipigon, & qu'il nomme la riviére qui coule du Sud-Oüest, la riviére des Assinipoëls. M. Jeremie en parle de même: à cette distance elle n'est pas même à six ou sept journées des Sioux.

J'observe en second lieu, que ces Sauvages ont fort bien pû parler du Michinipi même, puisque ces Sauvages parlant sans doute par Interprête aux Sioux, & ceux-ci au P. Hennepin, on aura facilement pû tomber dans l'erreur, ceux de cette nation auront dit, à six ou sept journées de nous; ce que les Sioux ayant repété, on aura compris qu'il s'agissoit des Sioux & de leur habitation: Et en effet, selon mes idées il y a cette distance entre cette nation & le Michinipi.

14°. Je terminerai mes remarques en observant que j'ai indiqué sur mes cartes très peu de noms de pays & de riviéres, & seulement autant que mon but l'exigeoit. On n'y trouvera ainsi point de villes, ni aucun détail des divers pays connus. Il ne s'agissoit pas de produire ce qu'on voit dans une infinité de cartes: mais de communiquer mes idées particulieres fondées sur les relations les plus authentiques, & d'exposer les différences qu'il y a entre mon système & les cartes modernes les plus généralement reçues. Si les Géographes célèbres de nos jours suivoient un pareil plan, nous verrions bientôt la République des lettres enrichie de nouvelles découvertes & d'intéressantes relations, qui ne sont pas encore publiées, ou qui sont peu connuës, & l'on s'accoutumeroit à donner des ouvrages autentiques & non inventés à plaisir.

TROISIEME PARTIE.

Sur la poſſibilité d'un paſſage par les mers ſeptentrionales.

J'Ai long-tems héſité avant de me réſoudre à donner au public mes idées ſur le paſſage du Nord.

Je me diſois à moi-même, ou l'on rejettera mon ſyſtême, ou l'on en fera uſage. Dans le premier cas ma peine ſera inutile: ſi par contre on goûte mon projet, qu'on le ſuive & qu'il réuſſiſſe, ne dois-je pas craindre de faire renouveller les injuſtices criantes que les Européens ont commis de tout tems vis-à-vis les habitans naturels, & les propriétaires de l'Amérique?

Je ne parle pas des cruautés commiſes autrefois par les Eſpagnols dans cette partie du monde, elles ſont déteſtées par leurs compatriotes mêmes; mais les autres nations n'ont elles rien à ſe reprocher à l'égard de ces gens? Toutes ont eu pour maxime que les Américains étoient Sauvages, parce qu'ils ſuivoient la ſimple loi de la nature, & qu'ils ne connoiſſoient point la mauvaiſe foi & la fourberie, décorées en Europe du nom de Politique. De-là les Européens ont conclu qu'un Continent habité par de telles gens, devoit être cenſé non habité & appartenoit au premier occupant (*a*). Mais que ce procedé eſt injuſte! Les Européens ont-ils d'autre titre en leur faveur que leur poſſeſſoire des pays qu'ils occupent; & ne crieroient-ils pas à l'injuſtice ſi les Turcs, ou les Tartares s'aviſoient de regarder l'Europe comme appartenant au premier occupant? En vain, pour ſe diſculper, diroit-on, que les Américains ſont idolâtres; puiſque les Turcs diroient auſſi que les Européens ſont mécréans, parce qu'ils ne ſuivent

(*a*) Les Ruſſiens même qui ne peuvent ſe compter parmi les nations entierement civiliſées ſont dans la même idée. L'Officier Ruſſien dans ſa lettre p. 40. parle dans ces termes: M. Pawluzki &c. chargé de réduire à l'obéiſſance les Tſchutzchi, peuple opiniatrement *rebelle* à nos ordres. Crime impardonnable! Comment? Un peuple libre juſqu'à préſent, oſe être *rebelle* aux ordres des Ruſſiens, qui n'avoient aucun droit ſur eux? Voilà le ſyſtême général des Européens.

vent pas la Loi de Mahomet. Il ne s'agit point en tout ceci d'un culte particulier, mais d'un principe commun à toutes les Religions; ſavoir, qu'il ne faut point faire à autrui, ce qu'on ne voudroit pas qu'on nous fit à nous mêmes.

Il faut d'ailleurs convenir que le Chriſtianiſme que les Eſpagnols ont introduit dans leurs conquêtes, n'eſt guères avantageux aux pauvres Américains, ni fort propre à avancer la gloire de Dieu : Etre batiſé, ſe proſterner devant un crucifix, ſavoir ſon *Pater* & ſon *Ave*, ne fait pas encore un Chrêtien; on ſait même qu'au Pérou, au Mexique & ailleurs, un grand nombre de naturels du pays, allient les cérémonies du culte Chrêtien avec l'idolatrie la plus monſtrueuſe.

J'ai gémi en conſidérant la principale cauſe de la derniere guerre entre la France & l'Angleterre. Les François diſoient : tout le pays à l'Oueſt & au Sud-Oueſt du Canada eſt à nous, parce que nous avons découvert les pays limitrophes, & que nous en ſommes en poſſeſſion. Tout ce pays ſur les deux rives du Miſſiſipi nous appartient, parce que les nôtres ſont les premiers d'entre les Européens qui ont deſcendu ce fleuve. Les Anglois, ſuivant le même raiſonnement, aſſurent que tout le pays à l'Oueſt de l'Acadie, de la nouvelle Angleterre, de la Penſylvanie, du Mariland, de la Virginie, de la Caroline, & de la Géorgie, eſt de leur domination. Or en pouſſant plus avant des deux côtés, ces deux nations ſe ſont rencontrées ſur l'Ohio : chacune s'eſt plainte que l'autre uſurpoit ſur elle. Les Sauvages avoient beau dire, ne diſputez pas; ce pays nous appartient en propre; vous n'avez pas droit de vous y établir. Les deux nations, en vrais Européens, diſoient : vous vous moquez; des Sauvages comme vous n'ont aucun droit d'habitation nulle part; toute la terre habitée par d'autres que par des Européens, leur appartient, pourvû qu'ils puiſſent s'en rendre maitres; & vous n'êtes pas en état de nous réſiſter.

J'avoue que de pareils principes me paroiſſent ſi contraires à la Religion naturelle & révélée, que tout Payen éclairé en feroit ſcandaliſé.

L'agréable Auteur du Citoyen du monde eſt fort de mon avis :

voici comme il s'en explique. "Le motif de la guerre concerne quel-
„ ques landes qui ſont à mille lieues d'ici; pays froid, déſert & hi-
„ deux, appartenant à un peuple qui le poſſéde de tems immémo-
„ rial. Les Sauvages du Canada en reclament la proprieté; ils ont
„ tous les droits que donne une longue preſcription; ils y ont ré-
„ gné pendant des ſiécles ſans rivaux & ſans autres ennemis que l'ours
„ vorace & le tigre perfide; ils trouvoient dans leurs forêts toutes
„ les néceſſités de la vie, & c'étoit pour eux le comble du luxe.
„ Ils auroient donc éternellement joui de ces avantages ſi les Anglois
„ n'avoient appris que ces déſerts produiſoient des fourrures en gran-
„ de quantité: dès ce moment ils devinrent un objet d'ambition. On
„ trouva que les fourrures étoient indiſpenſablement néceſſaires au
„ bonheur de l'Etat. Le Roi fut conſéquemment prié de donner à
„ ſes ſujets, non ſeulement tout le pays du Canada, mais encore
„ tous les Sauvages qu'il renferme &c. Une ſupplique auſſi juſte fut
„ favorablement écoutée; & les François qui en avoient également
„ beſoin; (car ils aimoient autant les Palatines & les Manchons
„ que les Anglois), firent la même priere à leur Monarque, qui y
„ acquieſça gracieuſement &c. &c. ". On peut conſulter l'Ouvrage
même pour le reſte. Cependant les réflexions ſuivantes m'ont déter-
miné & ont ſervi à lever mes ſcrupules.

1°. Nous voyons que depuis la découverte de l'Amérique les Eu-
ropéens ſont devenus de plus en plus humains & modérés. La ſaine
politique y a ſans doute bonne part. On a vû en avançant dans les
terres que les nations, qui ne connoiſſoient les Eſpagnols que par
ouï dire, les avoient en horreur, & que l'effet de ce ſentiment re-
tomboit ſouvent ſur d'autres nations Européennes; ce qui étoit un
des plus grands obſtacles à l'établiſſement de quelque nouveau com-
merce, & à des découvertes ultérieures. Les Anglois même ouvrent
les yeux: Ils confeſſent que leurs compatriotes, établis avant dans
le pays, & qui ſont en commerce avec les Sauvages, n'ayant pas
toujours agi de bonne foi avec eux, ont attiré dernierement cette
guerre ſanglante de leur part, où près de quarante mille perſonnes
de tout âge & de tout ſexe ont été maſſacrés. Il y a donc toute ap-
parence qu'on changera de méthode envers les Américains, & qu'on

ſe

ſe perſuadera enfin qu'ils ſont des hommes. La ſaine politique & l'interêt de la nation l'exigent. Pourquoi en effet courir le riſque d'exciter une centaine de nations à ſe liguer contre les Européens, & à *lever la hache* contre eux. Quand même les Anglois ſeroient victorieux, ce qui n'arriveroit qu'après des pertes irréparables, étant expoſés à tant de ſurpriſes de la part des nationaux, auxquels une courſe de pluſieurs centaines de lieues n'eſt point un embarras, dans ces vaſtes forêts & déſerts, il eſt certain que leur commerce, le ſeul objet qu'ils doivent raiſonnablement avoir en vue, ne pourroit qu'en ſouffrir par un levain, qui, malgré une paix plâtrée, ſubſiſteroit toujours dans les cœurs de ces Américains, qui ne pourront jamais digérer, que des Etrangers viennent de ſi loin pour les détruire, les ſubjuguer, ou du moins les vexer & les tromper.

2°. J'ai fais voir que la partie inconnue de ce Continent étoit d'une étendue immenſe, & quelle doit contenir pluſieurs nations très nombreuſes, courageuſes, & plus ou moins civiliſées. Qu'on ne s'imagine donc pas qu'on puiſſe avec quelque centaines d'hommes, en faire la conquête: on ne les regardera plus, ni comme des Dieux, à l'exemple des premiers Indiens lors de la découverte; ni comme des Démons, autres qu'en chair & en os, qui ſont mortels. Je doute donc que la prudence même leur permette de vouloir agir ſi haut à la main avec les nations qu'on pourra découvrir.

3°. Enfin, chez ces peuples civiliſez le Chriſtianiſme pourroit faire des progrès; il n'y a qu'une voix là-deſſus. Les Sauvages, auſſi long-tems qu'ils reſtent tels, ne ſauroient, il eſt vrai, concevoir les myſtères véritables, & les articles de la foi, de la Religion Chrétienne: mais avec une conduite conforme au Chriſtianiſme on les gagnera facilement, & on augmentera infailliblement le nombre des fidèles.

Après avoir expoſé les raiſons qui m'ont déterminé à communiquer mes idées, il convient de poſer des principes, que je tacherai d'établir, ou du moins, de rendre d'une probabilité ſenſible à toute perſonne non prévenue.

1°. Les glaces dans les parages les plus ſeptentrionaux, ſont ſur tout à craindre dans le voiſinage des terres.

2°. La

2°. La plus grande quantité des glaces ſe trouve aux environs des embouchures des riviéres.

3°. C'eſt une erreur de croire que le froid eſt plus fort en été même, à proportion de la proximité du pole.

4°. On ne ſauroit mieux ſe diriger dans l'eſtime qu'on fait du degré de froid d'un endroit particulier que par les faits: ſi une contrée a des habitans, & ſi on y trouve des quadrupèdes & autres animaux, qui ne peuvent ſupporter le froid de tous les climats.

5°. Ce qui a été reconnu publiquement être arrivé une ou pluſieurs fois, & qui a été prouvé par des faits inconteſtables, ne peut être enviſagé comme devenu impoſſible, à moins que cette aſſertion contraire ne ſoit auſſi prouvée par des raiſons appuyées ſur des faits également authentiques.

6°. L'Amérique eſt plus froide que l'Aſie, au moins de dix degrés: je veux dire qu'à cinquante degrés il y fait pour le moins auſſi froid que par tout ailleurs à ſoixante, & ainſi du reſte.

§. I.

Les glaces ſont ſur tout à craindre dans le voiſinage des terres.

I. Indépendamment de ce que nous allons voir ſur la thèſe ſuivante, il y en a une raiſon fort naturelle. Lorſque le vent de quelque rhumb du Nord ſouffle, les glaces ſont néceſſairement jettées vers les rivages; elles s'y lient & s'accumulent, & par-là deviennent ſolides & de grande étendue: Au lieu que par un vent du Sud quelconque, ces glaces flottantes peuvent ſe diſſiper, & ſe diviſer dans une vaſte mer, de telle maniere que dans quelques parages on n'en trouve point; dans d'autres fort peu. Lors même que la pleine mer gèle, chaque vent un peu fort les briſe & les diſperſe; de ſorte qu'un vaiſſeau n'a pas de grandes difficultés à vaincre pour pouvoir y paſſer. Tous ces faits ſont confirmés par les relations unanimes des voyageurs.

§. II.

§. II.

Les glaces ſe trouvent ſur tout à l'embouchure des riviéres.

Il en eſt de même de ce fait. Les Anciens ont ſoutenu que l'eau de la mer étant ſalée ne geloit pas : il y a même quelqu'apparence qu'on doit attribuer toutes ces glaces uniquement à l'eau douce des riviéres, qui s'eſt jettée dans la mer depuis tant de ſiécles, & qui s'y jette journellement. De-là vient que le paſſage de Waeigatz eſt preſque impraticable, parce que toutes les eaux que cette petite mer contient, eſt douce, comme provenant des plus grands fleuves de ce Continent, tels que l'Obi & le Jeniſea, ſans compter le Piaſida, & d'autres riviéres plus petites qui entrainent avec leurs eaux douces une grande quantité de glaçons. Nous voyons que depuis le cap entre le Piaſida & le Tamura, que nous nommerons cap de glace, puiſqu'on veut bien aſſurer qu'il eſt toujours entouré de glaces, que perſonne n'a jamais vuës : Je dis, depuis ce cap juſqu'à celui de Schalaginskoi, il y a pluſieurs groſſes riviéres. On y trouve le Taimura, le Chatanga, l'Anabara, l'Olenec, le Lena, le Jania, l'Indigirka & le Kolima, ſans parler des plus petites. Quelle merveille donc ſi tous ces rivages ſont ſi ſouvent bordés de glaces, lorſque le vent du Nord les y retient, & que la route le long de la côte ſoit impraticable pour tout bâtiment de mer !

§. III.

Le froid n'augmente pas à proportion qu'on approche du Pole.

III. Toutes les relations s'accordent dans ce point. Spitzberg eſt moins froid que la nouvelle Zemble. On y trouve des quadrupèdes, des arbriſſeaux, des plantes : il n'y a rien de tout cela à la nouvelle Zemble.

En 1752. j'eus une converſation à ce ſujet avec un ami, qui me parla du Sr. B.... r. Chirurgien de vaiſſeau, qui, toutes les années, va à la pêche de la baleine, & qui de quatre à cinq ans une fois vient voir ſa femme & ſes parens dans le voiſinage. Je le priai de m'avertir lorſque ce voyageur ſeroit au pays : il le fit en Décem-

bre 1754. Je le fis venir chez moi, & j'eus avec lui une longue converſation. Je ne lui trouvai aucunes connoiſſances géographiques ou phyſiques, mais beaucoup d'expérience: de ſorte que je pouvois d'autant mieux ajouter foi à ce qu'il me racontoit. Il me dit donc qu'il avoit fait trois fois le voyage de Spitzberg, & pluſieurs fois celui du détroit de Davis. Il m'aſſura que leur vaiſſeau avoit été à Spitzberg juſqu'au huitantieme degré & au-delà; qu'une année ils étoient revenus en Juillet, une autre en Août, & une troiſieme les premiers jours de Septembre; que cette derniere fois ils avoient été ſouvent aſſiégés par les glaces, dans une baye nommée *Drie-Sprong*, ou triple ſaut, à cauſe qu'elle étoit couverte par deux isles, qui formoient trois entrées. Je lui demandai, s'il n'avoit jamais eſſuyé quelque danger dans ces pays, voulant parler des glaces. Lui, prenant cette queſtion pour générale, répondit que jamais de ſa vie il n'avoit tant riſqué, & qu'il s'étoit cru perdu; qu'étant allé à terre avec quelques camarades pour chaſſer, il avoit tâché de ſuivre doucement le gibier qu'il avoit apperçu, & ſans prendre garde où il marchoit, il étoit tombé dans un marais profond; que tous les efforts qu'il fit ne ſervoient qu'à l'enfoncer d'avantage; & que ſans la précaution qu'il eut d'étendre ſes bras, & de conſerver ſon fuſil couché tout au long ſur la terre pour ſe ſoutenir, il auroit certainement péri; qu'il avoit tant fait d'élans, & toujours appuyé des bras & du fuſil de toute leur longueur, que peu à peu il avoit gagné le terrein, & s'étoit tiré de cet abîme, ſi épuiſé & ſi ſaiſi d'altération qu'il en fut malade, & qu'il ne l'oubliera de ſa vie. Je rapporterai dans la ſuite un autre fait dont il me fit le recit.

Mais comment, s'il vous plait, concilier ce marais ſans fond & & qui n'eſt point gelé à environ huitante degrés de latitude, avec ce que Gmelin dit du puits qu'on voulut creuſer près de Jakoutzk pendant deux étés, à environ ſoixante degrés, & qu'après treize toiſes, ou cent trente pieds de profondeur, on trouva la terre toujours également gelée, & auſſi dure qu'un roc? Je crois que ce ſeul fait ſuffiroit pour prouver ma thèſe.

Chacun ſait les relations de Joſeph Moxon, qui aſſuroit avoir été ſous le pole, & qu'il y faiſoit auſſi chaud en été qu'à Amſterdam;

&

& celle du Capitaine Gouldens, qui aſſura le Roi, Charles II. que deux vaiſſeaux Hollandois avoient été à huitante-neuf degrés, où ils avoient trouvé une mer libre, ſans glace, & auſſi profonde que celle de Biſcaye. Ceux qui voudront révoquer en doute cette relation, doivent faire attention que ce Gouldens a fait trente fois le voyage au Nord; qu'il a vû quatre journaux accordans ſur ce fait; qu'il en a fait le recit à ſon Roi; & que l'illuſtre ſocieté Royale de Londres, jugeant apparemment, comme tout autre homme raiſonnable, qu'il n'auroit voulu, ni oſé en impoſer à ſon Roi, en a parlé dans ſes tranſactions.

On ſait encore le voyage d'un vaiſſeau Hollandois, dont on voit une relation de 1675. qui, ayant dépaſſé la nouvelle Zemble de cent, d'autres diſent de trois cent lieuës, a trouvé une mer libre & ſans glace, après avoir pouſſé juſques vers le huitantieme degré & au-de-là. Cette relation a été publiée par la même ſocieté Royale (*a*). Nous en parlerons encore ailleurs.

On n'ignore pas que le Chevalier Cherri, & encore un autre, ont rapporté, que le 21. Juin, & le 24. Juillet 1605. & 1606. le gaudron, ou poix du vaiſſeau ſe fondit & découla le long des bords du vaiſſeau, à l'un dans les parages du Spitzberg, & à l'autre près de l'iſle de Cherri; ce qui n'eſt pas ordinaire, même dans la Zone torride.

Les relations nous diſent auſſi que le Groenland eſt plus fertile dans ſa partie ſeptentrionale que dans ſa partie méridionale; qu'il y a des animaux, des paturages; enfin que c'eſt de ſa verdure qu'elle tire ſon nom, qui veut dire, *terre verte:* au lieu que ſes rivages méridionaux ſont inabordables, à cauſe des glaces, qui en ferment l'approche.

Baffin & Smith ont aſſuré que vers le ſeptante-huit au huitantieme degré dans la baye de leur nom, il n'y avoit pas de glace tandis qu'on s'en plaint au ſoixante-cinquieme de la baye de Hudſon, & même plus au Sud. Entre le ſoixante-cinq & le ſeptante, le détroit entre le Continent & l'iſle de Cumberland, eſt toujours fermé

(*a*) Tome X. N°. 118. page 417.

de glace. Le Sr. B.... r. dont j'ai parlé au commencement de cet article, me dit que dans le détroit de Davis leur vaiſſeau étoit toujours dans les environs de l'isle de Disko ; que d'autres entroient dans la baye de Baffin, mais que le plus grand nombre reſtoit dans ce détroit au paſſage des baleines, qui alloient à la dite baye & en revenoient par ce détroit.

§. IV.

Pour déterminer le froid relatif d'un pays à un autre, il faut faire attention à leurs productions.

IV. Cette thèſe eſt une conſéquence de ce que j'ai prouvé dans l'article précédent : j'ajouterai ſeulement que parmi le gibier du Groenland, on compte auſſi les perdrix ou gelinotes blanches, oiſeau qu'on trouve ſur les montagnes de la Suiſſe ; ainſi qu'on pourroit dire que le climat de cette partie du Groenland ne devroit pas différer infiniment de celui des Alpes. Ajoutons à ceci, que des plantes qui ne peuvent pouſſer que fort tard, qui fleuriſſent & qui ſe perpétuent par leur ſemence, doivent eſſuyer une grande chaleur en été, comme on la reſſent en effet dans les pays du Nord ; car, en quel pays méridional peut-on ſemer & moiſſonner deux fois dans l'eſpace de trois mois, comme on le fait en quelques plaines entre les montagnes de la Norwège, ſuivant les relations de tous ceux qui voyagent au Nord ?

§. V.

V. Cette thèſe eſt plûtôt un axiome inconteſtable qu'une thèſe qui demande d'être confirmée par des faits ; ainſi nous ne nous y arrêterons pas ici, mais nous en ferons l'application en ſon lieu.

§. VI.

L'Amérique eſt plus froide que l'Aſie, au moins de dix degrés.

VI. Ceci eſt encore fondé ſur le rapport unanime des voyageurs. Qu'on

Qu'on compare Quebec avec Paris au même degré ; le fort Nelſon avec Coppenhague, la Courlande &c. on verra ſi je ne ſuis pas fondé. Bien plus ; ce fort n'eſt qu'au cinquante-ſeptieme degré, & il ne s'agit, ni d'y ſemer, ni d'y moiſſonner ; mais bien d'un hiver inſupportable de huit mois. Par contre, à cinquante-neuf degrés vingt-huit minutes, dans la Tartarie, ſelon Gmelin, on avoit preſque achevé la moiſſon du ſeigle & de l'avoine le 9. Août. Qui pourra donc ſoutenir que l'Aſie, ſoit la Tartarie au même degré, ſoit plus froide que l'Amérique, comme pluſieurs le ſuppoſent ? Ce que nous remarquerons ci-après ſur l'hivernation vers les riviéres d'Indigir & du Chatanga, confirmera nôtre thèſe. Le célèbre M. de Haller lui-même, qui a été prévenu par feu ſon ami M. Gmelin, contre la poſſibilité du paſſage par le Nord, aſſure pourtant dans la préface qu'il a mis au recueil des voyages modernes, en Allemand, que l'Europe a le climat tempéré, que l'Aſie eſt plus froide, & l'Amérique encore plus. Voilà donc cette thèſe prouvée, & j'en ferai uſage en ſon lieu.

§. VII.

Le paſſage par le Nord-Oueſt ne ſauroit avoir lieu (*a*).

Après avoir établi, ou confirmé ces principes inconteſtables, je paſſe à l'examen de la poſſibilité & de la probabilité de la route par le Nord, & je commencerai par celle du Nord-Oueſt, à laquelle les Anglois à l'inſtigation de M. Dobbs, ſe ſont attachés ; il en a été ſi bien perſuadé, qu'encore avant de partir pour ſon Gouvernement de la Caroline, il m'a fait parvenir un mémoire en réponſe d'un autre que j'avois compoſé, & dont il a eu communication ; par lequel il la ſoutenoit préférablement à celle du Nord-Eſt, malgré les raiſons que

(*a*) Dans ce moment je lis dans la gazette de Londres du 9. & 11. Juillet, l'Article ſuivant. *Nous apprenons qu'un autre eſſay va ſe faire dans peu pour trouver le paſſage par le Nord-Oueſt, ſous la direction d'un Amiral bien connu pour ſon ſcavoir dans la navigation.* Il n'eſt pas douteux, qu'on ne veuille parler de Mr Ellis : mais je doute, qu'on en eſpére une heureuſe réuſſite, lorſqu'on aura lû mes reflexions à ce ſujet.

que je lui ai alléguées, qu'on trouvera ci-après, augmentées de plusieurs nouvelles réflexions. Au lieu que feu Milord Anſon a goûté entiérement mon projet, dont l'exécution n'a été retardée que par le commencement de la derniere guerre, & entierement arrêtée par ſa mort, ayant fait des démarches pour en procurer l'exécution. Je commence par rétablir la largeur du Continent de l'Amérique dans ſon ancienne poſition, & telle que les premiers des Géographes modernes l'ont conſtamment repréſentée pendant près d'un ſiécle.

Nous avons fait voir dans la premiere partie de cet ouvrage, que le changement qu'on y a fait enſuite n'eſt fondé ſur aucune relation, ni ſur aucun fait, mais ſur des raiſonnemens & ſur des conjectures erronées; que par conſéquent il faut s'en tenir aux relations & aux cartes des premiers navigateurs, juſqu'à-ce que des faits & des relations auſſi authentiques que les leurs les contrediſent; ce qui ſera impoſſible, vû que les divers recits & les témoignages des Sauvages, que M. Buache rapporte avec ſoin pour prouver ſa mer de l'Oueſt, y contrediſent pour la plûpart, puiſqu'ils parlent de pays fort étendus vers l'Oueſt, à trois, quatre, cinq mois de chemin, & encore de nations au-delà, de riviéres dont on connoit le cours juſqu'à mille lieuës, ſans qu'on trouve au bout d'un terme ſi étendu cette mer de l'Oueſt, ſoit le détroit d'Anian. Les Sauvages qui déclarent ces faits, habitent les pays vers le deux cent huitantieme degré de longitude, & entre le cinquante & le ſoixantieme de latitude: ainſi des régions où le degré de longitude n'eſt plus que de douze lieuës, ou environ. On voit même manifeſtement que ces Sauvages ont quelque foible connoiſſance des pays du même Continent, à huitante degrés plus à l'Oueſt. Ils nomment divers grands lacs à diverſes latitudes & longitudes, des peuples civiliſés, les uns barbus, les autres ſans barbe, ni cheveux, dont les Européens n'ont aucune connoiſſance, & qui ont dans leur voiſinage des nations qui ne ſont que peu ou point civiliſées, & qui doivent occuper des pays immenſes.

Ajoutons enfin les voyages divers de deux femmes amenées de la partie orientale de l'Amérique en Tartarie, ſans avoir paſſé une mer large.

Si nous voulons examiner cet eſpace par mer, nous trouverons qu'il

qu'il y répond parfaitement. Pluſieurs voyageurs & mariniers ont ſoutenu depuis long-tems, que l'Océan oriental avoit beaucoup moins d'étendue qu'on ne lui donne communement: ils ont fait la réflexion très remarquable que nombre de vaiſſeaux, ſur tout des Hollandois, s'étoient perdus ſur les côtes des terres Auſtrales, uniquement parce que ſe fondant ſur leurs cartes erronées, leur eſtime le dévenoit auſſi, en croyant ſes côtes fort éloignées à l'Eſt, tandis qu'ils y échouoient.

Dans la mer nommée du Sud, c'eſt tout le contraire: on place Acapulco à environ deux cent ſeptante-cinq degrés de longitude, & dix-huit de latitude; l'iſle de Guam à cent ſoixante de longitude & treize de latitude. On peut donc compter le tout ſur la même latitude, & cent quinze degrés de diſtance en longitude; comptons-les à vingt lieuës le degré, cela fera deux mille trois cent lieuës: avec un vent fort favorable on peut faire cent lieuës dans ving-quatre heures. Tous les mariniers aſſurent unanimément que les vents alizés dans ce paſſage ſont d'une force ſupérieure à celle de tout autre vent. On pourroit donc donner cent cinquante lieuës par vingt-quatre heures; & le trajet ſe fait ordinairement en vingt-deux jours; ce qui feroit trois mille neuf cent ſoixante lieuës: mais contentons-nous de ces deux mille trois cent lieuës. Les iſles Marianes ont été autrefois regardées comme faiſant partie de l'Amérique. Aujourd'hui on les place ſur l'Aſie; au lieu qu'elles ſe trouvoient ſous le même parallèle, & ſous le même méridien que le détroit d'Anian, au cent huitante ou cent huitante-cinquieme degré. Il paroit qu'en effet on ait voulu reſſerrer la mer orientale, mais regagner ce qu'on perdoit ſur la mer, du côté des terres, qu'on avance vers le deux cent & ſix ou ſept, au lieu du cent ſeptante-cinq. De cette maniere on retranche une bonne partie de l'Oueſt de l'Amérique. On en fait de même du côté du Sud, puiſqu'on place une eſpèce de golfe juſqu'au de-là du ſoixantieme. Mais, je le répete, que deviendront ces relations unanimes de tous ces peuples entre le cinquantieme & le ſoixantieme degré & au-delà, qui parlent tous d'un millier de lieuës dans le continent vers l'Oueſt? Que devient le cours du Miſſouri de huit cents lieuës, ſuppoſons ſix cent lieuës, au quarantieme parallèle dont

le

le degré n'eſt que de quinze lieuës & un quart, & celui de la riviére de l'Oueſt au Nord du milieu de ſon cours ?

On dira pour ce golfe dont je parle qu'il a été vérifié par Béering : Voilà donc un fait authentique & inconteſtable. Il y a pourtant des réflexions à faire.

1°. Si l'Aſie eſt réduite à ſes juſtes bornes ; le cap Oskoi ſera à cent ſoixante-cinq degrés, au lieu des cent ſeptante-cinq. Voilà déja dix degrés à déduire, à compter depuis Avatcha, à raiſon de douze lieuës & un tiers le degré ; ſera cent vingt-trois lieuës.

2°. L'eſtime, puiſqu'on n'a pû faire aucune obſervation Aſtronomique pour la longitude, ne ſauroit ſervir de preuve. Suivant l'Officier Ruſſien, qui a accompagné Béering, ils ont eu huit jours après leur départ, ſavoir, le douzieme Juin, des tempêtes & des brouillards : enſuite il ſe plaint encore ſouvent des tempêtes & des vents contraires, le 24. Septembre, lorſqu'il voulut s'échapper de ces côtes où il avoit perdu du monde, après avoir tiré un peu au Sud, où il ſe trouva au cinquante-unieme degré, il y eut une tempête de dix-ſept jours, ſi effroyable que le Pilote André Heſſelberg, qui avoit ſervi cinquante ans ſur mer, aſſuroit n'en avoir jamais vû une ſemblable. Quel fond peut-on donc faire ſur une pareille eſtime ? Après des tempêtes dans des mers connues, on ſe trouve ſouvent, lorſque dans le calme ſuivant on ſe reconnoit, quelques centaines de lieuës plus loin qu'on n'avoit cru ; & ici dans une mer où aucun de ces mariniers ne s'étoit jamais trouvé, on devroit ſe conformer à cette eſtime, qui ne peut qu'être abſolument erronée !

3°. L'Officier Ruſſien, qui a été avec Béering, ne dit point qu'il ait été au cinquante-huitieme degré. Ainſi on peut en douter hardiment.

Pluſieurs Auteurs nous apprennent que de très bons Géographes ont des latitudes différentes, même pour des places aſſez connues. Le P. Charlevoix, par exemple, aſſûre que la carte de Pople, qu'il approuve pourtant aſſez, diffère pour le cap de Raſe des meilleures obſervations, de cinq degrés, quinze minutes ; & ce même Pople, de la carte de M. Bellin pour la partie orientale du fond de la baye

de

de Hudſon, de huit degrés (*a*). Voilà qui me diſculpera, ſi je ne regarde pas comme authentiques ces latitudes marquées ſur un ſimple rapport, & les longitudes encore moins (*b*).

Si donc on déduiſoit ſur la longitude dix degrés pour le rétréciſſement de l'Aſie, & qu'on augmentât d'autant de degrés la largeur de l'Amérique, & que l'on retranchât quinze degrés, ou cent nonante lieuës ſur l'erreur de l'eſtime, à cauſe des tempêtes, vents contraires & brouillards, on viendroit pour l'endroit où Béering à abordé au deux cent quinzieme degré : & je veux ſuppoſer qu'il ait été au cinquante-deux ou cinquante-trois de latitude ; ſuppoſons même les cinquante-huit : alors il ſe peut, comme nous l'avons dit ci-devant, que depuis Quivira, non au Nord-Eſt du nouveau Mexique, mais à environ cent nonante degrés, juſqu'à Ticuic, qui, ſelon Acoſta, n'étoit qu'une plaine ſabloneuſe avec peu de collines, une partie de ces terres a été mangée par la mer juſqu'à cette hauteur ; & que depuis ce deux cent quinzieme degré juſqu'au cent huitante, la côte eſt dirigée Sud-Oueſt, comme les cartes nouvelles la repréſentent, ou la terre diviſée en nombre d'isles. On ne ſauroit fixer ſes idées qu'après des recherches & des découvertes ultérieures (*c*).

Nous

(*a*) On trouve chez les Auteurs pluſieurs pareils exemples de diſcrépance, même des latitudes priſes avec tous les ſoins poſſibles. Apportons-en ſeulement de ce voyage même ; la côte, où ſe trouve la montagne de St. Jean fut fixée par les uns à la latitude de 51°. 12'. par d'autres à 51°. & 27'. par les troiſiemes à 52°. 30'. ce qui fait une différence en tout de 26. lieuës ; qu'on l'obſerve, en latitude même, qu'on croit pouvoir prendre ſi facilement & ſi exactement.

(*b*) M. Dubuis de Mornas, dans ſon bel Atlas hiſtorique, dit carte XXII. après avoir prouvé combien les longitudes trouvées même par des obſervations Aſtronomiques, ſont peu ſûres, ne fait pas grand cas pour la certitude, des latitudes : il veut qu'on les obſerve au tems des Equinoxes, & à terre ; que la hauteur priſe ſur un vaiſſeau toujours agité, ne peut être juſte.

(*c*) Cet ouvrage étoit fini lorſque j'ai lû dans la Gazette de Londres un article que je puis d'autant moins paſſer ſous ſilence, que la maniere obſcure dont on s'y exprime, pourroit faire naître des idées erronées. Le voici :

„ Pétersbourg, le 20. Mars 1764.
„ Nous apprenons du Kamtſchatka que ſix
„ habitans de ce pays, qui mirent en
„ mer en 1759. en ſont de retour, ayant
„ été abſens tout ce tems, ſans que per-
„ ſonne en ait eu la moindre nouvelle :
„ On les ſuppoſa perdus & péris. Ils rap-
„ portent qu'ayant dirigé leur cours vers
„ le

Nous voilà donc à ſuppoſer même cette ſinuoſité dans un ſeul endroit, juſqu'au cinquante troiſiéme degré, ou ſi l'on veut au ſoixantieme,

„ le Nord-Eſt, ils découvrirent, après „ une navigation de pluſieurs mois, ſei„ ze isles, tant grandes que petites, „ habitées par des peuples qu'on ſuppoſe „ être les Eſquimaux, parce qu'ils reſ„ ſemblent par leur figure & par leurs „ mœurs aux Américains du Nord du „ Canada Ces avanturiers ont fait une „ carte de deux de ces isles, où ils ont „ vécu quelque tems. Ces cartes ont été „ envoyées à Moſcou, pour y être con„ ſervées dans les Archives ".

Si l'on ne conſideroit cette relation qu'en gros, on tomberoit dans l'erreur de M Dobbs, qui ſuppoſe une vaſte mer entre l'Aſie & l'Amérique, mer, qui, ſelon lui, doit avoir communication avec la baye de Hudſon, dans les environs de laquelle ſe trouve la patrie des Eſquimaux.

Par tout ce qu'on voit ci-devant, fondé ſur les relations unanimes des Européens & des Sauvages, nous voyons qu'au contraire il exiſte dans cette place un Continent de mille lieuës d'étendue. Apprécions cette relation, & tâchons de deviner ce qu'elle n'explique pas On pourroit ſuppoſer qu'ils ſont partis des environs du Kamtſchatka: accordons que ce fut depuis Avatcha: Toutes les cartes prouveront qu'au Nord-Eſt, à l'Eſt même, on rencontre le Continent, ou du moins des terres de l'Amérique: Comment donc ont-ils pû employer pluſieurs mois avant que d'aborder à des isles? Voilà donc déja une faute ſenſible.

Selon toutes les apparences ils auront été à la pêche Suppoſons même qu'ils ayent eu deſſein d'aller à la découverte; ce qui n'eſt pas probable, puiſqu'il n'en eſt pas parlé; encore moins des Ruſſiens, où d'autres gens expérimentés pour les diriger. Ils n'auront donc pas eu des bâtimens conſidérables, ni des proviſions pour pluſieurs mois. De quoi ont-ils vécu?

Je ne doute point qu'un orage violent tel que Béering & Tſchirikow ont eſſayé ne put les avoir ſurpris & chaſſés au hazard, à peu près par la même route; qu'enfin ils n'ayent abordé à des isles ſur les côtes de l'Amérique, qui même ne doivent pas être fort éloignées du Kamtſchatka; puiſqu'après avoir pû conſtruire un autre bâtiment, apparemment bien petit, ſix hommes, & qui ne ſont rien moins que charpentiers de vaiſſeaux, n'auront pû venir à bout que d'un canot, ou d'une petite barque de pêcheurs. Et puis qu'avec un ſi petit bâtiment, ces avanturiers ignorans dans le pilotage, ont pû revenir chez eux, il faut néceſſairement que leur trajet n'ait pas été conſidérable

Mr. le Chevalier de G**. qui en a eu une relation directement de Pétersbourg, vient de me confirmer dans mon idée; diſant, qu'il s'agiſſoit d'un Archipel d'isles, vers le 53° latitude, & 216° 10'. longitudes, qu'on avoit découvert en 1760. & qui s'étoit mis l'année derniere ſous la protection de la Ruſſie.

Les Sauvages qu'ils ont rencontrés, ſont des Eſquimaux, dit on. Peut-on debiter des choſes d'une abſurdité & d'une ignorance auſſi forte? Les Ruſſiens & les Kamtſchadales lorſqu'ils abordérent à ces isles à l'Eſt, y ont trouvé des Sauvages qui reſſembloient en tout à des Eſquimaux, ou à des Groenlandois; par conſéquent ils étoient de cette nation. Je ne me laſſe point de répéter que tous les hommes ſortant de la même ſouche, ſe reſſemblent dans les mœurs ſelon les circonſtances. Ceux qui ſont les plus éloignés des peuples civiliſés, & l'ont été depuis nombre de ſiécles, tombent dans la barbarie, & ſe contentent d'une maniere de vivre la plus ſimple: La nourriture la plus frugale, qu'ils ſe procurent, les uns dans le Continent par la chaſſe, les autres ſur les bords de la mer par la pêche, leur ſuffit. Ainſi ceux-ci peuvent

tieme ; que je ne ſaurois croire, vû les relations des Sauvages, entr'autres des alliés des Sioux, dont parle le P. Hennepin, qui venoient des environs, ou on l'a ſuppoſé, & à peu près du cinquante-unieme degré, ſans avoir la moindre connoiſſance d'une mer dans leur voiſinage, & cela ſeulement depuis moins de quatre-vingt ans ; je dis, à la ſuppoſer. Du moins, on ne conteſtera pas un Continent non interrompu bien avant vers le Nord.

Que ſeroit-ce, ſi les découvertes qu'on a données ſous le nom de de Fonte, étoient auſſi véritables qu'elles ſont fabuleuſes ? On n'apperçoit point la fin du Continent, même à huitante-deux degrés. Il eſt vrai qu'au ſoixante ou ſeptante, car les Auteurs des cartes ne ſont pas d'accord ſur cet article, on trouve le détroit de Ronquillo, par lequel de Fonte doit avoir pénétré juſqu'à la place de la baye de Hudſon, où le vaiſſeau de Shapley ſe trouva : mais toute la relation eſt remplie de tant de contradictions, elle ſe trouve ſi contraire à celles des Sauvages même que M. Buache adopte, & aux recherches d'Ellis & de ſa compagnie, qu'il eſt impoſſible de l'admettre un moment. Si les Sauvages de la baye de Hudſon parlent d'un grand lac à vingt-cinq journées, qui eſt le Michinipi, & d'un autre, peut-être à mille lieuës de chez eux, & qu'ils n'ayent aucune connoiſſance de ce paſſage, qui doit être tout proche d'eux, comment pourra-t-on ſe perſuader que ce paſſage exiſte ?

Arrêtons nous aux témoignages que M. Buache rapporte, & qui, ſelon lui, doivent ſervir à prouver le paſſage du Nord-Oueſt.

I. Nous avons déja parlé de la fable de ce Thomas Cowles : obſervons ici qu'il doit avoir trouvé ce paſſage au cinquante-neuf-

vieme

vent reſſembler aux Eſquimaux, ſans qu'on puiſſe dire, que *ce ſont les Eſquimaux*, éloignés de plus de mille lieuës, & ſéparés par pluſieurs centaines de nations, qui ne leur reſſemblent en rien.

C'eſt encore une maniere de parler fort vague, lorſqu'on dit qu'*ils reſſemblent aux Américains, qui ſont au Nord du Canada.* En ce cas, ce ne ſeront pas des Eſquimaux, qui n'habitent qu'une petite partie la plus orientale du Nord du Canada ; ſur tout la terre de Labrador, qui eſt à l'Eſt même de la baye de Hudſon.

J'ai cru devoir prévenir par cette explication les erreurs dans leſquelles cette relation pourroit faire tomber les lecteurs.

vieme degré, qui eſt préciſément au-deſſus du cap & de la riviére Churchill, ſi connus des Anglois, qui pourtant n'y ont pas pû trouver le détroit que l'on cherche.

II. La relation de Torquemada d'un vaiſſeau Hollandois, ne paroit pas plus authentique; mais bien celle des vaiſſeaux Eſpagnols. Martin d'Aguilar trouva en effet vers le quarante-quatrieme degré, non une entrée, comme on l'aſſure hardiment, mais l'embouchure d'une riviére, dont le courant étoit ſi rapide, qu'il ne lui en permit pas *l'entrée.* Qu'on ne diſe pas que c'étoit le reflux: des vaiſſeaux, & des vaiſſeaux envoyés exprès pour chercher le paſſage, ne s'arrêtent pas par plaiſir ſeulement un couple d'heures. Suppoſons qu'il n'y ait paſſé qu'un jour, qu'un demi jour, il auroit eu la haute marée, le flux, qui lui auroit fait trouver ce qu'il cherchoit. Et d'où vient que les Hollandois eux-mêmes n'en ſavoient rien, eux qui ont paſſé dit-on par ce détroit?

III. Le rapport de Bergeron, qui ſe fonde ſur le recit de deux Portugais, dont l'un eſt de Guinée: apparemment que pour ſe rendre en Guinée, il a paſſé par ce détroit du Nord-Oueſt.

IV. Celui du P. Charlevoix, qui parle d'un vaiſſeau Eſpagnol jetté dans ce détroit depuis Acapulco, & de-là à Dublin en Irlande. On a eu pourtant la précaution de dire que le Roi d'Eſpagne avoit fait bruler les Journaux: Il auroit donc dû, par précaution auſſi, exterminer tout l'équipage de ce vaiſſeau, qui auroit vraiſemblablement publié cette découverte, ſi elle n'étoit pas fabuleuſe.

V. Lovegrove place ce paſſage à ſoixante-deux degrés trente minutes. Wilſon, dit-on, y a paſſé, & n'a trouvé à la fin qu'une mer ſans terre, ni d'un côté, ni de l'autre. Pourquoi donc encore chercher ce paſſage lorſqu'un Anglois même y a paſſé, & qu'on en marque la latitude préciſe? Cependant, par mal'heur, voilà ceux qui ont été choiſis par M. Dobbs pour chercher ce paſſage, & qui, dirigés par des inſtructions préciſes & détaillées, ont examiné toute la côte depuis le cinquante-cinq juſqu'au ſoixante-ſeptieme degré: ils n'y ont trouvé que des riviéres & des bayes; & ces isles & ce paſſage de Lovegrove & de Wilſon ont entierement diſparu. Il eſt très ſingulier que Ellis, qui ſoutient également cette poſſibilité, mal-

malgré ce que l'Ecrivain de la Californie dit de contraire, veut que les marées viennent de la mer du Sud, éloignée de plus de ſix à huit cent lieuës. A-t-on jamais entendu parler d'une telle marée? Car il ne parle pas de la mer de l'Oueſt de nouvelle création; quoiqu'alors même il ne s'agiroit pas moins que d'une marée de deux à trois cent lieuës.

§. VIII.

Examen de la relation d'Ellis ſur le paſſage au Nord-Oueſt.

Mais voyons ce qu'Ellis le grand patron du paſſage au Nord-Oueſt nous en rapporte, & bornons-nous à examiner ce qu'il en dit depuis le cap Churchill.

Le 30. Juin ils découvrirent l'isle Centri à ſoixante-un degré quarante minutes; de-là au Nord & vers la côte, où l'on jetta l'ancre pendant la nuit. Le 2. Juillet on continua le cours vers le Nord au travers de beaucoup de glaces flotantes, qui jointes avec les bas fonds de rocaille, qui s'étendoient deux ou trois milles en mer, le rendirent fort dangereux. On avança vers Knights isle à ſoixante-deux degrés deux minutes: de-là on tourna vers la côte occidentale, où il paroiſſoit une grande ouverture; mais les glaces empêchoient d'approcher; ce qui, joint au tems orageux, les obligea de retourner à Knights isle, où ils ſe tinrent en ſureté juſqu'au 5.: alors la mer fut beaucoup plus nette. Le 5. on leva l'ancre, & on navigea vers la côte méridionale de Bibi isle, dans l'eſpérance de pouvoir entrer dans l'ouverture qu'ils cherchoient: mais le même malheur les en empêcha; de groſſes maſſes de glace y entroient & en ſortoient. Ils avancérent alors juſqu'à ſoixante-deux degrés douze minutes: de-là vers le Nord-Oueſt. Et après avoir paſſé divers bas fonds & entre pluſieurs petites isles, ils entrérent dans la baye de Nevil, qui étoit la même dans laquelle ils avoient cherché d'entrer par le Sud de l'isle Bibi. Cette isle la couvre en quelque maniere, & en eſt éloignée d'environ cinq milles vers le Sud-Oueſt: lorſqu'on s'y trouve, elle paroit être une grande baye, fort aſſurée du côté de la mer, & au bout de la baye il y a une riviére aſſez grande qui court vers

l'Oueſt : la terre ferme s'étend peu à peu en s'élevant, & conſiſte principalement dans un rocher plat, couvert de mouſſe & de quelques petites plantes. Le 8. ils firent voile dans le deſſein de côtoyer vers le Nord ; mais lorſqu'ils retournérent par deſſus les bas fonds, la marée les jetta ſur une file de pierres, où le vaiſſeau courut grand riſque de ſe briſer. Le 10. ayant levé l'ancre on côtoya entre nombre de petites isles & de glaces flottantes, *juſqu'au Wable Cove, ſous le ſoixante-deuxieme degré trente minutes.* On découvrit à l'Oueſt une baye parſemée de pluſieurs isles, d'où quelques Indiens vinrent à eux. Nous les quittames, dit-il, pour aller prendre viſion du lieu ; & après être parvenus à l'endroit le plus élevé de l'isle, nous commençames à chercher quelque ouverture, mais inutilement ; ce qui nous engagea, & parce que le flux venoit de l'Eſt, à nous rendre au vaiſſeau, ſans nous arrêter plus long-tems. Le 11. ils avancérent juſqu'à un cap au ſoixante-deuxieme degré quarante-ſept minutes, d'où ils découvrirent une entrée large vers l'Oueſt, qu'ils nommérent l'entrée du Corbet : ils n'y entrérent pourtant pas, parce que le flux venoit de l'Eſt, & parce que le Capitaine Moor en crut voir la fin. Ils retournérent donc le 13. vers les vaiſſeaux, & apprirent que le galion Dobbs avoit couru grand riſque par les glaces, qui furent pouſſées vers eux depuis l'entrée de Rankin. Le Capitaine Smith y avoit envoyé ſon pilote & le ſous-pilote pour l'examiner exactement. Leur rapport fut, qu'après avoir fait trente milles ſur divers rhumbs de vents depuis l'Oueſt juſqu'au Nord-Eſt au Nord, ils avoient trouvé qu'elle finiſſoit par une baye. Suivant les relations du ſous pilote Weſtolt il reſtoit encore quelque probabilité pour un paſſage ; c'eſt ce qui engagea le Capitaine Smith de faire une tentative avec ſon vaiſſeau pour y entrer : mais en ayant d'abord été empêché par les bas fonds & par les rochers très dangereux, il s'en déſiſta & retourna à l'isle de Marbre.

Ce Capitaine envoya ſa chaloupe avec le ſous-pilote, pour examiner toute la côte entre le cap Jalabert ſous le ſoixante-troiſieme degré quinze minutes, juſqu'au cap Fullerton, ſous le ſoixante-quatrieme degré quinze minutes. Le 14. les vaiſſeaux firent route vers le Nord, & on envoya la *réſolution* pour faire le même voyage que

la

la Chaloupe avec ordre de rejoindre les vaiſſeaux au cap Fullerton. Les vaiſſeaux furent enfermés par les glaces juſqu'au 16. alors ils avancérent vers la côte, & trouvérent un autre empêchement; car on ne ſauroit naviger le long de ces côtes ſans prendre les précautions les plus fortes, à cauſe des bas fonds tous de roches, qui s'étendent à un, & même à deux mille en mer, & qui paroiſſent à ſec à demi marée. Les vaiſſeaux ſe ſéparérent pour aller chercher les chaloupes. Le Dobbs Galley avança juſqu'au ſoixante-quatrieme degré trente-deux minutes, où ils trouvérent un cap, qu'ils nommérent le cap Fry. Ils examinérent le flux, & trouvérent qu'il venoit du Nord: la côte s'éléve peu à peu à une hauteur conſiderable. Le 21. ce vaiſſeau continua ſa route pour chercher les chaloupes. Le 22. il fut réſolu de ne les attendre que juſqu'au 28. que la Californie iroit vers le ſoixante-quatre, & le Dobbs Galley vers le ſoixante-cinquieme degré, pour les rencontrer. Ils partirent donc le 23. & ce dernier vaiſſeau arriva au ſoixante-cinquieme degré cinq minutes. Ellis ſe rendit avec la Pinaſſe à la côte occidentale du Welcome, pour y obſerver le flux & reflux, & trouva que le flux venoit toujours du Nord. Le 26. ils retournérent vers le cap Fry, & y trouvérent la Californie avec les deux chaloupes, leſquelles rapportérent avoir trouvé un détroit au ſoixante-quatrieme degré de latitude, & au trente-deuxieme de longitude, depuis l'iſle de Marbre, dont l'entrée avoit trois à quatre milles de largeur, & s'étoit élargi juſqu'à ſix ou ſept milles; que juſques-là ils avoient dirigé le cours vers le Nord-Nord-Oueſt, enſuite plus à l'Oueſt; qu'après avoir avancé dix milles plus loin, le détroit s'étoit retréci, & n'avoit eu que quatre milles de large; que quoiqu'ils euſſent vû une ouverture plus grande, ils avoient été détournés d'avancer d'avantage, parce que l'eau, qui juſqu'ici avoit été ſalée, claire & profonde, étoit devenue plus fraiche, épaiſſe & baſſe, ayant trouvé dans ces endroits des côtes eſcarpées & de fortes riviéres.

Ils réſolurent donc d'examiner les eaux de Wager; ils y arrivérent le 29. Juillet. Le détroit de Wager, comme on l'appelloit alors, dit-il, eſt ſitué ſous le ſoixante-cinquieme degré trente-trois minutes de latitude, & du huitante-huitieme degré de longitude occi-

occidentale de Londres. Au Nord de ſon entrée eſt le cap Montagu, & au Sud le cap Dobbs. Environ cinq milles à l'Oueſt de ce dernier cap il eſt le plus étroit, & a à peine cinq milles de largeur. Le flux y a un cours auſſi rapide qu'une écluſe, parce que le canal eſt trop étroit pour la quantité d'eau qui y paſſe & qui en ſort. Le 30. ils ſe trouvérent à la hauteur du détroit du Cerf. Bientôt après ils découvrirent le port de Douglas, & prirent la réſolution qu'ils examineroient ce paſſage, & y donnérent terme juſqu'au 25. Août. Ils y envoyérent donc les Chaloupes le 31. Juillet, qui firent cours vers le Nord-Oueſt à l'Oueſt, juſqu'à ce que le détroit ſe trouva à peine d'un mille de largeur, & entendirent un grand bruit, comme d'une forte chûte d'eau. Le matin ils découvrirent que ce bruit provenoit de ce que toutes ces eaux abondantes étoient obligées de paſſer par un détroit d'environ ſoixante verges, & ils furent embarraſſés comment pénétrer contre ce courant dans l'intérieur du paſſage; mais à moitié flux cela leur fut facile. Ils remarquérent qu'à meſure qu'ils avançoient depuis le Fort d'York vers le nord, tout devenoit plus petit, non ſeulement les hommes, mais que les arbres ſe changeoient en brouſſailles, & qu'au-delà du ſoixante-ſeptieme degré on ne voyoit plus d'hommes. Le 2. Août ils paſſérent cette cataracte, que le flux ne paſſa que de quatre pieds. L'eau ſe trouva douce ſur la ſurface & fut toujours ſalée au fond; ce qui les maintint dans leurs eſpérances: mais cette belle apparence d'un heureux ſuccès dura peu. Le 3. Août l'eau ſe trouva baſſe le matin, lorſqu'on ſe rendit à terre. Nous avions le chagrin, dit Ellis, de découvrir que ce prétendu détroit finiſſoit par deux petites riviéres, dont l'une venoit d'un grand lac ſeulement éloigné de quelques milles au Sud-Oueſt. C'eſt ainſi que nôtre eſpérance s'évanouit entiérement, & les chaloupes furent de retour auprès des vaiſſeaux le 7. Sur les inſtances du Chirurgien Tompſon & d'Ellis, on voulut faire encore une tentative pour examiner les côtes du Nord, & une chaloupe partit le 13. Ils virent donc une ouverture vers le Sud, mais barrée par une file de rochers; une autre vers le Nord, qui finit à trois milles de l'entrée. Ayant perdu toute eſpérance de trouver ce paſſage, ils retournérent vers les vaiſſeaux. Ils prirent donc la réſolution de retourner en Angleterre.

gleterre. Ils passérent le 29. le détroit de Hudson, y rencontrérent le 5. Septembre deux vaisseaux de la Compagnie, & arrivérent le 14. Octobre au port de Yarmouth.

Comme les lecteurs n'ont pas toujours la facilité d'avoir sous main la relation d'Ellis, nous avons cru devoir y suppléer en rapportant le plus succinctement que possible l'essentiel de cette relation.

Malgré les recherches les plus exactes, en côtoyant, en examinant chaque entrée, chaque baye, même à la hauteur indiquée de soixante-deux degrés trente minutes, on n'a absolument point trouvé ce que Lovegrove & Wilson disoient avoir trouvé. Aussi Ellis lui-même si opiniatrement prévenu en faveur de ce passage du Nord-Ouest, l'abandonne dans cet endroit, & le cherche ailleurs. Examinons ses raisons.

1°. Il donne pour un fait indubitable & reconnu véritable, que dans les pays qui ont peu de largeur, soit isles, soit presqu'isles, on ne trouve point d'arbres, mais seulement des buissons. Il donne pour preuve les isles Orcades &c. & il assure que depuis le soixante-unieme degré toutes les plantes diminuent en grosseur; mais que dans toute l'étendue de l'Empire Russien jusqu'à la mer du Japon, il y a de grandes forêts remplies d'arbres hauts & gros. Il conclud de ces faits que si à l'occident de ces côtes septentrionales de la baye de Hudson il y avoit un grand Continent, on trouveroit aussi une pareille quantité de gros bois aux environs de cette baye. Il prétend aussi que ce n'est point au froid qu'il faut attribuer cette disette, puisque dans *une partie* du Kamtschatka, il croit, non seulement des plantes, mais des bleds, quoique le froid y soit plus grand que sur les côtes de la baye de Hudson.

Il y a ici un mélange monstrueux de faits entierement erronés, de ceux qui ne le sont qu'en partie, & de conséquences, qui ne sauroient avoir lieu. Il est néceſſaire de bien éplucher le tout.

Le premier fait est contraire à l'expérience. Combien d'isles ne trouve-t-on pas dans l'Océan, qui sont remplies d'arbres les plus gros & les plus vigoureux? La quantité de bois qui se trouve dans l'isthme de Darien, n'est-elle pas un des plus grands empêchemens pour y passer? Dans la presqu'isle de Malaca, n'est-il pas de même?

me? Eſt-il ſurprenant que les Orcades ſituées au ſoixantieme degré & ſtériles en tout, il n'y ait pas de gros bois? Quoique la partie ſeptentrionale de l'Ecoſſe, ne ſoit point d'une ſi petite largeur, elle eſt preſque dans le même cas, n'ayant pas par tout de gros bois. Mais comment Ellis, qui lui-même a trouvé remarquable que tout, les hommes même, diminuent de ſtature à meſure qu'on avance vers le Nord, a-t-il pû perſiſter dans ſon préjugé, que le peu de largeur de la terre en ſoit cauſe? Il faudra donc que toutes les isles, iſthmes, & preſqu'isles ſoient habitées de Nains, & que les Groënlandois, les Samoïedes &c. ſoient d'une haute taille.

L'Auteur ſe trompe groſſierement en diſant que dans tout l'Empire Ruſſien juſqu'à la mer du Japon, on trouve de gros bois. Tous les Auteurs contrediſent ce fait. Juſques vers le ſoixantieme degré il croit encore quelque blé; enſuite on trouve toujours moins de plantes. Il y a des ſteps ou déſerts de plus de cent lieuës d'étendue, où l'on ne voit aucun arbre. A plus de deux cent werſts ou quarante lieuës de la mer glaciale, il n'en croit point, ni grand ni petit nulle part. Cependant le Continent y a peut-être deux mille lieuës de large. Si donc le bois y manque ce n'eſt pas ſans doute par défaut de largeur du pays. Il y a plus. Le Kamtſchatka, improprement ainſi nommé, s'étend depuis le cinquante-unieme au ſeptante-troiſieme degré. A ſa partie méridionale & notamment dans ſa *preſqu'isle*, il croit beaucoup de bois & d'autres plantes. Plus on avance vers le Nord, moins on en trouve; & il n'en croit plus entre le ſoixante-cinq & le ſeptantieme degré; préciſément là où cette province eſt de la plus vaſte largeur. Voilà donc ſa thèſe détruite.

Mais quand même ces faits ſeroient auſſi vrais, qu'ils ſont faux, la concluſion ne vaudroit rien, puiſque ſans doute la ſtérilité d'un pays peut provenir d'un grand nombre de différentes cauſes; ſans quoi les vaſtes déſerts de l'Afrique, de la mer rouge, celui de Xamo, ou Cobi &c. devroient leur ſtérilité à ce qu'ils ſeroient ſitués dans des iſthmes; au lieu que c'eſt tout le contraire. Si donc les faits étoient vrais, il faudroit prouver qu'il y a un iſthme, ou langue de terre vers le ſoixante-cinquieme degré, & de-là au Nord, & conclure, puiſque dans les iſthmes il n'y a point d'arbres, fait contraire

traire à l'expérience, la ſtérilité de ces pays *peut provenir en partie* de cette circonſtance, & non, le pays eſt ſtérile; par conſéquent il y a une langue de terre étroite. Ce qui eſt contraire aux faits.

Ellis prétend encore que la plûpart des pays ſitués entre deux mers ont entre deux une chaine de hautes montagnes, qui ſont en pente des deux côtés. Ce fait eſt vrai généralement, quoiqu'il ne ſoit pas ſans exception. La raiſon en eſt ſimple. Les changemens arrivés ſur nôtre globe, & par leſquels la mer a rongé & enlevé peu à peu les terres, n'a rien pû gagner ſur les montagnes, qui conſiſtent pour l'ordinaire en rochers. Mais il en eſt ici comme dans la conſéquence précédente. Si toutes les chaines de montagnes avoient la mer tout proche de côté & d'autre; que deviendront celles qui traverſent les Continens de toutes les quatre parties du monde par le milieu, entr'autres les Alpes? Voilà donc encore une preuve de manquée. S'il avoit toujours allégué des faits auſſi ſûrs & auſſi bien avérés, comme celui que les montagnes ont une pente de côté & d'autre, perſonne ne l'auroit contredit.

Cet Ecrivain ſe fonde fortement ſur le flux & reflux dans cette baye: mais comme il ſe trouve ſur ce point-là abſolument contredit par l'Ecrivain de la Californie, qui a été témoin oculaire de tout, il ne ſera pas néceſſaire de s'arrêter à le refuter. Nous ne ſaurions pourtant cacher nôtre ſurpriſe, de ce qu'Ellis, qui a fait ſon poſſible pour réuſſir à la découverte du paſſage, & qui a examiné toutes les places ſur leſquelles on pouvoit former la moindre conjecture, n'ait pas pouſſé du côté de l'Oueſt, ou Sud-Oueſt, d'où il prétend que ce flux vient. Le paſſage auroit été tout trouvé, puiſqu'il n'y avoit qu'à ſuivre ce flux lors du reflux. Quant à l'abſurdité de l'aſſertion que ce flux vient de la mer du Sud, éloignée de plus de ſix cent lieuës, avec nombre de grandes riviéres, qui le croiſeroient, nous en avons déja parlé ci-deſſus.

4°. La raiſon qu'Ellis tire des baleines, qui, ſelon lui, viennent par ce paſſage, n'eſt pas plus concluant. Comment cette réflexion ne lui a-t-elle pas fait ouvrir les yeux? Un détroit par lequel des baleines de cent cinquante, de deux cent pieds même, paſſent aiſément, n'étoit pas difficile à découvrir. Il veut prouver encore par-là, que

le paſſage doit être court, & il a raiſon. Si le fait étoit vrai, les baleines ne paſſeroient ſûrement pas par un détroit de ſix cent lieues: mais nous voyons qu'un tel détroit n'eſt point prouvé, & que par contre il eſt démontré qu'à l'Oueſt & au Sud-Oueſt il exiſte un Continent immenſe.

5°. Il conſeille de chercher le détroit en deux endroits, l'un au détroit de Cheſterfield à ſoixante quatre degrés de latitude, c'eſt-à-dire au même endroit où les Chaloupes ont trouvé, comme nous l'avons montré ci-deſſus, qu'il ne pouvoit y avoir de paſſage. Il avoue pourtant qu'on n'y avoit point trouvé de marée venant de l'Oueſt; mais il veut que pareille marée auroit prouvé le paſſage, au lieu que ſon défaut ne prouve pas le contraire. Je ne comprens rien à un pareil raiſonnement.

Il place l'autre paſſage à la baye de Repulſe, ainſi nommée pour avoir *refuſé* le paſſage; elle eſt à environ ſoixante-huit degrés. L'Ecrivain de la Californie n'en décide point; mais il aſſure que ſi jamais ce paſſage s'y trouve, il eſt impraticable, & qu'on riſqueroit d'y perdre vaiſſeau & équippage. Ellis eſt pourtant aſſez modeſte pour dire qu'il ne ſuppoſe pas d'y trouver le paſſage même, mais d'approcher plus près de cette découverte, & de pouvoir en ſuivre la ſource; parce que dans cette baye le flux vient du Nord: il croit donc qu'en le ſuivant, on parviendroit à la fin au paſſage qui conduit à la mer. Je n'y trouve d'autre difficulté que celle, qu'il conduiroit à la mer du Nord, & non à celle du Sud, la ſeule qu'on cherche d'atteindre par ce paſſage.

Rapportons encore quelques relations qu'Ellis nous donne pour fortifier ſon opinion en faveur du paſſage au Nord-Oueſt, dans la premiere partie de ſon ouvrage.

Il parle de Jaques Lancaſtre, qui partit en 1600. pour les Indes orientales. En revenant il riſqua de faire naufrage vers le cap de Bonne eſpérance. Son zèle patriotique le porta à écrire à la Compagnie, que le paſſage du Nord-Oueſt ſur les côtes de l'Amérique étoit à ſoixante-deux degrés trente minutes.

On ſe fonde beaucoup ſur cette découverte, qui eſt pourtant des plus ridicules. Lancaſtre s'en va aux Indes orientales, & apprend

quaſi

quaſi chez les Antipodes, que le paſſage eſt à cette latitude. Auſſi la réuſſite de ces recherches y répond elle parfaitement. Ellis dit que là-deſſus on envoya, ſeulement quinze années après George Weymouth, pour confirmer cette découverte. On trouva à cette hauteur tous les indices d'un paſſage. Pourquoi n'y paſſa-t-il pas, & préferoit il de faire des recherches depuis le ſoixante-uniéme degré quarante minutes, juſqu'au ſoixante-huit cinquante-trois minutes? Il avoit l'indication de Lancaſtre, que le paſſage étoit à ſoixante-deux degrés trente minutes. Il y trouva les indices qui la fortifioient; il n'en fit aucun uſage: mais le chercha encore au Sud & au Nord. Enfin il revint ſans rien faire. Dès lors, dit-il, ce paſſage ſi bien indiqué fut négligé, juſqu'à-ce que, ſur les contes de Lovegrove & de Wilſon, M. Dobbs le fit encore chercher avec le même ſuccès. Ellis rapporte de Hudſon, qu'à ſon premier voyage il fit voile tout droit vers le Nord; que le 21. Mai il trouva à ſeptante-trois degrés un tems doux & agréable, après avoir eſſuyé à ſoixante-trois degrés un froid des plus vifs; le 27. à ſeptante-huit degrés, un tems temperé, ou plutôt chaud; le 8. Juillet, même latitude, un tems calme, une mer libre, & quantité de bois flottans; le 14. Juillet à Spitzberg ſous le huitantieme degré vingt-trois minutes, deux ruiſſeaux d'eau fraiche, dont ils burent avec appetit, parce que la chaleur étoit forte; à minuit le ſoleil dix degrés quarante minutes au deſſus de l'horizon. Il avança juſqu'au huitante deuxieme-degré, & fut empêché par des glaces d'aller plus loin.

Je ne ferai d'autres remarques ſur cette relation, que celles du plus grand froid à ſoixante trois degrés qu'au ſeptante-trois; d'une mer libre, & du bois flottant à ſeptante-huit degrés, même pendant un calme, de la grande chaleur à huitante degrés vingt-trois minutes. Enfin, ſi le froid l'a empêché d'avancer plus loin que huitante-deux degrés, je ſuppoſe que les côtes du Groënland en étoient la cauſe, & non la latitude, ou proximité du pole.

Dans ſa relation du voyage de Baffin, il dit, qu'à ſeptante-ſept degrés trente minutes, & à ſeptante-huit, il trouva une très grande quantité de baleines, & des plus grandes; ce qui prouve, à ce que je crois, qu'elles ſe rendent toujours dans les parages où la mer

eſt d'une étendue un peu grande & non gelée; & que ce que le ſieur B...r m'a dit, étoit bien fondé, la largeur de la baye de Baffin étant marquée d'environ quarante degrés. Enſuite Baffin côtoya le rivage occidental de la baye, & examina les prétendus détroits de Smith & de Lancaſtre, ſans trouver de paſſage: auſſi écrivit-il au Chevalier Wolſtenholm, que par le détroit de Davis il n'y avoit point de paſſage à eſpérer.

Le Chevalier Fox crut qu'on le trouveroit vers le *Ne ultrà*. Le Capitaine Jacob fut obligé de commencer ſon hivernement déja au commencement d'Octobre, au cinquante-deuxieme degré, à cauſe des neiges. Le 15. Juin, la mer dans ſon voiſinage étoit encore gelée. Il fit une telle relation de la miſère que l'équipage y avoit ſouffert, que pendant trente ans on ne ſongea plus à de nouvelles entrepriſes. Il fit des recherches exactes de toute la côte juſqu'à l'iſle de Marbre, & il fut convaincu qu'on ne ſauroit trouver aucun paſſage qu'au-dela du ſoixante-ſixieme degré. Cependant il avoit ſoutenu auparavant la probabilité de ce paſſage: il fit le contraire à ſon retour, & il ſe fondoit ſur quatre raiſons qu'on peut voir dans l'ouvrage même.

M. Scrogg en 1722. vint vers le Welcome & la pointe de Whalebone, a ſoixante-quatre degrés quinze minutes, & ſoixante-quatre degrés huit minutes; il n'y trouva plus de glace le 15. Juillet, mais beaucoup de baleines. Les matelots crurent n'avoir point vû d'empêchement pour paſſer à l'Oueſt.

On verra aiſément par tout ce détail ſi les faits ſont contraires ou favorables à mon ſyſtême: je dois ſeulement faire la remarque, qu'on ſoutient le paſſage à ſoixante-deux degrés trente minutes, ou bien à ſoixante-cinq, ou enfin à ſoixante-neuf degrés. Suivant M. Jérémie, la nation qu'on nomme *plats côtes de chiens*, habite ces contrées & vient depuis quatre cent lieuës loin, à pied, au Fort Bourbon, ſitué vers cinquante-ſept degrés, les quatre cent lieuës donneroient vingt degrés, ainſi au ſeptante-ſeptieme degré: n'en ſuppoſons que quinze; leur pays eſt donc au 72°. Ces gens viennent par terre & n'ont pas la moindre connoiſſance, ni d'un détroit, di d'une mer voiſine, excepté de la baye à l'Eſt. Et cependant on perſiſte à vouloir

loir trouver ce détroit dans cette même partie du Continent. Il y a plus : pluſieurs rivieres deſcendent de ce pays, & ſe jettent dans la baye de Hudſon. Cependant cette nation ne connoit point l'uſage des canots, elle voyage toujours à pied ; ce qui prouve invinciblement qu'il n'y a point de détroit dans leur voiſinage, encore moins entre le ſoixantieme & le ſeptantieme degré, puiſqu'ils paſſent par toute cette latitude à pied ſec.

VII. Continuons l'examen des autres preuves de M. Buache. La prétendue relation de David Melguer, Portugais, porte tous les caractères poſſibles d'une fiction mal imaginée, & qui cependant ſeroit favorable à mon ſyſtême, vû qu'il doit avoir fait la route du Nord-Eſt, & non du Nord-Oueſt.

Il partit, dit-on, *le* 14. *Mars* 1660. *du Japon.* Il y avoit donc hiverné : mais qui peut ignorer que les Portugais furent proſcrits très ſévèrement de ce pays, déja vingt ans auparavant? D'où venoit-il, les Portugais n'ayant pas d'établiſſement plus proche que Macao, qui en eſt encore aſſez loin? Paſſons ceci. *Il courut au Nord*, & par conſéquent, ſelon les nouvelles cartes, il donna tout droit dans la mer d'Amur. Y avoit-il alors entre Ochotskoi & Penſchinskoi un paſſage qui ſe ſoit fermé du depuis? Suppoſé qu'il ait ſçu ce que tout le monde a ignoré il y a moins de quarante ans, que le Kamtſchatka ſeptentrional, ſuivant les mêmes cartes, s'étendoit ſi fort vers l'Eſt, & que depuis le Japon il ait fait voile au Nord-Eſt, & non au Nord, comme on l'avoue ; d'où vient que le hazard lui a laiſſé ignorer l'exiſtence de cette terre & de l'Amérique ſituée vis-à-vis, de ſorte qu'il ait pû faire voile droit au Nord, & paſſer les détroits près de Serdzekamen, & celui vers le Noſs Schalaginskoi, ſans s'en apercevoir? S'il eſt parti le 14. Mars il auroit dû ſe trouver pour le plus tard au commencement de Mai vers ce redoutable Noſs, qu'on ne peut doubler pendant les mois d'été les plus chauds, à cauſe des glaces; pourquoi pouſſer juſqu'au huitante-quatrieme degré, s'il a voulu faire *route le long des côtes de la Tartarie*, qui ſont à environ ſeptante-deux degrés? On n'apprend point qu'il ait jamais été arrêté par les glaces ; ce que je n'aſſure point, comme

on

on le verra ci-après. Bref, ce doit être une fiction, où la vraiſemblance même n'eſt point obſervée.

Le Journal de Vannout de 1658, que M. Buache ne nous communique pas, paroit être de même authenticité. Mais en voilà aſſez pour refuter les raiſons de ces Meſſieurs. Il eſt tems de venir à celles que nous avons contre la poſſibilité, ou du moins la facilité d'un paſſage au Nord-Oueſt.

1°. On a quelque connoiſſance, quoique foible, de la part des Indiens, même de ceux qui ſont à ſoixante degrés de latitude, d'un pays immenſe, & juſqu'à mille lieuës à l'Oueſt, tandis qu'ils n'ont aucune idée d'un Océan, ni d'un détroit peu éloigné.

2°. Toutes les nations depuis le ſoixantieme degré juſqu'au quarante, les gens de la grande eau, les Aſſinipoëls, les Chriſtinaux, les Sioux, les Miſſourites, les Padoucas, tous, en un mot confirment la même choſe, parlent d'un Continent, dont ils ont une notion à cinq cent lieuës, à trois-quatre, cinq mois même de marche. Ils parlent encore des nations qui habitent des pays au-delà.

3°. Par conſéquent dans toute cette étendue il eſt impoſſible de trouver un détroit entre les mers du Sud & du Nord, pas même au ſeptantieme degré, ni peut-être au huitantieme; puiſque, comme nous le diſons Art. I. ces Sauvages ont moins de connoiſſance d'une mer au Nord, ou au Nord-Oueſt de leur pays, que des peuples à mille lieuës de chez eux.

4°. C'eſt la concluſion qu'on doit tirer des découvertes de Baffin, de Button, de Smith, de Ghillam &c. qui ont vû les côtes à l'Oueſt de la baye de Baffin, & qui ont pouſſé juſqu'à la fin de la baye, vers les huitante-un degrés. Thomas Marmeduke de Hull, même juſqu'au huitante-deuxieme degré.

5°. Si donc il y avoit un paſſage vers le pole, il faudroit de deux choſes l'une; ou, ſelon l'opinion commune, mais erronée, on y trouveroit un Continent de glace, & alors il ſeroit impraticable; ou ſelon moi, la mer ſeroit libre à cette latitude: mais alors pourquoi préferer cette route, qui obligeroit de paſſer par les détroits de Hudſon & de Davis, d'hiverner dans ces contrées, de pouſſer juſqu'au fond de la baye de Baffin, ſans compter la grande diſtance entre l'Europe,

l'Europe & le cap Farwel, pour enſuite ſeulement chercher à paſſer de-là au détroit d'Anian vers le cap Schalaginskoi, lorſque la mer entre Spitzberg, la nouvelle Zemble & la Norwege eſt entierement connue, & le reſte en grande partie, par diverſes navigations & par pluſieurs relations entierement authentiques? Au lieu qu'au Nord-Oueſt on ignore encore ſi on trouveroit au Nord & Nord-Oueſt de la baye de Baffin des terres ou une mer, & ſi cette mer ne ſeroit pas entrecoupée par des terres? Je crois donc que c'eſt du côté du Nord-Eſt qu'il faut entreprendre cette navigation.

Pour établir la poſſibilité de cette route nous rapporterons quelques-unes des raiſons du Capitaine Wood, ſur leſquelles nous propoſerons nos reflexions.

1°. Il obſerve que Barenz, Heemskerk de même, a ſoutenu juſqu'à la mort, qu'entre Spitzberg & la nouvelle Zemble on devoit trouver une mer libre & ſans glace, ſi on tenoit depuis le cap Nort, la route Nord-Eſt.

2°. Le Czar avoit découvert qu'au Nord il y avoit une mer libre.

3°. Les Harpons Anglois, Hollandois, Biſcayens &c. qu'on trouve quelquefois dans les baleines qu'on prend à la Corée, & dans la mer d'Amur prouvent la réalité de ce paſſage.

4°. 5°. & 7°. Les relations alléguées ci-deſſus des vaiſſeaux qui ont été ſous le pole, & de ceux qui ont dépaſſé la nouvelle Zemble.

6°. Tant de bois jetté ſur la côte de Groënland, rongé par des vers de mer, qui vient donc infailliblement des pays chauds (*a*).

8°. Qu'il peut faire plus chaud en été ſous les cercles polaires, que chez nous en hiver, parce que chez nous alors le ſoleil n'a que quinze degrés d'élévation pendant peu d'heures, & dans ces parages il en a vingt-trois, ſans jamais ſe coucher. Ce qui eſt cauſe qu'au Groënland plus on avance au Nord, plus on trouve d'herbes, de pâturages & d'animaux. De-là il déduit l'avantage qu'on auroit, en

(*a*) Nous avons vû que Barenz & ſes camarades en ont trouvé ſuffiſamment ſur la côte orientale de la nouvelle Zemble, pour conſtruire une habitation & pour ſe garantir de la rigueur extrême du froid pendant tout l'hiver, & que toutes les côtes de la mer glaciale en ſont ſi remplies, que ce bois accumulé y forme des montagnes.

en ce qu'on pourroit aller par cette route en ſix ſemaines au Japon, au lieu que par l'autre il faut neuf mois.

Examinons ces faits & ces raiſons.

Le premier fait eſt inconteſtable. Nous verrons en ſon lieu ſi ces deux habiles mariniers étoient fondés dans leur idée.

Que le Czar d'alors ait découvert qu'il y avoit une mer libre, c'eſt-ce que j'ignore : je n'en doute pourtant nullement. Les Samoïedes ſes ſujets diſent conſtamment depuis cent quatre-vingt ans, que la petite mer, qui ſépare la nouvelle Zemble de la Tartarie, geloit tous les hivers, mais que la grande mer au-delà ne geloit jamais.

Il faut prévenir ici une objection tirée de ce qu'on trouve ſouvent la mer entre le Spitzberg & la nouvelle Zemble gelée, & que Prontſchitſcheuw l'avoit trouvée ainſi au Nord du Taimura. Je réponds :

Que peut-être cette mer à l'Eſt & au Sud-Eſt de Spitz-berg gèle quelquefois à cauſe du voiſinage des terres, & ſur tout à cauſe des glaces qui viennent du Groënland & de la petite mer. Mais les Samoïèdes parlent de la mer au Nord-Eſt de la petite mer ; & leur relation s'accordant avec celle des vaiſſeaux Hollandois, qui ont dépaſſé la nouvelle Zemble de deux à trois cents lieuës, doit trouver plus de créance que l'aſſertion contraire. Pour les glaces au Nord du Taimura j'aurois bien des obſervations à faire. On voit dans la relation que Gmelin donne, qu'après avoir dit qu'ils ont trouvé la mer gelée, néanmoins ils ont avancé encore ſix lieuës, & qu'alors même ils ignorérent s'il y avoit de la glace, étant empêchés de voir ce qui les environnoit, à cauſe d'un brouillard. Qu'on me concilie ceci avec une glace ferme & immobile. Ce brouillard diſſipé ils virent des glaces devant eux ; faut-il s'en étonner ? Un brouillard n'a lieu que par un calme ; alors les glaces peuvent ſe raſſembler & ſe lier. Malgré cela on avoue qu'elles étoient mobiles : elles devoient donc ſe diſſiper par le premier vent, ſi on avoit oſé l'attendre.

Je crois que c'eſt ici le lieu où je puis parler du paſſage très remarquable de la préface de Gmelin ; répétons-le ici.

„ La

„ La maniere dont tout ceci a été exécuté, ſera en ſon tems le „ ſujet du plus grand étonnement pour tout le monde, lorſqu'on „ en aura la relation authentique ; ce qui dépend uniquement de la „ haute volonté de l'Impératrice Elizabeth actuellement régnante &c. „ Je n'en ſais que la moindre partie, & je commettrois une har- „ dieſſe puniſſable, ſi je publiois ſans permiſſion ſuprême le peu que „ je ſais de ces voyages par mer".

Commençons par ce dernier trait. On verra par l'extrait de l'ouvrage de Gmelin que j'ai donné en ſon lieu, qu'il nous fait part de nombre de faits intéreſſans, & dont je me ſervirai pour prouver mon ſyſtême. On voit pourtant par ſes expreſſions que ce qu'il ſupprime doit être d'une importance bien ſupérieure, puiſqu'il ſe croiroit *puniſſable* s'il en faiſoit part au public. Sur quoi peut rouler ce myſtère? Nous pouvons en juger par l'expreſſion, *le ſujet du plus grand étonnement pour tout le monde.* Dévinons ce *ſujet.* Sera-ce les tentatives qu'on prétend avoir été infructueuſes pour paſſer à l'Eſt & à l'Oueſt depuis le Lena, & pour dépaſſer le Noſs Schalaginskoi, ſur une mer couverte d'une glace ferme & immobile, qui met un empêchement invincible à cette navigation? On ne ſauroit le ſuppoſer. On a depuis deux ſiécles ſi ſouvent répété ce fait prétendu, que le monde ne ſauroit être extrêmement ſurpris, que quand on leur donnera la relation par ordre de la Cour, que le paſſage eſt très praticable, la mer libre & ſans glace. Voilà le ſeul fait capable de ſurprendre tous ceux qui ont lû les relations publiées juſques ici; mais auſſi voilà ce que la Cour ſe gardera bien de faire. C'eſt le myſtère d'Etat le plus important pour cette puiſſance. On voit par la lettre de l'Officier Ruſſien, qu'elle cherche à s'approprier les pays voiſins dans l'Amérique. Les circonſtances ne lui permettent pas d'exécuter ſon projet: elle ne l'abandonne pourtant point, mais elle attend des tems plus favorables. Dans ce but on dreſſe des cartes, qui donnent à l'Aſie une étendue de trente degrés de plus qu'elle n'a réellement. Cet allongement groſſit les dangers auxquels l'on s'expoſe ſur une mer qu'on aſſure toujours glacée. Dans les mêmes vuës elle aſſure que ce Continent de glace commence au Nord du Taimura; que le cap Schalaginskoi eſt indépaſſable; enfin elle fait tout ce qui dépend

d'elle pour détourner toutes les Puiſſances Européennes d'entreprendre ce paſſage, de s'établir dans cette partie de l'Amérique, & de ſe mettre en poſſeſſion du commerce le plus lucratif qui ſoit au monde. Nous en parlerons plus au long dans la ſuite de ce mémoire (*a*).

Les différens harpons trouvés plantés dans les baleines qu'on a pris dans les mers de Corée & de l'Amur, eſt un fait inconteſtable, qui prouve l'exiſtence du paſſage que j'indique; puiſqu'il eſt certain qu'une baleine ne peut à peine vivre quelques heures ſous la glace. Auſſi lorſqu'une baleine, après avoir reçu le coup, ſe ſauve ſous la glace, les harponneurs attendent qu'elle revienne; à la vérité ils attendent ſouvent inutilement: la frayeur & la douleur font qu'elle s'y enfonce, au point qu'elle y étouffe avant qu'elle puiſſe reparoitre. Lorſque les glaces ſe briſent elle devient la proye des ours & des oiſeaux. Mais s'il y avoit un Continent de glace depuis Spitzberg juſqu'au Noſs Schalaginskoi, comme on veut nous le faire accroire, par où pourroient-elles paſſer?

Le bois qui s'y accumule ſur les bords du Groënland, du Spitzberg & des côtes de la Tartarie, prouve la même choſe. Ce bois vient ſans doute des pays chauds. Ne faiſons aucune attention qu'il ſoit vermoulu: ſuppoſons qu'il vienne des régions froides, de la partie la plus ſeptentrionale & occidentale de l'Amérique. Suppoſons plus, & ce qu'on ne peut ſuppoſer, qu'au huitante ou huitante-cinquieme degré, il y ait un pays, qui abonde en bois; ce qui eſt pourtant contraire à l'expérience. Il faut toujours une mer libre pour qu'il puiſſe être jetté ſur ces côtes. Ce ne ſeront pas les Génies, qui, pour s'amuſer, l'auront trainé par deſſus les glaces juſques ſur ces côtes; ni des Rocs, ou des Condors qui l'auront apporté par les airs. C'eſt donc là une preuve irréfiſtible, qu'il y a, du moins en certains tems une mer libre & ſans glace, & non un Continent de glace, comme on le ſuppoſe gratuitement.

Que dirons-nous encore de ce que la poix ſe fond ſouvent par la

(*a*) Qu'on remarque ce que Gmelin dit; ſur la maniere dont tous ces voyages ont été exécutez (Eliſabeth), ſous le gouvernement de laquelle ce grand ouvrage a *été achevé*; qu'eſt-ce qui a *été exécuté*, & *achevé*? Ce qu'il venoit de dire du deſſein de la Cour, de chercher la route par la mer glaciale.

la chaleur qu'il fait dans ces parages en été ; & quoi de plus convainquant que de raiſonner d'après la comparaiſon des quinze degrés de ſoleil que nous avons en hiver, avec les vingt-trois qu'il y a dans ces mers en été, ainſi plus d'un tiers de plus ; & de celle d'un jour de huit à dix heures avec un autre de vingt-quatre heures, ſans avoir jamais de nuit, & que la chaleur en certains tems n'a aucune interruption. Il n'en eſt pas comme chez nous, où, dans les plus grandes chaleurs même, on ſent vers le matin un froid piquant. Il faut encore conſiderer ce tems où l'on fait le voyage en qualité de jour & de nuit, & non ſeulement en celle d'été & d'hiver. Nous ſentons, comme on vient de le dire, en été ſouvent un froid piquant le matin, même après le lever du Soleil. Les compagnons de Heemskerke dirent la même choſe, que le froid ne ſe fit jamais tant ſentir que lorſque le ſoleil commença à ſe montrer. Les chaleurs de nos étés s'augmentent vers le midi, mais deviennent beaucoup plus vives trois, quatre, même ſix heures après : on ſent quelquefois une chaleur étouffante juſques dans la nuit. Qui pourra donc douter que vers la fin de ce jour de ſix mois la chaleur ne fut aſſez forte pour n'avoir aucunes glaces à craindre, leſquelles doivent être toutes fondues dans les quatre à cinq mois précédens ?

Avant de paſſer à d'autres faits & d'expoſer de nouvelles réflexions, effaçons l'effet que pourroit produire une objection.

Il eſt vrai, dira-t-on, Wood a agi conformément à ces raiſons ; mais il a changé de ſentiment, & il a cru que les faits ont été inventés par des gens déſœuvrés, qui ont voulu tromper le public. C'eſt là une ſuppoſition inſoutenable. Comment, en effet, concevoir qu'un Capitaine Gouldens eut voulu tromper ſon Roi, qu'il ait eu aſſez de pouvoir ſur tous les individus de ſon équipage pour concourir à cette tromperie, ſans qu'aucun, ni par crainte de chatiment, ni par eſpoir de récompenſe, ne l'eut décélé & démenti ? Et l'illuſtre ſocieté Royale, auroit-elle voulu en impoſer au public en adoptant ce fait ?

Wood n'ayant donc pas ſuivi ſes idées, & ne dirigeant pas ſa route par le milieu entre Spitz-berg & la nouvelle Zemble, mais ayant, par une crainte qui ne lui fait pas honneur, agi comme les

autres, en côtoyant, il trouva comme eux une mer glacée au ſeptante-ſixieme degré, avant de parvenir à la hauteur de l'extrémité ſeptentrionale de la nouvelle Zemble. Il perdit la tramontane, & ôſa, pour couvrir ſa faute, aſſurer qu'au-delà il n'y a qu'un Continent de glace perpétuelle; & que même Spitz-berg & le Groënland font un même Continent avec la nouvelle Zemble : deux faits qui ſe trouvent manifeſtement faux. Car combien de milliers de vaiſſeaux qui ont été à Spitz-berg juſqu'au huitantieme degré, au huitante-deuxieme même; Heemskerk & Barenz qui ont dépaſſé la nouvelle Zemble, tourné au Sud, abordé, & y ont paſſé l'hiver ! Tous ces faits, dis-je, ſont des preuves au deſſus de toute exception, qui anéantiſſent ces allégués de Wood, que la crainte & le déſir de ſe diſculper de ſa poltronnerie, lui ont inſpiré.

L'inſchoten, qui a été la premiere fois dans ces parages en 1594. parle tout autrement. Le 9. Aout, il vit l'eau claire & une grande étendue de mer. Il dit que les glaces viennent des côtes, des bayes, & des bas fonds, où elles ſe forment le long du rivage, d'où le vent les détachant les porte dix ou douze lieuës, quelquefois plus avant, dans la mer. Il ajoute qu'elles ne ſe fondent que lentement : car il lui paroiſſoit impoſſible, à cauſe de leur épaiſſeur, qu'il en fut autrement, malgré les aſſurances des Lapons, & des Tartares du détroit, qui tous lui diſoient que ces glaces ſe fondoient en quelques jours, & que l'on paſſeroit cinq à ſix ſemaines ſans en voir; après quoi l'hiver recommenceroit, mais il en fut convaincu par ſes propres yeux, lorſqu'enſuite il ne vit bientôt plus de glace dans cette *petite mer*, qui lui parut nette & coupée de lames qui s'y élevoient; toutes ſemblables à celles de l'Océan. D'où il conclud qu'à vingt ou trente lieuës de diſtance des terres on ne devoit trouver aucune glace.

Sous le 10. Août il dit qu'il eut toujours une mer claire, ſans apparence même de glace; ajoutant que s'il y avoit eu de la glace du côté du Nord, le vent qui en venoit l'auroit pouſſée vers eux, ou du moins qu'ils en auroient vû quelque marque; par exemple ils auroient vû la mer douce & unie; ce qui n'étoit pas. Malgré ce vent contraire du Nord ils firent route vers le Nord-Eſt, & avancérent

cérent de treize à quatorze lieuës pendant la nuit (a). Le 11. ils furent vers le golfe de l'Obi; les glaces y étoient fondues.

Dans son second voyage il dit à la page 239. sous le premier Septembre que les glaces qui flottoient, se brisoient, se fondoient sensiblement. Deux pages plus bas il parle de la promptitude avec laquelle les glaces se rompent, se dissipent & se reprennent tour à tour. A la page 244. il assure qu'il n'y a point de bois de chauffage sur les bords de cette mer, que celui que la mer y apporte.

Les Samoïedes disent que le détroit, les bayes & le golfe geloient absolument tous les hivers, mais qu'il ne gèle point en pleine mer; que vers le milieu de Mai ils passent encore sur les glaces du détroit à la nouvelle Zemble; qu'après cela les glaces se brisent & se dissipent, & qu'à dix, quinze ou vingt lieuës de distance des deux côtés du détroit on ne trouve point de glaces.

A la page 247. il dit que le pays au-delà de l'Oby est un angle saillant, qui forme un cap avancé ou Nos, vis-à-vis l'extrémité de la nouvelle Zemble, où plusieurs Samoïedes demeurent toute l'année. Au-delà de ce Nos, il y a une grande mer très étendue qui baigne les côtes de la Tartarie, & qui s'étend plus loin jusqu'aux pays chauds.

Ajoutons encore une autre relation. Elle parle du golfe, ou Guba, de l'Obi, disant qu'il est toujours couvert de glace, qui ne fond pas même en été, mais qui nage par glaçons sur l'eau. Pendant l'hiver les habitans sont souvent surpris par des tempêtes, qui dégagent ce golfe, & font élever l'eau par dessus les glaces.

L'Obi à son embouchure forme un golfe dans lequel se jettent les rivières de Nadim, de Pur & de Tas, & qui est gelée dans le moment. D'où l'on peut conclure que la grande affluence des eaux de l'Obi, qui se sont écoulées chaqu'année depuis la création du Monde, devroit avoir rendu la glace plus épaisse & forcé les eaux à retourner vers l'Obi. L'expérience y est contraire; car la glace est toujours de la même hauteur. L'Auteur l'attribue à ce qu'à mesure

que

(a) C'est-à-dire pendant douze heures; car c'est par ces heures qu'on y compte la nuit, quoiqu'il y fasse grand jour.

que la glace s'épaiſſit ſur la ſurface, elle fond par deſſous; c'eſt, dit-il, ce que l'expérience confirme; puiſqu'en attachant un morceau de glace à un cordon, & le mettant dans l'eau elle ſe fond.

§. IX.

Preuves de la poſſibilité du paſſage au Nord-Eſt, tirées de la relation de M. Gmelin.

Voyons à préſent ce que nous pouvons trouver de favorable à nôtre thèſe dans la relation de M. Gmelin. Obſervons d'avance qu'il a fait ſon poſſible pour cacher tous les faits qui auroient pû favoriſer cette opinion; que ſa préface, comme nous l'avons rapporté, avertit de ſon deſſein, & qu'ainſi c'eſt contre ſon intention qu'il lui eſt échapé des faits, d'où l'on peut tirer des conſéquences favorables à mon opinion.

1°. Parlant de la tentative faite par le Lieutenant Laſſenius, il dit que ce navigateur ne put faire voile que le 6. Août.

2°. Ils gouvernérent toujours entre le Sud-Eſt & Sud, & virent des glaces vers l'Eſt, dont ils furent entourés: après quelques heures elles diſparurent, & ils eurent un fort orage.

3°. Le 12. ils firent voile vers Eſt-Nord-Eſt, & ils furent toujours pouſſés vers Sud-Oueſt & Sud-Eſt, entourés de glaces.

4°. Le 16. ils retournérent déja vers le Karaulach, où ils paſſérent l'hiver à ſeptante-un degrés, & ſe ſervirent de la quantité prodigieuſe de bois que la mer y amène.

5°. Prontſchitſcheuw ne ſortit en mer que le 13. Août: il tint ſon cours pendant deux cent milles d'Italie, le long des isles diſperſées entre les embouchures. Il arriva le 25. à l'Olenek à ſeptante-deux degrés trente minutes, où ils hivernérent; & il envoya des nouvelles au quartier principal le 11. Novembre, & alors tout l'équipage étoit en parfaite ſanté.

L'été ſuivant le Lieutenant ſortit de l'Olenek tout malade qu'il étoit, au commencement d'Août. Il arriva le 3. à l'Anabara au ſeptante troiſieme degré. Les gens envoyés dans le pays en revinrent

le

le 10. On pourſuivit le voyage, & ils coururent beaucoup de riſque juſqu'au Chatanga, à cauſe des glaces : ce qui fut cauſe qu'ils entrérent dans la riviére à ſeptante degrés neuf minutes, où ils trouvérent des cabanes. De-là ils navigèrent au Nord le long des côtes, vers le Taimur, où on arriva le 18. Ils continuérent à ranger la côte vers le Piaſida. On voyoit proche des côtes beaucoup d'isles, entre leſquelles & le rivage il y avoit des glaces immobiles. Ils firent voile vers le Nord, eurent une mer aſſez libre, & parvinrent à la *derniere* isle à la hauteur de ſeptante-cinq degrés vingt-cinq minutes. Entr'elle & le rivage, & plus au Nord on voyoit des glaces immobiles. Ils avancérent encore ſix milles, & ils virent des glaces devant eux & des deux côtés; celles du côté de la mer étant mobiles. Ils dirigeoient le cours vers le Nord, mais ils furent pouſſés Nord-Eſt. Ils retournérent au Taimura, où ils furent enfermés pendant vingt-quatre heures par les glaces, qui furent alors chaſſées. Le 29. ils furent de retour à l'Olenek, où le Lieutenant mourut bientôt après leur arrivée.

6°. Le même voyage fut entrepris en 1739. par Chariton Laptieuw. Gmelin n'en dit rien, ſinon qu'il n'étoit pas parvenu à l'embouchure du Jéniſéa, mais que par ce voyage, & par celui depuis Mangaſea on s'étoit convaincu, que la langue de terre & la mer gelée, avant de parvenir à ſa pointe, empêchoit ce voyage ; que ni l'un, ni l'autre n'avoit pû la doubler, & que l'un de ces vaiſſeaux, ou les deux avoient été briſés, ſans qu'aucune perſonne de l'équipage y ait péri.

7°. Dmitri Laptieuw & Plantin envoyés à la découverte du Nord-Eſt, cherchérent la haute mer le 15. Août 1736. ils eurent le vent le plus favorable qu'on put ſouhaiter, pendant deux fois vingt-quatre heures ſans interruption : enſuite ils trouvérent une mer fortement gelée: ils envoyérent des chaloupes pour la reconnoitre, qui rapportérent qu'il n'y avoit aucune ſortie, ni du côté du Nord, ni du côté de l'Eſt ; & ils prirent atteſtation par écrit de gens qui connoiſſoient ces parages, que la mer y étoit toujours gelée depuis longues années. Ils retournérent donc à l'embouchure du Lena, où ils arrivérent le 23. Août.

8°. Le même ſortit en mer le 29. Juillet 1739. Il doubla le 15. Août le Swiatoi-noſs. Il arriva à l'Indigir ſous ſeptante-deux degrés deux minutes, ſans dire quand. Le 1. Septembre il y fut pris par le gel, après être reſté quelque tems en mer parmi les glaces. Un orage les briſa & pouſſa la chaloupe en mer, & il erra juſqu'au 8. Un calme ſurvenu fit geler la mer ſi fort que le 10 & le 11. on put tranſporter l'équipage à terre. Il laiſſa ſur le vaiſſeau une garde qu'on relevoit de tems à autre. Il n'eſt aucune riviére ſeptentrionale ſi peuplée, & la mer pouvoit fournir abondamment à leur entretien. Le printems ſuivant on retira la chaloupe à terre; & l'Auteur ne ſauroit dire, ſans doute, parce qu'il ne le veut pas, ce qu'on en a fait: mais il eſt certain, dit-il, que le Lieutenant a pourſuivi ſon voyage juſqu'au Kolima dans de petits bâtimens, & de-là, partie par terre, partie par eau, juſqu'à Anadirskoi-Oſtrog. Et après avoir décrit toute la côte juſques-là, il finit toute ſa navigation en 1740.

9°. Il parle encore de la grande quantité de gros bois qu'on trouve amoncelé ſur les rivages, parmi lequel il y en a beaucoup *de tout frais*. A l'Eſt de l'embouchure du Jéniſéa, à quinze werſts, c'eſt-à-dire, à trois lieuës au Nord de Kitaſchowskoi-Simovie, il y a une place qui ſurpaſſe en hauteur toute la contrée par l'abondance du bois.

10°. La mer, il s'agit de la petite, s'ouvre en même tems que le Jéniſéa à ſon embouchure, & ordinairement vers le 12. Juin. Dès lors elle devient libre pourvû que les vents viennent de terre. Si par contre ils viennent du Nord, ou du Nord-Oueſt ſeulement pendant vingt-quatre heures, la glace revient inceſſamment. Si-tôt que le mois d'Août approche de ſa fin, on n'eſt pas ſûr un ſeul jour, que la mer ne ſe gèle: mais auſſi lorſque la mer ſe gèle de ſi bonne heure, on n'eſt pas ſûr qu'elle reſtera gelée pendant tout l'hiver. La glace eſt mince dans les commencemens, un grand orage la briſe. On peut adopter comme une règle ſûre que la mer glaciale ne gèle jamais plus tard que le 1. Octobre, mais ſouvent plûtôt.

11°. Il parle en divers endroits de la grande quantité de dents de chevaux marins, ou de vaches marines, dans les isles vers la nouvelle Zemble; mais le plus grand nombre aux environs du cap Schalaginskoi, où l'on en trouve de plus grandes que par tout ailleurs, telle-

tellement que les Tzchutzki en font le deſſous des traineaux. La quantité en eſt ſi grande que les Tzchutzki en font de gros monceaux ſur le rivage en offrande à leurs Dieux. Toutes celles qu'on rapporte du Groënland &c. ſont petites en comparaiſon de celles qu'on envoye depuis Anadirskoi.

12°. A deux cent huitante werſts, c'eſt-à-dire, à cinquante-ſix lieuës plus bas que Mangaſea, il y a encore une paroiſſe Ruſſienne, à ſoixante-huit degrés trente minutes de latitude (*a*).

Puiſque nous aurons une réflexion importante à faire, qui eſt générale, mais qui a d'abord lieu au premier article de cette relation, nous donnerons ici le paſſage de la lettre de l'Officier Ruſſien ſur le même ſujet.

„ Par tant de navigations infortunées on jugera du compte qu'il „ faut faire ſur ce paſſage par la mer glaciale que les Anglois & „ les Hollandois ont cherché autrefois avec tant d'empreſſement. Sans „ doute ils n'y auroient jamais ſongé s'ils avoient prévû les périls „ & les difficultés invincibles de cette navigation. Réüſſiront-ils où „ nos Ruſſiens plus endurcis qu'eux aux travaux, au froid, capables de ſe paſſer de mille choſes & ſécondés puiſſamment, n'ont „ pû réuſſir? A quoi bon tant de dépenſes, de riſques & de fatigues? Pour aller, dit-on, aux Indes par le chemin le plus court. „ Cela ſeroit bon, ſi l'on n'étoit pas expoſé à hiverner trois ou quatre fois en chemin. Ce plus court chemin n'exiſte que ſur nos „ globes & nos Mappemondes ".

Ce raiſonnement eſt ſpécieux & éblouiſſant, mais auſſi n'eſt-il rien autre choſe. Nous allons l'analyſer en faiſant uſage de ce qui ſe trouve dans le premier article de la relation de Gmelin, & dans les ſuivans.

Nos Ruſſiens, dit-il, *ſont plus endurcis que les autres nations aux tra-*

(*a*) On nous excuſera d'avoir répété ici une partie de la relation de Gmelin: nous avions donné ci-deſſus un extrait de ce qui s'y trouve d'intéreſſant en général & avec plus d'étenduë. Ici il falloit remettre ſous les yeux les points ſur leſquels on peut faire des réflexions, qui appuyent mon ſyſtême en faveur du paſſage du Nord-Eſt.

travaux, au froid, capables de ſe paſſer de mille choſes, & ſecondés puiſſamment. Tout cela eſt-il bien vrai? Examinons.

Gmelin parlant des habitans de Jakoutsk, dit qu'ils ſont ſi pareſſeux dans ces pays, que dès le commencement de l'hiver ils paſſent tout le tems, non ſeulement dans la chambre chaude, mais au lit, aimant mieux ſouffrir la faim que le froid, & ne ſe levant que lorſque le beſoin abſolu de nourriture les y contraint. Voilà donc ces gens ſi endurcis aux travaux & au froid. Les Européens qui vont à la pêche de la baleine juſques vers le huitantieme degré; ceux qui paſſent l'hiver au fort Nelſon, où le froid eſt tel qu'il fend les bois, & ſurpaſſe de beaucoup celui de Jakoutsk; ceux qui ont hiverné dans le Groënland & ailleurs, n'étoient-ils donc pas autant & même plus endurcis que les Ruſſes, & n'ont-ils pas ſû ſe paſſer de mille choſes comme eux? Je ſuppoſe pourtant que les Ruſſes, les Coſaques, les Jakoutskes &c. ſoient plus endurcis. Ce n'eſt pas la qualité la plus néceſſaire & la plus requiſe. Il faut des mariniers experts; ces Ruſſiens, ces Jakoutskes &c. le ſont-ils? On peut aſſurer que les meilleurs d'entr'eux ſeroient les moindres parmi les Anglois, les François, les Danois, les Hollandois &c. On voit par toutes les relations combien ces gens ſont poltrons ſur mer, & qu'ils n'oſent s'écarter des rivages.

L'Auteur des Lettres d'un Officier Allemand à un Gentil-homme Livonien, écrites de Pétersbourg en 1762. (*a*), dit en parlant de la marine des Ruſſiens, après avoir aſſuré que les Ruſſiens ſont de chetifs mariniers (*b*). " C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle les Ruſſes „ dans la moindre expédition qu'ils ont à faire ſur mer, perdent „ toujours tant de navires & de monde. Toute leur ſcience con„ ſiſte dans une miſérable théorie. Un pilote Ruſſien croit être très „ habile quand il ſait nommer les principaux vents & calculer com„ bien de lieuës le vaiſſeau a avancé dans un quart. Pour le reſte, „ ils y ſont ſi neufs, qu'on riſque de faire naufrage avec eux, lors „ même qu'il fait le tems le plus favorable. Un exemple ſuffira pour prou-

(*a*) Recueillies & publiées par C. F. S. de la Marche à Londres 1764.
(*b*) Chap. XX. p. 129.

„ prouver ce que je viens d'avancer. Quand il arrive à un Capitaine „ Ruſſien, que le vent change tout d'un coup, vous le voyez per- „ dre la tramontane. Il tourne le navire & revient au même endroit „ d'où il étoit parti. Ils ne ſavent ce que c'eſt que louvoyer, & auſſi- „ tôt qu'ils l'entreprennent à l'effet de profiter du vent contraire, „ on eſt perdu ſans reſſource. Les excellens navigateurs, en véri- „ té, pour chercher de nouveaux mondes"!

Mr. le Chevalier de G. m'aſſure, que les bâtimens, dont les Ruſſiens ſe ſervent pour naviger dans la mer glaciale, coutent à Archangel tout neufs, & avec leurs agrez 300. Roubles la piéce; & Muller dit, que ces bâtimens, dont on ſe ſervoit, entre autres Staduchin, pour les découvertes, ſe nommoient Schitiki, parce que les planches ſont aſſemblées & comme couſues avec des courroyes, & calfaté avec de la mouſſe &c.; eſt-il donc ſurprenant qu'ils n'oſent ſe hazarder, lorſqu'ils prévoyent le moindre danger, avec de ſi chétives nacelles?

On ne peut qu'être frappé lorſqu'en comparant ces faits & ces raiſonnemens avec les relations de Gmelin des voyages de Pronts-chitſchew, de Laptiew &c. on y voit que la cauſe de leurs mauvais ſuccès eſt exactement conforme à celle que cet Auteur indique, quoi qu'alors ils ſe ſerviſſent de bâtimens un peu plus forts, apparemment des Kotſches. Combien donc eſt plus fondée l'exclamation qui ſe lit à la fin de cet extrait, que celle de l'Officier Ruſſien, lorſqu'il dit p. 44. Réuſſiront-ils, ſavoir les Anglois & les Hollandois, où nos Ruſſes &c. n'ont pû réuſſir?

Nous venons de voir une puiſſante raiſon pourquoi ils n'ont pas *toujours* pû réuſſir. Je dis, toujours, puiſque nous avons vû & que nous verrons encore ci-après, qu'ils ont ſouvent réuſſi. Mais en voici une nouvelle raiſon que nous fournit le premier article de la relation de M. Gmelin.

Les Ruſſes ſe préparent ordinairement en Juin; en Juillet ils deſcendent le Léna. Les glaces qui ſe trouvent toujours dans cette ſaiſon entre les embouchures de ce fleuve, & la difficulté de naviger entre ces isles, eſt cauſe qu'ils ne peuvent ſortir en mer que le 6. le 13. ou le 15. du mois d'Août. Celui qui put faire voile le plûtôt,

le fit le 29. de Juillet, tems à peu près où tous les vaiſſeaux qui vont à la pêche de la baleine, à Spitzberg, ou vers le détroit de Davis, ſont de retour, ou ſur leur retour. Tems où nos vaiſſeaux qui feroient route au Nord-Eſt, auroient achevé leur voyage juſqu'au de-là du cap Schalaginskoi: ou s'ils avoient rencontré en route beaucoup de difficultés n'en ſeroient guères éloignés. C'eſt, dis-je, ſeulement alors que les Ruſſes commencent le leur. Doit-on donc être ſurpris s'ils ne réuſſiſſent pas toujours?

Je ne vois pas mieux comment ils ſont *ſécondés* plus *puiſſamment* que les vaiſſeaux des autres nations Européennes. On conſtruit des vaiſſeaux, ou plûtôt des chaloupes: on les approviſione, & je penſe, avec moins de ſoin que ne le font les autres nations. Si l'équipage eſt obligé d'hiverner quelque part ſur le rivage, il conſtruit des cabanes; il ſe nourrit des proviſions du vaiſſeau, & du poiſſon qu'il pêche. Voilà tout ce qu'on fait pour les *ſeconder*. Les autres nations auront-elles moins d'avantage en tout cela? Qu'on ne ſe trompe pas. Il n'y a ni ville, ni Fort, ni Gouverneur, ſur tous ces rivages, qui puiſſe *ſéconder les Ruſſiens*, ni empêcher l'abord à d'autres nations. Ainſi que cette raiſon s'évanouit de même.

L'Auteur ſuppoſe qu'on eſt obligé *d'hiverner trois ou quatre fois en chemin.* Il faut avouer que cet Officier doit avoir bien agi ſelon les vuës de la Cour en s'y prenant d'une maniere ſi ſophiſtique. Je ne doute point qu'en effet on ne fut obligé d'hiverner trois ou quatre fois en chemin, ſi l'on ſi prenoit comme les Ruſſiens, qui ne commencent le voyage qu'en Août, & ne font que côtoyer. Mais en partant depuis le cap Nort en Norwège au milieu de Mai, ſupoſons au 12. Juin, où la petite mer d'eau douce même eſt libre. Prenant alors le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, juſqu'au huitante ou huitante-cinquieme degré, ſelon qu'on verroit la mer plus libre d'un côté que de l'autre. Je le répéte, le voyage ſeroit achevé en Août, & le cap Schalaginskoi dépaſſé avant le tems que les Ruſſes ont accoutumé de ſortir du Léna en pleine mer. Voilà donc tous ces hivernemens très inutiles.

Ce plus court chemin n'exiſte que ſur nos globes & nos mappemondes. C'eſt encore vouloir en impoſer au public ſous l'apparence de la

la vérité. Il eſt vrai que ce n'eſt pas une route qu'on ait faite dans une ſeule fois depuis l'Europe au Kamtſchatka : dans ce ſens ce chemin n'exiſte que ſur les mappemondes. Mais ſi je prouve qu'il a été fait entierement à trois repriſes, on conviendra qu'il exiſte non ſeulement ſur les mappemondes, mais réellement, & qu'on peut l'exécuter en un ſeul voyage. Car ſi on peut aller, par exemple de Hambourg à Nantes, de-là à Liſbonne, & de Liſbonne à Livourne, chacun conçoit qu'on peut ſe rendre de Hambourg à Livourne. Et voilà ce qui s'eſt fait pour le voyage au travers de la mer glaciale.

Je ne dirai rien de ces voyages ſous le Pôle, parce que je ne puis obliger perſonne d'y ajouter foi. Je ne parlerai pas même de l'hivernement de Heemskerk & de Berenz, quoiqu'ils ayent franchi la plus forte difficulté en dépaſſant le cap le plus ſeptentrional & oriental de la nouvelle Zemble à paſſé ſeptante-huit degrés : mais c'eſt de la navigation des vaiſſeaux Hollandois, qui ont paſſé tout au moins juſqu'à la même longitude des embouchures du Léna, & qui ont trouvé une mer libre & ſans glaces. C'eſt ici, je crois, le lieu d'examiner plus attentivement ce fait très important.

La Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales eſt ſi jalouſe de ſon riche commerce, que bien loin de contribuer aux découvertes, elle les empêche de tout ſon pouvoir. C'eſt la raiſon pourquoi nous avons ſi peu de connoiſſance des terres Auſtrales, de celles des Papous même, ſi proche des établiſſemens Hollandois. M. Valentin (a) par-

(a) Voyant que ce grand, excellent & magnifique ouvrage de Valentin ne ſe trouve cité nulle part, je crois devoir le faire un peu connoître. Il n'eſt pas étonnant qu'on n'en ait aucune connoiſſance. Imprimé il y a paſſé trente ans par ſouſcription en langue Hollandoiſe, fort peu connue des Savans François, il coutoit depuis neuf à douze, ou même treize louis, ſelon le papier. Ces diverſes circonſtances peuvent aiſément l'avoir ſouſtrait à la connoiſſance de ces Savans : il mériteroit cependant mieux que mille autres, d'être traduit. Cet ouvrage in cinq volume in-folio, avec une grande quantité de tailles douces & de cartes géographiques, commence par une hiſtoire ſuccinéte de tous les anciens voyages, juſqu'à la découverte des Indes orientales par la route du cap de Bonne eſpérance. Les pays qui ſe trouvent ſous la puiſſance de la Compagnie Hollandoiſe, y ſont ſur tout décrits avec beaucoup de détail. L'Auteur, qui y a demeuré longues

parle d'un projet de M. Puri, Suiſſe, qui vouloit établir une Colonie dans ces terres Auſtrales. Ce projet a auſſi paru dans une brochure ſéparée, & il eſt appuyé ſur des raiſons très ſolides, quoiqu'elles n'ont pas été goûtées.

Rien n'eſt mieux lié que le ſyſtême de cette laborieuſe nation. Ils ont ſubjugué, ou rendu tributaires tant de peuples & de pays, qu'ils ont peine à les contenir, bien loin d'y pouvoir établir des Colonies. Ils ſentent prudemment, qu'au lieu de gagner par de nouveaux établiſſemens, ils s'affoibliroient; qu'ils ſeroient bientôt obligés de les abandonner, & que d'autres nations Européennes, auxquelles ils auroient frayé le chemin, en profiteroient: Ils craignent même d'être dépouillés peu à peu d'un vaſte commerce, qui les enrichit & qui les ſoutient.

Tel a été de tout tems leur ſyſtême. Ils en agirent de même dans l'occaſion dont nous parlons. L'Illuſtre ſocieté Royale, ſous l'an 1675. rapporte ce voyage & dit, que peu d'années auparavant une ſocieté de marchands d'Amſterdam avoit fait une tentative pour chercher le paſſage du Nord-Eſt, & équippa deux vaiſſeaux leſquels étants paſſés au ſeptante-neuf ou huitantieme degré de latitude, avoient pouſſé, ſelon Wood, juſqu'à trois cent lieuës à l'Eſt de la nouvelle Zemble; ce qui feroit à cette latitude ſeptante-cinq degrés, leſquels joints à nonante-cinq les auront porté au cent ſeptantieme, ainſi vers le Noſs-Schalaginskoi: cependant nous voulons ſuppoſer qu'ils ne ſoient venus que juſqu'au cent quarantieme, & qu'ils n'ayent fait que cent huitante lieuës, ils ſe ſeront trouvés à la longitude de l'embouchure

années en qualité de Miniſtre donne toujours ſéparément la deſcription géographique, l'hiſtoire civile & l'hiſtoire Eccléſiaſtique. Il n'oublie pas ce qui regarde l'hiſtoire naturelle. On peut dire que dans tous les autres Auteurs enſemble, on ne trouve pas la moitié de ce que ce ſeul ouvrage contient. Il eſt plus ſuccinct ſur les endroits où les Hollandois n'ont que des Comptoirs: cependant on y trouve l'hiſtoire des grands Mogols juſqu'à ſon tems avec des anecdotes curieuſes. Il a raſſemblé tout ce que les Hollandois ont découvert des terres Auſtrales &c. Enfin ſi on ne vouloit pas traduire un ouvrage ſi volumineux en entier, on pourroit en tirer des articles particuliers, qui ſeroient fort inſtructifs. Cet ouvrage a pour titre, *Oud en Nieuwe Oſt Indien, of Nederlands mogenthend in die Gewesten*, Anciennes & nouvelles Indes Orientales, ou la puiſſance des Hollandois dans ces pays.

l'embouchure la plus orientale du Léna. Et c'eſt, en effet, à peu près à cette longitude qu'on a marqué dans les cartes, qui ont ſuivi de près ce voyage, *Huc uſque Hollandi pervenerunt.* Il y en a qui aſſurent poſitivement, qu'ils ont été au 130°.; ſelon ma carte, ce ſeroit vers l'embouchure la plus occidentale du Léna; ſuppoſons cette diſtance d'après les nouvelles cartes, ce ſera toujours la longitude de l'embouchure de l'Olenek; également ils ont dépaſſé ce cap de glace à l'Oueſt du Taimura, qu'on dit être lié avec la nouvelle Zemble & Spitzbergue par des glaces qui ne fondent jamais, & pourtant ſelon eux, par une mer libre & profonde, comme celle de l'Eſpagne.

Cette ſocieté s'adreſſa à LL. HH. PP. les Etats Généraux, afin d'obtenir un privilège excluſif pour faire le commerce par ces mers. La Compagnie des Indes orientales ſentit tout le préjudice que ce nouveau privilège pourroit lui apporter, & ſe perſuada que la ſocieté ne ſe tiendroit pas à ce commerce de la mer, nommée glaciale, mais qu'elle avanceroit vers le Japon, qu'elle s'établiroit dans les iſles & les pays voiſins, & qu'elle pourroit peu à peu attirer à elle ce commerce lucratif. Elle fit donc tant par ſon grand credit que cette ſocieté fut refuſée: mais ſûre de ſon fait à l'égard de la poſſibilité & de la facilité de cette navigation, elle ne voulut pas perdre l'eſpérance de profiter de ſes découvertes: elle s'addreſſa donc à S. M. Danoiſe, qui lui accorda ſa demande, & on équipa trois vaiſſeaux: mais la Compagnie des Indes ſçut ſi bien négocier & ſuſciter des difficultés que tout s'en alla en fumée. Un des ſtratagèmes le mieux imaginé, dont la Compagnie des Indes ſe ſervit, fut, que voyant que le public murmuroit, de ce qu'on vouloit empêcher cette découverte déſirée ſi avidément depuis plus d'un ſiécle, & qu'on encourageoit par la promeſſe d'une grande récompenſe, elle prit le parti d'aſſurer qu'elle ne demandoit pas mieux; que c'étoit ce qu'elle ſouhaitoit depuis long-tems; mais que s'agiſſant de découvrir encore le paſſage à l'Eſt & au Nord-Eſt de l'Aſie, on ne ſauroit l'effectuer que depuis ſes établiſſemens aux Indes, ce qu'elle alloit ordonner inceſſamment. Elle donna donc des ordres pour éblouir le public, & on envoya des vaiſſeaux depuis Batavia, qui, pour la forme, avan-

avancérent juſqu'au cinquantieme degré, & revinrent : la Compagnie ayant prévu que gagner du tems, c'étoit gagner tout, fit ſi bien dans cet intervalle que la ſocieté ſe diſſipa, & qu'il n'en fut plus parlé. Auſſi, bien loin que la Compagnie eut cherché à renouveller ſes découvertes, elle a défendu ſous peine de vie, qu'aucun vaiſſeau ne fit voile au Nord du Japon.

Voilà des faits avérés, connus & authentiques. Par conſéquent cette partie de la route a été faite.

La ſeconde partie de la route a de même été faite. Gmelin (*a*), Muller & l'Officier Ruſſien, cachent autant que poſſible les voyages faits depuis le Léna au Kamtſchatka ; cependant il échape aux deux premiers des traits qu'ils n'ont pû cacher. Ils auront cru, ſans doute, qu'en voulant les ſupprimer ou les rendre douteux, le piége ſeroit trop groſſier, vû que ces faits n'étoient revoqués en doute de perſonne.

Je donnerai ici encore un morceau tiré des *lettres d'un Officier Allemand*, alléguées ci-deſſus.

„ (*b*) Je ne connois qu'un ſeul homme capable d'un tel ouvra-
„ ge ; c'eſt M. Muller, Profeſſeur & Secretaire perpétuel de l'Aca-
„ démie impériale des ſciences, qui pendant toute ſa vie s'eſt occu-
„ pé de l'hiſtoire de la Ruſſie. Ce célèbre Savant a fait de longs
„ voyages dans toutes les Provinces principales de l'Empire, & il
„ étoit autoriſé de s'emparer de tout ce qu'il trouveroit propre à ce
„ ſujet, & digne de ſon attention. Il ſait la langue du pays, & il
„ s'étoit pourvû d'Interprêtes pour celles qu'il ne ſavoit pas. Il ſa-
„ voit les ſources d'où il falloit puiſer les inſtructions néceſſaires : mais
„ à quoi ont ſervi tant de veilles & de peines ? L'infatigable Hiſto-
„ rien a fait un excellent ouvrage ſans oſer le donner au public.

La

(*a*) M. Gmelin avoit aſſuré le Savant dont nous avons parlé, ſon ami & le mien, qu'autrefois les gens du Léna & du Kolima alloient trafiquer par mer en Kamtſchatka. C'étoit donc une route ordinaire des uns & des autres. Et l'ami ajouta que je pouvois faire fonds ſur ce qu'il me marquoit. Ceci eſt conforme à ce que M. Buache rapporte p. 108 des relations d'Isbrand Ides & de l'Officier Suedois.

(*b*) Chap. XV. p. 206. ſur l'hiſtoire Ruſſienne.

„ La nation aime le panegyrique, mais non pas la vérité. Il a fait „ imprimer plusieurs volumes sous le titre de supplemens (*a*) à l'hiſ- „ toire de la Ruſſie: mais quelque bon & utile que ſoit ce livre, „ je n'oserois pourtant pas garantir qu'il en ſoit lui-même fort con- „ tent. Il eſt bien perſuadé que ce ne ſont que des fragmens im- „ parfaits, & qu'il a été obligé de ſupprimer ſouvent les traits les „ plus eſſentiels. Si on lui eut permis de remplir les devoirs d'un „ écrivain ſincère, il auroit ſans doute donné une hiſtoire complette „ & digne de ſa réputation. Mais tant que le Sénat de Pétersbourg „ ſe mêlera de rayer & de corriger les piéces de M. Muller, nous „ n'aurons jamais une hiſtoire fidèle de la Ruſſie ".

Voilà ce qu'en dit un Auteur tout récent; un Auteur qui a fait un long ſéjour à Pétersbourg; qui a pris à tâche de tout examiner: Que dit-il?

1°. Que M. Muller n'a pas oſé donner ſon hiſtoire au public.

2°. Que la nation aime le panegyriqué & non la vérité.

3°. Qu'il a été obligé de ſupprimer les traits les plus eſſentiels, & qu'il ne lui a pas été permis de remplir les devoirs d'un Ecrivain ſincère.

4°. Que le Sénat de Pétersbourg raye & corrige les piéces qu'on veut publier, & que par cette raiſon on n'aura jamais une hiſtoire fidèle de la Ruſſie.

On verra donc par ce témoignage combien je ſuis fondé dans mon aſſertion, quoique cette brochure ne me ſoit tombée entre les mains qu'après que ce mémoire fut fini. On verra donc, dis-je, que c'eſt avec raiſon que je n'ajoute pas foi à tout ce que dit l'Officier Ruſſien, lorſqu'il fait le panegyriſte de ſa nation; ni aux cartes, qui donnent tant d'étendue à cet Empire; ni à ce que des étrangers même écrivent contre la poſſibilité du paſſage au Nord-Eſt; vû qu'il eſt prouvé qu'ils n'oſent pas publier tout ce qu'ils ſavent. Il eſt à craindre que Mr. le Conſeiller Steglin, qui par ordre de la Cour travaille depuis quelques années à une carte de l'Empire Ruſſien, ne tombe dans le même inconvénient; c'eſt ce qui eſt cauſe, que

(*a*) Il devroit dire, *Recueil.*

l'ouvrage de Mr. Krasbenninikof, traduit par Mr. le Dr. Grieve; qui vient de paroitre à Londres, ſous le titre de, *Hiſtoire du Kamtſchatka* (*publié en Ruſſien par ordre de S. M. Impériale*), ne fait aucune impreſſion ſur moi, quant à pareils faits; préciſément à cauſe qu'il a été publié *par ordre*, & qu'on n'y a permis d'inſerer que ce qu'on vouloit, que le public ſcut & crut; auſſi il s'en tient au Kamtschatka & aux isles Kuriles, ſans parler des pays & mers au Nord.

Voyons préſentement ce que Muller rapporte de la ſeconde partie de la route par l'Eſt & le Nord-Eſt de l'Aſie.

On tenta, dit-il, en 1647. de découvrir l'embouchure de l'Anadir depuis le Kolima, mais on ne put réuſſir, parce que *cet Eté* la mer étoit ſi remplie de glaces, qu'elle ne permit pas une navigation *libre*; que cependant bien loin de perdre l'eſpérance qu'on avoit conçue, le nombre de ceux qui favoriſoient ce projet, s'augmenta tellement, qu'on équipa ſept bâtimens dans la même vuë.

Qu'on faſſe attention à différentes expreſſions de nôtre Auteur.

Cet Eté, par conſéquent, bien loin que la mer n'y faſſe qu'un Continent de glace perpétuel, *cet Eté* fut moins favorable que tout autre: ils l'apprirent ſans doute des habitans voiſins, qui en avoient connoiſſance; c'eſt ce qui les encouragea à augmenter le nombre des bâtimens, ſans en regretter les fraix.

La mer, dit-il, *étoit ſi remplie de glaces, qu'elle ne permettoit pas une navigation libre.* Ce n'étoient donc pas des glaces immobiles; elles n'empêchérent donc pas la navigation abſolue, mais ſeulement qu'elle fut *libre*. Il pourſuit qu'on ignore ce que quatre de ces bâtimens ſont devenus, mais que les trois autres qui reſtoient ſous le commandement de Semun Deſchnew, Geraſim Ankudinow, tous deux Chefs des Coſaques, & Fedot Alexew, Chef parmi les Promyſchleni (*a*), commencérent leur voyage le 20. Juin. Il ajoute: „ Il

(*a*) Je me ſuis informé auprès de pluſieurs perſonnes, que je croyois à même de m'expliquer ce nom de Promyſchleni, ce que c'étoit; l'un voulut que c'étoit une Secte; un autre des Rebelles; un troiſieme des gens qui levoient le tribut; enfin je viens d'en trouver la ſolution dans le recueil de Mr. Muller, voici ce qu'il

„ Il eſt à regretter que nous n'ayons ſeulement encore qu'une très „ foible connoiſſance là deſſus, & que toutes les circonſtances de „ cette navigation n'ayent pas été mentionnées. On n'a pris, dit-il, „ aucune notice de l'empêchement par les glaces, & *probablement il „ n'y en avoit point*" Car Deſchnew obſerve à une autre occaſion que la mer n'eſt pas ordinairement ſi libre de glaces comme elle l'étoit dans ce tems. Cette relation, continue-t-il, commence par le grand iſthme, lequel eſt en effet une circonſtance qui mérite le plus d'attention. " Cet iſthme, dit Deſchnew, eſt entierement différent „ de celui qu'on a trouvé auprès de la riviére Tſchukotſchia, à „ l'Oueſt de la riviére Kolima. Sa poſition eſt entre Nord & Nord-„ Eſt, & tourne en cercle vers la riviére Anadir". Muller continue vis-à-vis de l'iſthme, ſans qu'il ſoit dit de quel côté il y a deux isles peuplées. On peut aller à la voile depuis l'iſthme à la riviére d'Anadir avec un bon vent, en trois jours & trois nuits.

Le vaiſſeau d'Ankudinow ſe briſa, & l'équipage ſe ſauva à bord des autres vaiſſeaux. Deſchnew & Fédot Alexew étoient allés à terre le 20. Septembre, où ils eurent un engagement avec les Tzchutzki, où ce dernier fut bleſſé. Les deux vaiſſeaux ſe perdirent de vuë, & ne ſe ſont plus rejoints dans la ſuite. Deſchnew fut pouſſé par les vents dans la mer juſqu'en Octobre. A la fin il fit naufrage aux environs de la riviére Olotura, à ce qu'il paroit par les circonſtances.

Deſchnew fit couper en 1653. du bois pour conſtruire un vaiſſeau, pour pouvoir s'en ſervir à envoyer à Jakoutzk le tribut qu'il avoit reçu: mais comme il manquoit d'autres matériaux, cette affaire ne pouvoit avoir lieu. On lui dit auſſi que le grand Noſs n'étoit pas *toutes les années également libre de glaces.*

C'eſt une tradition ordinaire chez les Kamtschadales, que longtems avant Atlaſſow, un certain Fedotow, qui étoit probablement le fils de Fedot Alexew, avec quelques uns de ſes camarades, vivoit parmi eux, & qu'ils étoient mariés avec des femmes Kamtſchadales;

qu'il en dit; " Promyſchleni ſont des „ gens, qui pour le profit, qu'ils trou-„ vent à la chaſſe, principalement des „ Zibelines, ou pour le commerce ſe rendent depuis la Ruſſie en Sibérie.

les ; qu'on y montroit la place des habitations Ruſſiennes vers l'embouchure de la petite riviére Nikul, qui ſe jette dans le Kamtſchat, & ci-devant nommé en langue Ruſſienne Fedoticha : Mais à l'arrivée d'Atlaſſow aucun de ces premiers Ruſſiens ne fut en vie.

Faiſons à préſent auſſi nos réflexions ſur cette relation de Muller, tirée des Archives de Jakoutsk.

Trois bâtimens ont dépaſſé ce redoutable cap Schalaginskoi ; & Muller lui-même qui veut inſinuer par tout qu'il eſt indépaſſable, croit & dit, *probablement il n'y avoit point de glaces.* Cependant ces vaiſſeaux ſortirent du Kolyma, à la naiſſance du cap, le 20. Juin ; & la fin de ce cap n'étant pas ſi éloignée de ſa naiſſance, que de l'embouchure de l'Anadir, où l'on peut arriver en trois fois vingt-quatre heures, on en peut conclure qu'avec le commencement de Juillet, pour le plus tard, il l'avoit déja doublé : comment concilier cet éloignement depuis l'iſthme à l'Anadir, où l'on peut aller en trois fois vingt-quatre heures, avec l'étendue qu'on donne dans les cartes aux caps Serdzekamen & des Tzchutzki vers l'Eſt ?

Il parle du grand iſthme comparativement à celui qui eſt à l'Oueſt de la riviére Tzchukotſchia, où les cartes marquent ſeulement un petit cap preſque imperceptible. Cela doit faire naître des ſoupçons : ou celui-ci s'étend beaucoup plus avant en mer, & forme un iſthme ; ou bien le Noſs-Schalaginskoi doit s'y étendre beaucoup moins qu'on ne le marque. Si c'eſt le premier, on n'aura pas voulu le faire connoitre, parce qu'on ſentoit qu'on auroit d'abord dit ; s'il avance à peu près autant en mer que le Noſs-Schalaginskoi, d'où vient que, ſelon ce que M. Muller & Gmelin avouent, les bâtimens Ruſſiens ont pû paſſer chaque année du Léna au Kolyma ſans empêchement ? La glace les en auroit dû empêcher autant & plus que vers le cap Schalaginskoi, où l'agitation de la mer doit être infiniment plus grande que vers le Kolima. Si on avoit été obligé de convenir du dernier, on auroit encore raiſonné, que ne s'étendant guères en mer, il doit être poſſible, facile même, de le doubler. Je ne puis déviner d'autres raiſons de la différence entre les cartes, & ce qu'indique cette relation.

On trouvera sans doute bien hardi, si je propose un autre doute. Le cap Schalaginskoi existe-t-il réellement? Avance-t-il beaucoup dans la mer? J'ai bien des sujets à douter, en voici quelques raisons.

Je ne veux pas me fonder principalement sur les anciennes cartes, qui n'en ont point, & qui depuis le Kolyma représentent une côte unie vers le Serdzekamen, ni sur d'autres anciennes relations; je m'en tiens aux nouvelles, principalement à ce que M. Muller dit, & que nous venons de raporter. La relation de 1648. n'en parle point; ce qui est dit du grand isthme, paroit être celui, dont la fin forme le Serdzekamen; ceci est conforme à d'autres relations, qui disent, qu'il n'est pas large, qu'on y voit souvent à son Sud la mer libre & au Nord glacée. Or selon ce qu'on veut nous persuader, vers le Nos-Schalaginskoi il y a toujours des glaces des deux côtés. Lorsqu'il est parlé des terres vis-à-vis, tantôt on veut les supposer vers ce cap, tantôt vers celui des Tzchutzki; & les relations paroissent pourtant ne parler que de celles-ci; Mr. Muller dit expressément que vis-à-vis de ce grand isthme, (notez qu'il ne parle que d'un seul) il y a deux isles; du depuis on les a découvertes vis-à-vis des dits Tzchutzki. Ce qui me frappe le plus est, que ceux qui ont fait ce voyage, assurent, "que depuis ce grand „ Isthme, on peut aller à l'Anadir à la voile avec un bon vent, en „ trois jours & trois nuits". Qu'on jette les yeux sur les cartes modernes, & qu'on ait alors la hardiesse d'assurer, qu'avec un vent, fut-il aussi fort que les vents alisés de la mer du Sud, on puisse aller depuis l'isthme du prétendu cap Schalaginskoi à l'Anadir, qui se décharge au dessous du cap Tzchutzki dans la mer! Par contre, c'est là une chose fort possible, si à environ 10°. à l'Est du Kolima la côte se forme Sud-Est jusqu'au Serdzekamen, & de-là Sud-Oueſt vers le cap des Tzchutzchi, l'un & l'autre moins avancé que dans les cartes, moins encore que dans la mienne. Il est alors aussi fort facile de comprendre, comment Laptieuw a pû parvenir en peu de tems depuis le Kolima à l'Anadir, comme il a été dit, de même que ce que Gmelin dit, que l'Indigir & l'Anadir doivent être regardées comme rivières de la même mer; ce qui sans cela seroit regardé comme ridicule; l'éloignement de l'embouchure de l'une à

celle

celle de l'autre eſt très grand ſur les cartes, & ſi Muller dit, qu'on ne peut déterminer juſqu'où s'étend le cap Schalaginskoi, on pourra infiniment plûtôt nommer l'Elbe & la Viſtule des riviéres de la même mer, quoi qu'on ne s'en aviſe pas: mais que ſeroit-ce, ſi on vouloit ajouter foi à ce que des Géographes veulent inſinuer contre toute notorieté publique, & contre le fait rapporté ci-deſſus, que 3. vaiſſeaux ont dépaſſé ce cap en 1648. que dis-je, par celui-ci l'Aſie eſt jointe à l'Amérique? Ce ne ſeront ſurement pas alors deux riviéres de la même mer.

Je reviens au grand iſthme de la dite relation; nous avons déja dit, qu'il ne parle que d'un ſeul; ici nous obſerverons ſeulement, *qu'il tourne en cercle vers la riviére Anadyr*: qu'on jette les yeux ſur les cartes nouvelles, & qu'on diſe enſuite ſi elles ont la moindre reſſemblance avec cette expreſſion? celle-ci a plus de conformité avec mon doute; ſi la côte depuis l'Orient du Kolima vers le Serdzekamen eſt ſans cap conſiderable; ſi alors il y a une terre avancée, qui forme un cercle, lequel finit vers l'Anadyr, tout ſe concilie: mais jamais on en viendra à bout en voulant l'entreprendre avec les cartes. Muller donne bien le cap Schalaginskoi en cercle, mais il le finit au 72°. latitude; ſeulement au 67. commence ce que la relation nomme *Cercle*, qui contient le Serdzekamen, & le cap des Tſchuktſchi, en retournant de là vers l'Anadyr; il me ſemble que la contradiction entre la ſeule relation authentique que nous avons & les cartes, ſaute aux yeux.

Alors encore, ſi ma conjecture eſt fondée, on voit la poſſibilité, la facilité même de la pêche de la Baleine à l'Eſt du Kolima, repréſentée ſur la carte Ruſſienne dans une mer aſſez libre pour n'y rencontrer que de tems à autres, ſelon le vent, des glaces flottantes; ce qui eſt encore impoſſible, ſuivant ce qu'on veut faire accroire au public.

On verra encore alors, combien étoient fondées les relations d'Isbrand Ides & de l'Officier Suedois, qui n'avoient pas le même interêt à induire le public en erreur comme les Ruſſiens, que les gens du Léna & du Kolima alloient trafiquer par mer en Kamtſchatka, & celle de cet homme qui tout ſeul dans un canot, a fait

ce

ce trajet; relations qui ne peuvent subsister avec les cartes nouvelles; Mr. Muller dit lui-même sur sa carte, au moins sur celle publiée par Jefferi, en traçant la route depuis le Léna jusqu'au Kovima; *route anciennement fort fréquentée.*

Je veux dire encore un mot des caps Serdzekamen & des Tschutzki; autrefois on parloit d'un cap; ensuite on dit qu'on a découvert qu'il y en a ces deux; jamais les relations n'ont parlé des trois, qu'on marque sur les cartes; est-ce Serdzekamen, qui en a donné la relation? On avoue que Béering n'y a pas été & on doute qu'il ait poussé jusqu'à l'isle de St. Diomède; je n'ai point vû de relation de cette découverte; & le cap des Tschutschi, d'où scait-on qu'il s'étend si loin en mer? Il y a des cartes, qui le représentent tout autrement.

Qu'on ne soit donc pas surpris de mes doutes, qui se fondent partie sur la politique Russienne, qui veut cacher la véritable position & circonstances aux autres nations, partie sur les relations alléguées contraires aux cartes; que d'autres s'appliquent à éclaircir ce mystère; on voit que je n'ai pas osé donner pour certaines mes conjectures, puisque j'ai laissé subsister le cap Schalaginskoi sur ma carte.

Revenons à la relation, & raisonnons en conséquence de ma carte & non de ma conjecture.

Deschnew voulut construire un vaisseau à l'Anadir pour envoyer le tribut à Jakoutzkoi, & n'en fut empêché que par le défaut des matériaux.

Deschnew qui étoit venu par mer & sans empêchement depuis le Kolima à l'Anadir, ne douta donc pas un moment que cette route ne fut praticable & facile, puisqu'il vouloit s'en servir pour envoyer le tribut, qu'il n'auroit pas voulu risquer: mais on lui dit, que le Nos n'étoit pas toutes les années *également* libre de glaces.

Je veux supposer que ceci ne soit pas une addition de la façon de M. Muller, il ne prouveroit autre chose, sinon que la mer étoit libre, mais du plus au moins; quelque fois des glaces flottantes, d'autres fois point, comme dans le tems que ces trois vaisseaux y passérent; car il dit, *également* libre.

C'est une tradition &c. dit-il encore. Je n'ai rien à remarquer ici, sinon que l'Officier Russien se montre bien hardi en bien des

endroits ; entr'autres où il ôſe nier à M. Delisle, que les Kamtschadales avoient quelque connoiſſance de ces Ruſſiens arrivés chez eux en 1648. M. Muller prouve le contraire bien fortement par ce paſſage : je dois y ajouter qu'il n'eſt pas douteux que Fedotow n'ait été fils de Fedot Alexiew ; puiſque chez les Ruſſiens leurs noms ont été, & le ſont encore en partie, ſeulement *tel*, *fils de tel*. Dans la maiſon Impériale on auroit dit Fedrowitz ; chez les gens du commun Fedotow, & le pere de Fedot doit avoir eu nom Alexis, étant déſigné par Alexew.

Voilà donc la ſeconde partie de cette route exécutée. Pour la troiſiéme, du Kamtſchatka au Japon, & vers les pays voiſins, perſonne n'en doute, ni n'en ſauroit douter. J'ai donc prouvé ma thèſe que le voyage de l'Europe juſqu'au Japon par la mer nommée glaciale, s'eſt exécuté.

Retournons ſur nos pas, & vers les articles tirés de la relation de Gmelin.

2°. On ne doit pas être ſurpris s'ils virent toujours des glaces, puiſqu'ils gouvernérent toujours vers le Sud & Sud-Eſt du côté de la terre où il y a eu, & où il y aura toujours la plus grande quantité de glace, ſelon nôtre premiere thèſe. Cependant même vers la terre les glaces furent diſſipées.

3°. Il en eſt de même de cet article.

4°. Etant ſortis en mer le 6. Août ils retournérent au Karaulach le 17. Ainſi leur voyage ne fut que de onze jours : & malgré ces glaces ils y trouvérent cette quantité de bois amené per mer.

5°. Ici il faut un peu calculer le voyage de Prontſchitſchew. Il ne put ſortir en mer que le 13. Août. Le long des isles il fut arrêté, ſans doute par les glaces, dans ſa route de deux cent milles, arriva le 25. à l'Olenek ; ainſi en douze jours.

L'année ſuivante il en ſortit au commencement d'Août ; arriva le 3. à l'Anabara. Ses gens de retour le 10. ne partirent ſans doute pas dans l'inſtant, mais le 11. eſſuyoient beaucoup de contretems & de riſques juſqu'au Chatanga, puiſque les glaces s'étendoient fort avant dans la mer. Il falloit donc, ſans doute, chercher le paſſage à leur Nord, & qu'ils le trouvaſſent pour avancer ; par conſéquent point

point de glaces plus au Nord. Au Chatanga ils s'arrêtérent à cauſe de ces glaces. Le 18. ils arrivérent au Taimura; de-là avancérent le long de la côte & des isles juſqu'à la derniere. Les glaces & les brouillards les arrêtérent. Ils firent encore ſix milles, furent repouſſés vers le Nord-Eſt, revinrent au Taimura, y furent arrêtés pendant vingt-quatre heures, & furent de retour à l'Olenek le 29. Août.

Voilà donc un voyage de vingt-huit jours pour aller juſqu'au bout de ce cap de glaces, & pour revenir à l'Olenek; que l'on déduiſe de ces vingt-huit jours le ſéjour que l'on a fait à l'Anabara depuis le 3. au 11. jours 8

Les contretems & riſques juſqu'au Chatanga, & le tems qu'ils s'y arrêtérent à cauſe des glaces, ſeulement - - - - - 2

Du Taimura juſqu'à la derniere isle: la carte porte environ un degré & un quart abſolu, ou vingt-cinq lieuës. De-là encore ſix milles; le tems qu'ils furent arrêtés par les glaces & les brouillards, & leur retour au Taimura, à ne compter que - - - - - - - - - - - - - - - 3

Enfin le tems qu'ils y furent enfermés par les glaces - - 1

jours 14.

Ainſi qu'il n'y a de diſtance entre l'Olenek & le Taimura que ſept jours. Ce cap près du Taimura eſt peu éloigné du cap le plus ſeptentrional de la nouvelle Zemble. Lors donc qu'on aura dépaſſé ces deux caps, on ſe trouvera dans une mer en partie connue juſqu'au cap Schalaginskoi.

Il eſt incompréhenſible pourquoi Muller; (car je penſe que Jefferi l'aura copié exactement), place ces caps du Taimura & les environs d'une maniere ſi peu favorable à ſon ſyſtême. Il faut croire qu'il n'a eu aucune connoiſſance de la publication du voyage de Prontſchiſchew par Gmelin, & qu'il n'a pas ſongé aux conſéquences de ces poſitions & du peu qu'il rapporte lui-même. Il repréſente donc la côte depuis le Chatanga, Nord, enſuite Oueſt, après cela Nord juſqu'au de-là du ſeptante-huitieme degré, où il y a un cap, qui revient Sud, enſuite un peu Sud-Oueſt, & à ſon Sud une grande baye dans laquelle ſe décharge le Taimura. L'entrée de cette baye

eſt étroite, tournée au Nord-Oueſt: A l'Oueſt une autre baye ouverte après laquelle un cap, qui ne s'étend que juſques un peu au delà du ſeptante-ſeptieme degré, depuis lequel la côte va Sud-Oueſt juſqu'au Piaſida.

Si l'on devoit adopter cette carte, voici comme on ne manqueroit pas de raiſonner.

Prontſchitſchew a paſſé juſqu'au Taimura, ainſi dépaſſé un cap à plus de ſeptante-huit degrés de latitude: il eſt entré dans le Taimura, ou tout près, ſurtout lorſqu'il y fut arrêté par les glaces au retour du terme de ſon voyage. Il faut donc que ni le détroit ſi peu large, ni la baye, ne fuſſent fermés par les glaces à cette hauteur. S'il a dépaſſé le cap à la latitude de paſſé ſeptante-huit degrés; qu'eſt-ce qui l'a empêché d'en faire de même pour paſſer l'autre à ſeptante-ſept, & ſe rendre au Piaſida?

Le même Muller, pour renchérir ſur les autres, place l'extrémité du cap Schalaginskoi à preſque ſeptante-cinq degrés; tous les autres à ſeptante-deux degrés & demi ou ſeptante-trois Mais ſi nôtre Lieutenant a pû dépaſſer ce cap à ſeptante-huit degrés, pourquoi ne peut-on pas doubler celui-là, ſuppoſé même qu'il fut à ſeptante-cinq degrés? Quittons cette carte de Muller, & tenons-nous-en à celle de Gmelin, plus conforme à ſon ſyſtême, & qui pourtant n'a guères moins de contradictions. Il place l'embouchure du Taimura à environ ſeptante-ſept degrés: le vaiſſeau y eſt parvenu encore vingt-cinq minutes plus au Nord, même encore ſix milles plus loin; l'extrémité du Swiatoi-noſs à l'Eſt du Jana à ſeptante-trois, & celle du cap Schalaginskoi à ſeptante-deux & demi.

Prontſchitſchew a donc paſſé au-delà de ſeptante-ſept degrés & demi dans le voiſinage des isles de la terre ferme, & de la nouvelle Zemble même; par conſéquent de toutes les ſources des glaces. Les bâtimens qui ſe rendoient chaqu'année du Léna au Kolima, pouvoient paſſer le Swiatoi-noſs ſans obſtacle: il n'y a que cet opiniâtre Noſs-Schalaginskoi, à une moindre latitude qui ne permet pas le paſſage. Ce Noſs eſt repréſenté unanimément comme le *finis terræ* de ce côté: Les vents & les vagues doivent ſans doute y avoir une force & une véhémence prodigieuſe, par conſéquent empêcher que

jamais

jamais les glaces s'y forment; bien loin qu'elles puiſſent y être fermes, immobiles, & faire un Continent de glace, comme on voudroit le faire accroire. M. M. de l'Académie de Pétersbourg ne l'ont jamais cru, ou pourquoi, en repréſentant ce cap avec beaucoup de glaces *flottantes*, *& non immobiles* au Nord de ce cap, y auroient-ils ajouté la repréſentation des vaiſſeaux, qui y alloient à la pêche de la baleine (*a*)? Si celles-ci y paſſent pour ſe rendre à la mer de la Corée; ſi les vaiſſeaux y vont à leur pêche, on ne peut ſuppoſer rien moins qu'une glace ferme en tout tems. Je crois que cette Académie s'eſt bien répentie d'avoir ainſi, ſans y penſer, découvert la vérité au public. Auſſi dans les deux Atlas Ruſſiens que j'ai vû, cette repréſentation ne ſe trouvoit plus.

Rapportons encore un fait inconteſtable, puiſque M. le Profeſſeur Delisle n'a pû nous en faire part, qu'après en avoir eu la certitude en Ruſſie. Il dit dans l'explication de ſa carte 1752. p. 9. " Je „ pourrois ajouter à ces découvertes des Ruſſes &c. celles qu'ils ont „ faites ſur les côtes de la mer glaciale pendant huit années, *depuis Ar-* „ *changel juſqu'à la riviére de Kovima* ".

Si ceci ne prouve pas le deſſein des Ruſſes pour cacher la poſſibilité, la facilité même de cette navigation, on ne doit plus entreprendre de prouver quoi que ce ſoit. Pendant huit années elle fut libre, ordinaire, & ſans qu'on parle d'empêchement, même depuis Archangel. Par où ces vaiſſeaux ont-ils paſſé? Si c'eſt par le Nord de la nouvelle Zemble, voilà ma thèſe prouvée: elle l'eſt bien plus ſi on l'a fait par le détroit de Waeigatz; ce que je ne trouve pas impoſſible, mais rarement praticable, à cauſe des glaces que les vents du Nord amènent dans vingt-quatre heures. Faiſons là-deſſus une remarque importante. Les Tſchutzki, ſelon Muller, diſent que les vents amènent en hiver les glaces du Continent oppoſé dans deux à trois fois vingt-quatres heures. Or on a vérifié que la diſtance ſoit en Baidares, ſoit en hiver ſur la glace par les traineaux, eſt de trois jours. C'eſt la méſure générale qu'on a toujours donnée de la diſ-

(*a*) A la vérité M. Muller dit, que c'eſt par ſimple ornement, qui, ayant induit en erreur, a été omis par lui dans les cartes ſuivantes.

tance compriſe depuis la ſource des glaces juſqu'à l'endroit où elles abordent. Ainſi, que celles qui viennent dans la petite mer vers l'Obi, doivent avoir leur ſource ſeulement à environ vingt-quatre lieuës de là; par conſéquent depuis ce cap formidable à côté du Taimura, & de l'extrémité orientale de la nouvelle Zemble. Par-là ſe trouve confirmé ce que Linſchoten aſſura, qu'à douze, ſuppoſons vingt lieuës au-delà, il n'y avoit plus de grandes glaces, & la relation conſtante des Samoïedes, que la grande mer ne geloit pas. Mais revenons à cette relation de M. Delisle. Quel chemin qu'on ait prit depuis Archangel au Kovima, il falloit de toute néceſſité dépaſſer ce cap du Taimura, que les Ruſſiens aſſurent ſi hardiment être indépaſſable. Si ceci n'ouvre pas les yeux à tout le monde, pour voir combien ils cherchent à nous induire dans l'erreur, je n'aurai rien de mieux à dire.

6°. Ici Gmelin fait voir la vérité de ce qu'il aſſure dans ſa préface, que ce ſeroit une hardieſſe puniſſable en lui de publier ce qu'il ſait de ces voyages par mer. Il ne veut communiquer aucune circonſtance de celui-ci, mais faire croire que la langue de terre, ou ce cap glacial, empêchoit ce voyage de Mangaſea au Piaſida, & delà au Taimura. Je n'en crois rien par les raiſons ci-deſſus alléguées. Il dit de plus que l'un des vaiſſeaux, ou les deux, avoient été briſés, ſans que perſonne y ait péri. Il faut donc que ce naufrage ait été fort doux: mais je doute que les vaiſſeaux ayent été briſés; je crois plûtôt que ces Ruſſiens ſi poltrons ſur mer, ayant vû leur vaiſſeau prit par les glaces, ſe ſont ſauvés à terre, l'ont abandonné, & pour ſe diſculper ont aſſuré qu'il s'étoit briſé.

J'ai là deſſus une conjecture qui me paroit aſſez forte. Lorſque je m'entretenois avec le S. B....r. dont j'ai parlé ci-deſſus, je lui fis nombre de queſtions pour en tirer quelques connoiſſances. Comme il ignoroit parfaitement dans quelle vuë je m'en informois, il crut que c'étoit par pure curioſité, & me conta un fait qui mérite attention.

On m'a raconté, dit-il, une fois que je me trouvai à Spitzberg, que peu d'années auparavant, lorſqu'on y arriva au mois de Mai, on fut ſurpris d'y rencontrer un vaiſſeau échoué à la côte du Sud, ſans y trouver perſonne: le vaiſſeau, qu'on reconnut pour Ruſſien, n'étoit

toit point endommagé, mais pourvû de pluſieurs munitions, utenſiles &c. le tout en bon état. On en raiſonna fort, ſans pouvoir rien déviner.

Je lui demandai : dans quelle année cela pouvoit être arrivé? Il me répondit qu'on lui en avoit fait le recit à Spitzberg il y avoit dix ou douze ans, peu d'années après un tel événement, dont il ne pouvoit pas indiquer la date.

Voici donc ma conjecture. *On lui en avoit fait le recit* en 1743. ou 1744. Le ſuſdit voyage s'eſt fait en 1739. ce qui répond à l'expreſſion de peu d'années auparavant. Le vaiſſeau fut reconnu pour Ruſſien : aucun d'Archangel n'a pû avoir ce ſort. On ſait en quel tems on doit aller à la mer blanche & en revenir, & de pareils cas n'y arrivent jamais. Les Ruſſiens n'ont point de vaiſſeaux ailleurs ſur toute cette mer. Quel vaiſſeau a donc pû être jetté ſur la côte de Spitzberg, ſi ce n'eſt un de ceux qui ont été envoyés pour chercher la communication entre le Piaſida & le Taimura? Les Ruſſiens, qui craindroient de périr s'ils reſtoient en mer juſqu'en Septembre, l'ont abandonné. Les Samoyedes & M. Gmelin même, aſſurent que jamais la petite mer, moins encore la grande mer, ne reſte gelée tout le mois de Septembre, ni même tout l'hiver. Voilà donc ce vaiſſeau qui abandonné par l'équipage & la mer redevenant libre, fut pouſſé par les vents du Sud-Eſt ſur la côte de Spitzberg, ſoit en Septembre, ſoit même plus tard; de façon qu'en Mai on l'y trouva échoué.

Il me paroit que cette conjecture n'eſt pas deſtituée de probabilité, & alors j'en tirerois cette concluſion : ſi un vaiſſeau voguant au hazard & ſans être gouverné, a pû faire le trajet depuis le cap de glace, ou ſi l'on veut depuis la petite mer, au Sud de la nouvelle Zemble, en Septembre, ou plus tard, ſeulement pouſſé par les vents juſqu'à Spitzberg, combien plus un vaiſſeau avec un bon pilote & un équipage convenable pourra-t-il traverſer facilement cette mer en Eté !

7°. L'on voit ici que pendant deux fois vingt-quatre heures on eut un vent favorable & une mer libre vers le Nord-Eſt. Pour la mer gelée qu'ils trouvérent enſuite, le fait n'eſt pas ſi bien prouvé

que

que l'autre. Ni Laptiew, ni Plantin ne l'ont pas vû eux-mêmes : ils envoyérent des matelots pour reconnoitre cette glace ; ainſi ils ne la virent que de loin. Ces matelots n'aimant point courir des riſques ſur mer, comme nous l'avons dit, firent un rapport conforme à leur inclination pour ſe retirer au chaud. Et quant aux atteſtations des gens qui connoiſſoient ces parages, je n'y fais guères réflexion. Ce ne pouvoient être que des Tartares Jakoutſes, qui ne ſavent ni lire, ni écrire, ni par conſéquent donner une atteſtation par écrit. Mais, à le ſuppoſer, que ſavent-ils de ces parages? Il faudroit donc croire que puiſque ces gens avec leurs miſérables bâteaux, ne font que côtoyer, ces glaces ſe ſont trouvées peut-être douze, ſuppoſé vingt lieuës avant dans la mer. Ce qu'on ne conteſte pas ; excepté que je les y crois très rarement fermes. On peut ſuppoſer en effet qu'on ne s'eſt pas fort avancé vers le Nord, puiſque le vaiſſeau, qui aura pourtant avancé aſſez conſidérablement vers l'Eſt, a été de retour au Léna huit jours après ſon départ. Etant parti vers la haute mer le 15. Août, il ſe retrouva au Léna le 23. Ainſi quatre jours de voyage & quatre de retour n'indiquent pas qu'on ait été à la hauteur qu'on doit prendre ſi on veut réuſſir.

8°. En quinze jours de tems le même doubla le Swiatoi-noſs, qui comme nous l'avons dit, eſt au ſeptante-quatrieme degré. On cache avec ſoin le jour de ſon arrivée à l'Indigir, pour faire croire qu'il eſt plus éloigné qu'il ne ſe trouve en effet. Il reſta dans ces parages juſqu'au premier Septembre qu'il fut pris par le gel. Cependant un orage briſa la glace, & il erra ſur mer juſqu'au 8. Preuve certaine que la mer à peu de diſtance de la terre eſt encore navigable en Septembre (*a*). Son vaiſſeau ne fut qu'à onze ou douze lieuës du rivage ; ainſi encore trop près pour ne pas avoir à craindre les glaces. Il eut ſur l'Indigir des proviſions en abondance. Cette riviére, quoique l'embouchure en ſoit à paſſé ſeptante-deux degrés, eſt très peuplée,

(*a*) On pouvoit laiſſer une garde ſur le vaiſſeau qui ne périt pas de froid, tandis qu'à la nouvelle Zemble, Barenz & ſes compagnons eurent peine à ſe ſoutenir dans une cabane profondément enſévelie ſous la neige, & avec un feu continuel. Cependant ces parages vers l'Indigir & le cap Schalaginskoi doivent toujours être remplis d'une glace ferme!

peuplée, & la mer fourniſſoit abondamment à leur entretien. Voilà un contraſte où je ne puis rien comprendre. La mer eſt toute gelée, & la riviére de même. Tout forme une glace continue & ferme. Cependant on a de grands & de petits poiſſons, qui ont même cinquante à ſoixante pieds de long; des amphibies, qui vivent ſur terre & dans l'eau alternativement; des vaches marines que tous ces Auteurs aſſurent être des Manati, ou Lamentins, qui viennent chaque jour boire dans les riviéres, & vivent des herbes qui y croiſſent. Ces animaux y ſont ſi abondans qu'on n'y en manque jamais. Comment concilier cette idée d'une glace perpétuelle, & d'une eau non glacée, auſſi perpétuelle, dont les poiſſons avoient beſoin, puiſqu'on ne pouvoit les pêcher ſous la glace?

Nous avons déja fait voir, que c'eſt une impoſſibilité phyſique de faire le voyage depuis le Kolima à l'Anadir, que Gmelin regarde avec raiſon pour des riviéres de la même mer, partie par eau, & partie par terre, à moins que la partie par eau ne ſe ſoit faite en doublant le cap juſqu'à l'Anadir, & alors par terre juſqu'à l'Anadirskoi-Oſtrog, comme M. Gmelin l'a avoué à un ami ſous le ſceau du ſecret. Il faut encore qu'il ait doublé ce cap dans les premiers mois; ſuppoſons Mars ou Avril de 1740. puiſqu'il a pû faire la même année encore le trajet immenſe d'Anadirskoi à Pétersbourg. Ceux qui auront lû les relations des perſonnes qui ont voyagé munis des ordres les plus précis de la Cour, pourront voir combien on a de peine d'obtenir du ſecours, & de faire reſpecter ces ordres.

9°. Nous avons vû ailleurs les conſéquences tirées de cette quantité de bois amoncelé. Ici nous obſerverons ſeulement, que l'entrée de la petite mer à l'Eſt de la nouvelle Zemble, formant un golfe, où ce bois agité par les vents ſe jette. Il eſt naturel qu'il y ſoit en plus grande quantité qu'ailleurs, & qu'il forme une eſpèce de montagne: mais enfin ce bois doit traverſer toute cette étendue de mer, & dépaſſer ce redoutable cap de glace, quoiqu'on veuille nous faire accroire qu'aucun vaiſſeau ne ſauroit le paſſer.

10°. Si la petite mer devient libre vers le 12. Juin, la grande mer doit le devenir plûtôt: Auſſi nous voyons par les relations que des vaiſſeaux ont eu la vuë de Spitzberg dans les premiers jours du

mois de Mai, & que le 5. ſuivant Martens, il y avoit des vaiſſeaux, qui avoient déja pris trois à quatre baleines. On concevra aiſément, ſi on adopte mon ſyſtême, pourquoi leur pêche eſt plus abondante en Mai & Juin, qu'après. Ces animaux ne peuvent vivre ſous la glace, mais ils en aiment le voiſinage, apparemment pour s'y refugier, en ſe gliſſant deſſous, & ſe garantiſſant par là des chaſſeurs, ou harponneurs, qui en veulent à leur vie. Ils ſe réglent donc ſur l'approche & l'éloignement des glaces. On les trouve en Avril & en Mai plus au Sud; en Juin plus au Nord & en moindre quantité. En Juillet & Août ces baleines diſparoiſſent preſque entierement, la mer ſe trouvant libre au Nord juſqu'au pôle; & le préjugé ne permettant pas qu'on les y ſuive, par crainte de la glace, elles y ſont libres & tranquilles.

Il faut encore remarquer que, ſelon Gmelin & les Samoïedes, la petite mer gêle vers le premier Octobre, & que pourtant on n'eſt pas ſûr qu'elle reſte gelée pendant tout l'hiver. Qu'aura-t-on donc à craindre dans la grande mer au fort de l'Eté?

11°. Ces dents des vaches marines ſont encore une preuve en ma faveur. C'eſt un amphibie qui aime les glaces, qui y va par troupes, de même que ſur les isles de cette mer, pour y reſpirer: mais auſſi il ne ſauroit vivre ſous la glace, il y ſeroit bientôt étouffé. Cependant il paroit que les environs du cap Schalaginskoi ſont leur véritable patrie: ils y ſont beaucoup plus gros & en plus grand nombre que par tout ailleurs. Les habitans non ſeulement font de leurs dents preſque leur unique commerce, & s'en ſervent pour fabriquer leurs utenſiles, mais ils en ont tant de reſte, qu'ils en peuvent former de grandes pyramides en ſacrifice à l'honneur de leur divinité. Qu'on me concilie ce fait avec celui d'un Continent de glace perpétuel vers ce cap.

12°. Cette Paroiſſe; le nombre des habitans vers l'Indigir, l'iſthme du cap Schalaginskoi, les isles qui en doivent être peu éloignées & doivent être habitées, ſelon Muller; tout ceci ne nous laiſſe abſolument point l'idée d'une pareille glace ferme & quaſi éternelle.

Je crois que les objections qu'on forme ordinairement contre la poſſi-

poſſibilité de ce paſſage & de cette route, ſont à peu près toutes levées. En voici pourtant encore quelques unes.

1°. Gmelin & d'autres aſſurent que la côte de la mer glaciale s'élargit de plus en plus, & que dans les endroits mêmes, où il y a de l'eau, la mer devient toujours moins profonde; qu'un eſpace d'eau ſe trouvoit toujours entre la terre & les glaces, par leſquels les bâtimens Ruſſiens paſſoient, leſquels devenoient auſſi moins profonds; que tout le pays des environs étoit plat & uni &c. que tout ceci faiſoit conjecturer, que quand même le paſſage auroit été poſſible autrefois, il ne le ſeroit plus aujourd'hui.

Réponſe. Je ſuppoſe que la mer diminue & devienne moins profonde dans ces parages, quoique d'autres Auteurs ſoutiennent qu'elle augmente. Je crois qu'ils ont tort des deux côtés; que l'eau en elle-même reſte & reſtera toujours en quantité égale juſqu'à la deſtruction de nôtre globe, mais diſtribuée inégalement dans divers tems & dans divers lieux. Pluſieurs ont prouvé que c'eſt la terre qui hauſſe. On aſſure qu'autrefois on montoit treize degrés pour entrer dans l'Egliſe de nôtre Dame à Paris: aujourd'hui on y deſcend. J'ai vû encore la même choſe à celle de S. Trophime à Arles. D'autres ont fait voir que dans certains endroits c'eſt la mer qui hauſſe; qu'à Veniſe &c. on a été obligé de relever des marchés, des promenades &c. Ceci fait voir cette circulation dont je parle. Mais, à ſuppoſer qu'ici elle baiſſe, & que ce ſoit comme en Suède, de demi pouce par an; depuis cent & ſeize ans que les vaiſſeaux ont paſſé au Kamtſchatka en 1648. cela feroit cinq pieds moins deux pouces. Peut-on ſuppoſer que cette diminution puiſſe s'appercevoir dans la haute mer que les vaiſſeaux Hollandois ont trouvée auſſi profonde que celle de l'Eſpagne, où l'on ne trouve point de fond, lors même qu'on dit la petite mer d'une très grande profondeur? Ces raiſons ſeroient bonnes, ſi l'on s'obſtinoit à faire toujours la même faute qu'on a faite, de côtoyer. Mais en paſſant au huitante, ou huitante-cinquieme degré, par conſéquent à huit ou douze degrés, ſoit cent ſoixante à deux cent quarante lieuës des côtes, cette diminution n'y influe en rien. Cette eau libre entre le rivage & les glaces, n'y fait rien non plus; & ce fait, s'il étoit vrai, me paroitroit ſurprenant. Par tout

ailleurs ce ſont les rivages qui ſont remplis de glaces, & qui s'y fixent long-tems. Ici elles ſont ſéparées du Continent par une eau libre, & cependant la violence des vents & des vagues ne les briſent pas, quelle merveille !

Ce qu'on y a joint, que la terre voiſine du rivage eſt toute plate & unie, explique cette diminution de l'eau. Monſieur Buache aſſure fort judicieuſement, & perſonne n'en auroit jamais ôſé douter, qu'il y a des chaines de montagnes en mer comme ſur terre, & que les isles en ſont les cimes, comme je l'ai dit dans un ouvrage compoſé il y a près de trente ans. Les vallons de ces montagnes rendent donc la mer dans ces endroits, très profonds. Par contre, là où ſe trouve une plaine inclinée par une pente inſenſible vers la mer, elle y doit continuer & avancer encore bien loin. Et c'eſt là la raiſon pourquoi l'on avoit toujours ſoutenu que ſi le paſſage étoit praticable, il ne le ſeroit que pour des bâtimens petits, legers, & qui tireroient peu d'eau: ce qui eſt très vrai lorſqu'on ne veut que côtoyer, mais en avançant en mer cent ou deux cent lieuës, on doit y trouver la même profondeur que ces vaiſſeaux Hollandois & autres indiquérent, puiſqu'il y a par tout quelques isles, ou cimes de montagnes, dont les pieds forment des vallons profonds entr'elles.

A l'occaſion de ces isles, je ne dois pas oublier la prétendue terre découverte, que MM. Delisle & Buache ont placées dans leurs cartes. Je trouve l'Officier Ruſſien très ſingulier de vouloir ridiculiſer M. Delisle, en ſuppoſant qu'il a tiré cette relation de la gazette de Péterſbourg de 1742. Ne ſe rend-il pas ridicule lui-même, puiſque le Baron de Strahlenberg a parlé de cette isle, qu'il nomme des Eidiganis dans ſon ouvrage, & l'a repréſentée dans ſa carte, l'une & l'autre publiées bien des années avant la gazette de 1742. ? Me fondant ſur cet ouvrage j'ai cru cette terre, ou isle réelle, juſqu'à-ce que M. Muller m'eut convaincu par le ſien du contraire, en rapportant toutes les recherches & enquêtes, qu'on en avoit faites, après le bruit qui en avoit couru. Il en rapporte les circonſtances fort au long, avec les dépoſitions fermentales de tous ceux qu'on croyoit pouvoir en avoir connoiſſance, & que tout ce bruit ſe trouvoit mal fondé. Il marque par contre la petite isle de Kopai, le Chef de ces peu-

peuples, demeurant en terre ferme, peu éloignée de la côte, à l'Eſt du Kolima.

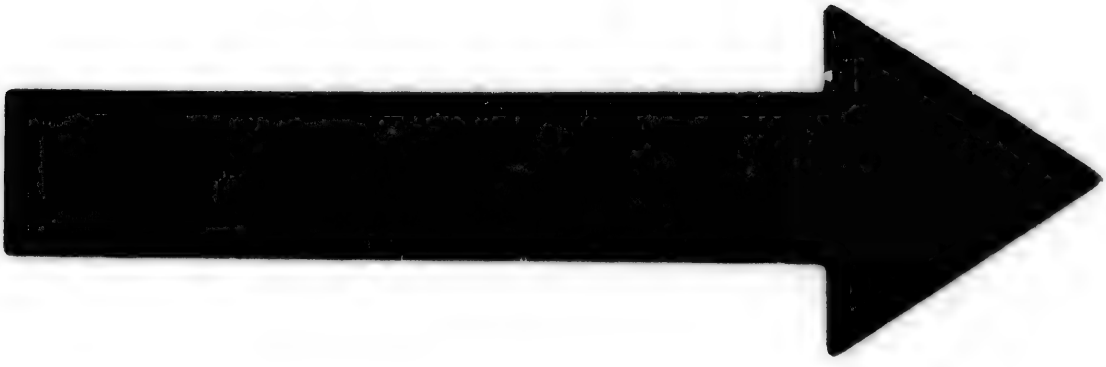
2°. Qu'on a des connoiſſances, quoique pas bien certaines des isles, même d'une grande, peu éloignée du cap Schalaginskoi, qui joignent preſque enſemble les deux Continens de l'Aſie & de l'Amérique; que, ſelon mon propre ſyſtême les isles étant par tout ſouvent entourées de glaces, & les détroits entre deux bouchés, ceci ſeul pouvoit empêcher l'entrée depuis le Nord dans ce détroit nommé autrefois d'Anian.

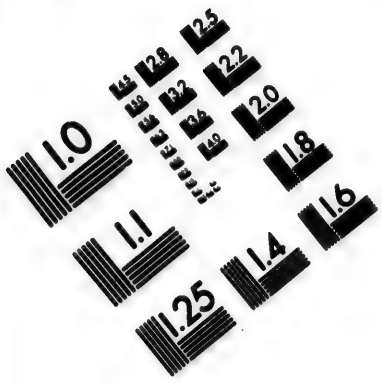
Réponſe. J'avoue que cette difficulté eſt de quelque poids; cependant elle n'eſt pas invincible. Strahlenberg y place des isles; il veut même dériver le nom de Tabin des anciens, du nombre de ces isles, quoique tous les Géographes modernes placent celui-ci à l'Eſt du Léna. Quelques-uns repréſentent une grande isle, Eſt & Oueſt entre les deux Continens, qui remplit preſque tout l'eſpace de cette entrée du détroit. Mais où ſont les relations ſur leſquelles tous ces faits ſe fondent? Malgré donc que cela eſt très douteux, je n'ai pas laiſſé de la placer ſur ma carte.

Les Ruſſiens doivent avoir été jettés ſur la côte, vis-à-vis du cap Schalaginskoi en 1743. & y avoir fait naufrage, que tout l'équipage même s'y eſt noyé (*a*). Si *tous* ont été noyés, qui a pû faire la relation du lieu & des circonſtances de cette cataſtrophe? Si quelqu'un en eſt revenu, pourquoi les cartes les plus nouvelles ne marquent elles pas ces isles? Il me paroit que tout ceci provient des relations des Tſchutzki. Avant d'être mieux connus on les ſuppoſoit habitans de l'extrêmité ſeptentrionale de l'iſthme, qu'on nommoit & qu'on nomme encore dans quelques cartes, Tſchuketſchoi-Noſs (*b*). Ceux-ci auront fait entendre que dans un petit éloignement de leur pays ſe trouvoient des isles; même une grande terre. On a donc ſuppoſé celle-ci peu éloignée de ce cap, qu'on nomme à préſent cap Schalaginskoi, à cauſe des Tſchalatski, une

(*a*) Il faut donc que les glaces n'ayent pas empêché le vaiſſeau d'y être jetté, & qu'il y ait eu de l'eau pour les noyer; ce qui auroit été impoſſible ſur les glaces.

(*b*) Muller même lui donne ce nom.





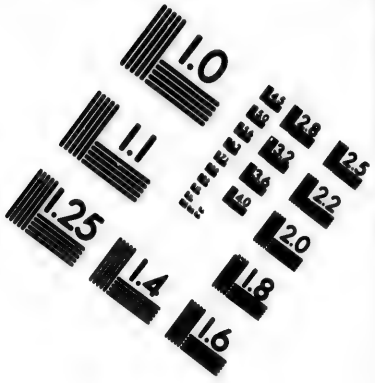
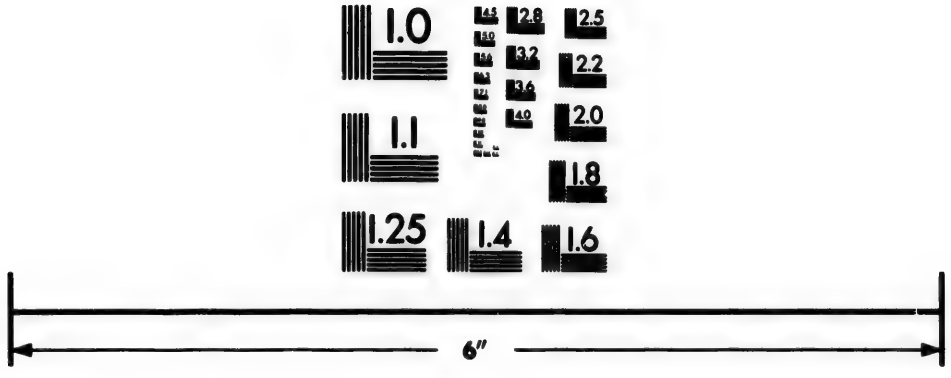


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

tribu des Tſchutzki, qui en ſont les plus voiſins : au lieu qu'on a ſû du depuis que c'étoit vers le Serdzekamen & vers le cap plus au Sud : nommé par les uns Tſchuketschoi-Noſs, par d'autres, Noſs-Anadirskoi, que ſe trouvent leurs principales habitations, &, ce qu'ils diſoient de ces isles & terres, doit être entendu de cette latitude, & non de celle du Noſs-Schalaginskoi. Auſſi les diverſes relations, chez Muller, de ces isles, confondent-elles les deux caps & les isles à leur oppoſite.

Suppoſons pourtant un moment que ces isles ſe trouvent vers celui-ci, & telles qu'on ſe les figure : je ne vois pas que l'empêchement en fut ſi grand. Tous ceux qui ont voyagé ſur mer ; tous ceux mêmes qui ont lû des relations de pareils voyages, ne ſauroient revoquer en doute, qu'à l'entrée d'un détroit, qui à l'extrémité ſeptentrionale aura toujours pour le moins cinquante lieuës de large, les isles & leurs petits détroits ſe trouvant entre deux mers, la glaciale & celle du détroit, il y aura toujours des courans rapides, qui, ſelon les vents, pouſſent avec force l'eau & la glace, tantôt vers le Sud, tantôt vers le Nord. De ſorte que ſi jamais la mer au Nord étoit gelée, ces petits détroits le feroient rarement, & jamais en Eté, parce qu'à moins d'un calme parfait, la glace ne pourroit y tenir.

3°. On dira, vous avouez que les glaces ſe forment toutes, ou la plus grande partie, de l'eau douce. Or ſi on comptoit la quantité immenſe d'eau douce qui s'eſt jettée dans la mer depuis la création, elle ſurpaſſeroit un grand nombre d'Océans. Il faut donc que les glaces augmentent, & c'eſt ce que diſent certains Auteurs ; aſſurant que vers le pôle il y a des montagnes de glace, qui s'accroiſſent chaqu'année ; qui par-là augmentent le froid & le gel dans le reſte de la mer, de maniére que quand même cette route auroit été praticable autrefois, elle ne le ſeroit plus.

Réponſe. Si jamais on peut ſe ſervir de l'Axiome, *qui prouve trop ne prouve rien*, ce ſera ici.

En effet depuis la création, ſi toute l'eau douce qui s'eſt écoulée dans la mer s'y trouvoit *encore*, elle ſurpaſſeroit de beaucoup celle qu'on ſuppoſe avoir exiſté dans le grand déluge. Mais pourquoi n'exiſte-

xiſte-t-elle plus? A cauſe de ſa circulation perpétuelle. De quoi ſont formés les fleuves & les rivières? Des ruiſſeaux, ceux-ci des ſources, & les ſources des nuages, des vapeurs, des pluyes, des neiges &c. dont peut-être les nonante-neuf centiemes viennent de la mer. Ce ſont ces eaux douces, mêlées de quelques parties ſalines & nitreuſes les plus ſubtiles, que le grand Architecte de la nature éléve enſemble en vapeurs, pour en remplir l'air, & les faire retomber, comme nous venons de le dire, ſoit en roſée, ſoit en pluyes & en neiges, pour feconder la terre, & pour faire végéter toutes les plantes, par cette manipulation ſi admirable, & par une circulation perpétuelle & invariable. Si les glaces augmentoient, les vapeurs, les ſources, les rivières diminueroient. Non ſeulement depuis près de ſix mille ans on ne s'en eſt pas apperçu: mais ſi cela arrivoit, nous manquerions bientôt de l'élement le plus néceſſaire, à quoi la bonté divine a pourvû par ces loix d'une circulation perpétuelle.

Pour ce qui regarde la ſalure de l'eau de la mer elle provient, partie des canaux ſouterrains, qui y entrainent les parties minerales & ſalines, partie des corps du règne animal & du règne végétal, qui y ont été conſumés depuis tant de ſiécles. Tout ceci y a laiſſé les ſels nitreux dont ils ſont remplis du plus au moins, qui l'ont rendue ſalée, ſaumache, puante. Par où, pour le dire en paſſant, on peut conclure combien eſt peu concluant le raiſonnement; il y a en tel endroit un grand lac d'eau puante, c'eſt donc l'Océan. Ellis dit lui-même qu'ils firent proviſion d'eau douce des glaces: ce fut en mer qu'ils la firent. On voit donc que les parties ſalines ne ſe gélent pas, ce qui confirme ma thèſe.

Je veux bien accorder que par les vapeurs il s'élève auſſi dans les airs de ces parties. Mais on m'accordera par contre que ce n'en ſont que les plus ſubtiles, & que les plus groſſiéres reſtent toujours mêlées avec l'eau de la mer. On le voit par le ſel qu'on tire en ſi grande quantité & ſans peine de cette eau. Ces deux cauſes de la ſalure continuant & augmentant chaque jour on auroit plus de raiſon de ſoutenir que l'eau de la mer devient toujours plus chargée de ces parties, par conſéquent moins propre à ſe geler & à ſe convertir en glace; & que par une ſuite naturelle, ce paſſage deviendra tou-

toujours plus libre. Mais accordons que cette ſalure n'augmente ni ne diminue, & alors cette objection tombera également.

Je veux faire plus & ſuppoſer ce fait, qu'on ne ſauroit ſuppoſer: que feront alors cent & dix, ſoit cent & ſeize ans ſur près de cinq mille huit cent? Cela fera une cinquantieme partie. En rétrogradant de cent & ſeize en cent & ſeize ans, & diminuant le dégré de congelation à proportion de ce qu'on ſuppoſe depuis cent & ſeize ans; on ne ſauroit comprendre alors comment, à l'époque ſeulement du commencement de l'Ere Chrétienne, il y eut eu la moindre glace dans ces mers. Si par contre nous écoutons les anciens Hiſtoriens & Géographes, nous devrions croire qu'elles ont été alors infiniment plus fortes & en plus grande quantité; puiſqu'ils y ſuppoſoient des glaces fermes, immobiles & éternelles (*a*). Mais que ſera-ce, ſi nous inſtituons un autre calcul? Il faut ſuppoſer que dans les premiers ſiécles du monde, l'éloignement des Pôles eut les mêmes effets, ſi l'on veut, du plus au moins, n'importe; qu'il y eut de grands froids, des neiges, des glaces, &c. Si un certain degré de froid en engendre un autre, & que, comme on le ſuppoſe, ces glaces vers le pôle en engendrent d'autres; ſuppoſons que la quantité donnée ſoit de dix, & qu'elle n'en engendre qu'un par an; ſans nous arrêter

(*a*) Je n'en rapporterai que peu d'exemples. Les anciens avoient une idée du pays des Cimmériens & des Hyperboréens, comme ſi le Ciel y étoit de fer & la terre d'airain, par ces glaces étern lles Rudbek, Olaus Magnus, Saxo grammaticus & autres, rapportent des golfes de Bothnie & de Finlande, de la mer Baltique même, comme ſi tous les hyvers les glaces y étoient ſi ordinaires, ſi générales, ſi fermes, qu'on y tenoit des foires, que les armées y paſſoient. Si ceci eſt arrivé dans ces derniers ſiécles, on l'a regardé comme un prodige. Nous liſons, que les Barbares ont fait très ſouvent des irruptions dans l'Empire Romain, en paſſant le Danube glacé; & que ſous Marc Aurèle il y a eu une bataille entre les Romains & les Jazyges ſur ce fleuve glacé. L'An 401. le pont Euxin le fut pendant un mois; lorſque les glaces furent rompues, des montagnes de glace ſe contervoient très longtems entiéres dans la Propontide. Rapportons encore quelques exemples de l'Italie; l'an de Rome 482. avant l'Ere Chrétienne 270. il y eut dans la grande place de Rome, des neiges d'une hauteur extraordinaire pendant 40. jours de ſuite. L'an de Rome 534. à la bataille de Trebie, au Sud de Plaiſance, il tomboit beaucoup de neige; beaucoup d'hommes & de chevaux périrent de froid. L'an 1326. il y périt encore beaucoup d'hommes de froid. Que chacun décide, ſi les glaces & le froid augmentent chaque année, ou ſi on ne pourroit ſuppoſer plûtôt qu'elles diminuent?

rêter aux fractions que cette augmentation feroit chaque année, les dix dans dix ans feroient dix autres, & il y en auroit vingt : ceux-ci en dix ans ſe doubleroient encore. Quelle progreſſion ! Qu'on ſuppoſe que ces dix quantités, au lieu d'une par an, n'en donnent qu'une en dix ans; ce qui ne ſeroit que $\frac{1}{100}$. On n'en pourroit ſuppoſer ſi peu, ſi on vouloit le faire à proportion de cette augmentation des glaces qu'on veut nous perſuader. Je dis en ſuppoſant cette petite progreſſion, nôtre globe ſeroit gelé juſques vers la Zone torride. Si nous conſultons pourtant les anciens Hiſtoriens, nous ne trouverons aucun pareil changement, mais plûtôt le contraire comme il a été prouvé ci-deſſus. Je crois donc que cette objection tombera entierement dans le néant.

4°. On oppoſera encore : vous ne nierez pourtant pas que cette mer ſoit ſouvent remplie de glaces; quand même elle ne ſeroit pas toujours ferme & ſolide par toute cette mer, du moins apprenons-nous par les relations, qu'il y a de gros glaçons, des montagnes de glace, qui par un calme ſe joignent, & ſont des plaines de glace d'une étendue immenſe. Si donc les vaiſſeaux en étoient pris au beau milieu de cette vaſte mer, quel danger infini que les vaiſſeaux fuſſent briſés & que tout périt !

Ces raiſons & ces faits ſont en partie véritables & en parties exaggerés. Des eſprits ſpéculatifs ont ſoutenu, comme nous l'avons vû dans l'objection précédente, qu'il y avoit ſous le pôle des montagnes de glaces, qui alloient en croiſſant & en augmentant; ne pourrois-je pas aſſurer avec autant de certitude, qu'il y a des volcans, des ſoupiraux du feu central, ou des goufres par leſquels la mer s'engloutit, comme il a plû de rêver à quelques uns ? Car enfin cette conjecture n'eſt fondée ſur aucun fait ni relation quelconque. Bien au contraire, tous les vaiſſeaux, qui diſent avoir dépaſſé la nouvelle Zemble, ou avoir approché du pôle, parlent tous ſans exception, d'une mer libre de glaces. Il faut donc s'en tenir aux relations qu'on a, ſans forger de nouvelles ſuppoſitions, juſqu'à ce que d'autres autant & plus authentiques détruiſent les premieres.

Je comprends pourtant parfaitement, que la quantité prodigieuſe de glaces, formées des eaux douces des riviéres, qu'on trouve vers

les rivages du Continent & des isles, & qui est chassée souvent au Nord & au Nord-Est, peut quelquefois couvrir un peu la mer : je dis un peu, parce qu'en comparant cette quantité de glaces avec la grande étendue de la mer, qui est de treize degrés en latitude dans sa moindre largeur, & de plus de cent cinquante en longitude, sans y comprendre celle au Nord de l'Amérique, ces glaces peuvent être dispersées tellement que les vaisseaux n'en doivent guères être embarrassés. Je suppose également que par quelque accident, soit qu'on rencontre des isles, entre & à côté desquelles ces glaces flotantes puissent se former, on en trouvât une certaine quantité, qui causât quelque empêchement aux vaisseaux & les arrêtât ; ceci ne peut les mettre en grand danger. Selon M. Jérémie, Ellis & autres, si l'on est obligé de donner quelquefois dans des bancs de glace au détroit de Hudson, on se grapine ; c'est-à-dire, on saisit les navires contre les glaces, lorsque par la force des vents & des courans, il se fait quelque ouverture au travers des glaces, on met la voile au vent, lorsqu'il est favorable, pour se faire passage avec de longs bâtons ferrés. Malgré tous les efforts on y reste quelquefois plus d'un mois embarassé, sans pouvoir avancer.

Comparons cette relation du détroit de Hudson, avec le voyage à faire par la grande mer à l'Est.

Ce détroit n'a que seize à dix-huit lieuës de largeur ; la mer entre la nouvelle Zemble & le pôle est de deux cent soixante lieuës : qu'elle différence ! Combien peu doit-on craindre d'être ainsi embarassé par les glaces. Jérémie dit qu'on y peut passer depuis le 15. Juillet jusqu'au 15. Octobre. Ellis dans son voyage n'arriva au cap Diggs que le 2. Août. L'année suivante en retournant, il entra le 29. de ce mois dans le détroit & en un tems chaud & agréable jusqu'au 3. Septembre. Le 9. ils se crurent proche des isles de résolution, de l'autre côté du détroit, & voyoient encore de grandes montagnes de glace qu'ils perdirent d'abord de vuë, se trouvant dans un climat plus doux. Si la différence étoit déja si grande entre ce détroit à soixante-deux dégrés de latitude, & la même hauteur en pleine mer, que le premier étoit rempli de grandes glaces mobiles,

les, & l'autre entierement libre, on peut juger ce qu'on doit attendre en plein été dans la vaſte mer du Nord. Continuons nos comparaiſons. On voit que rarement on peut dépaſſer entiérement ce détroit avant le premier Août, & les vaiſſeaux de la pêche ſe trouvent ordinairement à la vuë de Spitzberg à ſeptante-ſix degrés au commencement de Mai: c'eſt donc trois mois plûtôt que le tems, où ils ont paſſé le détroit de Hudſon, ou quatre-vingt & douze jours, qui ſuffiroient pour faire tout le voyage. Jérémie fixe le terme juſqu'où l'on peut paſſer le détroit au 15. Octobre. Les Samoïèdes le fixent pour la petite mer au 1. d'Octobre: voilà en tout cinq mois que les vaiſſeaux auroient pour faire leur trajet; ce qui fait cent cinquante trois jours de vingt-quatre heures, ou 2142. heures. Nous poſons toujours le terme du départ depuis le Nord cap, à ſeptante-un degrés de latitude, & environ quarante-cinq de longitude. De là juſqu'au cent ſeptante-cinquieme degré, il y en auroit cent & trente. Mais pour accorder une diſtance auſſi forte & plus qu'on puiſſe exiger; commençons le point du départ à trente degrés, & finiſſons-le à deux cent, il y aura cent ſeptante degrés. J'eſpère qu'on en ſera content.

Calculons à préſent la latitude. J'ai dit & je ſuis toujours de cet avis, qu'il faut depuis le Nord cap faire route au milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble; ce qui tomberoit à peu près à cinquante-cinq degrés de longitude & ſeptante-ſept de latitude; que de là même il faut toujours aller au Nord-Eſt, juſqu'au huitante cinquieme degré de latitude, & ſelon les occurences, & ſelon qu'on trouve la mer plus libre au Nord ou au Sud, ſe conduire en conſéquence. Je place donc tout le voyage juſqu'au Nord du cap Schalaginskoi, l'un dans l'autre, au huitantieme degré de latitude. Nous avons accordé cent ſeptante degrés, ne nous en répentons pas. Le degré de longitude fait à cette hauteur trois lieuës & demie, moins deux minutes. Accordons ces trois lieuës & demie en plein, & les cent ſeptante degrés ne donneront que cinq cent nonante-cinq lieuës; diſons ſix cent; comptons une heure de navigation pour une lieuë de chemin, il reſtera encore 1542. heures, ou plus des cinq ſeptiemes du tout pour tous les empêchemens, glaces, louvoyemens,

vents contraires &c. &c. Et cependant pour les ſix cent heures de bon vent & de mer libre nous n'avons compté qu'une lieuë par heure, au lieu qu'on en peut faire deux ou trois, puiſque nous avons vû ci-deſſus que Linſchoten par un vent contraire a fait treize à quatorze lieuës en douze heures de tems: Gourges en revenant de la Floride l'an 1568. fit onze cent lieuës en dix-ſept jours. Nous avons allongé la route de quarante degrés, qui feroient encore cent quarante heures ou lieuës. En un mot, de quelle maniere qu'on calcule, on verra que dès le mois d'Août, peut-être même de Juillet, on devroit pouvoir entrer dans le détroit d'Anian, & que ſi on ne veut pas riſquer d'hiverner ſur la côte occidentale de l'Amérique, ou aux iſles vers le Sud du détroit, on pourroit peut-être retourner la même année en Europe ſans s'arrêter que pour reconnoitre le paſſage & l'entrée du détroit entre les deux Continens.

Voilà toutes les objections que j'ai pû prévoir, & que j'ai repréſentées dans toute leur force. Si on en fait d'autres, on tâchera de les réſoudre de même.

Propoſons préſentement nos idées, de quelle maniere on pourroit s'y prendre pour exécuter ce voyage la premiere fois qu'on l'entreprendroit. Lorſqu'on l'aura fait une ſeule fois, les circonſtances qui ſe rencontreroient, pourront alors indiquer les changemens qu'il y aura à faire pour l'avenir.

Dans une mer inconnue, il y a des riſques à courir, je n'en diſconviens pas, & la crainte qui ſaiſit l'équipage, n'eſt pas le moindre obſtacle, ni la moindre difficulté qui s'y rencontrent. On l'a vû lorſqu'on chercha le chemin aux Indes Orientales en faiſant le tour de l'Afrique. Sans le zèle incomparable des Rois & des Princes de Portugal, il ſe ſeroit paſſé peut-être encore plus d'un ſiécle avant que d'y parvenir: les Capitaines & Chefs de l'expédition même vouloient décourager le Roi, ſoutenant le paſſage du cap de Bonne-eſpérance, qu'ils nommoient le cap de Tourmente, impraticable. Si le Roi eut été de même avis on auroit abandonné toutes ces recherches. Que fera-t-on dans une mer que le préjugé fait croire remplie de glaces fermes? Je conſeille donc;

1°. De

1°. De ne recevoir dans tout l'équipage que des volontaires, auxquels on expliqueroit bien le deſſein qu'on a ; on leur promettroit une ſolde plus forte qu'à l'ordinaire, & une récompenſe honnête à ceux qui agiroient avec le plus de zèle & d'application, de même qu'aux Officiers, auxquels on feroit eſpérer encore quelques marques d'honneur, des places honorables ſoit dans la patrie, ſoit dans les nouveaux établiſſemens. On déclareroit en même tems que la moindre mutinerie ſeroit punie de mort. Les recompenſes d'un côté, une punition rigoureuſe d'un autre doivent marcher à pas égal, & ſont les plus fermes appuis & reſſorts d'une ſaine politique.

2°. Outre que le Chef de l'expédition, les Officiers & les pilotes devroient être choiſis avec ſoin, & encouragés comme ci-deſſus, il conviendroit d'y joindre, ſi on les peut trouver, une ou deux perſonnes, qui euſſent du ſavoir dans les Mathématiques, Phyſique, Aſtronomie, Hiſtoire naturelle &c. ſoit pour être utiles dans la direction du cours, à prendre la latitude, & même s'il eſt poſſible, la longitude, & à calculer par eſtime où l'on ſe trouve, ſur tout ſi on s'approchoit du Pôle &c. ſoit pour en rapporter des découvertes utiles aux progrès des ſciences. Quand même ce ne ſeroit qu'une ſociété qui entreprendroit ce voyage à ſes dépens, il n'eſt pas douteux que le Souverain n'y contribuât ; du moins en faiſant les fraix qui pourroient regarder ces ſavans.

3°. A mon avis il faudra plûtôt prévoir des dangers, qui ne ſe rencontreront pas, que de négliger quoique ce ſoit ; d'autant plus que ſi on ne réuſſiſſoit pas, faute d'avoir pris toutes les précautions poſſibles, on le rejetteroit ſur une impoſſibilité abſolue, comme Wood & tant d'autres l'ont fait : ce qui a été cauſe, & le ſeroit toujours, qu'on abandonneroit cette tentative au grand préjudice du commerce & des ſciences.

Je voudrois donc que pour un objet ſi important on ne regrettât aucune dépenſe. Je voudrois former une petite eſcadre de deux frégates ou bien de pinaſſes, & d'un yacht léger & bon voilier. Il faudroit que tous les trois bâtimens fuſſent conſtruits ſolidement ; & ſi on en vouloit faire les fraix, que les frégates, ou du moins l'une, fuſſent couvertes en dehors de feuilles d'acier poli, tant pour réſiſter

aux coups des gros glaçons, ſi le cas arrivoit de s'en trouver choqué, ſoit pour qu'ils gliſſaſſent mieux entre deux lorſqu'on voudroit paſſer à travers de ces groſſes glaces. Si on pouvoit conſtruire de bons vaiſſeaux & forts, bons voiliers & qui également tiraſſent peu d'eau, ils ſeroient préferables à tous autres, parce que ſi par hazard on venoit dans des parages où la mer eut peu de fond, on pourroit mieux y paſſer. Le yacht eſt abſolument néceſſaire: il doit prendre les devants pour reconnoitre les iſles, les côtes, les basfonds, les glaces &c. Si, comme je le conjecture, on trouvoit une mer vaſte & libre à méſure qu'on approcheroit du Pôle, on pourroit lui donner ordre de s'en approcher le plus près poſſible, en prenant la précaution, lorſqu'il en ſeroit à environ un degré, de ſe faire préceder par deux chaloupes, l'une environ cinq cent pas devant l'autre, pour voir s'il n'y a pas quelque péril à eſſuyer. On lui donneroit ordre en même tems, ou de quelle maniere il devroit retrouver les frégates, ou de s'en retourner en Europe. En parlant des chaloupes, il me paroit que chaque vaiſſeau devroit-être pourvû de trois ou quatre de différente grandeur; afin que ſi, contre toute eſpérance, on perdoit un vaiſſeau, on pût ſe ſauver dans les chaloupes. Il pourroit même arriver comme à Tſchirikow, qui, en ayant envoyé deux au rivage, les perdit toutes deux, & fut obligé de laiſſer en arriére les meilleurs de ſon équipage. Il faut donc en avoir pour n'en manquer jamais.

4°. Outre l'approviſionnement ordinaire, il faut beaucoup d'eau de vie. Ceux qui ont été dans ces contrées ſeptentrionales, ſe ſont trouvés forcés malgré eux de s'accoutumer à cette liqueur: mais je ferois paſſer la moitié de cette eau de vie ſur des herbes antiſcorbutiques pour prévenir cette maladie ſi dangereuſe & ſi fort à craindre ſur mer, & plus encore dans celles du Nord que dans d'autres. Je ne parle point d'autres médecines: je ſuppoſe qu'on s'en pourvoiroit ſuffiſamment, & qu'on engageroit avec choix de bons Chirurgiens, qui entendiſſent la médecine. Nous avons dit que le ſcorbut étoit le plus à craindre. Cette maladie provient en partie de la nourriture mal-ſaine, groſſiére, de difficile digeſtion, & de tant de viande ſi ſalée; partie du défaut de mouvement. Pour remédier au

premier mal, il faudroit choiſir de meilleures proviſions; pour la viande, plus de bon bœuf que de porc, & la ſaler beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Car puiſque toute chair ne ſe corrompt guères dans ces régions, on n'auroit rien à craindre pour cette proviſion. Outre l'eau de vie il faut beaucoup de bon vinaigre, qui réſiſte auſſi aux maladies aigues. Quant au mouvement,

5°. Je voudrois pourvoir les vaiſſeaux de tout ce qui eſt néceſſaire pour la pêche de la baleine; car ſuppoſant qu'on partît en Avril, comme d'ordinaire, il ſeroit poſſible qu'en Mai on ne pourroit pas pénétrer encore par cet eſpace entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, ſoit par ce qu'on ſe rencontreroit dans une année tardive, ſoit que les vents vinſſent du Nord, on s'occuperoit de cette pêche, de même que lorſqu'on auroit avancé plus à l'Eſt, & que, contre mon opinion on trouveroit des glaces. On feroit d'une pierre deux coups; on empêcheroit l'engourdiſſement des gens de l'équipage, & on prévendroit le ſcorbut & autres maladies: & d'un autre côté, ſi la tentative manquoit, on ſe dédommageroit par-là des fraix qu'on auroit eus.

6°. Il n'eſt pas néceſſaire de dire qu'il faut pourvoir les vaiſſeaux de canons, d'armes & de munitions pour tout cas de défenſe néceſſaire; mais avec la précaution de ne point s'en ſervir que dans la derniere néceſſité. C'étoit-là toujours une des plus grandes fautes que les Capitaines, envoyés pour les découvertes, ont commiſes. On veut nous perſuader qu'une partie des terres Auſtrales n'eſt pas habitée, parce qu'on n'y a point vû d'habitans. Pourquoi? On a fait des décharges de canons pour les appeller, & on les a mis par là en fuite. Il faut leur laiſſer ignorer ce bruit, & l'effet de nos machines deſtructives; tacher de les attirer par de bonnes manieres, des careſſes, des préſens de choſes qu'on peut ſuppoſer leur être agréables, & ne ſe ſervir des armes que pour ſe défendre au cas que toute autre conduite ne réuſſit pas.

7°. Ceci nous conduit à l'article des marchandiſes, dont on ſe doit pourvoir. On ſait leſquelles ſont les plus agréables aux Tartares, aux Sauvages de l'Amérique, aux Kurilis &c. Par tout les utenſiles de fer ſont ce qu'ils aiment avec paſſion. Enfin, les Marchands

qui

qui ont négocié, ſinon dans ces pays, du moins dans d'autres qui leur reſſemblent, ſauront mieux que moi ce qui y convient.

8°. Parmi l'équipage il faudroit tâcher d'avoir des gens qui ſuſſent diverſes langues, la Hollandoiſe, la Ruſſienne, la Portugaiſe, pour du moins pouvoir converſer avec quelques peuples un peu moins Sauvages. Si on en pouvoit avoir qui ſuſſent la langue Jakoutſe, Samoyède, ou d'autres, ce ſeroit tant mieux.

9°. Il faudroit en outre ſe pourvoir de tout ce qui pourroit ſoulager, ſi, contre mon eſpérance, on étoit obligé d'hiverner vers l'Indigir ou le Kovima; ou bien ayant doublé le cap Schalaginskoi, ſur les côtes de l'Amérique, vis-à-vis le cap des Tſchutzki, ou plus au Sud, ſoit aux isles des Kurilis, ou celles plus à l'Eſt, ou au Continent même. Tout ceci dépendra des circonſtances dans leſquelles on ſe trouvera. On voit par la relation de Gmelin que les Ruſſiens ont pû hiverner ſur le Chatanga, l'Olenek, le Léna, l'Indigir &c. ſans autres préparatifs, & ont pû ſe garantir dans de ſimples cabanes qu'ils ont conſtruits. Ainſi, en ſe pourvoyant de quelques effets néceſſaires, on s'en trouveroit mieux. On y voit encore que dans trois hivernemens il n'ont pas perdu du monde. M. Deliſle de la Croyére même à hiverné ſur l'Olenek, une autre fois en d'autres places de même latitude, dans des cabanes conſtruites à la hâte, & ſans que ſa ſanté en ait ſouffert.

10°. Si on arrivoit de bonne heure, comme ſur la fin de Juillet, ou juſques vers le milieu du mois d'Août, à l'entrée du détroit, on pourroit, ſi on le trouvoit à propos, renvoyer un vaiſſeau, ou le Yacht, en Europe, pour en donner avis, pour preſſer un nouvel envoi, lequel on prépareroit pendant ce tems, afin qu'il pût partir au printems ſuivant, & fortifier l'établiſſement où l'on voudroit ſe fixer; dont, à mon avis, un des meilleurs & le premier ſeroit une des isles au Sud ou dans les environs de celle de Béering; pour avoir un entrepôt, le retour d'un vaiſſeau depuis le cap ne ſera point difficile. Tous ceux qui ont été dans ces mers, à la pêche de la baleine, conviennent unanimément, que juſqu'en Juin le vent vient preſque toujours de la bande du Sud; en Août & Septembre de celle du Nord, & qu'en Juillet il eſt variable. Voilà un grand

avantage.

avantage. Au départ depuis l'Europe on a préciſément le vent favorable pour pouſſer au Nord, & Nord-Eſt. On l'a de même en Août pour entrer dans le détroit. Et ſi le vaiſſeau pour le retour avoit regagné la hauteur de huitante à huitante cinq, les vents des divers rhumbs du Nord, ſur tout celui du Nord-Eſt, qui règne le plus ſouvent, lui feroit avoir un prompt & heureux retour.

QUATRIEME PARTIE.

Sur l'utilité d'un établiſſement dans une des Régions au Nord de la mer du Sud.

JE n'avois pas deſſein de parler ſur ce ſujet, par pluſieurs raiſons importantes. Cependant pour laiſſer ce petit ouvrage moins imparfait, je ferai quelques réflexions, auſſi ſuccinctement qu'il ſera poſſible.

Perſonne n'ignore que le commerce le plus riche & le plus lucratif ſe fait dans les deux Indes. Lorſque les Portugais eurent franchi le paſſage du cap de Bonne-eſpérance, & qu'ils allérent à la ſource des richeſſes, qui auparavant étoient apportées des Indes Orientales par main tierce en Egypte, & de-là en Europe; les Eſpagnols leurs maitres, voulant en priver les Hollandois, & les réduire par-là à leur obéiſſance, les forcérent à s'emparer des conquêtes des Portugais, & à les étendre; ce qui fut la ſource des richeſſes & le ſoutien des Hollandois, qui proviennent des pays ſitués aux extrémités de cette partie du monde. On ſait que peu à peu toutes les nations y ont voulu avoir part. Les François, les Anglois, les Danois, les Suédois font ce commerce, & même les ſujets de S. M. Pruſſienne veulent l'eſſayer de même. Le négoce de la plûpart de ces nations conſiſte principalement dans celui qu'ils font à la Chine; le Japon, les Moluques, Ceilan, Java, tout ceci leur eſt fermé. Et cependant elles le trouvent encore ſi avantageux qu'ils bravent tous les riſques pour y avoir part.

Il en eſt de même du commerce de l'Amérique. Celui des François

çois & des Anglois eſt regardé comme ſi important, que les difficultés ſurvenues ont excité entre ces nations des guerres, longues, ſanglantes & ruineuſes : mais qu'eſt-ce en comparaiſon des richeſſes que l'Eſpagne tire du Mexique & du Péron? On peut même juger de l'importance du commerce dans la mer du Sud par les peines que les Anglois s'étoient données pour obtenir la permiſſion d'y envoyer un vaiſſeau chaque année.

Conſidérons la ſituation de cette mer, & quel avantage on peut tirer du commerce qu'on peut y faire vers les quatre plages ou régions du monde.

Vers le Nord ſe trouve dans le Continent de l'Amerique ces lacs, où des hommes barbus ramaſſent de l'or, & ceux où, ſelon M. Jérémie, tous les utenſiles, les chaudiéres même ſont fabriqués d'argent. Vers le Sud il y a les isles de Salomon, auxquelles on a donné ce nom à cauſe de leur richeſſe; la terre de Quir & autres terres Auſtrales. Un nombre infini d'isles, peu ou point connues. A l'Orient elle a le Mexique & le Pérou; à l'Occident le Japon, les Philippines, les Moluques, la nouvelle Guinée, enfin les pays les plus riches du monde. Le commerce du Japon eſt ſi lucratif que les Hollandois aiment mieux ſe ſoumettre à toutes les indignités imaginables, que d'en être privés. La Chine en eſt peu éloignée, la Chine, dis-je, qui fait l'objet principal du commerce des Européens aux Indes. Les Philippines fourniſſent des richeſſes immenſes. Gemelli Carreri & d'autres en donnent la relation. Les Eſpagnols en poſſédent, connoiſſent même la plus petite partie de ces isles. Celles qui avoiſinent les Moluques produiſent les épiceries, dont juſqu'ici les Hollandois ont eu le Monopole. L'isle de Borneo, la plus riche du monde par ſa quantité d'or fin & des diamans ſupérieurs à tous autres, eſt peu éloignée : bref, des richeſſes de tous côtés.

Pourquoi n'en a-t-on pas profité? La raiſon en eſt toute ſimple. Nous l'avons dit ailleurs. L'Eſpagne qui poſſède une étendue immenſe de pays des deux côtés de la ligne, qui a épuiſé ſes anciens domaines, ſans pouvoir fournir les habitans néceſſaires à ces conquêtes; qui ne tire rien des Philippines, & ne les conſerve que parce que les Eccléſiaſtiques, qui s'y enrichiſſent, ſavent intéreſſer la religion des

Prin-

Princes, & leur repréſentent que les habitans, de mauvais Chrétiens qu'ils ſont, encore en petit nombre, redeviendroient Payens; l'Eſpagne, dis-je, ne peut entreprendre de nouveaux établiſſemens ſans ſe ruiner tout-à-fait. Les Hollandois, les ſeuls Européens, qui ſont établis à l'Occident de la mer du Sud, ſont dans le même cas, ou dans un autre encore plus défavorable. Où prendroient-ils des habitans pour peupler de nouvelles conquêtes, eux dont le pays natal eſt de ſi petite étendue, & qui ne compoſent qu'une poignée de monde dans tous ces pays qu'ils poſſédent aux Indes?

Toutes les autres nations de l'Europe ne peuvent ſonger à des établiſſemens dans ces régions, auſſi long-tems qu'on ne pratique cette route du Nord. Toutes les relations des voyageurs nous apprennent qu'après avoir navigé tant de mille lieues, l'équipage eſt épuiſé de fatigues, accablé de maladies, les vivres conſumés; & on eſt plus que charmé ſi le reſte de cet équipage peut revenir ſain & ſauf chez ſoi.

Suppoſons qu'ils fuſſent aſſez heureux pour parvenir à un établiſſement, il ſeroit de peu de durée, vû qu'il ſeroit impoſſible de leur faire parvenir des ſecours depuis l'Europe; la Colonie périroit, ou de faim, ou de maladie, ou ſeroit maſſacrée par les naturels du pays.

Rien de tout ceci ne ſeroit à craindre, ſi la route du Nord étoit une fois fréquentée, avec les entrepôts indiqués dans la troiſieme partie de ce mémoire. On feroit des établiſſemens; & comme le centre de cette nouvelle domination, ſur la côte à l'Occident de la Californie, à peu près vers l'endroit que je ſuppoſe le terme du voyage de Moncacht-Apé. On feroit le ſecond ſur une mer des isles vis-à-vis plus à l'Occident, le tout entre le quarante-cinquieme & le cinquantieme degré de latitude.

Quelqu'un pourroit croire qu'on feroit mieux de ſe fixer dans quelqu'isle plus au Sud, dans un pays riche &c. On auroit tort. Il faut diſtinguer ſoigneuſement entre des établiſſemens fixes, qui doivent ſervir pour ainſi dire de capitale, & entre les lieux de commerce. Les premiers doivent être choiſis, s'il eſt poſſible dans des climats temperés. Un ancien camarade d'école m'aſſura, en revenant des Indes Orientales, que Batavia étoit fort mal-ſain, de même que la plûpart des établiſſemens des Hollandois aux Indes; que les Euro-

péens n'y vivoient pas long-tems ; qu'on y voyoit vingt veuves contre un veuf &c. Qu'on compare l'état de la population dans ces pays, de même que dans le Pérou & autres de la Zone torride, avec celle des Colonies Angloiſes ; quelle différence énorme ! Il faut, je le répète, un pays tempéré, arroſé de rivières, où il y ait abondance de bois, de pâturages, de vivres, afin qu'on puiſſe conſtruire & avitailler des vaiſſeaux, les fournir de leur équipage, & de tout ce qu'ils exigent. Alors leurs voyages au Sud, à l'Eſt & à l'Oueſt ne ſeront que des promenades ; dans l'eſpace de dix ans on fera plus de découvertes, & on avancera plus pour le commerce qu'on n'a fait juſqu'ici depuis deux cent ans.

Or on ſait par les relations des Eſpagnols & de Drake que dans ces contrées, à l'Oueſt & Nord-Oueſt de la Californie, tout ce qu'exige un pareil établiſſement, ſe trouve. Et par la route indiquée, par les entrepôts dans le détroit d'Anian, & de-là dans une des iſles, qui ſont à ſon Eſt, la communication avec l'Europe ſeroit facile ; les vaiſſeaux pourroient aller & venir ſans riſque, lorſque tout ſeroit une fois reconnu, & en peu de tems.

Enfin, je ſoumets ce Mémoire au jugement des perſonnes ſenſées qui ont plus d'érudition & d'expérience que moi. Pourvû qu'il ſerve & donne occaſion à de nouvelles expériences & à des découvertes utiles au genre humain, je ſerai parvenu au but que je me ſuis propoſé.

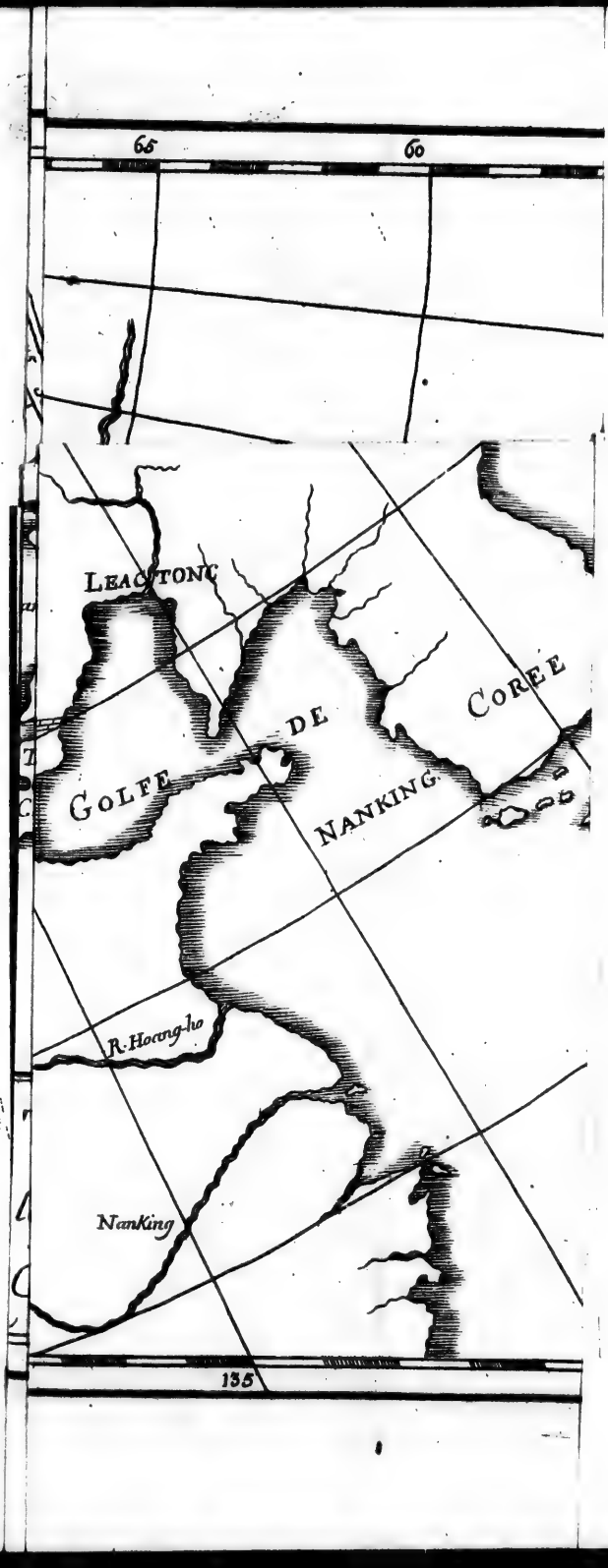
FIN.

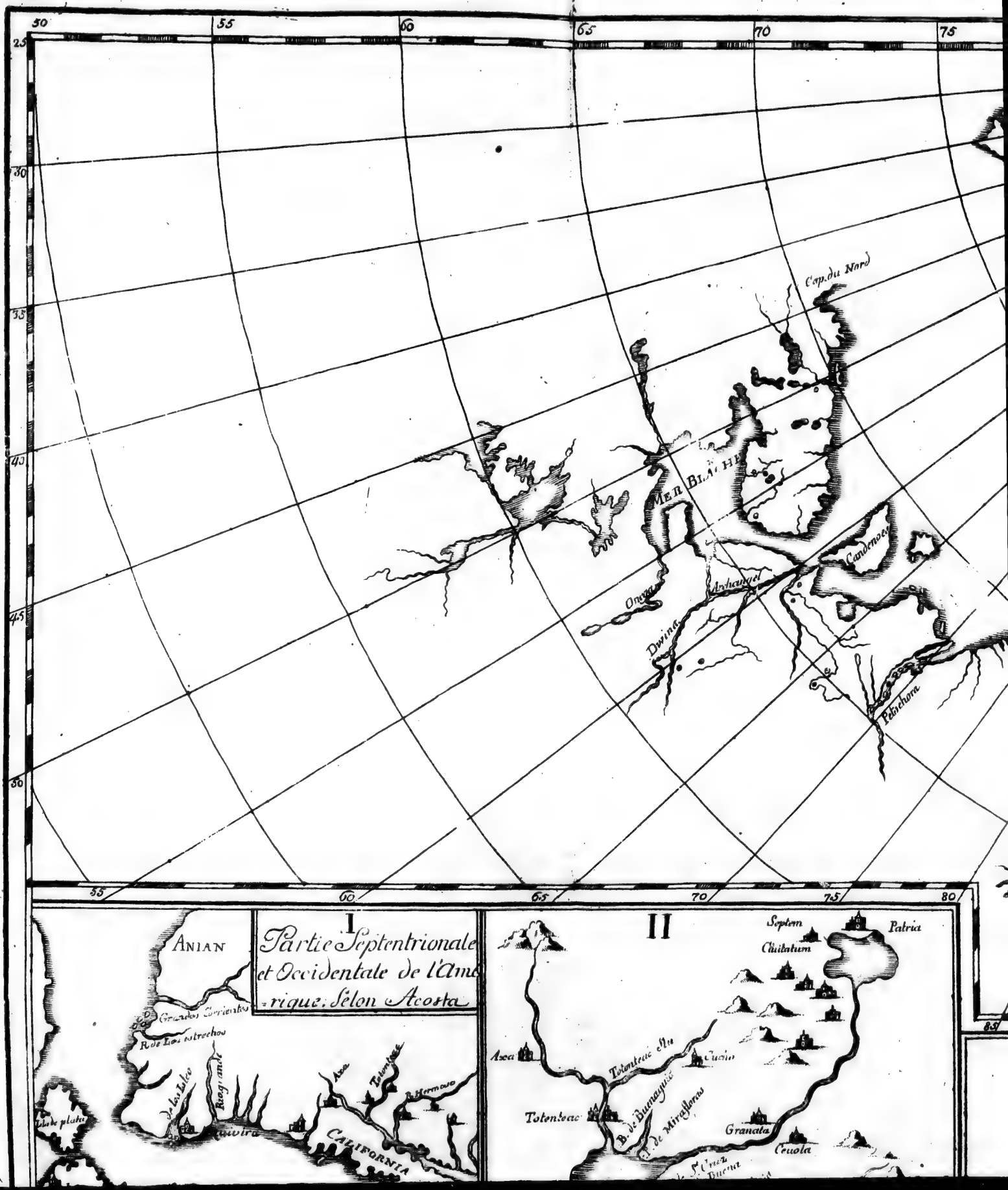
D.

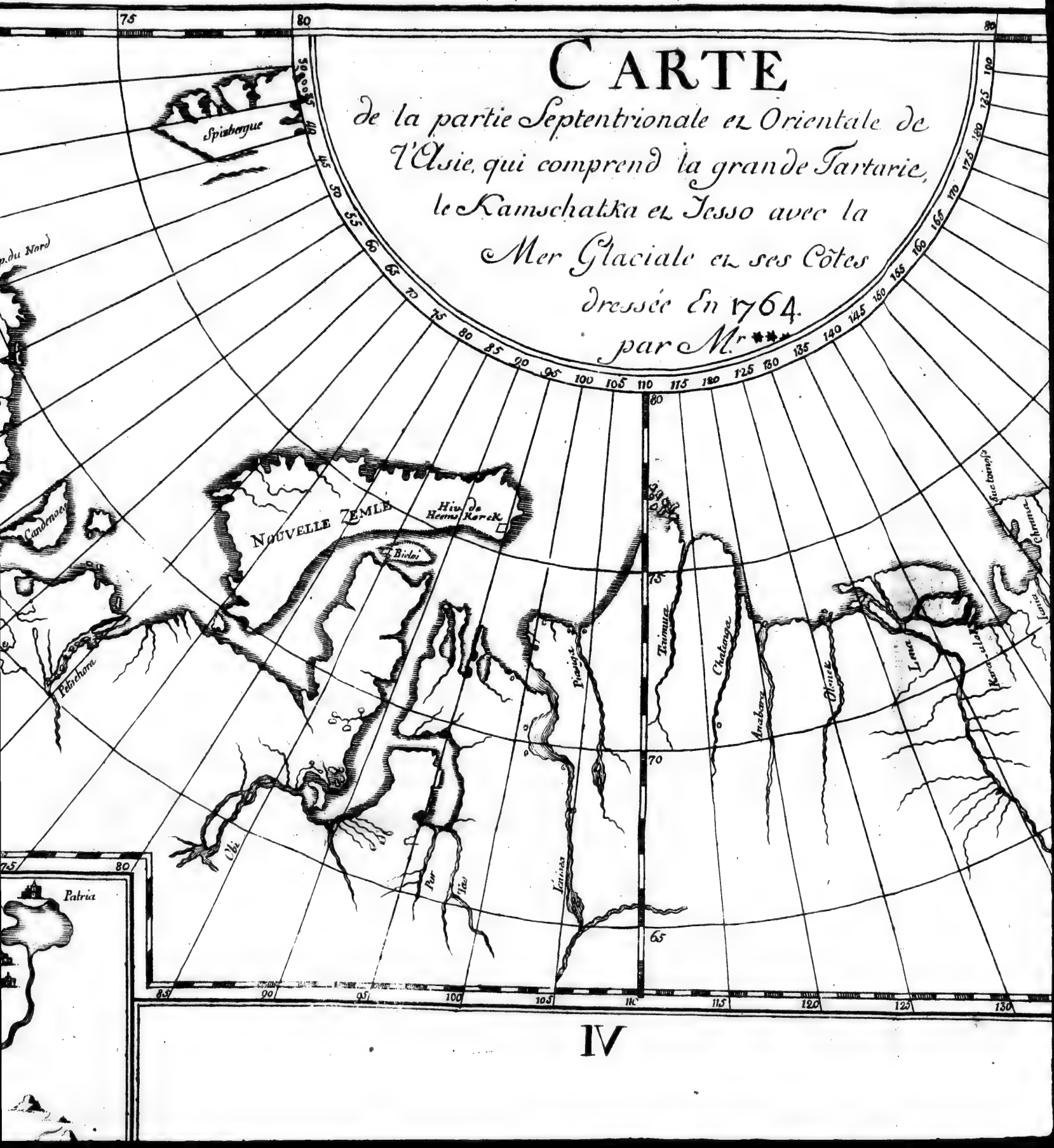
gt veuves
dans ces
torride,
Il faut,
ait abon-
conſtruire
de tout
à l'Oueſt
fera plus
n n'a fait

que dans
tout ce
ndiquée,
une des
ſeroit fa-
que tout

s ſenſées
a'il ſerve
couvertes
me ſuis




50
55
60
65
70
75
25
30
35
40
45
50
Cap. du Nord
Mer Blanche
Candenoz
Onega
Archangel
Dwina
Pelschora
55
60
65
70
75
80
I
Partie Septentrionale et Occidentale de l'Amerique: Selon Acosta
Anian
Grandes Corrientes
Rode Los estrechos
De los Reyes
Rio grande
Quivira
Asea
Totonteac
Harmoso
Mar de plata
California
II
Septem
Patria
Civitatum
Asea
Totonteac el Nu
Cuzin
Totonteac
B. de Buenaguia
B. de Miraflores
Granata
Cevola
S.t Cruz
Buenos

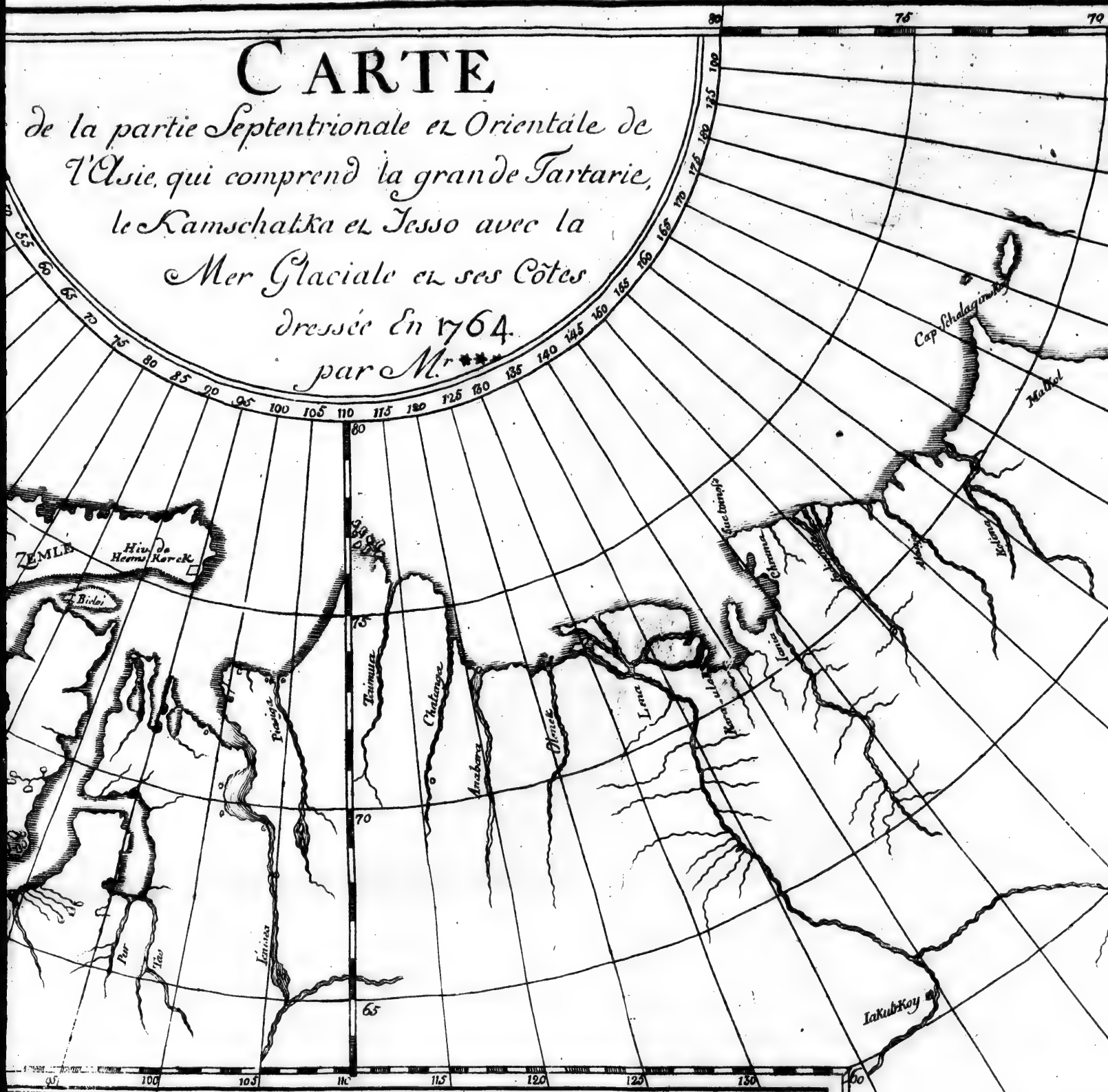

CARTE
de la partie Septentrionale et Orientale de
l'Asie, qui comprend la grande Tartarie,
le Kamschatka et Jesso avec la
Mer Glaciale et ses Côtes
dressée En 1764.
par Mr ***
Spitzbergue
Cap du Nord
Candenoes
NOUVELLE ZEMLE
Hiv. de Heems Kerck
Bielai
Petschora
Pistaya
Tsinuya
Chatanga
Anabara
Olenek
Lena
Kara-ulak
Jana
Chroma
Patria
Ob
Pur
Taz
Jenisea
IV

CARTE

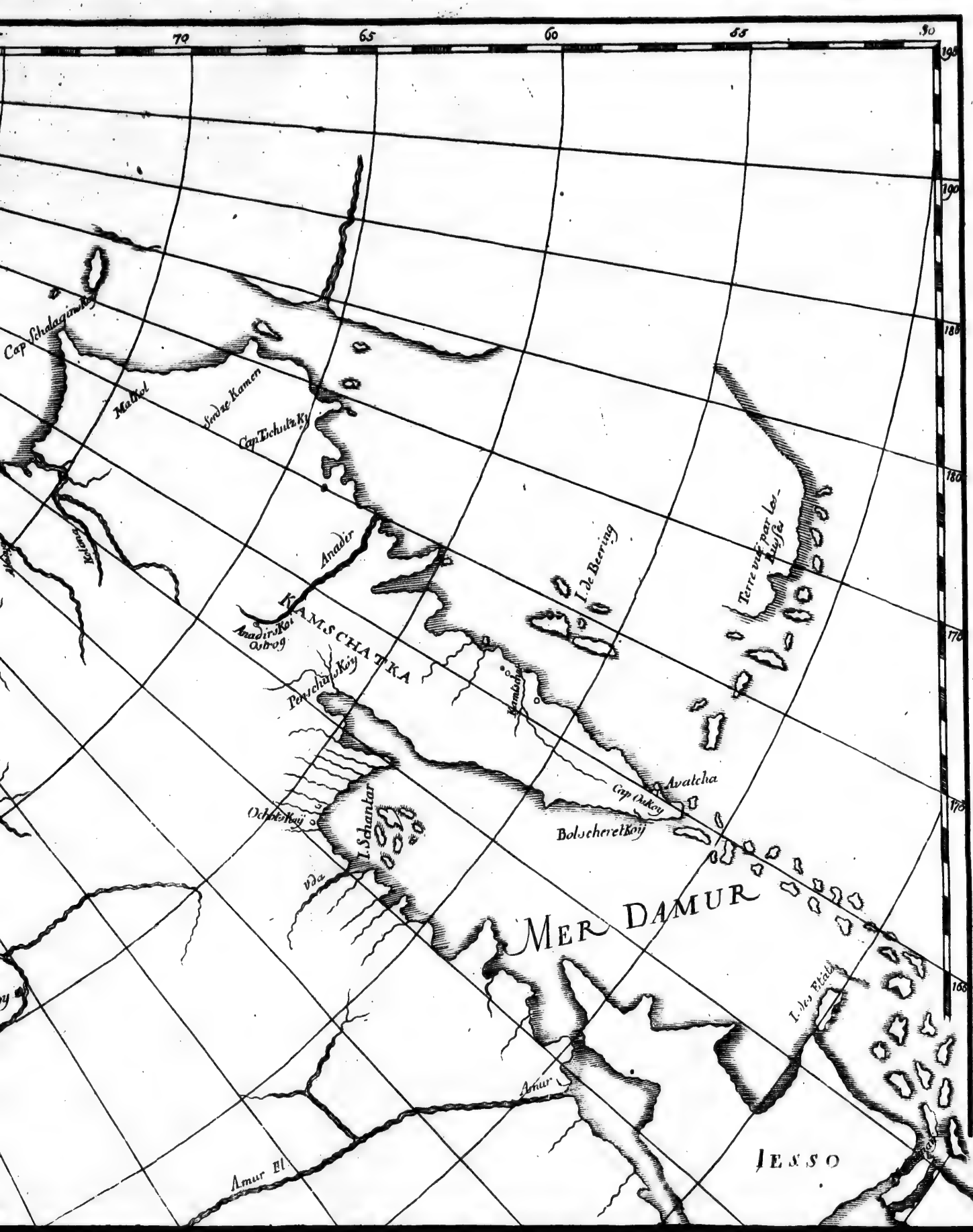
de la partie Septentrionale et Orientale de l'Asie, qui comprend la grande Tartarie, le Kamschatka et Jesso avec la Mer Glaciale et ses Côtes

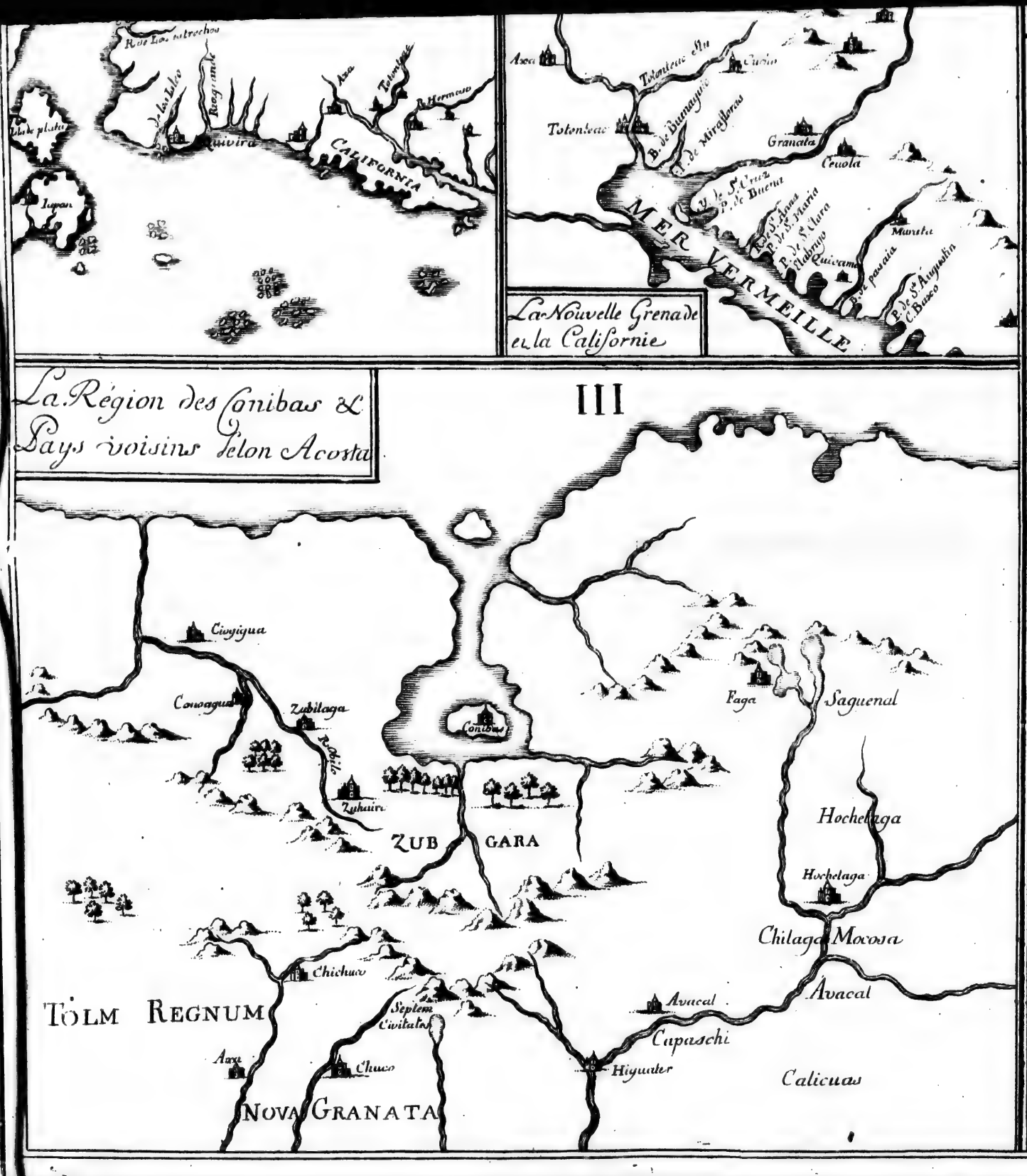
dressée En 1764.

par Mr ***

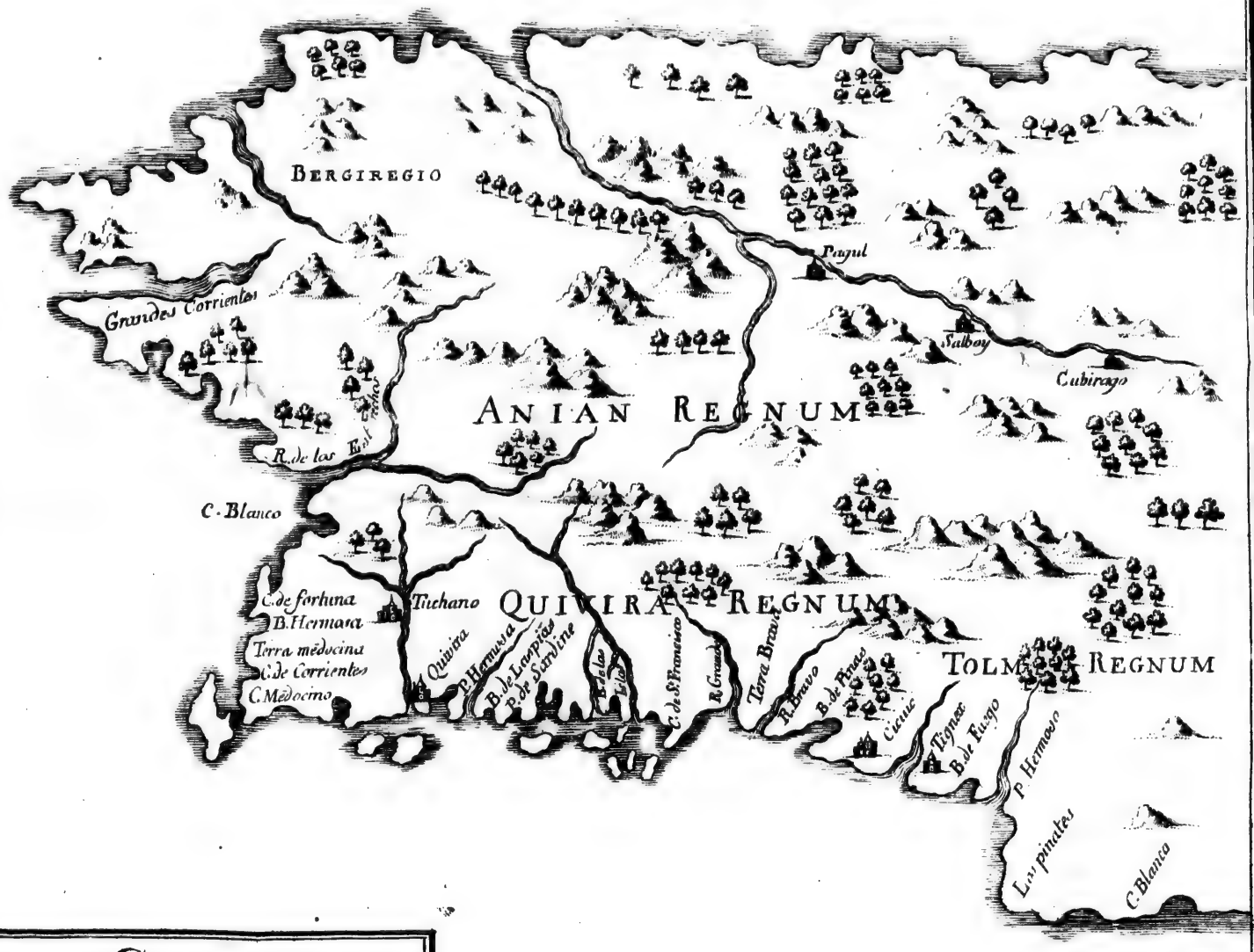


IV


70
65
60
55
50
190
180
170
175
165
Cap Schalagiuskoy
Matkoi
Stolpe Kamen
Cap Tschutzkoy
Anadir
Kolima
KAMSCHATKA
Anadirskoi Ostrog
Penschinskoy
I. de Bering
Terre vuë par les Russes
Avatcha
Cap Ostkoy
Bolscheretskoy
Ochotskoy
I. Schantar
MER DAMUR
Iles Kuriles
Amur
Amur fl.
JESSO


La Nouvelle Grenade et la Californie
MER VERMEILLE
Totonteac
Granata
Ceuola
Murata
Quivera
CALIFORNIA
Iapan
La Région des Conibas & Pays voisins selon Acosta
III
Cinygua
Conagua
Zubilaga
Conibas
Faga
Saguenal
Hochelaga
ZUB
GARA
Chilaga Mocosa
Avacal
Capaschi
Higuater
Calicuas
TOLM REGNUM
NOVA GRANATA
Chuco
Axa

Iaquier del.



CARTE

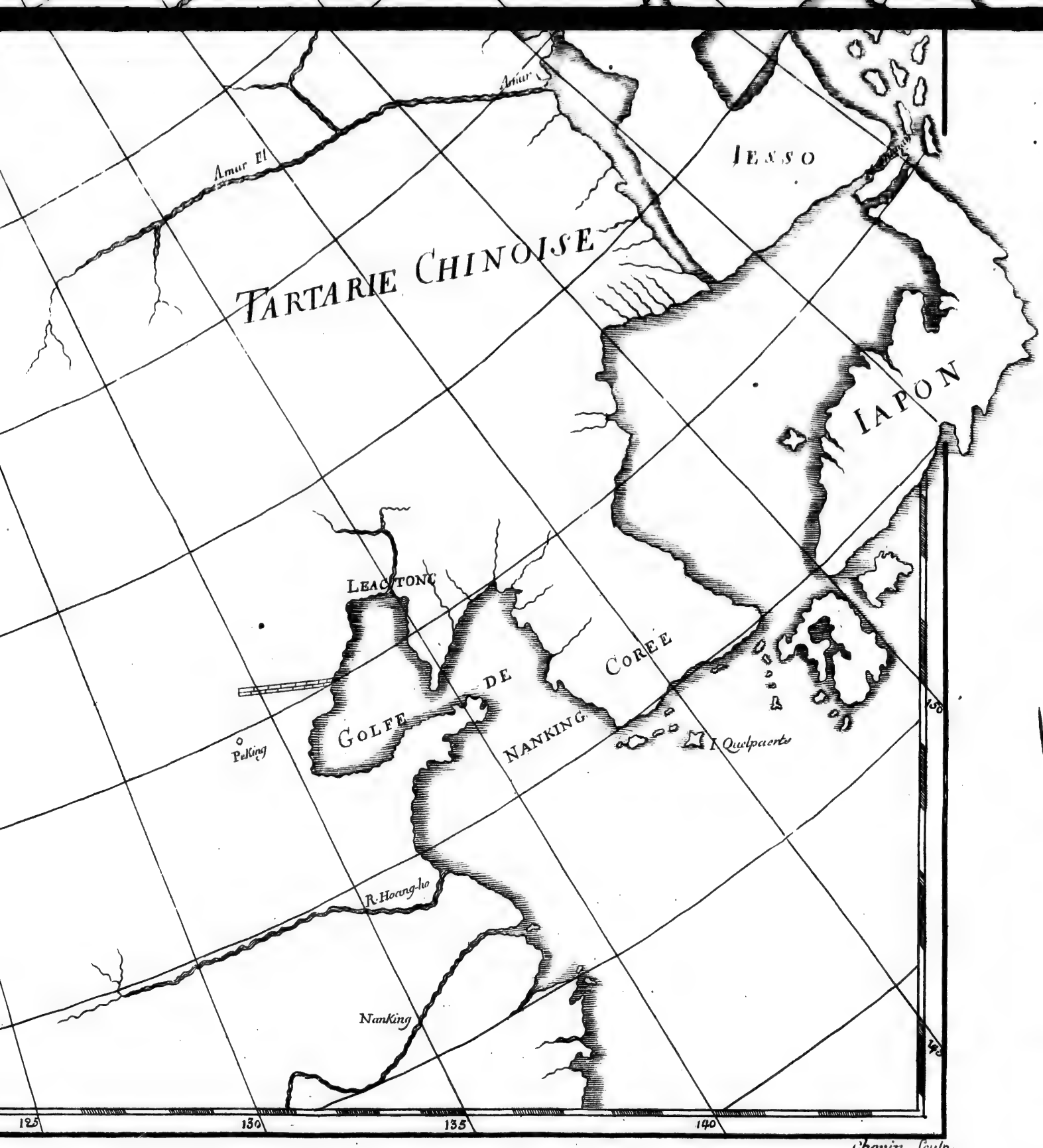
des extrêmités de la partie Occidentale de la CALIFORNIE.

Selon Acosta

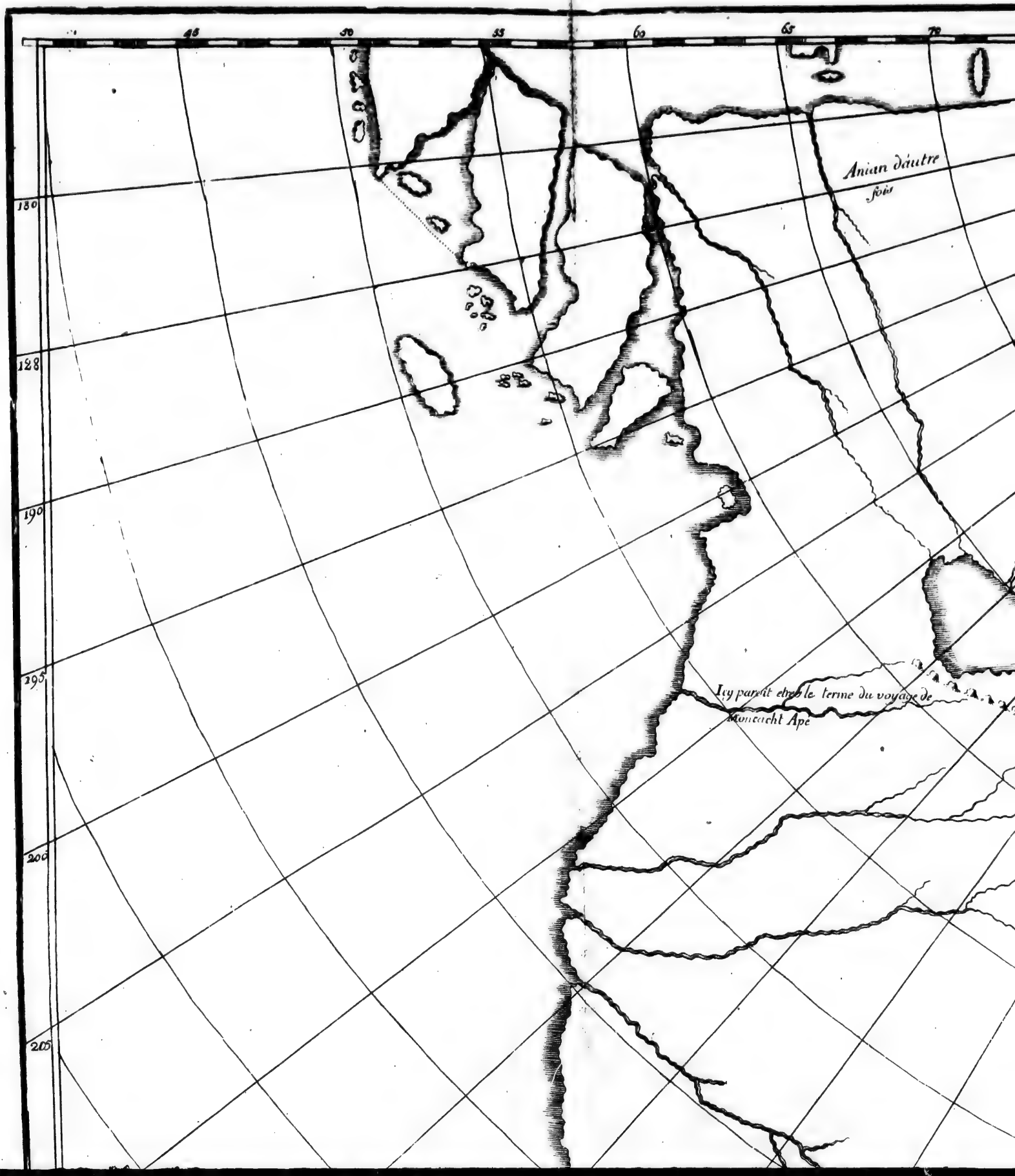
RTE

e la partie

a CALIFORNIE,


Amur fl
Amur fl
IESSO
TARTARIE CHINOISE
IAPON
LEAOTONG
CORÉE
DE
GOLFE
NANKING
Pekíng
I. Quelpaerts
R. Hoang-ho
NanKing
125
130
135
140
Chovin. sculp.

60
55
FLORIDE
E
E MEXIQUE
285


45
50
55
60
65
70
180
128
190
195
200
205
Anian dautre
fois
Icy paroit etre le terme du voyage de
Moncacht Ape

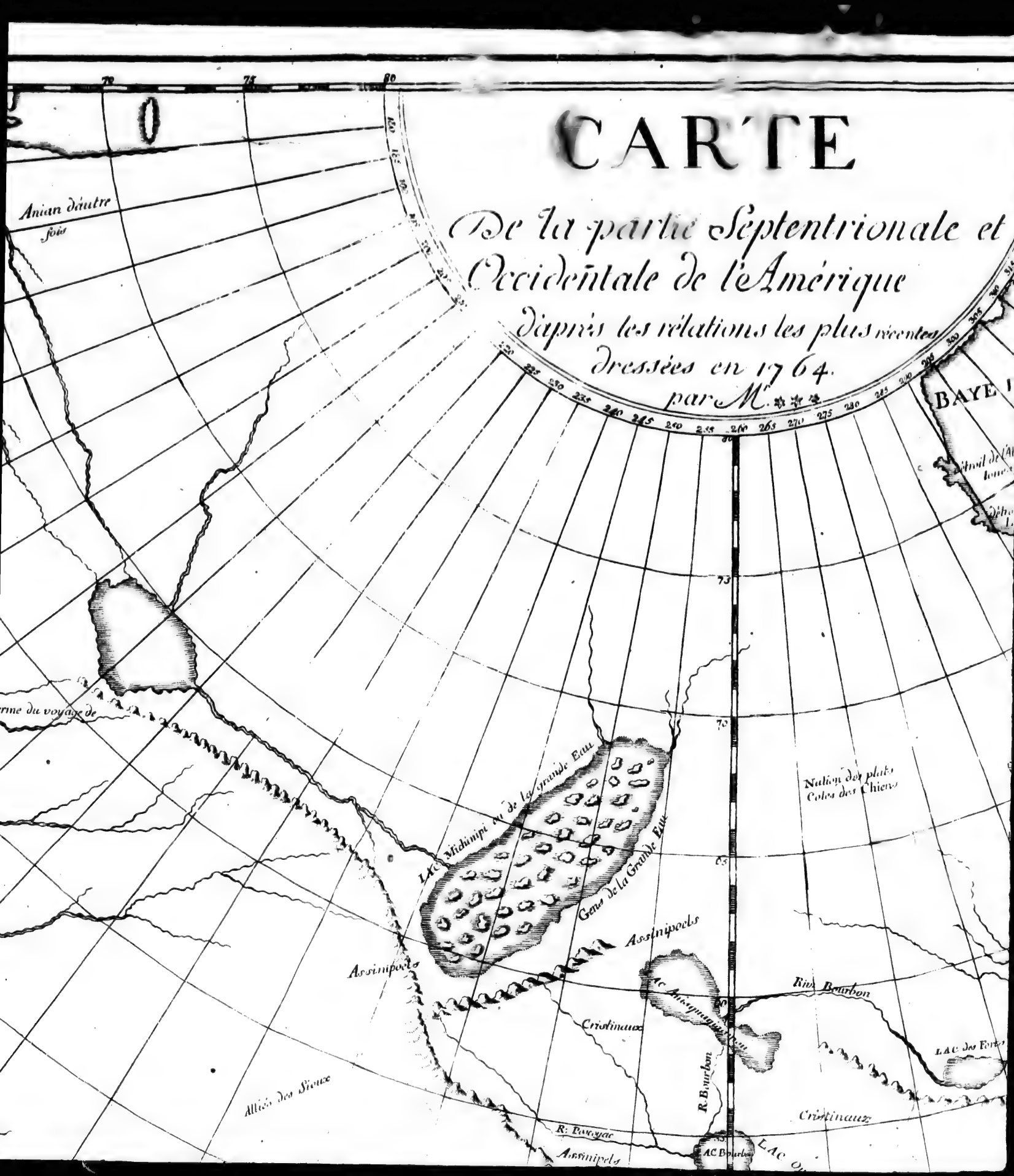
CARTE

De la partie Septentrionale et Occidentale de l'Amérique

d'après les rélations les plus récentes

dressées en 1764.

par M.***



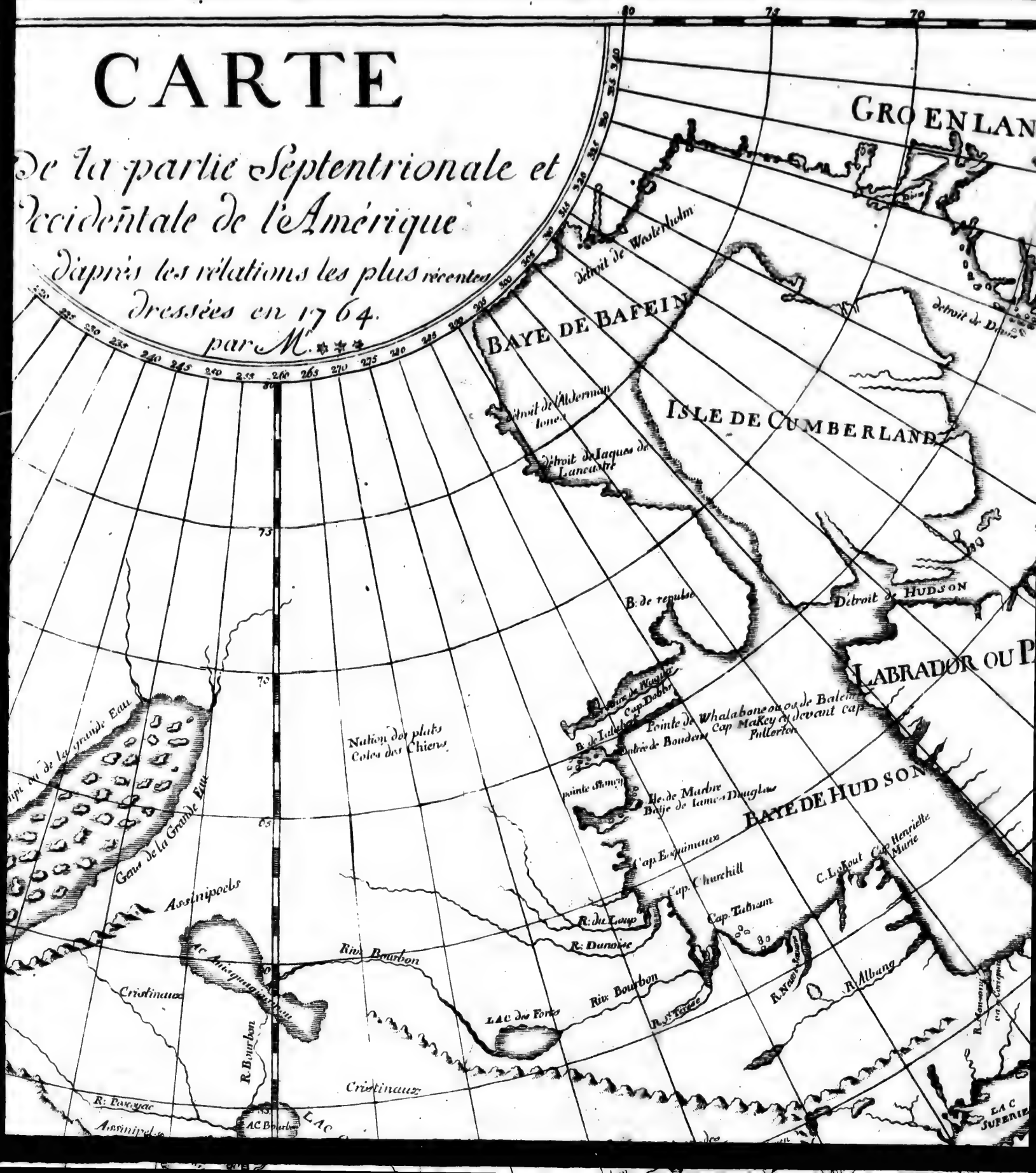
CARTE

De la partie Septentrionale et Occidentale de l'Amérique

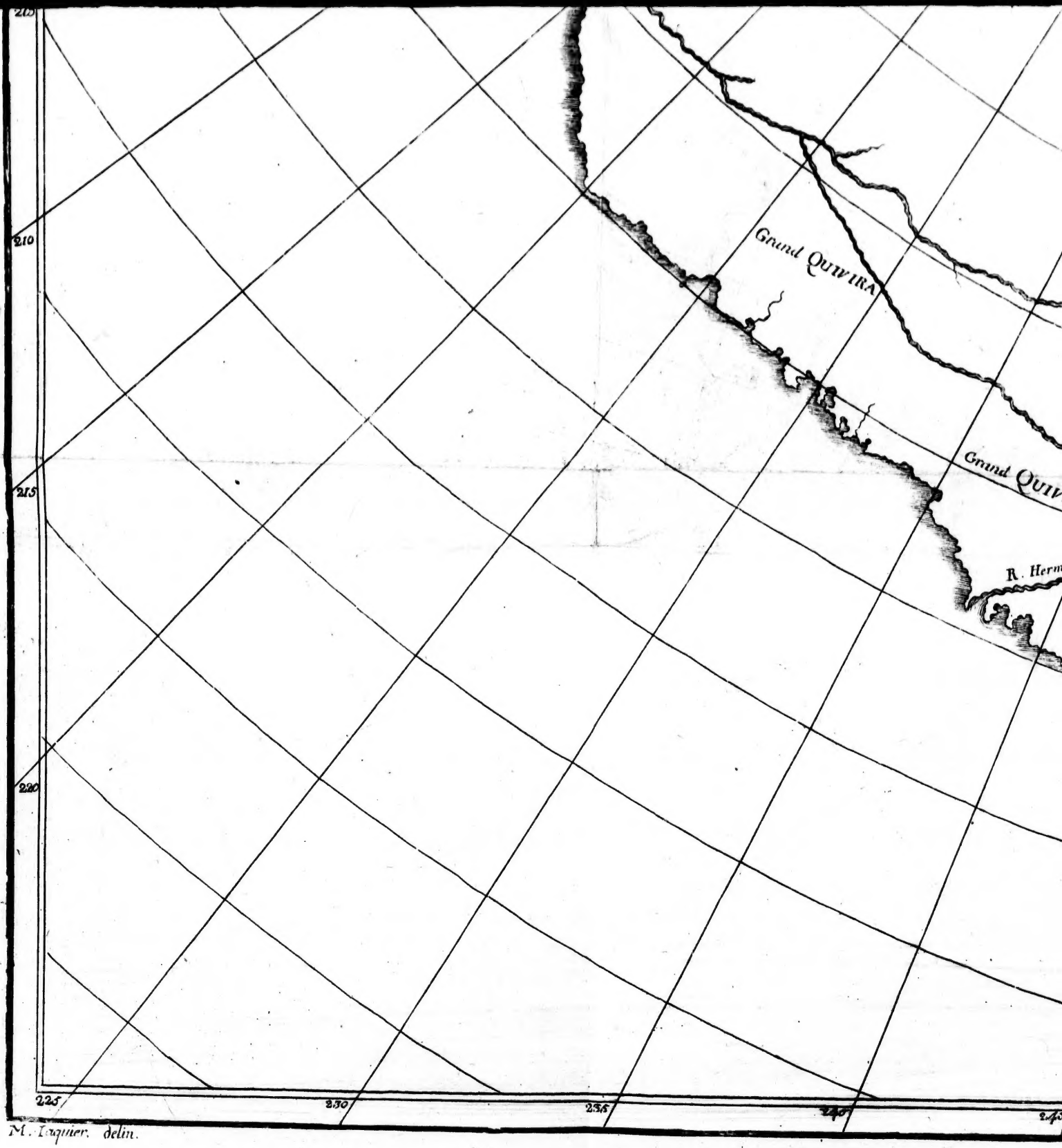
d'après les relations les plus récentes

dressées en 1764.

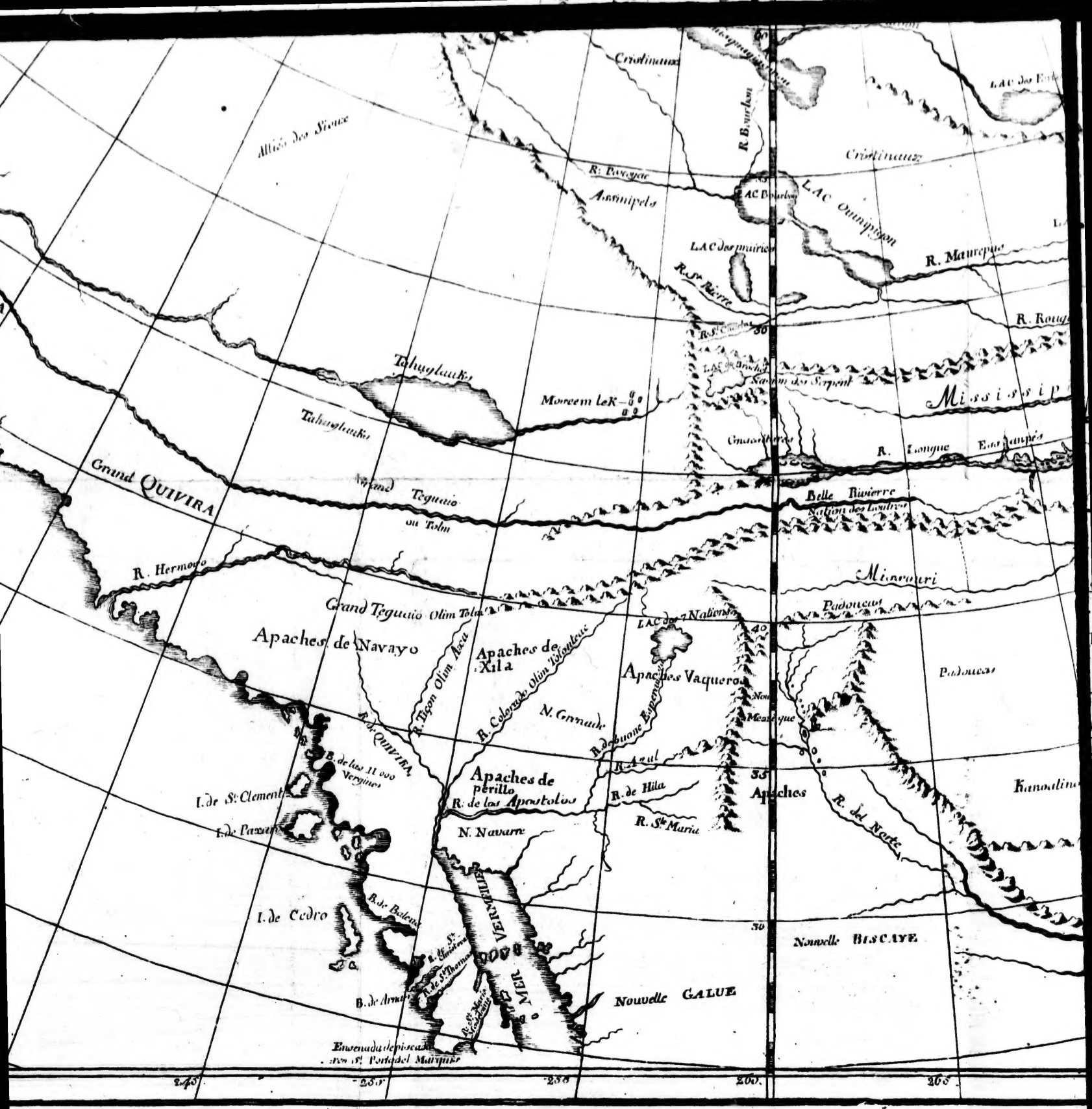
par M.***

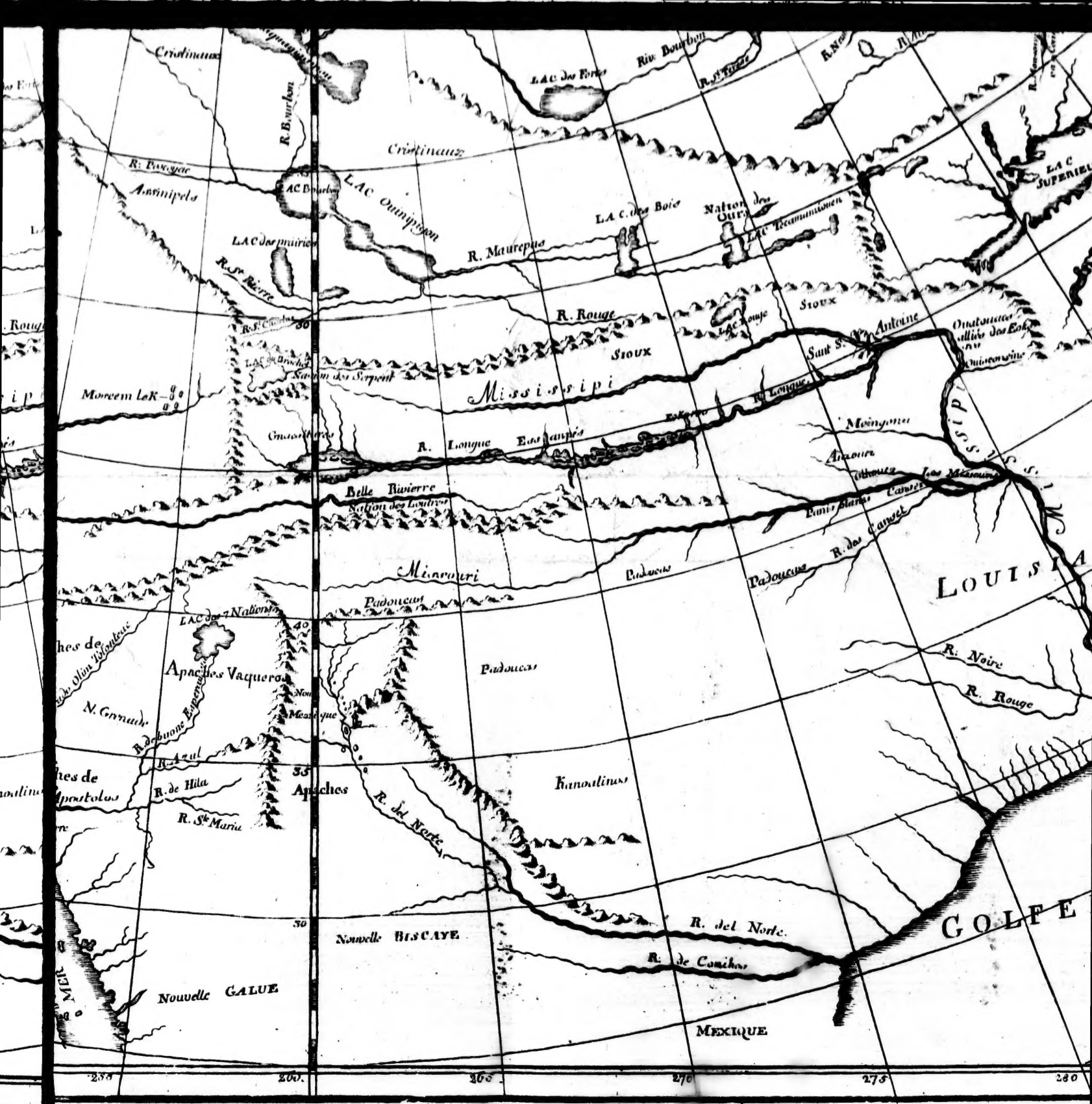


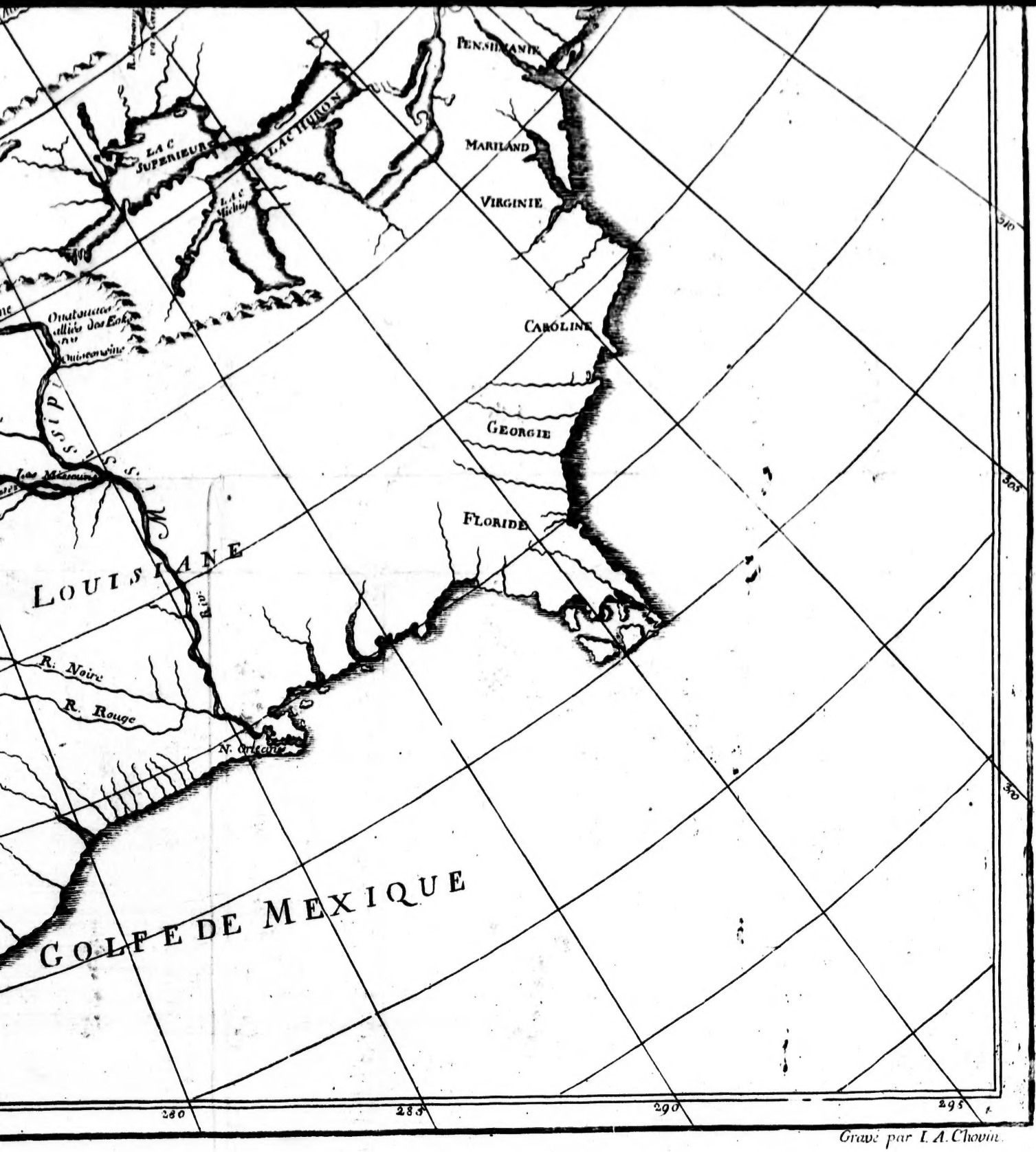
70
65
60
55
50
45
GRO ENLAND
C. FAREWEL
Detroit de Davis
RLAND
Banc de TERRE NEUVE
Isle de TERRE NEUVE
troit de HUDSON
LABRADOR OU PAYS DES ESQUIMAUX
Golfe de St Laurent
GASPESIE
ACADIE
UD SON
Cap Henriette Marie
Nouv: Angleterre
PENSILVANIE
MARILAND
LAC SUPERIEUR
LAC HURON
340
335
330
325
320
315



M. Laquier. delin.


Alliés des Sioux
Cristinaux
R. Bourbon
R. Pascagoc
Assinipels
LAC Bourbon
LAC Ouinipigon
LAC des prairies
R. Maurepas
R. St. Pierre
R. Rouge
Tahuglauks
Tahuglauks
Morcem LeK
Missisipi
R. Longue
Grand QUIVIRA
Grand Teguaio
ou Tolm
Belle Rivierre
Nation des Loutres
R. Hermoso
Missouri
Grand Teguaio Olim Tolm
Padoucas
LAC des 7 Nations
Apaches de Navayo
Apaches de Xila
Apaches Vaqueros
R. Tigon Olim Acui
R. Colorado Olim Tolantcac
N. Grenade
R. de Quivira
R. de Buena Esperanza
R. Azul
B. de las 11 000 Vergines
Apaches de perillo
R. de los Apostolos
R. de Hila
Apaches
R. Ste Maria
I. de St. Clement
I. de Pascau
N. Navarre
R. del Norte
Kanoatino
I. de Cedro
B. de Balenas
MER VERMEILLE
Nouvelle BISCAYE
Nouvelle GALUE
Ensenada de pescadores
Rio St. Portal del Marques
245
255
265


Cristinaux
R. Bourbon
LAC des Forts
Riv. Bourbon
R. St Pierre
Cristinaux
R. Bourbon
R. Pascagoe
Assinipels
LAC Bourbon
LAC Ouinipigon
LAC des prairies
R. St Pierre
LAC c. des Bois
Nation des Ours
LAC Tecamamiouen
R. Maurepas
R. Rouge
LAC Rouge
Sioux
Saut St. Antoine
Ouatouaes alliés des Eaks
Ouinconsins
Sioux
Missisipi
Moreem LeK
Nation des Serpent
R. Longue
Eaux Puantes
Moingona
Anaoues
Othoues
Les Missouris
Belle Riviere
Nation des Loutres
Panis Blancs
Canses
R. des Canots
Missouri
Padoucas
Padoucas
LOUISIA
Padoucas
LAC des 7 Nations
Apaches Vaqueros
Padoucas
R. Noire
R. Rouge
N. Grenade
Nouv. Mexique
R. de Buono Esperanza
R. Azul
R. de Hila
Apaches
Kanoatinos
R. St Maria
R. del Norte
R. del Norte
Nouvelle BISCAYE
R. de Comitas
GOLFE
Nouvelle GALUE
MEXIQUE
255
260
265
270
275
280



Gravé par I. A. Chovin.